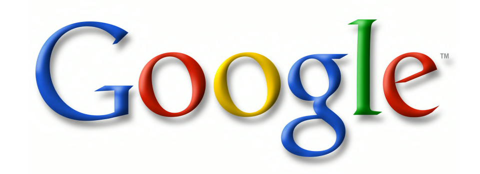
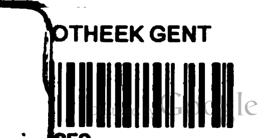


MAGOT P. 82. 5.





GRAND BABION P. 83. 6.



ABRÉGÉ
DU
SYSTÈME DE LA NATURE, DE LINNÉ,
HISTOIRE DES MAMMAIRES
OU
DES QUADRUPÈDES ET CÉTACÉES.

CONTENANT, 1.° la Traduction libre du texte de Linné et de Gmelin; 2.° l'Extrait des Observations de Buffon, Brisson, Pallas, et autres célèbres Zoologistes; 3.° l'Anatomie comparée des principales espèces : le tout relatif aux Quadrupèdes et aux Cétacées les plus curieux et les plus utiles.

Par M. J. E. GILIBERT, Professeur d'Histoire Naturelle à l'École centrale du Département du Rhône, Président de la Société d'Agriculture, Secrétaire perpétuel de la Société de Médecine, Membre de l'Athénée de Lyon, Associé ou Correspondant de plusieurs autres Sociétés de Médecine ou d'Agriculture.

Pluribus intentus minor est ad singula sensus.



A LYON,

Chez l'ÉDITEUR, rue de l'Arbre-sec, n.° 90.

AN XIII. — 1805.





REIPUBLICÆ GALLICÆ
PRIMARIO CONSULE
NAPOLEONE BONAPARTE.

Finita bella civilia, sepulta externa, revocata pax, sopitus ubique armorum furor; restituta vis legibus, judiciis auctoritas, senatui majestas; imperium magistratuum ad pristinum redactum modum.... Rediit cultus agris, sacris honos, securitas hominibus; certa cuique rerum suarum possessio; leges emendatæ utiliter, latæ salubriter; senatus sine asperitate nec sine severitate lectus.

VELLEIUS PATERCULUS, *Historiæ libro II*, *cap. L.*

AU CITOYEN

CHAPTAL,

CONSEILLER, MINISTRE-D'ÉTAT,

Membre de l'Institut national, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

Lorsque l'immortel Linné consacra, à la mémoire de Tessin son Système de la Nature, il lui présenta un ouvrage qu'il pouvoit juger : Tessin, quoique ministre, possédoit un riche cabinet de curiosités naturelles, qu'il avoit étudiées et qu'il connoissoit. Comme Tessin, vous avez aprofondi, avant votre ministère, les sciences que vous encouragez avec tant de zèle, depuis que vous avez obtenu la confiance du puissant génie qui veille au bonheur de la France. Pendant votre séjour à Lyon, quoique paroissant tout occupé des intérêts d'une grande Nation notre alliée, vous avez su vous ménager le temps pour visiter tous nos établissemens qui sont du ressort de votre département ; vous avez examiné avec intérêt et en vrai connoisseur, notre jardin botanique, nos dépôts d'histoire naturelle ; vous avez indiqué les moyens de conduire à leur perfection ces deux établissemens ; les sociétés savantes ont toutes joui de votre présence, et vous leur avez fait connoître que vous étiez satisfait de leur plan de recherches, en leur assignant des fonds pour des prix perpétuels. Dans la séance de la société d'agriculture, vous entendîtes la lecture d'un fragment de l'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter ;

vous en témoignâtes votre satisfaction, en me disant qu'en imitant le style laconique de Linné, j'avois non seulement présenté tout ce qu'on connoissoit d'intéressant sur le castor, mais encore ajouté des faits qui vous paroissoient neufs. Enhardi par ce jugement, j'osai vous prier d'agréer la dédicace d'un ouvrage qui pourroit être utile à la jeunesse. En y consentant, vous m'autorisâtes à vous en présenter le plan.

L'histoire naturelle, considérée dans toute son étendue, telle qu'elle est aujourd'hui consignée dans nos archives, présente près de soixante mille espèces décrites, ou dessinées, ou caractérisées ; savoir, plus de dix-huit mille espèces de végétaux, autant d'insectes, un nombre très-considérable de quadrupèdes, d'oiseaux, de poissons, d'amphibies, de vers, et un nombre non moins considérable de minéraux. Toutes ces espèces ont reçu plusieurs noms, qui le plus souvent offrent peu d'analogie avec ceux de notre langue ; ils sont puisés la plupart dans la langue grecque, peu connue aujourd'hui, même du plus grand nombre des savans. Toutes ces espèces sont signalées par des attributs caractéristiques, et ces attributs sont souvent énoncés par des termes techniques, aussi puisés dans les langues anciennes.

Il est à-peu-près démontré qu'un homme doué de la mémoire la plus heureuse pourroit à peine, en ne s'occupant que de ces objets pendant toute sa vie, retenir, consigner avec ordre, les noms et les caractères de cette multitude effrayante de productions naturelles : à plus forte raison, comment pourroit-il en saisir tous les rapports, les usages ? Si cette assertion est vraie, et si d'autre part on calcule le petit nombre de ceux qui sont appelés à ne s'occuper

que de la nomenclature et de la disposition méthodique des êtres créés ; si l'on fait attention que sur cent élèves, quatre-vingt-dix au moins sont destinés à la médecine, à la chirurgie, à la pharmacie, à l'agriculture ou aux arts utiles, comme à l'architecture, aux teintures, etc. ; si on détermine avec justesse quelles sont les productions naturelles qui servent de base, de sujets à ces sciences et à ces arts ; alors on pourra prononcer sur la meilleure méthode d'enseigner l'histoire naturelle, pour la rendre vraiment utile à tous ces artistes.

Presque tous ont des devoirs impérieux à remplir ; les objets de leurs recherches une fois bien connus, tout le temps qu'ils consacreront à étudier d'autres sujets qui ne sont point les bases de leurs professions, ne sera-t-il pas dérobé à des études spéciales des sujets qui doivent essentiellement les occuper ?

D'après ces considérations, en coordonnant tous les êtres connus, et en isolant ceux qui doivent fixer l'attention des philosophes, nous les pouvons ranger sous les séries suivantes.

1.° Les espèces qui présentent les attributs caractéristiques des familles naturelles et des grands genres.

2.° Les espèces curieuses par les phénomènes qu'elles présentent.

3.° Les espèces qui donnent tous les termes de grandeur, depuis les plus grandes jusques aux plus petites, dans chaque règne.

4.° Les espèces spécialement utiles dans l'économie de la nature.

5.° Les espèces qui constituent le système de l'économie rurale : plantes, animaux, terres.

6.° Les espèces qui présentent dans les différentes régions du globe, la nourriture de l'homme

et des animaux domestiques ; celles qui peuvent se convertir en boissons.

7.° Les espèces médicinales, médicamenteuses, ou vénéneuses.

8.° Les espèces employées dans les arts, les métiers, comme pour les constructions, les teintures, les meubles, etc.

Cette distribution faite, on s'assurera que, l'histoire naturelle ramenée à sa fin, l'instruction de l'homme relativement à ses plaisirs et à ses besoins, ne présente qu'un peu plus de 3000 sujets à étudier ; savoir, 150 animaux mammaires, quadrupèdes et cétacées, 400 oiseaux, 200 poissons, 100 amphibies, 250 vers ou coquilles, 800 insectes, 1200 végétaux, 200 minéraux. Or, si on fait réflexion que, pour connoître réellement ces trois mille espèces, il faut en saisir les rapports, on s'assurera qu'elles suffisent pour occuper un savant toute sa vie, sans qu'il puisse se glorifier de les avoir épuisées : en effet, nous savons que quelques espèces ont absorbé l'attention de plusieurs hommes qui ont voulu les étudier sous toutes leurs faces ; d'ailleurs ressouvenons-nous que, pour bien connoître une espèce quelconque, il faut savoir la ramener à sa classe, à son ordre, à son genre ; la constituer espèce par un petit nombre d'attributs qui lui soient propres, savoir énoncer les noms que tous les observateurs lui ont assignés, en donner une description en termes techniques qui la peignent aussi bien que le plus parfait tableau ; il faut indiquer sa station ou son pays natal, tracer l'histoire de son développement depuis sa naissance jusqu'à sa mort, saisir tous ses rapports avec les espèces voisines, en faire voir la différence, faire connoître ses usages.

Frappés de ces considérations, nous avons

tracé le plan de nos leçons d'histoire naturelle d'après les vues qu'elles pouvoient nous suggérer ; c'est ainsi que nous avons crayonné un Cours complet de cette science, en proportionnant le nombre des sujets à étudier, aux besoins et à la capacité de nos élèves.

Ce traité sur les mammaires offre la première partie de notre travail. Convaincus que nous ne pouvions trouver un meilleur guide que Linné, nous avons pris pour texte de toutes nos leçons son *Système de la nature ;* nous avons isolé, d'après le plan que nous venons d'énoncer, tous les genres et les espèces qui devoient entrer dans notre cadre comme curieux ou utiles.

Comme la loi nous prescrivoit d'enseigner en français, nous avons traduit le texte de Linné ; mais vous vous apercevrez que notre traduction est libre ; nous avons fait quelques additions dans plusieurs endroits ; nous nous sommes même permis quelques corrections. Nous n'ignorons pas qu'il existe une traduction en français, de la partie du système de la nature relative aux mammaires et aux oiseaux ; mais nous ne l'avons connue qu'après la rédaction entière de notre ouvrage ; d'ailleurs, le traducteur flamand Vanderstegen a conçu un plan tout différent du nôtre ; il a proposé toutes les espèces linnéennes sans addition, a supprimé les synonymes, en n'indiquant que l'auteur et la page sous les noms de l'animal.

Le texte que nous avons traduit de l'ouvrage de Linné, comprend, 1.° son introduction, ses préliminaires philosophiques, sur l'histoire naturelle en général, et sur les mammaires en particulier ; 2.° les caractères essentiels des ordres, des genres, des espèces ; 3.° les syno-

nymes ; 4.° la station, les mœurs, la propagation, les usages ; 5.° les descriptions.

Nous ne nous sommes permis d'autres suppressions que celles des synonymes qui nous ont paru inutiles ; mais nous avons conservé religieusement ceux des inventeurs ou des bons iconographes.

A chaque article de Linné, nous avons ajouté un précis des observations de Buffon, de Lacépède, de Pallas, ou autres célèbres zoologistes ; ces extraits ont été rédigés d'après le plan de Linné, d'un style très-laconique. Souvent nous avons trouvé ces analyses bien faites dans le dictionnaire intitulé *Zoologie universelle*, de Rai, ouvrage excellent, qui présente le plus de faits dans le plus petit espace possible ; mais ici, comme dans le texte de Linné, nous avons souvent intercallé nos observations particulières : quelquefois, lorsque les faits qui nous sont propres se sont trouvés assez nombreux pour former des articles isolés d'une certaine étendue, nous les avons présentés séparément, comme ceux qui ont trait au castor, à l'élan, à l'ours, au lynx, au hérisson, etc.

Enfin, ayant reconnu qu'une partie de nos élèves se destinoient à la médecine, nous avons cru devoir enrichir ce recueil de plusieurs morceaux d'anatomie comparée, relatifs à une espèce des principaux genres ; nous avons composé ces essais d'anatomie le scalpel à la main, au moins pour le plus grand nombre, ayant toujours sous les yeux les excellens modèles fournis pas Daubenton et Vic-d'Azir, que nous avons rarement trouvés en défaut ; mais, en les rédigeant, nous nous sommes souvenus que nous travaillions à un ouvrage d'histoire naturelle, et non à un traité complet d'anatomie comparée : ceux

qui voudront approfondir cette partie, trouveront de quoi se contenter dans l'admirable ouvrage de Duméril, anatomie comparée, rédigée d'après les leçons de Cuvier, dont nous attendons la suite avec impatience.

Les figures que nous avons ajoutées à notre ouvrage sont en petit nombre, parce que, visant à l'économie, et connoissant les moyens de nos élèves, nous n'avons voulu que fournir une image du port des animaux de chaque genre, qui, pour les quadrupèdes sur-tout, est difficile à rendre par l'expression écrite, et que le dessin fait bien connoître.

Pour résumer, nous nous sommes proposé de présenter dans le plus petit cadre possible, une véritable histoire abrégée des quadrupèdes et des *cétacées*, au moins des espèces qui peuvent fixer l'attention des amateurs, par leur utilité, leurs mœurs, ou leur configuration. Les observations que nous avons mises en œuvre sont d'autant plus précieuses, qu'elles sont puisées dans des ouvrages généralement estimés.

Cet essai peut donc être considéré sous trois points de vue; 1.° comme une simple traduction; 2.° comme un extrait; 3.° comme présentant plusieurs faits que l'on chercheroit vainement dans les autres zoologistes : sous les deux premiers, il pourra être utile aux élèves; sous le troisième, ne méritera-t-il pas à son auteur quelque reconnoissance de la part des vrais amateurs de la plus agréable des sciences?

Quoi qu'il en soit, il se trouvera très-heureux, si vous daignez, citoyen Ministre, encourager ses travaux; l'approbation que vous donnerez à ce premier essai, sera pour lui un motif puissant pour l'engager à publier les autres parties du *Système de la nature*, d'après le même plan.

Vous le savez, un cours d'histoire naturelle rédigé dans les vues que nous avons énoncées, manque encore dans notre langue : notre illustre maître Boissier-de-Sauvages le sentoit; il désiroit y a quarante ans, que l'on présentât en style linnéen, et d'après sa méthode, sur-tout en faveur des étudians en médecine, un précis de tous les genres et de toutes les espèces que nous avons intérêt de connoître comme alimens, poisons, médicamens, en ajoutant les genres et les espèces qui sont vraiment curieuses, ou qui par des attributs saillans forment les grands chaînons de la série des êtres créés ; il nous disoit, et cela est rigoureusement vrai, que quoique la nature soit très-variée par les nuances des attributs qu'elle a assignés à chaque être, ses formes fondamentales sont cependant peu nombreuses, et peuvent facilement être saisies par l'imagination. Il nous citoit en preuve pour les végétaux, les familles naturelles ; par exemple, les aspéri-feuilles. Quoique cette famille présente un assez grand nombre d'espèces, cependant les attributs qui la constituent telle, sont bien prononcés, et peuvent facilement se retenir. Celui donc qui applique ces attributs sur quatre ou cinq espèces de cette famille, a des idées nettes des plantes qu'elle renferme, et a acquis une connoissance vraiment philosophique sur cette section du règne végétal.

Dans le règne animal, disoit-il encore, je ne vois pas la nécessité d'imprimer dans sa mémoire des tableaux isolés de toutes les espèces. Dans les lepidoptères, par exemple, ne suffit-il pas de bien connoître les différentes espèces qui, par des attributs bien prononcés, font saillie dans cette nombreuse série, laissant toutes celles qui forment de simples nuances entre les espèces?

Qu'on examine, ajoutoit-il, tous les oiseaux connus, on s'assurera que la nature en a modelé un petit nombre, par des attributs mécaniques, relativement à la forme du corps, à la forme des pieds, du bec, aux proportions de ces parties; que le très-grand nombre des espèces ne sont constituées telles, que suivant les couleurs qui varient singulièrement, par l'état de domesticité, par l'influence du climat, par les mélanges de races, par copulation illégitime. Ces espèces énoncées par les teintes, ne sont donc pas fondamentales. Si on ne reconnoît pour telles, que celles qui offrent des formes différentes, combien ne simplifiera-t-on pas l'ornithologie?

Ces vues, citoyen Ministre, que nous avons *puisées* dans la célèbre école de Montpellier, que vous avez long-temps illustrée par votre génie, ont été nos guides dans nos études en histoire naturelle; elles seules peuvent, étant bien méditées, servir à coordonner une science, de manière à la rendre vraiment utile aux jeunes gens qui se destinent à la médecine. Vous le savez, le médecin doit être anatomiste, chimiste et physicien, après avoir étudié l'histoire naturelles: si nous absorbons toutes ses facultés intellectuelles sur les détails minutieux de cette science, comment pourra-t-il parcourir l'immense carrière qui se présente devant lui? en le supposant aussi bon chimiste, physicien, anatomiste, naturaliste, qu'il doit l'être comme médecin, il n'est rien encore: l'homme malade, en rapport avec tous les corps qu'il a étudiés, l'occupera bien plus encore; les moyens de conserver l'homme sain, de détruire les causes des maladies, voilà ce qui le rendra utile, vraiment recommandable; et il ne sera tel, qu'autant qu'il

aura eu le courage de mettre des bornes à sa curiosité, relativement à ses recherches physiques, chimiques, anatomiques, et sur-tout relativement aux connoissances spéciales d'histoire naturelle.

Si tout cela est vrai, un ouvrage qui ne lui présenteroit à étudier, d'agrès une methode bien conçue, que les objets qui peuvent le flatter comme très-curieux, comme vraiment utiles, ou comme formant les grands nœuds de la série générale des êtres de la création, ne seroit-il pas avantageux?

Daignez agréer, citoyen Ministre, les sentimens de reconnoissance pour vos bontés, et ceux de la plus haute estime, que vos ouvrages et vos talens m'ont depuis long-temps inspirée.

Lyon, ce 25 Nivôse an 10.

GILIBERT, *professeur, médecin.*

ABREGÉ

ABRÉGÉ
DU
SYSTÈME DE LA NATURE.

LES QUADRUPÈDES.

Histoire du Système de la Nature, de Linné.

Cet ouvrage a été plusieurs fois imprimé : voici les sept éditions augmentées ; les six autres ne sont que des contrefactions.

1.° A Leyde, 1735, *in-fol.* grand papier, 12 pag. par l'auteur : c'est le plan d'un plus grand ouvrage.

2.° A Stockolm, en 1740, *in*-8.°, pages 80, revu par l'auteur, augmenté des caractères et de la nomenclature des animaux.

3.° A Stockolm, 1748, *in*-8.°, pages 232, *tab.* 8, augmenté par l'auteur des caractères essentiels des genres des végétaux, et des espèces des animaux et des pierres.

4.° A Leyde 1756, *in*-8.°, pages 226, par Gronow, avec quelques additions sur les oiseaux et les poissons.

5.° A Stockolm, 1758, très-augmentée par l'auteur.

6.° A Stockolm, 1766, 4 vol. *in*-8.°, absolument réformé.

7.° A Leipsick, de 1788 à 1793, *in*-8.°, 10 vol., par J. Fred. Gmelin, augmenté de plus de la moitié, le nombre des espèces au moins doublé. L'auteur dans cet ouvrage propose toutes les espèces d'animaux qu'il a connues, avec leurs différences, leurs synonymes, leur lieu natal, leurs noms triviaux. La méthode a été réformée d'après les nouvelles observations; sur-tout celle des poissons est nouvelle : on y trouve le nombre des rayons des nageoires.

Les caractères des végétaux ont été corrigés; plusieurs de leurs différences spécifiques réformées, d'après de nouvelles observations; il a ajouté plusieurs espèces de minéraux, et de nouvelles observations sur quelques-uns, les noms triviaux de tous.

Plusieurs vues générales sur les trois règnes de la nature, avec une introduction générale.

Il a rassemblé, pour rédiger ce système, tous les faits qu'il a pu se procurer.

Les secours qu'il a eus sont :

1.° Le cabinet du roi de Suède, riche en animaux exotiques; son catalogue publié par Linné;

2.° Le cabinet de la reine de Suède, étonnant pour les coquilles et les insectes, aussi publié par Linné;

3.° Le cabinet du comte Tessin, magnifique pour les minéraux;

4.° Le cabinet du comte de Géer, riche en insectes, en amphibies;

5.° Le cabinet de l'université d'Upsal, très-bien fourni pour les animaux;

6.° Le cabinet de l'académie de Stockolm, offrant une foule de rares productions;

L'auteur a entrepris plusieurs voyages pour voir sur les lieux les diverses espèces des trois règnes de la nature.

1.° Celui de Laponie, en 1732.
2.° Celui de Dalécarlie, en 1734.
3.° Celui d'Œlande, en 1741.
4.° Celui de Gotlande, en 1741.
5.° Celui de Vestrogothie, en 1746.
6.° Celui de Scanie, en 1749.

Les relations des quatre dernières ont été publiées en suédois par l'auteur, qui a répandu plusieurs de ses observations dans la Flore de Suède, en 1761, et dans les neuf volumes *in-8.°* des Aménités académiques, publiées depuis 1749 jusques en 1775.

Les disciples de Linné lui ont communiqué toutes leurs observations, tant celles faites dans leurs voyages en Asie, en Amérique, en Afrique, que celles qu'ils faisoient en Europe sur les lieux, et dans les cabinets les plus célèbres.

1.° Il avoit envoyé Ternestrom en Asie; mais il mourut à Policondor en 1745;

2.° Pierre Kalm en Pensylvanie et en Canada, en 1744: son voyage fut publié en suédois en 1760;

3.° Montini en Laponie, en 1749;

4.° Hasselquist en Palestine et en Egypte, en 1749: son voyage a été publié en suédois en 1757, et traduit en français; c'est un des plus riches en observations utiles et rares;

5.° Torenius à Malabar et à Surate, en 1740;

6.° Osbeck dans la Chine et à Java, en 1740: son voyage a été publié en suédois à Stockolm, en 1749;

7.° Loefling en Espagne et en Amérique, en 1751 : son voyage publié en suédois en 1758 ;

8.° Bergius en Gotlande, en 1752 ;

9.° Kœler en Italie et dans la Pouille, en 1742 ;

10.° Solander en Laponie et à Torno, en 1753 ;

11.° Rolander à Surinam et à St.-Eustache, en 1755 ;

12.° Martin au Spitzberg, en 1758 ;

13.° Alstroemer dans l'Europe méridionale, en 1760 ;

14.° Falk en Gotlande, en 1760 ;

15.° Sparmann au Cap de Bonne-Espérance, en 1770 : il a publié son voyage, qui a été traduit en français ;

16.° Tunberg en Afrique et dans le Japon, en 1770 : il a publié ses voyages, qui sont traduits en français ;

17.° Forster autour du monde, avec Cook et Bank, en 1775 : leurs voyages sont publiés et traduits en français.

L'auteur déclare qu'il parviendra au but qu'il s'est proposé, si par ses soins,

1.° Les voyageurs connoissent ce qui a été découvert avant eux ;

2.° Si les curieux, en parcourant les cabinets d'histoire naturelle, savent dénommer et caractériser les objets qu'ils auront sous les yeux ;

3.° Si les savans n'insèrent dans les journaux et dans les mémoires académiques, que des choses neuves, et non des triviales ; car la science n'étendra ses limites qu'autant qu'on isolera distinctement ce qui est déjà connu ;

4.° Si les noms génériques et triviaux sont généralement adoptés ;

5.° Si on pose d'après ses recherches les fondemens de l'économie générale et particulière ;

6.° Si on en déduit les élémens de la théologie naturelle.

Mon Dieu, vous avez été mon maître dès ma jeunesse ; je ne cesserai de chanter vos merveilles.

Linné n'a point énoncé dans l'historique de son ouvrage, tous les secours qu'il s'est procurés ; ses voyages en France, en Angleterre, en Allemagne, son long séjour en Hollande chez le riche Cliffort, amateur distingué ; ses correspondances avec tous les savans, Jussieu, Sauvages, Haller, Ludvig, Pénant, etc., qui lui communiquoient sans réserve leurs observations, lui ont fourni peut-être plus de faits et de vues neuves que ses disciples ; et c'est un vrai malheur pour les sciences, que Buffon ait rendu si tard justice au génie de Linné ; lorsqu'il le censura si amèrement dans son premier volume, il ne le connoissoit que par ses premières productions, qui heurtoient trop sa manière de philosopher, pour lui laisser entrevoir jusques à quel point Linné pouvoit reculer les bornes de l'histoire naturelle. A cette époque il ne vit dans ce nouveau réformateur, qu'un nomenclateur sans vues, et hérissé de grec et de latin. Mais il faut convenir que Buffon ne tarda pas à reconnoître la supériorité de Linné : en effet, dans les derniers volumes de son immortel ouvrage, il le cite toujours avec les égards dus à ses rares talens.

INTRODUCTION.

L'HOMME, en entrant sur le théâtre du monde, se demande ce qu'il est, d'où il a tiré son origine ! du créateur. Où doit-il tendre ? à une vie heureuse. Que doit-il faire ici-bas ? contempler la nature. Quelles sont ses fonctions ? doit-il en tout ressembler aux animaux, qui mangent, se jouent entr'eux, s'entre-choquent, s'engendrent, se multiplient, dorment, recherchent des retraites commodes, s'entr'aident dans chaque espèce, défendent leur vie, éprouvent des sensations ? ne doit-il pas avoir une vocation plus noble, réfléchir sur ses sensations, en déduire des raisonnemens justes, étudier avec soin les œuvres admirables du grand Etre qui a formé et réglé tout l'univers ? Oh ! que l'homme qui ne sait pas s'élever au-dessus de l'animal est un objet méprisable ! A quoi bon se réjouir d'être du nombre des vivans ? est-ce uniquement pour filtrer des liqueurs et pour transmuer des masses alimentaires ? est-ce pour augmenter le volume d'un corps aussi fragile que le sien ? Quelle nécessité de pénétrer les profondeurs de la terre, de s'occuper de vaines richesses, si on néglige le bonheur réel, qui consiste dans la science et la vertu ? Les hommes seroient plus sages, si, boursouflés d'orgueil, ils ne s'imaginoient

pas que les grandes fortunes constituent le bonheur. Le vrai sage est celui qui regarde au terme, à la fin de toutes choses. Or la vraie fin de la création de la terre est la gloire de Dieu, que l'homme seul peut déduire des œuvres de la nature. Rien donc n'est plus important, rien n'est plus grand en soi, que l'étude des productions naturelles; cette science est inépuisable; une foule de secrets importans sont encore cachés pour la génération présente; plusieurs seront encore inconnus à nos descendans; et quelque longue que soit la série des générations, la dernière trouvera encore matière à ses recherches et à ses observations. Combien de phénomènes nous sont connus comme faits dont nous ignorons les causes? Notre siècle est célèbre en découvertes, mais il en reste encore davantage à nos descendans; ils recueilleront des fruits de la science dont nous n'avons pas même l'idée; dans un temps plus ou moins éloigné, des découvertes plus frappantes que celles qui nous éblouissent, honoreront leurs inventeurs; la nature n'ouvre pas son sanctuaire à tous ceux qui la consultent. Nous nous croyons initiés dans ses mystères, et à peine avons-nous parcouru les portiques de son auguste temple. Elle ne révèle pas ses arcanes à tous ceux qui l'interrogent; le génie seul a droit de la faire

parler ; elle ne s'ouvre qu'à ceux qui ont le courage de pénétrer dans les dédales du sanctuaire ; la vérité, enveloppée d'un épais nuage, ne se laisse apercevoir qu'à des yeux très-clair-voyans. Si la jeunesse, mettant un frein à ses passions, et pénétrée de l'existence du Créateur, étudioit ses œuvres diverses ; si les hommes faits lui montroient l'exemple de cette importante étude, à peine, avec tous leurs efforts réunis, pourroient-ils pénétrer le fond des choses qu'ils cherchent presque sans effort, en les effleurant. Entreprendre de découvrir les secrets de la nature ! est le partage des esprits hardis et élevés ; mais il ne faut pas se contenter d'observer les surfaces, il faut avoir le courage de sonder l'intérieur. J'ai osé parcourir les sombres et épaisses forêts de la nature, quelque hérissées qu'elles soient de ronces et d'épines, je crois en avoir évité plusieurs ; mais j'ai appris par expérience, que personne n'est assez sûr dans sa marche pour ne pas faire quelques faux pas ; nul n'est assez circonspect, pour éviter toujours l'erreur. Mon travail achevé, suivant mes forces et mes talens, je verrai en pitié les grimaces des singes qui, après m'avoir joué, ont cru voir au-delà, en se penchant sur mes épaules. J'ai parcouru une vaste carrière ; que ceux qui ont plus d'énergie la franchissent, s'ils peuvent, toute entière.

Grand Dieu, quelle magnificence dans tes œuvres !
L'insensé ne les connoît pas.

L'EMPIRE DE LA NATURE.

JE me suis éveillé, et j'ai cru voir passer l'Etre Eternel, immense, tout-puissant, connoissant tout; j'ai osé suivre ses traces en contemplant ses ouvrages. Même dans les plus petits, quelle énergie! quelle sagesse! quelle étonnante perfection! J'ai vu que les animaux reposoient sur les végétaux, les végétaux sur les minéraux; que la terre étoit entraînée autour du Soleil par un mouvement immuable; qu'elle en puisoit sa vie; que le Soleil, roulant sur son axe, entraînoit dans sa sphère d'activité toutes les planètes. J'ai osé méditer le système du monde, suivre par la pensée la série des Soleils innombrables suspendus dans le vide, et soumis aux lois éternelles que leur a imprimées le premier des moteurs, l'Etre des êtres, la cause première de tous les effets, celui qui régit, anime et conserve son grand œuvre, le maître et le grand artisan du monde. Si vous l'appelez destin, fatalité, vous n'errerez pas, c'est lui qui soutient tout; si vous l'appelez nature, vous n'errerez pas, tout est né de lui seul; si vous le nommez providence, vous parlerez avec justesse, c'est par ses conseils que le monde est régi; il est tout sens, tout œil, tout ame; le tout est lui; à peine l'esprit humain peut entrevoir sa surface; nous pouvons croire que cet Etre qui meut, agite et pénètre la matière, est éternel, immense; qu'il n'a été ni créé, ni engendré; c'est celui sans lequel rien n'existe, qui a tout coordonné, qui, en se couvrant d'un voile impénétrable,

nous éblouit cependant par les actes de sa toute-puissance. On ne peut l'entrevoir que par la pensée ; les sens n'ont aucune prise sur son essence ; l'esprit seul peut connoître ses attributs en contemplant ses ouvrages.

Le monde est pour nous tout ce dont nos sens peuvent nous fournir des sensations ; ce sont les astres, les élémens et la terre. La rapidité du mouvement des astres qui ne trouve aucun obstacle, prouve qu'ils sont soumis à une loi préméditée ; leur régularité prouve qu'ils n'errent pas au hasard. Si le hasard les dirigeoit, suivroient-ils toujours le même ordre ? La terre, quoique mue elle-même avec rapidité, paroît-elle immobile, placée comme au centre d'un système d'astres éclatans, qui semblent rouler régulièrement et sans interruption autour d'elle ?

Les astres sont des globes resplendissans, très-éloignés de la terre, qui sont mus par un mouvement perpétuel.

On distingue, 1.° Les étoiles fixes et le soleil, qui brillent de leur propre lumière.

2.° Les planètes qui empruntent leur lumière du soleil. Parmi ces dernières, on observe les principales ou solaires, qui font leur révolution chacune en temps donné autour du soleil : ce sont Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure. Les astres secondaires obéissent aux planètes solaires, comme la Lune à la Terre, les satellites de Jupiter à leur planète principale. En méditant sur le système du monde, on sent qu'il est impossible qu'une si grande harmonie se conserve sans régisseur, et que des mouvemens si réguliers soient soumis au hasard : car tout ce qui est dirigé par cas

fortuit est sujet à varier, et ne présente rien d'uniforme et de constant.

Les élémens sont des corps très-simples, qui constituent l'atmosphère des planètes. Peut-être remplissent-ils le vide qui sépare les astres. Ces élémens sont :

1.° Le feu, qui est lumineux, réjaillissant, chaud, volatilisant, vivifiant;

2.° L'air, qui est transparent, élastique, sec, évaporant, générateur;

3.° L'eau, qui est diaphane, fluide, humide, entraînante, concevante;

4.° La terre, qui est opaque, fixe, froide, stable, stérile.

Ainsi l'harmonie du monde résulte de principes discordans.

La Terre est une planète, ou globe aplati vers les pôles, qui roule sur son axe en 24 heures, et qui tourne en un an autour du Soleil. Elle est enveloppée par une atmosphère formée par les élémens. Son écorce nourrit, entretient une étonnante quantité de productions organisées. Ce sont ces productions que nous devons connoître.

On distingue sur ce globe les plages sèches, découvertes, et les mers qui occupent les bas-fonds, et qui semblent se retirer peu-à-peu et laisser à sec les bords du continent qu'elles occupoient. Les eaux des mers réduites en vapeur par l'action de la chaleur, et pompées par l'air, se rassemblent en forme de nuages; ces vapeurs, portées par les vents, se condensent sur les crêtes des hautes montagnes, d'où elles ruissèlent en filets, en torrens, et forment les rivières, qui vont répandre la vie sur toute la surface du globe. Une partie de ces nuages, froissée par les vents contraires, ou rompue par

l'explosion du feu électrique aérien, tombe en pluie ou en rosée, et arrose les terres éloignées des rivières. Les corps formés par les élémens mélangés, et comme fixés, sont rendus par la mort et la dissolution à leurs principes primitifs, qui se réunissent de nouveau pour former d'autres corps semblables aux précédens.

La nature est la loi immuable de Dieu, par laquelle les choses sont ce qu'il a voulu qu'elles fussent.

La nature ne produit que ce qu'il lui a ordonné de produire; elle exécute ses desseins primitifs; c'est le grand ouvrier; elle agit par ses propres forces; elle fait tout avec science, sans avoir rien appris; c'est, à proprement parler, l'acte des premiers desseins; elle agit sans efforts; elle ne laisse aucun vide dans l'enchaînement de ses productions; elle travaille sourdement, mais constamment; elle suit toujours dans toutes ses opérations le plan le plus sûr; elle ne fait rien sans but déterminé; elle n'emploie rien de superflu. Elle fournit à tous les êtres tout ce qui leur est nécessaire; elle est soumise à l'habitude, ne changeant jamais ses formes; les élémens sont et ses instrumens et les matériaux qu'elle emploie constamment pour la régénération de tous les corps.

Les substances naturelles sont tous les corps observables sur la surface de la terre. Modelés sur les dessins primitifs du créateur, ils forment trois règnes, dont les limites semblent se confondre dans les Zoophytes.

1.° Les minéraux, qui sont des agrégations sans vie et sans sentiment.

2.° Les végétaux, qui sont des corps organisés, vivans, mais sans sentiment.

3.° Les animaux, qui sont des corps orga-

nisés, vivans, sentant et pouvant se mouvoir spontanément.

La nature ne produit pas ses ouvrages sur un seul plan : mais elle se plaît à varier ses dessins ; quoique ses forces soient uniformes, elle les dirige avec tant d'art qu'elle renouvelle ses formes sans diminuer la variété de ses représentations.

Les règnes de la nature qui constituent notre planète sont donc au nombre de trois : le minéral informe occupe l'intérieur, il est principalement formé par les sels dans le sein de la terre ; ses mélanges paroissent faits au hasard, quoique soumis aux lois d'affinité.

Le règne végétal verdoyant, semble vêtir la terre ; il pompe par des radicules aspirantes les mollécules terrestres, huileuses et salines ; il pompe par ses feuilles des élémens plus subtils qui nagent dans l'air ; par une admirable fécondation, le végétal subit une métamorphose ; son module se concentre dans la semence, que plusieurs causes dispersent, suivant les stations les plus avantageuses.

Les animaux doués de sentiment ornent cette planète ; ils se meuvent à volonté ; ils respirent, se propagent par des œufs. La faim en disperse les sujets, mais l'amour les réunit ; en consommant les végétaux, ils en empêchent la trop grande multiplication ; plusieurs d'entr'eux se dévorent, pour modérer le trop grand nombre des germes, dont la nature est si prodigue.

L'homme, doué d'intelligence et de la parole la plus parfaite comme telle des créatures, l'homme qui porte l'empreinte de la Divinité, qui seul sur la terre peut s'élever à elle, en contemplant ses œuvres, qui seul en peut éva-

luer l'ordre, la beauté, qui seul peut en adorer l'Auteur ; l'homme reconnoît son créateur : en remontant de génération en génération, en méditant sur la conservation des êtres, il trouve toujours cet être agissant ; *mens agitat molem*. Tout l'invite à l'adoration, le mécanisme des corps qui l'environnent, leurs rapports, leur fin, leur utilité sur ce globe.

L'action de Dieu change les terres en végétaux, transmue ceux-ci en animaux, et tous en corps humain qui, doué d'intelligence, fait refléchir les rayons de la sagesse vers la majesté divine, qui la renvoie à ses adorateurs en faisceaux resplendissans. Ainsi le monde est plein de la gloire de Dieu, puisque toutes les créatures glorifient Dieu par l'intérmède de l'homme, qui formé de la poussière, mais vivifié par la main divine, contemple la majesté de son auteur, en saisissant les causes finales. C'est un hôte reconnoissant qui prêche le nom de son auteur.

En étudiant la nature dans cette vue sublime, on jouit par anticipation de la volupté céleste ; celui qui la goûte ne marche pas dans les ténèbres : on ne peut être vraiment pieux, c'est-à-dire, connoître ce que nous devons à notre Créateur, sans étudier les productions naturelles, sans en connoître l'harmonie : car l'homme raisonnable est né pour connoître l'auteur de son être ; et l'étude de la nature conduit nécessairement à l'admiration des œuvres de l'Etre suprême.

La sagesse, véritable étincelle de la divinité, est le seul attribut estimable de l'homme. Par elle nous jugeons sainement des objets saisis par nos sens, qui ne ne nous présentent avec netteté que les productions naturelles. Le premier degré de la sagesse est donc de connoître les formes

des objets; leur connoissance réelle se réduit à en concevoir des idées nettes, d'après lesquelles nous distinguons les semblables et ceux qui diffèrent, à les désigner par les caractères qui sont inhérens à chacun d'eux. Pour pouvoir communiquer ses idées, nous devons les exprimer chacune par des mots propres; car si les mots ne sont pas définis et arrêtés, les choses sont bientôt oubliées et perdues. Ces caractères distinctifs, exprimés en termes convenables, deviennent comme des lettres avec lesquelles nous pouvons connoître évidemment toutes les productions naturelles. Si nous ignorons ces principes, si nous ne savons pas isoler des genres, on ne peut faire aucune description vraiment utile.

La méthode, qui est l'ame de la science, indique d'un coup-d'œil les caractères distinctifs de chaque substance créée; ces caractères entraînent le nom, qui fait bientôt connoître tout ce que l'on connoît du sujet à déterminer. Par la méthode, l'ordre naît dans le plan de la nature; sans elle tout paroît confus, vu la foiblesse de l'esprit humain.

Tout système, toute méthode peut se réduire à cinq membres : 1.° la classe; 2.° l'ordre; 3.° le genre; 4.° l'espèce; 5.° la variété. La classe répond au genre suprême, l'ordre au genre intermédiaire, le genre au genre prochain, l'espèce à l'espèce, la variété à l'individu.

La géographie nous offre par analogie les provinces, les territoires, les paroisses, les hameaux, les domiciles.

Nos armées nous présentent des cohortes, des compagnies, des chambrées, des soldats.

Césalpin a déjà dit : Si on ne distingue pas les objets très-nombreux, à-peu-près comme les

généraux distinguent leurs troupes, tout sera confondu et sans ordre.

Que les noms répondent à la méthode systématique; on doit donc donner un nom à la classe, à l'ordre, aux genres, aux espèces et aux variétés.

On doit donc déduire les caractères de la classe, de l'ordre, du genre, de l'espèce et des variétés.

Les caractères doivent porter sur des attributs distinctifs; car ils constituent seuls la vraie science. Sans ces caractères énoncés par des termes bien définis, tout sera en confusion.

L'homme en sortant des mains du Créateur a prouvé son intelligence, en saisissant les différences de chaque substance, et en leur donnant à chacune un nom propre.

La vraie science en histoire naturelle est basée sur l'ordre méthodique et sur la nomenclature systématique; ces deux moyens seront des fils d'Ariane pour se tirer du labyrinthe de la nature.

Dans les méthodes, la classe et l'ordre sont les fruits de l'entendement humain; mais les genres et les espèces sont formés, constitués par la nature. Nos connoissances sont d'abord spéciales; elles deviennent plus générales et plus philosophiques, par la formation des genres. Quant à l'ordre à suivre dans l'étude de la nature, on peut suivre celui du Créateur, ou celui de l'habitant de la terre. Le Créateur, employant les élémens les plus simples, a formé: 1.° les pierres; 2.° les végétaux; 3.° les animaux; l'homme paroît avoir été son dernier ouvrage. Mais si le naturaliste veut faire des progrès, qu'il commence à s'étudier lui-même, et passant ensuite aux animaux qui ont plus de rapports avec lui, qu'il descende aux végétaux, et qu'il n'étudie les minéraux qu'après avoir parcouru les deux autres règnes.

L'auteur

L'auteur d'un système méthodique étudie d'abord les espèces ; de leur examen il forme les genres ; l'analyse de ceux-ci lui suggère les ordres et les classes. Le professeur, au contraire, doit commencer par les généralités, et descendre par gradation des classes aux ordres, des ordres aux genres, des genres aux espèces. Car, comme les fontaines forment les ruisseaux, ceux-ci les rivières, celui qui veut connoître leurs cours, remonte les fleuves autant qu'il peut ; mais, malgré ses efforts, il parviendra difficilement à leurs premières sources.

Dès qu'on a acquis une connoissance réelle, caractéristique, des produits de la nature, on peut alors étudier avec fruit leurs rapports, leurs phénomènes, leurs qualités, leurs propriétés, leurs usages. Par ces connoissances on voit évidemment que la science de la nature est le fondement de la diète, de la médecine, de l'agriculture, de l'économie domestique ; et ce qui est le plus intéressant, tous ces rapports combinés entr'eux, constituent une grande branche des connoissances humaines, et ce que nous appelons l'économie de la nature.

Felices agricolæ, bona si sua norint !

Heureux les cultivateurs, s'ils connoissoient leurs vrais biens !

Les êtres créés sont donc les témoins de la puissance et de la sagesse divine ; ils constituent seuls la vraie richesse de l'homme, lui procurent le solide bonheur. Nous déduirons un attribut essentiel de la Divinité, en developpant leur usage, savoir, sa bonté ; leur harmonie, leur beauté nous prouveront sa sagesse ; l'économie de la nature dans la conser-

vation des êtres, dans leur proportion, dans leur renouvellement, nous prouvera sa puissance : aussi leur recherche a toujours été estimée, même par les premiers hommes abandonnés aux seules lois de la nature. Dans l'état social, les vrais savans en ont fait leurs délices ; mais les gens corrompus l'ont constamment méprisée. Après la mort de Marc-Aurèle, les empereurs furent de simples soldats qui savoient à peine signer ; ces nouveaux souverains regardoient les savans comme des fainéans. Alors les lettres furent reléguées dans les cloîtres ; les moines, faisant peu de cas de l'étude de la nature, la négligèrent bientôt comme impénétrable ; ils regardèrent ses scrutateurs comme des sorciers : alors on crut trouver une contradiction entre ce que la nature annonçoit de Dieu, et ce qu'en annonçoit la révélation.

Aujourd'hui même, ne voit-on pas plusieurs personnes infatuées de ce préjugé !

LE RÈGNE ANIMAL.

Les animaux, formés par un assemblage d'organes vivans, reçoivent leurs sensations dans une substance médullaire animée ; les premières impressions des objets portent sur les nerfs ; ils se meuvent volontairement.

Dans les animaux je vois une machine hydraulique, dont le cœur est le moteur perpétuel ; son mouvement est entretenu par un fluide électrique, que lui fournit la substance médullaire par l'intermède des nerfs. Tous les autres organes moteurs, les muscles formés par l'entrelacement des propagations valvulai-

les et nerveuses, se meuvent au commandement de la volonté, qui n'agit elle-même que par ce fluide éthéro-électrique.

La nature, prodigue de germes, commence ses œuvres par des modules infiniment petits; elle les forme en état de fluide. En effet, rien n'est encore solide dans les délinéamens de l'œuf. Tout être vivant vient d'un œuf : *Omne vivum ex ovo.* Dans l'œuf nous trouvons des tuniques, qui enveloppent le plus souvent une masse gélatineuse, le blanc, *albumen* : au centre se trouve le jaune, *vitellum.* Sur un des côtés s'observe le module vivant, le point saillant, *punctum saliens*, qui vivifie, mis en action par l'esprit séminal du mâle, se développe d'abord comme un végétal en forme d'embrion, dont la tige est le cordon ombilical, qui s'enracine dans le placenta, dont les premiers délinéamens se répandent dans le jaune. Les femelles vraiment prolifères possèdent avant l'acte de la génération, un abrégé, un dessin médullaire, d'un nouvel animal absolument semblable à ceux de l'espèce : c'est la carène de Malpighi; on peut la comparer à la plumule des semences des végétaux. La semence masculine excite l'irritabilité du cœur, dont les ramifications, savoir les artères et les veines, forment l'ensemble des organes. Cela est prouvé par l'examen du point saillant dans l'œuf des oiseaux, qui fait d'abord voir le cœur en mouvement, le cerveau et sa moëlle prolongée. Le froid fait cesser les contractions de cet organe, du cœur, qui sont ranimées par la chaleur de l'incubation. On voit à chaque pulsation une bulle comme aérienne, qui, en avançant, développe peu-à-peu le système vasculaire; d'où il résulte que la vitalité des animaux n'est que la continuation

de la première substance médullaire, modelée au moment de la création ; car l'œuf n'est que l'ouvrage de la substance médullaire maternelle, qui seroit sans vie, si l'esprit actif de la semence du mâle n'excitoit pas l'irritabilité du cœur, qui peut seul par ses mouvemens développer les autres délinéamens des organes. D'où on peut conclure que toute génération équivoque est nulle. *Sic generatio equivoca nulla.* Le système vasculeux des animaux, ou la machine hydraulique est assez analogue au tissu vasculeux des végétaux ; mais elle est verticale, et renferme dans ses enveloppes les organes des fonctions, qui sont différemment modulées, suivant les genres et les familles.

Le système médullaire nerveux occupe le centre du cylindre animal : sa souche et la bulle cérébrale, qui jette une tige très-simple, la moëlle épinière, dont le sommet peut s'étendre à l'infini par des rejetons qui jettent une multitude de ramifications ; les nerfs, qui sont simples, homogènes. Le système médullaire est enveloppé d'une gaîne dure ; la bulbe par les os du crâne, la tige par le canal vertébral. Sur ces bases s'articulent des branches osseuses, plus ou moins composées, se pouvant mouvoir les unes sur les autres ; ces branches, ou extrémités de l'arbre vital, sont revêtues de feuilles musculaires qui, adhérentes par leurs extrémités, et formées par des fibres susceptibles de contraction, donnent, procurent aux animaux la faculté du mouvement. La substance corticale de la bulbe médullaire communiquant avec le système vasculaire du cerveau, et combinée avec le système des vaisseaux lymphatiques, lie tous les organes, en forme la correspondance par le moyen du tissu cellulaire : de la bifurcation du système

artériel et veineux, se développent les organes de la génération dans les deux sexes, qui peuvent être comparés aux bourgeons et aux parties de la fructification dans les végetaux.

On trouve cinq départemens pour l'exercice des fonctions, dans les machines animales, ou dans les animaux.

1.° Les fonctions animales, dont l'organe principal est la substance médullaire du cerveau, du cervelet, de la moëlle alongée, épinière, et les prolongations médullaires nerveuses. Un fluide analogue à l'électrique est l'agent qu'emploie l'esprit de vie, qui semble résider dans le cerveau et ses prolongations. Ce principe vivifiant la machine animale, agit sourdement, sans se faire sentir; il veut, et est aussitôt obéi par ses agens les nerfs et les muscles: il éprouve par le sens des impressions qui se changent en images, en sensations concentrées dans la bulle cérébrale.

Il étend son empire par les fils électriques nerveux dans tous les départemens, dirige toutes les fonctions, régit tous les organes: concentré dans la substance médullaire, il raisonne, combine ses sensations; mais dans l'homme seul, il sait en abstraire des idées complexes.

2.° Les fonctions vitales s'exercent par un organe pneumatique, les poumons, dans la substance desquels toute la masse du sang passe rapidement par une circulation particulière, pour saturer ce fluide par aspiration du fluide électrique, dont l'air est toujours imprégné, ce qui constitue le feu vital, la chaleur animale, *flamula vitalis* des anciens.

3.° Les fonctions naturelles constituent le troisième département vasculeux hydraulique: une pompe mobile d'un ressort considérable,

se contractant et se dilatant sans cesse, reçoit alternativement une portion du sang dans un de ses réservoirs, le pousse par une artère dans les poumons, qui le renvoient bientôt dans l'autre réservoir du même organe. Par la contraction de celui-ci, le sang est chassé dans un canal qui le distribue dans tout le corps; ramené par d'autres vaisseaux, les veines, au premier réservoir, il est de nouveau poussé dans le poumon. Par ces deux circulations non interrompues, les sucs alibiles sont distribués dans tous les organes, et le superflu enlevé, fournit la matière des excrétions.

4.° La quatrième fonction est l'alimentaire; elle présente l'action de tous les organes de la digestion; savoir, l'estomac et les intestins, réservoirs admirables, dont le ressort et les sucs qui se séparent de leurs glandes, atténuent, divisent la pâte alimentaire, en extraisent un suc laiteux, qui seul peut être absorbé par les vaisseaux chilifères, qui se réunissant, le versent dans le torrent de la circulation, et de là une partie est portée au cerveau pour fournir la portion la plus ténue et la plus subtile.

5.° Les fonctions génératrices dont les organes, terminant le tronc du corps, semblent réunir en un faisceau les derniers jets de la substance médullaire, qui, combinée avec la corticale, fournit un abrégé de l'individu, comme le nouveau jet ou bourgeon d'un arbre, où l'œil présente en petit l'arbre entier, et peut le produire tel, lorsqu'on le sépare.

Les organes des sens sont de vraies machines physiques, appliquées aux extrémités de certaines branches nerveuses, la plupart assez voisines du centre cérébral où paroît résider le principe vital, ou le foyer de toutes les sensations.

C'est par un art incompréhensible, que l'homme reconnoît par ses sens les objets éloignés.

1.° L'œil, vrai chambre obscure, qui reçoit, par les rayons de la lumière réfléchis des objets éloignés, leurs images dans les plus justes proportions, avec une figure exacte et les couleurs les plus vraies.

2.° L'oreille, espèce de tambour, dont la membrane tendue, porte sur le limaçon du rocher de l'os des tempes, l'impression nette et précise du moindre trémoussement des ondulations de l'air.

3.° Le nez, renfermant une membrane très-large, repliée en plusieurs sens sur les lames de l'os ethmoïde, toujours molle, humide, parsemée de papilles nerveuses, qui reçoivent l'impression exacte des particules volatiles, odorantes ou fétides, les plus légères.

4.° La langue, chargée de petites papilles nerveuses, spongieuses, éparses, qui portent la sensation de toutes les particules savoreuses dissoutes dans les boissons, ou éparses dans les alimens.

5.° Le tact, formé par des papilles nerveuses, plus sensibles aux extrémités des doigts de l'homme, assez molles, presque élastiques, qui donnent la sensation des figures, ou de la plus ou moindre grande dureté des corps, de la chaleur, du froid, etc.

Plusieurs animaux jouissent de tous ces sens; mais d'autres sont privés de quelques-uns.

Si le Créateur nous avoit donné d'autres sens, nous pourrions connoître plusieurs propriétés que nous ignorerons toujours, comme par l'action de l'aimant nous connoissons la présence du fer, par le frottement du succin les phénomènes de l'électricité. Il n'a accordé des anthènes, espèces particulières de sens, qu'aux insectes,

dont nous ignorons autant le véritable usage, que les insectes celui de l'ouïe.

La vue juge l'éloignement des corps par la lumière, l'ouïe par l'air; le tact, la présence des corps solides; le nez éprouve par ses nerfs les particules volatiles; le goût décide par les saveurs ce qu'il faut admettre comme salubre, ou rejeter comme nuisible.

Les sensations déterminent l'animal à vouloir ce qui lui est agréable, et à repousser ce qui lui déplaît. Quatre passions fondamentales dirigent les animaux et l'homme considéré comme tel.

1.° La joie, apanage de l'enfance, suppose que le sang et l'onctuosité prédominent dans les organes; de là, des organes spongieux, doués d'une chaleur modérée. Les vaisseaux, dans les momens de joie, ont un développement libre, la respiration est un peu accélérée, *anhelans*; dans l'état joyeux, le rire est prononcé, la respiration très-libre, les mouvemens vifs; c'est un état de véritable vie.

2.° La crainte est l'apanage de la jeunesse, qui commence à se mesurer avec les objets extérieurs; elle suppose que le phlegme prédomine : la pâleur l'accompagne, la sérosité surabonde. Dans cet état, certains organes se relâchent, les fibres de la peau se contractent, les artères sont peu développées, l'oppression se manifeste, l'animal est presque suffoqué, il rend ses excrémens, ses membres tremblent; c'est une vraie maladie.

3.° La colère attaque l'adulte; dans cette passion la bile fermente, la peau jaunit, les esprits bouillonnent, les organes sont en spasme, le sang fermente, les artères vibrent avec véhémence, le pouls est dur, la respiration est très-laborieuse, comme celle des asthmatiques;

l'animal rugit, urine fréquemment; tous ses membres sont agités : elle produit souvent des effets salutaires, en détruisant comme la fièvre, plusieurs causes de maladie.

4.° La tristesse accompagne la vieillesse; elle rend sombre, mélancolique; elle suppose une bile noire, l'attrabile : dans cet état l'acide prédomine, les solides sont trop roides, les organes sont refroidis, les artères battent avec lenteur; la respiration est lente, profonde, gênée, orthopnique; l'homme soupire, la constipation est marquée; on cherche le repos, la solitude; c'est un état de mort anticipée.

Dans l'état de joie nous appelons ce qui nous est salutaire; la crainte nous fait fuir pour éviter ce qui est nuisible; la colère nous arme pour repousser l'ennemi; la tristesse nous fait gémir sur ce que nous avons perdu.

La police de la nature se déduit de la subordination des trois règnes; car, tout comme les peuples ne sont pas nés pour le seul avantage de ceux qui les gouvernent, mais comme ceux-ci ont été constitués pour conserver, défendre, protéger leurs administrés, les sujets : ainsi les animaux phytiphages, ou qui se nourrissent de végétaux, sont en rapport avec eux; les animaux carnassiers sont en rapport avec les phytiphages; les plus grands d'entr'eux en rapport avec les plus petits. Et l'homme par-tout en détruit un grand nombre, afin que le nombre des individus reste toujours proportionné au principe nutritif, pour qu'il suffise pour tous. Mais lui seul, malgré sa tyrannie, paroît être destiné à jouir de tout et à commander, vu les ressources que lui donne son intelligence, à tous les animaux, même à ceux qui ont le plus de rapports avec lui par leurs formes ou leurs facultés.

La république de la nature, semblable à l'eau, qui, formant des fontaines, se change en ruisseaux, en rivières, en fleuves qui l'entraînent à la mer, paroît formée par une populace très-nombreuse, par un certain nombre de nobles, par un très-petit nombre de grands, de magnats; mais elle n'offre qu'un véritable souverain, qui est l'homme. Les animaux les plus petits, qui par leur nombre jouissent d'une force très-considérable, sont les victimes des plus grands, qui ont cependant moins d'énergie et de force réelle; car la nature n'est jamais plus grande que dans la production des individus des petites espèces.

Les ministres chargés de la police de la nature, fixés chacun à leur emploi, sont toutes les espèces d'animaux; chacun d'entr'eux est entraîné à remplir sa tâche par son propre intérêt, puisqu'ils n'obtiennent leur conservation que par leur travail, de peur qu'il ne manque rien, lorsqu'elle n'a rien donné de superflu. Mais de crainte que l'un ne s'immisçât du travail d'un autre, et ne lui enlevât ainsi le fruit de ses peines, elle a porté la peine de mort pour tous ceux qui enfreindroient ses lois; et pour qu'il n'y ait pas cause d'ignorance, ce qui est proscrit pour chaque espèce est indiqué d'une manière sûre par les sens du goût et de l'odorat.

Les principaux devoirs des habitans de la terre, sont;

1.° De multiplier leurs espèces, pour qu'ils puissent suffire aux travaux auxquels ils sont appelés;

2.° De maintenir l'équilibre entre les espèces d'animaux et de végétaux, pour conserver la proportion nécessaire pour leur entretien;

3.° De couper ou tailler chaque année les

végétaux, afin de renouveler le spectacle annuel des champs verdoyans et fleuris ;

4.° De resserrer les espèces les moins utiles, pour laisser prospérer les plus précieuses ;

5.° D'enlever, enfouir, consommer les individus foibles, les immondices, les cadavres, les substances pourries, les eaux stagnantes, les acides, pour procurer au domaine de la nature la propreté requise pour l'ordre et la santé des habitans ;

6.° De se défendre tous de la mort, pour que nulle branche de l'administration ne languisse.

L'économie de la nature roule sur la génération, la conservation, la destruction des individus, pour que l'œuvre du Créateur reste toujours complet ; car toutes les opérations de la nature tendent à sa conservation.

Les animaux d'un sang chaud ont besoin, pour leur éducation, du secours de leurs semblables ; et comme le Créateur s'est chargé de former et d'élever le premier individu, sans espérance de reconnoissance, ce devoir doit passer par degrés aux parens, en faveur de leurs enfans, qui ne peuvent leur rendre le même service. Tel est l'arrêt de la nature ; mais la raison apprend à l'homme naturellement reconnoissant, que si ses parens l'ont empêché par leurs soins vigilans de périr pendant son enfance, il doit soutenir leur vieillesse, et les empêcher de succomber aux funestes effets de la tristesse, qui accompagne toujours cette dernière époque de la vie.

La conservation se procure par les alimens journaliers : mais ils sont répandus au loin sur la surface du globe ; les animaux doivent donc être actifs et vigilans pour se les procurer ; ainsi la faim disperse ceux que l'amour avoit rapprochés

La destruction des uns tend à réparer les autres ; les cadavres manquant, les animaux deviennent chasseurs ; les plus forts égorgent les plus foibles : ainsi, sur la terre tout est rapine, guerre ouverte ; les espèces s'attaquent, s'égorgent, les individus se détruisent, les plus foibles succombent au profit des plus forts ; et tout à travers ce carnage les espèces se conservent dans l'équilibre fixé par l'Etre des êtres.

Les impulsions dirigées par la nature pour que tout tende à ses fins, sont le tendre amour, qui rapproche, anime tous les êtres organisés, pour leur multiplication ; la faim avare, qui les disperse pour leur conservation, l'affreuse douleur qui les invite à repousser tout ce qui tend à leur destruction ; et ces puissans mobiles entrent dans les plans de la Providence.

La division naturelle des animaux est indiquée par leur structure interne.

Le cœur a deux ventricules et deux oreillettes. Il reçoit un sang chaud et rouge :

1.° Dans les vivipares, qui sont les quadrupèdes à mamelles ;

2.° Dans les ovipares, qui sont les oiseaux.

Le cœur a un ventricule, a une oreillette, recevant un sang rouge et froid ;

1.° Dans les amphibies, respirant avec des organes de différente structure ;

2.° Dans les poissons, respirant par les ouïes.

Le cœur a un ventricule sans oreillette, recevant une sanie froide, blanche :

1.° Dans les insectes, animaux à anthènes ;

2.° Dans les vers, animaux à tentacules ou à points d'appui.

La première classe des animaux présente :

1.° Les quadrupèdes ou mammaires ; *Mammalia*.

Les attributs communs qui les caractérisent, sont,

1.° Un cœur à deux ventricules, à deux oreillettes; leur sang est chaud et rouge;

2.° Leur poumon se dilate et se resserre alternativement;

3.° Leurs mâchoires recouvertes s'ouvrent horizontalement; dans le plus grand nombre les dents sont recouverts par les lèvres.

4.° Les mâles ont une verge qui peut être introduite dans la vulve des femelles, qui, étant fécondées, ont du lait;

5.° Les organes de leurs sens sont: la langue pour le goût, les narines pour l'odorat, les yeux pour la vue, les oreilles pour l'ouïe, et les papilles cutanées pour le tact;

6.° Leurs tégumens sont garnis de poils peu copieux aux animaux indiens, très-peu nombreux aux aquatiques;

7.° Leurs appuis sont quatre pieds ou membres, excepté aux aquatiques, dans lesquels les pieds postérieurs, réunis et confondus, forment la queue: le plus grand nombre des mammaires ont une queue.

La seconde classe de animaux renferme les oiseaux, dont les caractères principaux sont:

1.° Un cœur à deux ventricules, à deux oreillettes, dont le sang est chaud et rouge;

2.° Des poumons respirans par mouvemens alternatifs;

3.° Des mâchoires horizontales, nues, saillantes, sans dents;

4.° La verge des mâles, sans scrotum, s'approchant de la vulve des femelles ovipares, dont les œufs sont enveloppés par une croûte dure, de substance calcaire;

5.° Les organes des sens sont: la langue

pour le goût, les narines pour l'odorat, les yeux pour la vue, les oreilles sans conques pour l'ouïe;

6.° Leurs appuis, deux pieds, deux ailes; le croupion, qui soutient la queue formé en cœur;

7.° Leur couverture; des plumes imbriquées ou couchées les unes sur les autres, comme les tuiles sur un toit, ou en recouvrement.

La troisième classe des animaux offre les amphybies; leurs caractères sont d'avoir:

1.° Un cœur à un ventricule, à une oreillette, dont le sang est rouge et froid;

2.° Des poumons qui respirent d'une manière arbitraire ou différente, dans les différens genres;

3.° Les mâchoires horizontales;

4.° Les mâles ont deux verges; la plupart des femelles ont des œufs couverts par une membrane;

5.° Les organes de leurs sens sont: la langue pour le goût, les narines pour l'odorat, les yeux pour la vue; les uns ont des oreilles, d'autres en sont privés;

6.° Leur couverture; la peau, ou nue, ou couverte d'écailles;

7.° Leurs appuis sont différens, suivant les genres; les uns ont des pieds, d'autres sont apodes ou sans pieds.

La quatrième classe renferme les poissons, qui sont ainsi caractérisés:

1.° Leur cœur n'a qu'un ventricule, une oreillette; leur sang est froid, rouge;

2.° Leurs poumons sont couverts par deux apercules latéraux qui les compriment à volonté, les branchies, *branchiæ*;

3.° Leurs mâchoires sont horizontales;

4.° Les mâles n'ont point de verge; les femelles ont des œufs sans blanc;

5.° Les organes de leurs sens sont : la langue pour le goût, les yeux pour la vue ; l'ouïe et l'odorat sont douteux ;

6.° Leur couverture ; des écailles imbriquées ou en recouvrement ;

7.° Leurs appuis ; des nageoires.

La cinquième classe présente les insectes :

1.° Leur cœur a un ventricule sans oreillette, renfermant une sanie froide ;

2.° La respiration s'exécute par des pores latéraux, ou placés sur les deux côtés du corps ;

3.° Les mâchoires sont perpendiculaires, ou s'ouvrent latéralement ;

4.° Les mâles ont une verge qui pénètre dans la vulve des femelles ;

5.° Les organes des sens sont : la langue pour le goût, les yeux pour la vue, des anthènes sur la tête, sans cerveau ; on ne leur reconnoît ni l'organe de l'odorat, ni celui de l'ouïe ;

6.° Leur couverture ; une peau cornée les enveloppe sans os intérieurs ;

7.° Leurs appuis ; des pieds : le plus grand nombre ont des pieds et des ailes.

La sixième classe comprend les vers, qui offrent pour caractères :

1.° Le cœur a un ventricule sans oreillette, à sanie froide ;

2.° Les organes de la respiration sont très-obscurs ;

3.° Les mâchoires différentes, suivant les genres ;

4.° Les mâles ont des verges différentes, suivant qu'ils sont hermaphrodites ou androgynes ;

5.° Les organes de leurs sens sont très-obscurs ; ils ont des espèces de sonde sans tête ;

ont-ils des yeux ? ils n'ont point d'oreilles ni de narines.

6.° Leur couverture ; les uns sont nidulés dans une coquille calcaire, les autres nus ; d'autres ont la peau hérissée d'épines ;

7.° Leurs appuis ; ils n'ont ni pieds ni nageoires.

Ainsi les viviers de la nature nourrissent six séries d'animaux de forme diverse.

1.° Les mammaires à poils marchent sur la terre ; ils parlent, se font entendre par des cris modifiés, suivant les espèces, *loquentia.*

2.° Les oiseaux couverts de plumes volent dans l'air ; ils chantent, *cantantes.*

3.° Les amphibies, enveloppés d'une tunique rase, rampent dans les lieux chauds ; ils sibilent, *sibilantia.*

4.° Les poissons couverts d'écailles, nagent dans l'eau ; ils popisent, *poppysantes.*

5.° Les insectes cuirassés sautillent dans les lieux secs ; ils tinnitent, *tinnitantia.*

6.° Les vers qui paroissent comme écorchés, s'étendent dans les lieux humides ; ils sont muets, *obmutescentes.*

CLASSE

CLASSE PREMIÈRE.

LES MAMMAIRES, *Mammalia.*

Balatu pecorum, et crebris mugitibus amnes,
Arentesque sonant ripæ, collesque supini.
Virg. III, 554.

Les rives des fleuves, les collines inclinées, retentissent du bêlement des moutons et du mugissement des taureaux.

La plupart des animaux qui ont des mamelles se rapprochent de l'homme par leur structure, leur squelette, leurs viscères, par leurs organes, par leurs fonctions ; la plupart sont quadrupèdes, ou ont quatre membres ; ceux-ci habitent avec nous le continent ; plusieurs sont des ennemis terribles qu'il faut contenir ; d'autres, en plus petit nombre, d'une grande masse, doués de nageoires, sont relégués dans les profondeurs des mers.

Des poils flexibles, très-mous, plus ou moins touffus, suivant les climats, forment le vêtement de la plupart des quadrupèdes. Dans quelques-uns ces poils réunis en faisceaux se changent en piquans, comme dans les hérissons (*erinacei*), les porcs-épics (*hystrices*). Ces piquans s'aplatissent dans le lézard écailleux (*manis*). Dans d'autres ces écailles s'agglutinent et forment une cuirasse, comme dans les tatous (*dasypi*) ; souvent la toison est circonscrite par des sutures, comme dans le chien, le cheval ; si ces sutures s'alongent, elles forment la crinière du cheval, du porc. Mais

les quadrupèdes aquatiques sont dépourvus de poils, à moins que par leur nature ils ne sortent fréquemment de l'eau; en outre, la face de ces animaux est souvent parsemée de verrues surmontées de poils roides et longs; leurs lèvres ornées de barbillons, *vibrissæ*, poils longs, roides, peu nombreux; leur menton, de vraie barbe, poils longs et touffus, comme dans l'homme, les singes, les boucs, les chèvres; les pieds et la poitrine dans quelques-uns offrent des callosités, comme dans le chameau, le cheval.

Des fulcres ou appuis sont les instrumens donnés aux animaux pour atteindre leur proie, ou pour éviter, par une prompte fuite, leurs agresseurs. Les mammaires terrestres ont quatre pieds, dont les antérieurs simulent les bras, et les mains, et des véritables mains à doigts distincts, à pouce écarté, dans les primats, magnats, *primates*, ceux qui ressemblent à l'homme, comme les singes. Les membres postérieurs appuient en un point fixe la plante du pied, *planta*, pour accélérer la marche : dans quelques-uns, ces pieds postérieurs ont des doigts liés par des membranes lâches, parce qu'ils sont destinés à nager, comme le *Castor*; ou ils sont bien distincts et séparés, pour faciliter leur course; ou ils sont munis d'un vrai talon pour assurer leur situation perpendiculaire, comme dans l'homme et l'ours; dans d'autres, pour que les frottemens des longues courses n'en usent la couverture, ils sont garnis ou de poils courts, denses comme dans le lièvre, le lapin, ou enveloppés d'un sabot de corne, simple, comme dans le cheval; divisé comme dans le bœuf. Mais les quadrupèdes féroces, carnassiers, ont les doigts bien distincts, terminés par des ongles saillans, crochus, souvent mo-

biles, et rétractiles, pour pouvoir creuser la terre, lacérer, déchirer leur proie. Dans plusieurs ces ongles sont arqués, pointus; dans le plus petit nombre les ongles sont ovales, aplatis, comme ceux de l'homme; quelques quadrupèdes ont les doigts très-alongés, liés par des membranes, ce qui leur donne l'équivalent des ailes des oiseaux, comme les chauve-souris. D'autres ont les extrémités antérieures et postérieures arrêtées dans une partie de leur longueur par la peau flottante et latérale de la poitrine et du ventre, ce qui leur donne la faculté de franchir, comme en planant, de grands espaces, comme l'écureuil volant. Les mammaires aquatiques, dénués d'ongles et de cornes, ont les extrémités antérieures cachées dans les chairs, et les postérieures confondues, et formant par leur réunion une queue aplatie, horizontale, comme dans les cétacées. Outre les ongles, la nature a donné aux mammaires d'autres armes, des dents dont nous parlerons; à quelques-uns des cornes cartilagineuses, implantées sur la tête; elles sont ou solides, persistantes, durables, comme celles du rhinocéros, ou ramifiées, annuelles, d'abord velues, et croissant par l'extrémité des rameaux, comme dans la famille des cerfs, ou caves, engaînées, croissant par leur base, comme dans les bœufs, les chèvres, les brebis. Les animaux cornus se servent de cette arme pour frapper, repousser, et souvent blesser à mort leurs ennemis. Tous, par leurs ruses et leurs armes, éludent les efforts de leurs adversaires ou de leurs victimes, en les mordant, les déchirant, les frappant du pied, des cornes, ou par une course rapide, ou en grimpant sur les arbres, ou en se creusant des terriers, ou en les infectant par des moffètes ou de leur urine fétide,

ou en nageant, ou en planant dans les airs, ou en les étonnant par des cris.

Les instrumens de la mastication sont les dents, qui offrent trois différences: 1.° les antérieures incisives, *primores*, le plus souvent aplaties et tranchantes, servent à arracher, ronger, couper; 2.° les canines ou déchirantes, *laniarii*, sont coniques, plus longues; elles ne correspondent point par la pointe en rapprochant les mâchoires, mais s'alternent pour mieux déchirer; 3.° les molaires, plus grosses, plus larges, servent à broyer les alimens; elles sont obtuses, plus aplaties aux phytiphages, ou à ceux qui se nourrissent de végétaux, armées de pointes aux carnivores: les seuls fourmilliers (*myrmecophagæ*), les pangolin et platagin, ou lézard écailleux, sont sans dents.

La queue des mammaires est formée par la multiplication des vertèbres du dos; elle se prolonge postérieurement; elle recouvre et cache les parties honteuses. Peu de quadrupèdes en sont dénués, comme l'homme, quelques singes, quelques rats: elle est abrégée, c'est-à-dire, plus courte que les cuisses, dans le lièvre, la taupe, le hérisson; alongée, c'est-à-dire aussi longue ou plus longue que les jambes, dans les chiens, dans plusieurs rats, etc. Dans les uns la queue est nue, comme dans plusieurs rats; dans d'autres elle est prenante ou se roulant par l'extrémité aux branches; elle sert de cinquième main, comme dans plusieurs singes, dans quelques hérissons. La queue est chevelue à longs crins, dans le cheval, terminée par une houpe dans le lion mâle, le rat dit gerboise, *mus jaculus*, ou garnie sur les côtés de longs poils parallèles, comme dans l'écureuil.

La nature a donné aux quadrupèdes des gar-

diens surs pour leur conservation; ce sont leurs sens.

Les oreilles ou la conque, dont les seuls mammaires aquatiques sont privés, sont très-utiles pour rendre l'ouïe plus exquise. L'oreille ou la conque est différemment figurée suivant les espèces et les genres; elle est arrondie, ou ovale, ou aiguë, ou pointue, ou fendue, droite ou pendante.

Les yeux à pupille arrondie, orbiculaire, dans ceux qui chassent le jour; linéaire, perpendiculaire ou transversale, susceptible de dilatation jusques à devenir orbiculaire, dans ceux qui chassent au crépuscule. Un petit nombre offre une membrane clignotante; tous ont les paupières mobiles: toutes deux sont garnies sur leurs bords de cils dans l'homme et le singe. Dans la plupart des autres quadrupèdes on ne voit des cils que sur le bord de la paupière supérieure.

Le nez dans les mammaires est aplati, camus, ou divisé en deux; plus long que les lèvres dans la plupart des bêtes féroces (*feræ*), un peu plus court dans les singes, ou alongé en trompe dans l'éléphant; les narines sont ovales ou arrondies.

La langue est simple dans le plus grand nombre des quadrupèdes, dentelée, ciliée dans les chiens, garnie de pointes en-dessus dans les chats; filiforme dans les fourmilliers, le lézard écailleux; fendue en deux dans les phoques. Dans la plupart la lèvre supérieure a une lacune ou un enfoncement; elle est bifide ou fendue dans les rats.

L'examen trop curieux des parties génitales paroîtra abominable au préjugé; cependant les différences dans le clitoris, les nymphes, le

scrotum, la verge, pourroient conduire avec les autres caractères à établir plus solidement les ordres naturels.

Tous les quadrupèdes sont tourmentés des feux de l'amour, mais la plupart sont inconstans dans l'objet de leur désir : pendant l'*oestre* les combats sont fréquens entre les mâles ; les plus forts éloignent des femelles les plus foibles : cet instinct est précieux dans l'économie de la nature pour conserver les bonnes races. Les femelles des quadrupèdes sont vivipares ; leur chaleur interne suffit pour développer le germe dans l'œuf ; leur fœtus ou embrion prend de l'accroissement dans leur matrice ; après l'accouchement elles le nourrissent de leur lait, le défendent avec un courage intrépide, le soignent avec zèle, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour se procurer seul sa subsistance ; quelques espèces sont polygames ; le mâle se forme un serrail de plusieurs femelles, comme les phoques. Un petit nombre sont monogames, lorsqu'un seul mâle associé avec une seule femelle prend un soin égal de ses petits, comme quelques espèces de singe, les chauve-souris, le hérisson.

Tous les quadrupèdes ont des mamelles, même les mâles (excepté le cheval), toujours par paires, en nombre déterminé dans chaque genre ; elles sont posées sur la poitrine dans les primats, magnats, l'homme, le singe, les baleines ; sur le ventre dans les phoques, les sarigues (*didylphis*) ; dans les aines aux bestiaux, comme dans la vache, la chèvre, etc. ; sur la poitrine et sur le ventre dans plusieurs rats. Elles sont placées longitudinalement aux truies, mais souvent deux à deux pour chaque petit.

Les quadrupèdes sont très-utiles ; on en élève plusieurs comme les bestiaux, pour leur chair, leur lait, leur cuir, leur toison, leur graisse ; d'autres comme bêtes de charge, le cheval, l'âne, le chameau, l'éléphant ; on en dresse quelques espèces pour la chasse, comme le chien ; on en nourrit d'autres pour détruire les rats, comme les chats ; on entretient les plus rares dans des ménageries.

Aristote, Pline, Elien, ont donné les premières notions sur les quadrupèdes ; les auteurs des seizième et dix-septième siècles sont Gesner, Aldrovande, et Jonston leur abréviateur : ceux des dix-septième et dix-huitième sont Rai, Linné, Brisson, Houtcuyn, Buffon, Pénant, Pallas, Schreiber, Klein, Cetti, Storr, Erxleben, Blumenbach, Camper, Cuvier.

Pour avoir une bonne histoire des animaux, il faut ajouter aux caractères classiques, génériques et spécifiques, des descriptions complètes, des figures exactes, les détails sur la gestation, l'accouchement, l'éducation des petits, la nourriture de chaque espèce, ses mœurs douces ou féroces ; s'ils sont susceptibles d'éducation, leur station, leur climat, leur structure interne, leurs alimens, leurs usages dans l'économie domestique et générale ; ce n'est que d'après l'histoire des mammaires ainsi rédigée, qu'on peut connoître philosophiquement les vues de la nature. Les monographies de Linné remplissent en grande partie ce plan, et peuvent servir de modèles : il a donné dans ses Aménités académiques, l'histoire du chien, du rhène, du cochon d'Inde, du cochon domestique, de la brebis.

On peut extraire des travaux réunis de Buffon et d'Aubenton (en élaguant les censures peu

fondées des méthodes, ce qui tient à des théories arbitraires, à des fausses applications sur les mœurs, plus oratoires que réelles), assez de faits bien vus pour former des monographies semblables à celles de Linné. Pallas sur-tout, soit dans son voyage, soit dans ses essais, *specilegia zoologica*, et dans les Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, a donné l'histoire complète et l'anatomie de plusieurs espèces. On trouve encore d'excellens matériaux dans les Mémoires des Académies, sur-tout dans ceux de la Société Royale et dans ceux de l'Académie des Sciences de Paris; mais un petit ouvrage que nous ne saurions trop recommander, est le *Synopsis quadrupedum* du savant et judicieux Rai: son grand mérite est d'avoir le premier dissipé une foule d'erreurs et de préjugés qui infectoient tous les ouvrages de ses prédécesseurs, et d'offrir plusieurs bonnes descriptions, et souvent des détails anatomiques très-précieux.

Dans les mammaires, les caractères des ordres se déduisent principalement des dents. En les combinant avec les ongles, on peut en dresser le tableau suivant:

1.° Les mammaires onguiculés, sans dents antérieures à chaque mâchoire; savoir, les brutes, *brutæ*, ordre 2.

2.° Les mammaires onguiculés, à dents antérieures incisives, au nombre de deux à chaque mâchoire, sans dents canines: les rongeurs, *glires*, ordre 4.

3.° Les mammaires onguiculés, à dents antérieures, incisives, au nombre de quatre à chaque mâchoire, et une dent canine de chaque côté: les primats, *primates*, ordre 1.

4.° Les mammaires onguiculés, à dents antérieures coniques, au nombre de 2, 6, 10,

une dent canine de chaque côté : les féroces, *feræ*, ordre 3.

5.° Les mammaires onguiculés, à dents antérieures aux deux mâchoires : les bellues, *belluæ* : ordre 6.

6.° Les mammaires ongulés, sans dents antérieures à la mâchoire supérieure, les pécores, *pecora*, ordre 5.

7.° Les mammaires sans ongles, les dents différentes dans les différens genres, les cétacées, *cete*, ordre 7.

Ordre premier.

Les primats, *primates* : les dents antérieures incisives ; quatre supérieures parallèles (excepté cependant dans quelques espèces de chauve-souris, qui n'en ont que deux ou point) ; les canines solitaires.

Deux mamelles pectorales.

Deux des pieds sont des mains. Dans la plupart les ongles sont aplatis, ovales ; leur nourriture, en coupant les fruits : peu mangent de la chair.

Ordre second.

Les brutes, *brutæ*, nulles dents antérieures supérieurement et inférieurement ; des ongles forts aux pieds.

La marche difficile, ridicule.

La nourriture, des végétaux en les comprimant.

Ordre troisième.

Les féroces, *feræ*. Le plus souvent six dents antérieures, coniques ; les canines plus longues, les molaires coniques, armées de pointes, et non tronquées. Les pieds armés d'ongles en aleine.

Leur nourriture, en déchirant les cadavres ou les animaux vivans.

Ordre quatrième.

Les rongeurs, les glires, *glires*. Deux dents antérieures, incisives, supérieurement et inférieurement, sans canines.

Les doigts des pieds garnis de petits ongles ; ils sautent en courant.

Leur nourriture, en rongeant les semences, les fruits, les racines, les végétaux, etc.

Ordre cinquième.

Les pecores, *pecora*. Plusieurs dents antérieures incisives à la mâchoire inférieure, la supérieure sans dents.

Les pieds garnis de deux gros ongles ou bisulques, *bisulca*.

Leur nourriture, en arrachant les herbes; ils ruminent.

Ils ont quatre ventricules; la panse, *rumen*, dans laquelle les alimens macérés sont revomis dans la bouche, ou ruminés : le réseau, *reticulum*, poche à cellules qui divise par ses sucs les alimens ravalés : le feuillet, *omasus*, multiplié par ces poches; il atténue les alimens : la caillète, *abomasus*, contenant un acide qui empêche le développement d'une trop grande quantité d'humeur alkalescente.

Ordre sixième.

Les bellues, *belluæ*.

Les dents antérieures obtuses.

Les pieds, garnis d'un gros ongle, ou ongulés; la démarche grave.

Leur nourriture, en arrachant les végétaux.

Ordre septième.

Les Cétacées. Des nageoires pectorales leur tiennent lieu de pieds antérieurs ; leur queue est aplatie, horizontale, *plagiure :* ils sont dénués de poils et d'ongles.

Les uns ont des dents cartilagineuses, d'autres les ont osseuses.

Une fistule, ou tuyau placé à la partie supérieure et antérieure de la tête, leur tient lieu de nez.

Leur nourriture, des poissons, des coquillages.

L'auteur a cru devoir enlever cet ordre aux poissons, pour l'associer aux quadrupèdes, vu que les cétacées ont comme ceux-ci, le cœur à deux ventricules, à deux oreillettes, le sang chaud, les poumons respirans, les paupières mobiles, les oreilles concaves recevant les sensations du son par le trémoussement de l'air, sept vertèbres au cou, les lombes, et un coccix. Les mâles fécondent leurs femelles en introduisant dans leur vulve la verge comme les quadrupèdes ; les femelles alaitent leurs petits. Brisson, avant Linné, avoit saisi tous les caractères qui rapprochent les cétacées des quadrupèdes.

Caractères génériques des Mammaires.

I. DANS LES PRIMATS, *Primates.*

1. L'homme, *homo.* Situation droite ; l'hymen et les menstrues aux femmes.

2. Les singes, *simiæ,* dents canines solitaires.

3. Les lémures, *lemures.* Les dents antérieures ; six à la mâchoire inférieure.

4. Les chauve-souris, *vespertiliones*. Les mains étendues par une membrane, ce qui rend ces animaux volatiles.

II. DANS LES BRUTES, *Bruta*.

5. Le rhinoceros. Une corne posée sur le front.

6. L'éléphant, *elephas*. Dents canines et molaires, le nez alongé en trompe.

7. Les trichèques, *trichecus*. Des dents canines à la mâchoire supérieure, les molaires formées par un os froncé, ridé; les pieds liés.

8. Les bradipes, *bradypus*. Dents molaires, la première plus longue, sans incisives ni canines, le corps velu.

9. Les mirmecophages, *myrmecophagus*, corps velu; mâchoires sans dents.

10. Les manis, *manis*. Corps écailleux, mâchoires sans dents.

11. Les dasipes, *dasypus*. Dents molaires, sans antérieures ni canines; le corps couvert d'une cuirasse.

III. DANS LES FÉROCES, *Feræ*.

12. Les phoques, *phoca*. Six dents antérieures à la mâchoire supérieure, quatre à l'inférieure.

13. Les chiens, *canis*. Six dents antérieures à chaque mâchoire; les intermédiaires de la supérieure lobées.

14. Les chats, *felis*. Six dents antérieures à chaque mâchoire; celles de la supérieure égales; la langue armée de pointes.

15. Les vivères, *vivera*. Six dents antérieures à chaque mâchoire; les intermédiaires de l'inférieure plus courtes.

16. Les mustèles, *mustela*. Six dents anté-

rieures à chaque mâchoire; les inférieures comme entassées; deux alternes plus déjetées en-dedans.

17. Les ours, *ursus*. Six dents antérieures à chaque mâchoire; les supérieures excavées; un os tortueux à la verge.

18. Les didilphes, *didelphis*. Dix dents antérieures à la mâchoire supérieure, huit antérieures à l'inférieure.

19. Les taupes, *talpa*. Six dents antérieures à la mâchoire supérieure, huit à l'inférieure.

20. Les souris, *sorex*. Deux dents antérieures à la mâchoire supérieure, quatre à l'inférieure.

21. Les hérissons, *erinaceus*. Deux dents antérieures à la mâchoire supérieure, deux à l'inférieure; le dos couvert d'épines.

IV. DANS LES RONGEURS, LES GLIRES, *Glires*.

22. Les porte-épines, *hystrix*. Le corps couvert d'épines.

23. Les cavia, *cavia*. Les dents antérieures taillées en coing, quatre molaires de chaque côté, aucune clavicule.

24. Les castors, *castor*. Les dents antérieures supérieures taillées en coing, quatre molaires de chaque côté, les clavicules parfaites.

25. Les rats, *mus*. Les dents antérieures supérieures taillées en coing, trois molaires de chaque côté, les clavicules parfaites.

26. Les arotomes, *arctomis*. Les dents antérieures taillées en coing, cinq molaires à la mâchoire supérieure de chaque côté, quatre à l'inférieure.

27. Les écureuils, *sciurus*. Les dents antérieures supérieures taillées en coing, les inférieures aiguës, cinq dents molaires à la mâchoire supérieure, de chaque côté; quatre à l'inférieure;

les clavicules parfaites, la queue distique, à deux bordures de poils, de longues moustaches.

28. Les mioxes, *myoxus*. De longues moustaches, queue cylindrique, plus épaisse à la pointe.

29. Les dipes, *dipus*. Les pieds antérieurs courts, les postérieurs beaucoup plus longs.

30. Les lièvres, *lepus*. Les dents antérieures supérieures doublées.

31. Les hiroxes, *hyrax*. Les dents antérieures supérieures larges, queue nulle.

V. DANS LES PÉCORES, *Pecora*.

32. Les chameaux, *camelus*. Sans cornes, plusieurs dents canines.

33. Les muscs, *moschus*. Sans cornes, les dents canines solitaires, les supérieures saillantes.

34. Les giraffes, *giraffa*. Les cornes très-courtes, l'avant-train beaucoup plus long que le postérieur.

35. Les cerfs, *cervus*. Les cornes solides, branchues, caduques; dents canines nulles.

36. Les antilopes. Les cornes solides, simples, permanentes; dents canines nulles.

37. Les chèvres, *capra*. Les cornes en tuyau droites, redressées; dents canines nulles.

38. Les brebis, *ovis*. Les cornes en tuyau, renversées, inclinées; dents canines nulles.

39. Les bœufs, *bos*. Les cornes en tuyau portées en avant; dents canines nulles.

VI. LES BELLUES, *Belluæ*.

40. Les chevaux, *equus*. Six dents antérieures à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure.

41. L'hippopotame, *hippopotamus*. Quatre



L'HOMME ET LA FEMME, P. 47

dents antérieures à la mâchoire supérieure, quatre à l'inférieure.

42. Le tapir, *tapir*. Dix dents antérieures à la mâchoire supérieure, dix à l'inférieure.

43. Les cochons, *sus*. Quatre dents antérieures à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure.

VII. DANS LES CÉTACÉES, *Cete*.

44. Les monodons, *monodon*. Deux dents à la mâchoire supérieure, osseuses, prolongées.

45. Les baleines, *balena*. Des dents en lames de corne à la mâchoire supérieure.

46. Les phisètres, *physeter*. Dents osseuses, seulement à la mâchoire inférieure.

47. Les dauphins, *delphinus*. Dents osseuses aux deux mâchoires.

I. LES PRIMATS, *Primates*.

Les dents antérieures incisives; les quatre supérieures parallèles.

Deux mamelles pectorales, ou posées sur la poitrine.

Genre 1. L'homme, *homo*. Connois-toi toi-même, *nosce te ipsum*.

1. L'homme sage, *homo sapiens*; diurne, variant par l'éducation, le climat.

L'homme sauvage marche à quatre pieds, *tetrapus*; il est muet, couvert de poils.

Les individus qui ont été trouvés abandonnés à la nature, sont :

1.° Le jeune Lithuanien élevé par un ours, en 1661;

2.° Le jeune Hessois élevé par une louve, en 1544;

3.° Le jeune Irlandais élevé par une brebis: voyez *Tulp.*, obs. IV, 2;

4.° Le jeune homme élevé parmi des bœufs, près de Bamberg: voy. *Camer;*

5.° Le jeune Hanovrien, en 1724;

6.° Deux enfans sauvages trouvés dans les Pyrénées, en 1719;

7.° La jeune fille de Champagne, en 1731;

8.° Jean Liégois de *Boerhave;*

9.° Le sauvage de l'Aveyron, de Bonatère, en 1800.

Les variétés de l'espèce humaine sont:

a. L'homme américain, *homo americanus*, qui est roux, colérique, droit:

Ses cheveux sont noirs, droits, touffus;

Ses narines ouvertes, le visage hâlé, le menton peu garni de barbe.

Il est opiniâtre, résolu, satisfait de son sort libre.

Il se peint le corps en zones rouges, tortueuses; il est régi par l'habitude.

b. L'homme européen, *homo europæus*, blanc, sanguin, musculeux.

Ses poils, cheveux, sont blonds, très-longs, ses yeux bleus.

Il est inconstant, subtil, inventif.

Il se couvre le corps de vêtemens étroits.

Il est régi par la coutume et la mode.

c. L'homme asiatique, *homo asiaticus.*

Il est livide, jaunâtre, mélancolique, dur.

Ses cheveux sont noirâtres, bruns, ses yeux bruns-noirâtres.

Il est sévère, orgueilleux, avare.

Il se couvre d'habits larges.

Il se laisse gouverner par l'opinion, les préjugés.

d. L'homme

d. L'homme africain, *homo afer*, noir, phlegmatique, mou.

Ses cheveux sont noirs, frisés, crêpés.

Sa peau est très-douce, son nez aplati, ses lèvres grosses : les femmes ont la vulve pendante ; lorsqu'elles nourrissent, leurs mamelles sont molles, très-alongées.

Il est rusé, fin, paresseux, lâche.

Il s'oint le corps avec la graisse.

Il est soumis à la volonté arbitraire de ses tyrans.

e. L'homme monstrueux, *homo monstruosus*.

Il est altéré : 1.° par l'influence du climat. Ceux qui habitent les Alpes, sont petits, agiles, timides. Les patagons sont grands, paresseux.

2.° Par l'art. Là viennent les Monorchides, qui n'ont qu'un testicule, comme les Hottentots ; les imberbes, sans barbe, comme plusieurs peuples de l'Amérique ; les Macrocéphales, dont la tête est conique, comme les Chinois ; les Plagiocéphales, dont la tête est comprimée, comme les Canadiens.

Le climat primitif de l'homme semble avoir été fixé par la nature, entre les tropiques ; sa nourriture dans l'état sauvage, sous ce climat, paroît avoir été principalement fournie par les palmiers.

Au-delà des tropiques il est devenu carnivore, avant d'avoir trouvé l'art de cultiver les fromentacées.

Description de l'homme.

Corps droit, haut de cinq à six pieds, foible, sans armes en naissant ; la peau est parsemée dans quelques endroits de poils assez éloignés, peu touffus.

La tête, espèce d'ovale, la partie supérieure et postérieure garnie de longs cheveux, obtuse par-devant et au sommet, bossuée par-derriere.

La face nue, le front aplati, quarré, un peu comprimée vers les tempes, formant en haut un angle de chaque côté ; sourcils un peu élevés, formés par un arc un peu tuméfié, et par des poils en recouvrement, dirigés vers les faces de la tête ; la paupière supérieure est mobile, l'inférieure en repos, toutes deux bordées de cils courbés en dehors ; les yeux ronds, sans muscle suspenseur, la pupille arrondie, sans membrane clignotante ; les pommettes arrondies, élevées, élastiques, colorées ; le bas des joues plus relâché.

Le nez saillant, plus court que la lèvre, comprimé, plus élevé au sommet et plus bossué ; à narines ovales, hérissées de poils en-dedans, à marges assez épaisses ; la lèvre supérieure presque perpendiculaire, partagée par une lacune ; la lèvre inférieure un peu avancée, plus bossuée ; le menton proéminent, obtus, bossué ; la bouche dans les hommes, garnie de barbe, sur-tout le menton, où les poils sont disposés en faisceaux ; les dents implantées dans les mâchoires ; les incisives d'en-haut et d'en-bas sont droites, parallèles, serrées, égales, plates en-dedans, un peu convexes en-dehors. Les canines, une de chaque côté, un peu plus longues que les incisives, mais plus courtes que dans les autres animaux qui en sont pourvus ; elles touchent en avant les incisives, en arrière les molaires ; cinq molaires de chaque côté, à chaque mâchoire, assez plates ; elles ne sont point ciselées ou garnies de pointes, comme dans les autres animaux. Les oreilles sont placées sur les côtés de la tête, assez bas ; la

conque est comme taillée en demi-lune, nue, aplatie, bordée en-haut d'un demi-cercle convexe, inférieurement bossuées, molles.

Le tronc est formé par le cou, la poitrine, le dos et le ventre.

Le cou est comme cylindrique, plus court que la tête; ses vertèbres ne sont point soutenues, liées par un ligament suspensoire; la nuque est concave, la gorge est concave en-haut, bossuée un peu au-dessous.

Le thorax est un peu déprimé par-devant et par-derrière, ou antérieurement et postérieurement; la poitrine est aplatie, mais la gorge est un peu excavée; les aisselles concaves, velues; la fossette de l'estomac plus aplatie. Les deux mamelles pectorales convexes, arrondies, écartées; le mamelon cylindrique obtus, ridé; l'aréole qui l'environne, rose comme lui chez les jeunes Européennes.

Le dos assez aplati; les omoplates saillantes, laissant entre deux une dépression considérable.

Le ventre bossué, lâche, mou, à ombilic excavé; l'épigastre plus aplati, l'hypogastre plus bossué, les aines un peu caves, quoique aplaties; la région du pubis velue; dans l'homme les parties génitales faisant saillie, à verge cylindrique, à scrotum arrondi, ridé; sa peau est lâche, à suture longitudinale, s'étendant par le périnée à l'anus; dans la femme la vulve bossuée, un peu aplatie sur les côtés, ornée des nymphes : dans les adultes le flux menstruel s'écoule goutte à goutte par le vagin.

Dans l'homme il n'y a point de queue saillante en-dehors, le coccix noyé dans les chairs n'en est que l'ébauche.

Les membres dans l'homme, sont les bras, terminés par les mains, qui lui tiennent lieu

de pieds antérieurs, et les pieds postérieurs.

Les bras écartés, sont formés par le bras proprement dit, qui est charnu, cylindrique. L'avant-bras plus aplati; la main large, le dos peu convexe, la vole concave; elle est terminée par cinq doigts; le pouce écarté des autres, plus gros et plus court, les 2.ᵉ, 3.ᵉ, 4.ᵉ, 5.ᵉ doigts rapprochés, parallèles, le 5.ᵉ est plus petit que les autres, ensuite le 2.ᵉ; mais le 3.ᵉ est un peu plus long, pouvant atteindre le milieu de la cuisse; les ongles arrondis, aplatis, comme ovales, offrant vers leur racine une demi-lune plus pâle.

Dans les extrémités inférieures, on compte la cuisse, la jambe, le pied: les cuisses sont rapprochées, à lombes musculeuses, à fesses charnues, bossuées; les genoux tournés en avant, très-obtus; les jarrets concaves, les jambes de la longueur de la cuisse, musculeuses et bossuées postérieurement, plus menues en bas, maigres, sèches en devant; les talons oblongs, plus larges que dans les autres animaux, unis à la plante des pieds, bossués, épais, servant de base et d'appui à tout le corps; les malléoles latérales, opposées, hémisphériques, assez sèches, dures; la plante du pied oblongue, assez convexe en-dessus, plane en-dessous, transversalement concave; cinq doigts courbés, bossués en-dessous, rapprochés; le pouce plus court, plus gros; le 2.ᵉ, le 3.ᵉ presque égaux; le 4.ᵉ, le 5.ᵉ un peu plus courts, le dernier le plus petit; les ongles semblables à ceux des mains.

L'homme diffère donc des autres animaux par son corps droit, nu, mais seulement velu à la tête, aux aisselles, aux sourcils, aux cils; après la puberté, aux pubis, au menton chez les mâles; il a ses deux mamelles pectorales; par son cerveau

qui est plus grand que celui des autres animaux : il a des organes propres à la parole, une luète ; sa face est nue, parallèle au ventre ; son nez est saillant, comprimé ; le menton est bossué ; il n'a point de queue ; ses pieds reposent sur de vrais talons ; les femmes ont l'hymen, et sont sujettes tous les mois lunaires au flux menstruel.

Se connoître soi-même est le premier degré de la sagesse ; on assure que cet adage de Solon formoit l'inscription en lettres d'or du temple de Diane.

L'homme peut être considéré :

1.° Physiologiquement ; c'est une machine fragile, délicate, douée d'autant de facultés et de plus parfaites, que celles des autres animaux. Des parties solides, osseuses, différemment figurées en boîtes, en cerceaux, en cylindres, en forment la base et l'appui : un entrelacement nerveux, sensible, est le siége, l'organe du sentiment ; les lacis de fibres forment des feuillets moteurs qui le transportent à volonté, suivant les déterminations des sensations ; cinq systèmes le constituent machine humaine ; le système osseux, le système cellulaire, le système vasculeux, le système nerveux, le système musculeux ; l'entrelacement du tissu cellulaire, liant les vaisseaux et les nerfs, forme les organes sécréteurs : ces organes sont le cerveau qui filtre le fluide éthéré, moteur des feuillets musculaires.

Les organes des sens ; les poumons, machine pneumatique, le foie qui sépare la bile, la rate qui atténue le sang, le pancréas et les autres glandes qui séparent la salive : la bile et la

salive sont les dissolvans des alimens qui sont divisés dans le tube alimentaire, qui se dilate en poche pour former l'estomac, qui, tortueux dans sa marche, constitue les intestins.

Pour bien connoître l'homme physiologiquement, il faut examiner la forme, la situation de tous ses organes, les comparer avec ceux des autres animaux, sur-tout avec ceux qui ont plus de rapports avec lui. Cet être sentant et pensant, cette machine animée, si étonnante par ses facultés, est jetée nue et sans défense sur la terre; il n'annonce sa vitalité commencée, que par des cris et des gémissemens. A peine l'homme est né, qu'il est condamné à avoir les pieds et les mains liés; c'est cependant ce fier animal qui doit commander à tous les autres; il ne sait rien sans l'avoir appris, ni marcher, ni parler, ni même se nourrir. Que l'origine du plus superbe des animaux est basse et fragile! *Tecum habita*, rentre en toi-même.

2.° Pathologiquement; l'homme considéré comme sujet à la mort, ne paroît être qu'une bulle qui s'enfle peu-à-peu, et qui n'est suspendue dans le temps que par un fil. L'homme dès sa naissance est sujet à une foule de maladies; chaque âge en développe une multitude diverse: on connoît les maladies de l'enfance causées par l'acide prédominant, par les vers, par la surabondance du sang refoulée à la tête, par la trop grande sensibilité du système nerveux. Les maladies de l'adolescence, causées par la plétore dans les organes de la poitrine; les maladies de l'âge avancé, causées par l'engorgement des organes du bas-ventre; les maladies de la vieillesse, causées par la sécheresse des fibres, l'obstruction des petits vaisseaux; la

diminution de la sensibilité du cerveau et des nerfs, de l'irritabilité de la fibre musculaire : à ce dernier période de la vie humaine, la vue s'obscurcit, l'ouïe devient dure, le tact obscur; le corps se courbe par le racornissement des tendons, des ligamens ; la mémoire se perd, l'imagination s'éteint ; les seules forces digestives et le ressort des grands vaisseaux semblent conserver leur vigueur pour maintenir un être qui ne vit que comme il vivoit dans l'enfance, ou plutôt qui ne conserve plus que la vie végétative. A certains égards, la terre ne nourrit aucun animal plus malheureux que l'homme ; tous paroissent avoir une vie plus ferme et plus assurée ; aucun d'eux n'est sujet à un si grand nombre de maladies, à autant de peines, de soucis, de chagrins et de dangers. Sa vie est en général très-courte ; peu d'hommes touchent au terme de ce que nous appelons une longue vie : la moitié de l'espèce humaine meurt avant d'avoir été homme, avant d'avoir combiné des idées. Ceux même qui touchent à ce terme, ont perdu une partie de leur vie ; l'enfance est nulle pour eux, le temps du sommeil plus nul encore ; les années de la vieillesse ne ressemblent-elles pas à l'enfance par leur futilité ? et ne sont-elles pas l'image de la mort par la caducité ? A cet âge la mort s'est déjà emparée de la vue, de l'ouïe, de la faculté de marcher ; tout le temps écoulé est donc déjà livré au trépas ! Jetez un coup-d'œil sur ce grand peuple ; un atôme de l'éternité suffit pour le faire disparoître. La mort nous appelle tous, et quelques efforts que nous fassions, que les Dieux soient irrités ou prospères, il faut la suivre. *Memento mori*, souviens-toi que tu mourras.

3.° L'homme considéré naturellement, paroît être un chef-d'œuvre de la nature; il semble qu'elle l'a formé dans un moment d'enthousiasme: c'est certainement le roi des animaux; ils paroissent avoir tous été créés pour son usage, ou par rapport à lui; mais l'homme, sous d'autres points de vue, qu'est-il? une espèce de singe, qui pleure, qui rit, qui chante, qui parle. Sous un autre aspect, c'est un animal docile, capable de jugement, de sagesse, d'admiration; mais ce même homme est nu, sans armes, exposé à tous les chocs, à tous les hasards, à toutes les injures de la fortune, ayant presque toujours besoin d'appui: son esprit est inquiet, les soucis le rongent; sa vie est un combat continuel; presque toujours en danger, une vaine espérance le leurre sans cesse; sa sagesse est toujours tardive; il oublie le prix du temps perdu; il perd en frivolités le temps présent, ne peut compter sur le temps à venir, n'ayant qu'une vie précaire: ainsi les premières années de sa vie sont nulles pour la sagesse. Le plus grand nombre, pressés par la misère, passent leur jeunesse et l'âge viril occupés à se procurer les plus grossiers alimens, par un travail pénible et presque automatique. Ceux que la fortune a favorisés, au lieu d'étendre leur perfectibilité par l'étude et la réflexion, se laissent enchaîner par le luxe. Les uns, tourmentés par l'ambition, perdent leur temps et leurs plus beaux jours à poursuivre des honneurs chimériques; d'autres, livrés à l'avarice, travaillent sans cesse pour augmenter leur trésor; d'autres vivent dans la solitude, sans plan de recherches et sans application; d'autres, toujours perdus dans la foule, ne reçoivent que les mêmes impressions, qui suggèrent peu d'idées. Celui-ci

est fâché d'avoir des enfans ; cet autre se désespère d'avoir perdu les siens. Les larmes nous manqueront avant d'avoir épuisé les sujets de nos douleurs : l'oubli seul de nos maux peut en tarir la source.

Dans quel abyme de maux nous précipite notre naturel perverti ! Nous bravons sans motif les plus grands dangers ; nous attaquons des gens que nous ne connoissons même pas ; nous nous irritons avec fureur contre des hommes qui ne nous ont fait aucun mal. Semblables aux bêtes féroces, nous égorgeons des hommes que nous ne haïssons pas ; nous désirons un vent favorable pour aller porter la guerre et la mort à des peuples que nous n'avons jamais vus. Il semble que notre propre pays ne suffit pas pour étancher la soif du sang qui nous altère : les autres animaux s'assemblent, il est vrai, pour attaquer des animaux d'une autre espèce ; il étoit réservé à l'homme dépravé de verser le sang de son semblable.

Innocuè vivito, numen adest.

Soyez justes, Dieu vous voit.

4.° L'homme considéré politiquement.

L'homme, moins guidé par la raison que par les erreurs populaires, est à peine né, que des coutumes souvent bizarres et absurdes l'enchaînent, président à sa nourriture, à son éducation, à ses principes de conduite : suivant les préjugés dominans dans son pays natal, il se croira fort sage, pieux, honnête, tandis qu'il n'obéira réellement qu'à l'opinion et à la coutume, sans agir par les principes dictés par une raison sage et éclairée. L'homme doit souvent réfléchir que son existence sur son sol n'est

qu'instantanée ; qu'il doit vivre peu de temps parmi une foule de ses semblables, que la mort réclame sans cesse ; il n'y a pas d'autre différence pour la fin de la vie que celle d'une troupe d'innocens immolés par la tyrannie ; le dernier qui présente sa tête au fer meurtrier, est-il plus heureux que celui qui en a été la première victime ? Cependant ayant si peu de temps à vivre, alléchés par les caresses d'un sort inconstant, nous perdons un temps si court et si précieux, à recueillir avec avidité les hochets de la fortune ; ou, livrés à un délire plus étrange, nous entrons en fureur, nous nous battons avec acharnement, pour avoir l'honneur de ramper sous des maîtres despotes ; nous roulons dans nos têtes de grands projets ; nous croyons disposer dans notre délire du sort de nos descendans ; oubliant celui qui nous attend, nous concevons de vastes entreprises, sans penser qu'un sépulcre étroit sera notre éternelle demeure ; nous bâtissons des palais, nous élevons des forteresses ; et tout en faisant de si grands efforts, la mort nous surprend ; et pendant notre agonie, nous n'ouvrons une paupière débile que pour recevoir les derniers rayons de lumière, et pour entrevoir le néant de nos travaux.

Esto antiquâ virtute et fide.

Soyez justes, vos vertus seront les seuls biens qui vous resteront après la mort.

ANATOMIE DE L'HOMME.

L'ÉPIPLOON, membrane repliée comme une gibecière de chasseur, offrant des réseaux graisseux et des aréoles membraneuses, ne s'étend dans l'homme que sur une partie des intestins; il pèse, dans un sujet ni gras ni maigre, une demi-*livre*. Le ventricule ou l'estomac, forme une grande cavité membraneuse : il est placé vers le côté gauche en-dessous du diaphragme; sa figure imite une cornemuse; on distingue son orifice gauche, appelé cardia, qui est plus élevé que le droit ou que le pylore, sa petite courbure, entre les deux orifices, sa grande courbure.

Les intestins, longs tuyaux membraneux, qui vont de l'estomac à l'anus, en faisant plusieurs circonvolutions. Le duodenum, long de douze travers de doigt; il reçoit, à trois ou quatre doigts de distance du pylore, les canaux cholédoque ou biliaire, le pancréatique ou salivaire; le jejunum, ainsi nommé parce qu'il est le plus souvent vide, situé au-dessus de l'ombilic; sa longueur est de douze à treize palmes; l'iléon, placé au-dessous de l'ombilic auprès des os des îles, a quinze à vingt palmes de longueur. Le cœcum, situé auprès de l'os des îles droit; il est formé comme un sac, terminé par une appendice vermiforme; sa longueur est de trois à quatre travers de doigt.

Le colon, le plus gros des intestins, placé dans la circonférence des trois grêles : sa longueur de cinq à sept palmes. Il offre extérieurement des bandes ligamenteuses, longi-

tudinales, de grandes valvules connivente dans l'intérieur. Le rectum, ainsi nommé de sa situation presque droite sur l'os sacrum ; il est long de deux palmes, large de trois doigts, sans valvules, mais très-ridé. La longueur totale des intestins, a à-peu-près six fois la longueur du corps de l'individu. Le mésentère, membrane épaisse, assez graisseuse, qui, adhérente d'une part aux trois vertèbres supérieures des lombes, de l'autre aux intestins, sur-tout au jejunum et à l'iléon, est plissée comme une manchette ; sa longueur est de trois aunes ; le mésentère est formé par deux plans membraneux, entre lesquels rampent les vaisseaux sanguins, formant des réseaux admirables, les nerfs, les vaisseaux lactés et lymphatiques ; plusieurs glandes éparses et faisceaux graisseux. Le pancréas, grosse glande située derrière l'estomac, posée transversalement entre le duodenum et la rate, simple, longue de huit à neuf pouces, large de deux et demi travers de doigt, épaisse d'un travers de doigt, pesant à-peu-près trois onces, imitant par sa figure la langue d'un chien, plus large près du duodenum, plus étroite vers la rate ; son tuyau excréteur la traverse dans sa longueur, s'insérant par une ouverture dans le duodenum, à trois ou quatre doigts au-dessous du pylore. Le foie, très-grand viscère rougeâtre, situé dans l'hypocondre droit, sous le diaphragme, servant à la sécrétion de la bile, d'une figure irrégulière convexe en-dessus, concave en-dessous; divisé en deux lobes, le droit plus épais, plus grand, le gauche plus mince ; outre le petit lobe de Spigel. La vésicule du fiel, située dans la partie concave du foie, imitant par sa figure une poire ; son fond, l'homme étant droit,

est en-bas, son cou en-haut. Le conduit cistique, réuni à un angle aigu avec l'hépatique, constitue le cholédoque, qui pénètre dans le duodenum par un plan oblique avec le conduit pancréatique. La rate, viscère d'un noir rougeâtre, placé dans le côté gauche du ventricule, sous le diaphragme, linguiforme, concave vers le ventricule, convexe du côté du diaphragme, offrant quelquefois des fissures, longue de cinq à six pouces, large de trois, épaisse d'un, pesant environ douze onces; son tissu est vasculeux et fibreux, et non celluleux comme dans le veau. Les reins, viscères rougeâtres, offrant la figure d'un haricot, situés, un de chaque côté, dans les lombes, dont la portion convexe est extérieure, la partie concave située en-dedans; leur situation au-dessous des fausses côtes: ils adhèrent avec les lombes, les côtes inférieures, l'intestin colon, les reins succentoriaux avec leurs vaisseaux et les urétères; leur longueur de cinq à six travers de doigt, leur largeur de trois, leur épaisseur d'un et demi; ils sont lisses dans les adultes, tuberculeux dans le fœtus; leur substance extérieure ou corticale est vasculeuse, l'intérieure tubuleuse; les tuyaux urinaires se réunissant en huit, dix ou douze papilles, s'ouvrant dans le bassinet par plusieurs bouches béantes; le bassinet est la cavité membraneuse des reins, embrassant les papilles rénales; les reins servent à sécréter l'urine qui, ramassée dans les bassinets, est conduite par les urétères dans la vessie. Les reins succentoriaux, ou capsules atrabilaires, ou glandes rénales, sont deux corps glanduleux, jaunâtres, aplatis, posés chacun sur la partie supérieure des reins; leur figure irrégulière approche du quarré, du triangulaire.,

de l'ovale ; leur grandeur varie ; ils sont plus grands à proportion dans le fœtus ; leur grosseur dans l'adulte, est comme celle d'une noix vomique ; ces glandes n'ont point de tuyau excréteur, aussi leur usage est-il inconnu ; on présume que ces organes sont plus nécessaires pour le fœtus, vu leur grosseur à cet âge. La vessie urinaire est piriforme ; elle peut contenir environ une livre de liquide. Les deux testicules renfermés dans un scrotum lâche ; leur figure ovale, leur substance vasculeuse ; le corps d'hygmore placé sur le dos du testicule ; c'est le principe de l'épididyme, qui est un corps oblong, presque cylindrique, reposant sur la partie supérieure du testicule ; leur substance est vasculeuse comme celle des testicules, formée par des vaisseaux pelotonés ; ils reçoivent la semence des testicules, pour la transmettre au canal déférent ou éjaculatoire, qui est blanchâtre, dur, de la grosseur d'une paille, venant aboutir chacun aux vésicules séminales, qui sont deux réceptacles membraneux, celluleux, réunis à la partie postérieure du cou de la vessie ; elles sont longues de trois travers de doigt, larges d'un : chacune des vésicules a un tuyau excréteur, qui porte la semence dans l'urètre. La prostrate est un corps unique, arrondi comme un cœur, enveloppant tout le commencement de l'urètre ; elle a la grosseur d'une noix ; elle décharge dans l'urètre au moment du coït, une humeur particulière, blanchâtre, par dix à douze tuyaux excrétoires ; enveloppée d'une forte membrane, elle offre intérieurement un tissu glanduleux, spongieux. La verge formée par deux corps caverneux, spongieux, laissant en-dessous un sillon qui reçoit le canal de l'urètre ; ce canal est enve-

loppé par un tissu spongieux, susceptible comme les corps caverneux de se boursoufler. La verge est terminée par le gland, qui est recouvert par le prépuce, qui peut se retirer en arrière pendant l'érection ; on remarque sur le gland des papilles nerveuses ; plusieurs glandes dans le canal de l'urètre séparent leur mucus qui le lubrifie, une humeur odorante se sépare par des cryptes sur la couronne du gland.

Les parties de la génération de la femme sont externes ou internes. Les externes sont : les grandes lèvres, le clitoris ressemblant en petit à la verge de l'homme ; les nymphes, savoir : deux parties membraneuses, une de chaque côté, caverneuses, rougeâtres ; l'orifice du vagin, l'hymen, les caroncules myrtiformes, le canal de l'urètre, situé en-dessous du clitoris, long de deux travers de doigt, plus ample que celui de l'homme ; une foule de glandes qui fournissent le mucus qui lubrifie toutes ces parties. Le vagin, gaîne longue de six à sept pouces ; sa substance membraneuse, musculeuse, ridée. La matrice, située entre la vessie et le rectum, concave, ayant la figure d'une poire aplatie ; elle est soutenue par les ligamens larges et les ronds, sa longueur est de trois pouces, sa plus grande largeur de deux ; son épaisseur d'un demi-pouce ; la partie supérieure s'appelle le fond, l'inférieure le cou ; sa substance est vasculeuse, membraneuse et musculeuse, compacte et ferme dans les vierges, spongieuse dans la grossesse. Les ovaires sont deux corps globuleux, lisses, blanchâtres : un de chaque côté, adhérent sur le fond de la matrice ; leur poids dans les femmes fécondes est de deux dragmes ; les trompes de Fallope sont deux canaux presque coniques, tortueux, un de chaque côté, adhérent au fond de la matrice,

et flottant par des franges sur les ovaires; leur longueur de six à sept travers de doigt; ils s'ouvrent dans la matrice par deux petits orifices.

De nouvelles parties se développent dans la femme fécondée; savoir: le fœtus, avec les membranes qui l'enveloppent, le chorion et l'amnios; il tire sa nourriture par le cordon ombilical qui vient s'implanter dans le placenta, figuré comme un gâteau, ayant huit à neuf pouces de diamètre, et un pouce dans sa plus grande épaisseur; sa substance est vasculeuse; une de ses faces est adhérente à la matrice; le cordon ombilical enveloppe deux artères et une veine.

Les mamelles sont placées sur la poitrine dans la femme, au nombre de deux; leur forme et leur grandeur diverses, suivant les régions et suivant l'âge. Elles sont plus grosses dans les femmes enceintes ou nourrices; elles commencent à se développer de douze à quinze ans: on y distingue le corps, l'aréole, le mamelon. Le mamelon a une structure analogue au corps caverneux de la verge; aussi peut-il se boursoufler; on y reconnoît 7, 8, 9 ouvertures des tuyaux lactifères. Sur l'aréole, plus ou moins rouge, suivant l'âge, on aperçoit de petites glandes; l'aréole rose chez les filles, brun-noirâtre sur plusieurs nourrices. Les glandes mammaires sont noyées dans un tissu graisseux, plus ou moins considérable.

Dans la poitrine, seconde cavité, on trouve le médiastin, membrane double, continue à la plèvre, située sous le sternum, divisant la poitrine sur sa longueur, en deux parties inégales. La plèvre, membrane forte, lisse, tendue, adhérente

adhérente aux côtes, aux muscles intercostaux, et recouvrant toute la paroi intérieure de la poitrine. Le thymus, glande qui est plus grande dans les nouveaux-nés, située dans la partie supérieure de la poitrine, en avant sous le sternum, reposant sur le péricarde, sur le tronc de l'aorte et de la veine cave. Elle s'étend du péricarde jusques à l'origine des carotides; elle monte même quelquefois jusqu'à la glande thyroïde; sa figure irrégulière varie. Elle est de couleur de chair dans les enfans; sa longueur dans un nouveau-né, est de trois travers de doigt, sa largeur de deux, son épaisseur d'un demi-doigt; elle diminue de volume à mesure que le sujet grandit; elle n'a point de tuyau excréteur. Le diaphragme, cloison musculeuse forte, convexe, qui sépare le ventre de la poitrine; sa situation est oblique, de manière que sa partie antérieure et droite est plus élevée; sa surface supérieure est convexe, l'inférieure concave; sa figure imite une raquette ou une raie; on remarque deux trous, le premier dans le côté gauche, pour le passage de l'œsophage et de la paire vague; l'autre du côté droit, pour le passage de la veine cave: l'interstice entre ses deux têtes postérieures et inférieures donne passage à l'aorte, à la veine azigos, et au conduit ou canal thorachique; sa substance est musculeuse et aponévrotique; sa partie supérieure, elliptique et plus ample, tire son origine des fausses côtes, des muscles transverses de l'abdomen, et du cartilage xiphoïde; son tendon forme le centre nerveux du diaphragme, qui est presque triangulaire; la partie inférieure s'élève par deux principes, un de chaque côté des vertèbres des lombes, et s'insère presque au centre du supérieur; ce muscle très-irritable

reçoit deux gros rameaux nerveux, qui se perdent presque en entier dans sa substance; ils tirent leur origine des vertébraux du cou; il reçoit encore quelques rameaux de la paire intercostale et de la paire vague. Le poumon est un très-grand viscère, servant pour la respiration, placé dans la capacité de la poitrine, enveloppant en partie le cœur, adhérant avec le sternum et les vertèbres par le moyen du médiastin, avec le cœur par les vaisseaux pulmonaires, par la trachée-artère avec le larynx; sa couleur dans les enfans est d'un rouge tendre; elle est livide dans les vieillards, ou bariolée de blanc et de noir; lorsqu'il est enflé, sa figure approche de celle des ongles réunis du bœuf; il est convexe supérieurement, un peu concave inférieurement; il est divisé en deux lobes; le gauche, qui est le plus petit, est partagé en deux portions par une scissure, le droit en trois; sa substance spongieuse paroît être formée par une agrégation de vésicules membraneuses, sur lesquelles rampent des vaisseaux vasculeux, artériels et veineux. La trachée-artère est un canal cartilagineux et membraneux, qui s'étend de la gorge aux poumons, situé au milieu et sur la partie antérieure du cou; on la divise en larynx et en trachée-artère: le larynx est la partie supérieure, qui est la plus grosse; son ouverture supérieure est la glotte, fissure d'une figure elliptique, qui s'élargit et se resserre par le rapprochement ou l'écartement de ses cartilages mus par plusieurs muscles: le larynx est formé par cinq cartilages: 1.° le thyroïde ou le bouclier, presque quadrangulaire, situé à la partie antérieure du cou: c'est le plus grand; il forme cette proéminence appelée la pomme d'Adam. 2.° Le cricoïde ou l'annullaire,

occupant la partie inférieure du larynx, adhérant à la trachée-artère. 3.°, 4.° Les deux aritenoïdiens, d'une figure singulière. 5.° L'épiglotte, imitant la figure d'une feuille de lierre, adhérente à la partie antérieure et supérieure du cartilage thyroïde, s'élevant en ligne droite derrière la racine de la langue, s'abattant sur la glotte pendant la déglutition; la membrane qui revêt les parois du larynx et ses ventricules est très-sensible. La trachée-artère est un canal cartilagineux et membrano-musculaire, qui s'étend du larynx aux poumons; son principe cylindrique peut admettre le doigt; sa fin plus étroite se divise en deux rameaux qui sont nommés les bronches, qui se subdivisent à l'infini, après avoir pénétré dans la substance du poumon; la trachée-artère est formée par seize à vingt anneaux cartilagineux, imparfaits, réunis par des tuniques membraneuses, glanduleuses, musculaires et tendineuses: remarquez la glande thyroïde, en forme de croissant, reposant par son corps sur les anneaux supérieurs de la trachée. Le cœur est un organe musculeux, renfermé dans une poche membraneuse, le péricarde, suspendu entre les poumons, presque au milieu de la poitrine; c'est le principal agent de la circulation; sa figure est une espèce de cône; il est situé transversalement, de manière que sa base est vers la droite, et sa pointe et une grande partie du corps se portent à gauche; sa face aplatie repose sur le diaphragme; sa face convexe est dirigée en-haut; sa longueur est d'environ six travers de doigt, sa largeur à sa base de cinq, sa circonférence sur cette base de treize; sa substance musculeuse offre deux cavités appelées ventricules; un tissu graisseux plus ou moins abondant s'étend de la base à la pointe;

les vaisseaux du cœur propres sont les ai
et les veines coronaires ; les vaisseaux comı
très-grands sont deux veines, la veine cavı
pulmonaire, deux artères, la pulmonair
l'aorte ; ce sont les instrumens de la granı
de la petite circulation du sang. Remarque
deux oreillettes, ou deux petits sacs muscul
chacun entre le tronc veineux et le ventric
le ventricule droit ou antérieur du cœur,
grand, à parois plus minces ; le gauche ou
térieur plus étroit, à parois plus épaisses :
servez la cloison charnue qui sépare les ı
ventricules, les colonnes charnues muscule
dans les deux ventricules ; les valvules, 1.°
trois tricuspidales à l'entrée de la veine ca
dans le ventricule droit ; 2.° les deux mitr
à l'entrée de la veine pulmonaire, dans le v
tricule gauche ; elles empêchent le reflux
sang du cœur dans les veines pendant sa sist
3.° les trois valvules semi-lunaires qui se tı
vent à l'embouchure de l'aorte et de l'aı
pulmonaire ; elles empêchent, en s'étendant
retour du sang des artères au cœur. La subst
du cœur est formée par plusieurs séries
couches de fibres musculaires, réunies par
tissu cellulaire, dirigées, dans des sens dive
de la base à la pointe en arc, obliques, tra
verses, torses ; elles forment proprement de
muscles adossés, dont chacun constitue un ve
tricule. Le cœur, qui est le principal orga
de la circulation, reçoit le sang de toutes
parties du corps par les veines, et le renvoie à
toutes les parties par les artères. Son mouvement de contraction et de dilatation peut durer
un siècle, et il peut se contracter cent mille fois
par jour.

Le cerveau, contenu dans la cavité du crâne,

formée par huit os de figure différente, unis par des sutures, est enveloppé, 1.° par la dure-mère, membrane forte, épaisse; 2.° par l'arachnoïde, membrane très-fine; 3.° par la pie-mère, membrane qui touche immédiatement au cerveau, pénètre dans toutes ses anfractuosités, enveloppe ses prolongations comme la moëlle alongée et épinière, et tous les nerfs; la dure-mère, en se repliant, forme des cloisons qui séparent les deux lobes du cerveau, et le cerveau du cervelet; les vaisseaux qui se distribuent dans les membranes, dans le cerveau, et dans ses prolongemens, sont les artères carotides et les vertébrales; le sang est ramené par des veines qui se réunissent dans des réservoirs formés par la dure-mère, appelés sinus: il est déchargé dans les veines jugulaires et vertébrales. Dans le cerveau, on doit remarquer sa grandeur dans l'homme, qui est très-considérable relativement au volume de son corps; il peut peser quatre livres; sa substance extérieure, peu épaisse, de couleur cendrée, appelée corticale; sa substance intérieure, appelée médullaire, un peu plus compacte que la cendrée; le corps calleux, qui paroît après avoir écarté les deux lobes; il est blanc, assez ferme; il réunit les deux hémisphères du cerveau; les ventricules sont des cavités dans la substance du cerveau, d'une figure assez irrégulière. On en compte quatre: deux antérieurs plus grands; on les aperçoit en incisant horizontalement le cerveau, un peu au-dessus du corps calleux: on distingue dans les ventricules, 1.° la cloison diaphane, formée par la substance médullaire, et revêtue par la pie-mère; 2.° la voûte, aussi formée par la même substance, placée sous la cloison; 3.° le plexus choroïde, qui est une

membrane chargée de vaisseaux sanguins, formant un réseau ; 4.° les corps striés, qui constituent le commencement de la moëlle alongée ; 5.° les couches des nerfs optiques. Dans le troisième ventricule on remarque la glande pinéale, quatre petites protubérances appelées les *nates*, les *testes*. Le quatrième ventricule est un sinus entre le cervelet et la moëlle alongée. Le cervelet, six fois plus petit que le cerveau, est placé sous les lobes postérieurs du cerveau, dans la partie postérieure et inférieure du crâne, séparé du cerveau par une cloison formée par la dure-mère ; sa figure approche d'un globe aplati ; sa surface n'offre pas les circonvolutions du cerveau, mais des stries ; sa substance est formée par une partie cendrée et par une autre médullaire distribuée comme les rameaux d'un arbre. La moëlle alongée est la substance inférieure du cerveau et du cervelet réunies, s'étendant jusques au grand trou occipital, donnant naissance à la moëlle épinière et aux dix paires de nerfs du cerveau ; la substance de la moëlle alongée est extérieurement médullaire, et présente intérieurement une petite quantité de substance corticale ou cendrée.

Après avoir enlevé le cerveau et examiné l'origine des neufs paires de nerfs, sur-tout les sinus veineux, on doit observer le réseau admirable ou cet entrelacement de vaisseaux et de fibres membraneuses, placé de chaque côté de la glande pituitaire, qui est un petit corps offrant la grandeur et la figure d'un haricot, avec une appendice dans sa partie postérieure ; elle est placée sur la selle du turc, savoir, sur le corps du sphénoïde ; elle est d'un blanc rougeâtre, assez ferme, molle et cendrée dans son appendice ; deux membranes l'enveloppent. La

moëlle épinière, qui est la prolongation de la moëlle alongée dans tout le canal osseux des vertèbres ; elle s'étend de la base du crâne jusques à l'extrémité du sacrum ; son épaisseur est à-peu-près d'un doigt ; ses enveloppes sont, 1.° le canal osseux des vingt-quatre vertèbres et de l'os sacrum ; 2.° une gaîne ligamenteuse très-forte, qui revêt intérieurement la gaîne des vertèbres, et les lie entr'elles ; 3.° une enveloppe formée par un tissu cellulaire, toujours enduite d'un mucus lubrifiant ; 4.° la dure-mère ; 5.° l'arachnoïde ; 6.° la pie-mère. Elle est divisée en portion droite et gauche par une fissure qui pénètre peu sa substance, qui est extérieurement médullaire, et intérieurement cendrée ; sa partie inférieure, depuis les dernières vertèbres dorsales jusqu'à l'extrémité de l'os sacrum, est fibreuse ; elle prend le nom de queue de cheval ; elle produit sur les côtes trente-une paires de nerfs, qui se distribuent principalement aux extrémités et aux parties extérieures du tronc.

Genre 2. Le singe, *simia :* quatre dents antérieures rapprochées à chaque mâchoire.

Les canines ou déchirantes, solitaires ; une de chaque côté à chaque mâchoire ; elles sont plus longues que les incisives, un peu écartées des incisives et des molaires.

Les molaires mousses.

Les anciens avoient déjà observé la grande ressemblance des singes avec l'homme : en effet, la nature a donné aux singes des mamelles pectorales ; la luette, la matrice, les cils, les muscles de la parole, les ongles presque en tout conformés comme ces parties dans l'homme.

Trouve-t-on dans tous le rets merveilleux du cerveau *rete mirabile*, le clitoris, les nymphes dans toutes les femelles? N'est-ce donc pas une chose étonnante que le plus fou des animaux diffère si peu de l'homme, qui est le plus sage et le plus intelligent? Les différences qui distinguent l'homme de certaines espèces de singe, sont si peu marquées, ou si peu importantes, que les observateurs les plus éclairés n'ont pu encore poser la ligne de démarcation qui puisse réellement séparer *l'ourang-outang* de l'homme. Le raisonnement et la parole signifiante pour l'exprimer, sont peut-être les deux seules propriétés ou facultés qui distinguent essentiellement l'homme d'une certaine espèce de singe.

Comme le genre des singes est très-nombreux en espèces (il y en a déjà plus de cinquante de caractérisées), on les a divisés en familles.

PREMIÈRE FAMILLE.

Les Singes sans queue, les vrais Singes des Anciens.

Espèce 1. Le singe satyre, *simia satyrus*, *L.*, sans queue, couleur de rouille, à poils des bras renversés en haut, à fesses couvertes de poils.

C'est l'homme sauvage, homo sylvestris, Edw. av., pag. 6, tab. 213.

Orang-Utang de Camper.

On le trouve en Orient, dans l'isle de Bornéo.

Corps haut de deux pieds, souvent droit;



Pl.



LE JOCKO. 1.73. 1.

couvert par-tout de poils brunâtres : ces poils sont peu touffus, d'un roux fauve, à peine longs d'un doigt; les poils sur l'avant-bras renversés vers le coude ; les fesses couvertes de poils, ou non nues, la tête ronde, le front nu, les bords de la bouche hérissés de poils, les cils noirs, ceux de la paupière supérieure plus longs, plus garnis ; une série transverse de poils tient lieu de sourcils ; les narines très-courtes, un peu velues ; le dedans des mains glabre, lisse, le pouce plus court que la paume de la main ; les extrémités inférieures imitent le pied de l'homme, mais le pouce est très-court, les autres doigts plus longs.

Ce singe ressemble beaucoup à l'homme ; il a comme lui un os hyoïde : mais, outre plusieurs caractères communs aux autres singes, le pouce des pieds postérieurs n'a point d'ongle ; la structure du larynx est toute différente de celle de l'homme : ses muscles et l'ensemble du squelette prouvent qu'il n'est point destiné à marcher constamment sur deux pieds. On en connoît une variété haute de cinq à six pieds ; c'est le pongo de Buffon, vol. XIV, pag. 47.

Homo sylvestris orang-outang. Bont, Jav. t. 84. Doit-on le regarder comme variété de sexe, ou d'âge, ce qui est plus probable ?

L'homme sauvage, orang-utang. Tison, anatomie d'un pygmée. Lond. 1699, *fig.* 1, 2.

Le Jocko de Buffon, vol. XIV, pag. 45, *t.* 1.

Cependant la partie de celui-ci est bien différente ; on l'a observé à Angola.

L'orang-outang, ou le pongo, a la face humaine. Ses yeux sont ronds et enfoncés ; les

poils de la tête sont plus longs que les autres, et descendent comme des cheveux le long des tempes ; son nez est camus et épaté ; sa bouche est fort grande, et placée plus bas que la nôtre ; son menton est garni de barbe ; ses oreilles sont plates comme les nôtres ; sa poitrine est plate, et large comme celle de l'homme, et non saillante comme celle des quadrupèdes ; ses bras sont si longs, que les doigts touchent presque les genoux ; il a des mollets moins charnus que les nôtres ; ses fesses le sont assez, sans callosité, il n'a point d'abajoues ; excepté sur le dos et les dehors des bras, il n'a pas beaucoup plus de poils que n'en ont les hommes très-velus : ce poil est d'un brun roussâtre, et la peau d'une couleur un peu plus pâle que celle des mulâtres.

Il dort sur les arbres, et y grimpe très-facilement ; il se construit une hute de branchages, où il se met à l'abri de la pluie, et du grand soleil ; il craint le froid, s'approche volontiers des feux allumés par les nègres. Il ne fait entendre aucun cri, que pendant la douleur ; il est agile et courageux, manie très-bien le bâton, lance des pierres.

Son corps et ses membres sont plus gros que ceux d'un homme de sa taille. Et il est si fort, qu'à peine dix hommes peuvent le dompter ; il est frugivore, vit en société avec ses semblables. Ces singes aiment les femmes avec passion, les enlèvent, en jouissent ; mais ils en ont grand soin. Ils marchent souvent à quatre pates.

L'orang-outang, pris jeune, s'apprivoise facilement ; mais il a toujours dans cet état d'esclavage, un air triste. On peut lui apprendre à faire son lit, à s'habiller, à rincer des verres, à présenter une assiette, à tourner la broche.

La tête de l'ourang-outang, suivant les observations de d'Aubenton, n'est point placée comme la nôtre; son attache, le grand trou occipital, et les nœuds qui l'entourent, sont plus en arrière chez lui, c'est-à-dire, plus près de l'occiput; il a 26 côtes au lieu de 24; les vertèbres de son cou sont plus courtes que dans l'homme; la première est sans apophyse épineuse; l'apophyse épineuse des suivantes n'est pas fourchue comme dans celles de l'homme. Les os du bassin sont plus serrés, ses hanches plus plates, ses reins plus ronds, sa vessie, et sa vésicule du fiel plus étroite, et plus longue; son nez n'est pas aussi saillant, et l'os des pommettes l'est trop. Son menton est plus plat que le nôtre, ses oreilles plus grandes et plus minces que les nôtres; ses yeux sont plus enfoncés et plus rapprochés; sa bouche est plus loin du nez; ses cuisses sont plus courtes, ses bras plus longs, ses pouces plus courts et plus écartés; la paume de sa main est plus longue et plus étroite; ses pieds, par leurs longs doigts, et leurs pouces écartés, ressemblent à des mains; enfin il lui manque plusieurs muscles, indiqués par Tison; son cerveau approche, pour la masse, du nôtre, et est bien plus grand que celui des singes; son crâne est plus arrondi que le leur, et il a les mêmes sutures que les nôtres; il a l'os ethmoïde, et l'apophyse appelée la crête de coq, qui manquent aux singes; l'apophyse zigomatique n'est pas plus en lui comme en eux; ses dents ressemblent aux nôtres, et non à celles des quadrumanes; les vertèbres du cou sont pleines comme en nous, et non percées comme en eux, pour le passage des nerfs; il a cinq vertèbres lombaires comme nous, et non six, ou sept, comme les singes; son os sacrum

est de cinq pièces comme le nôtre, et non de trois comme le leur; son coccix est de quatre pièces comme le nôtre, et ces pièces sont solides, tandis qu'en eux elles sont trouées, et plus nombreuses. Le doigt du milieu de ses pieds est moins long que celui des leurs; il a notre poitrine large et plate, au lieu de leur poitrine étroite, relevée et anguleuse; nos épaules aplaties, au lieu de leurs épaules saillantes; notre sternum, nos ongles, nos articulations, notre rotule; ses parties sexuelles, sont à-peu-près comme les nôtres; ses intestins, plus longs que les leurs, ne sont pas non plus, comme chez eux, du même diamètre dans toute leur longueur, et son cœcum a l'appendice vermiculaire, qu'on voit dans le nôtre, et qui ne se trouve point dans celui des singes; enfin il n'a pas les abajoues qu'ils ont tous dans l'ancien continent, et dont le gibbon même est pourvu. Il faudroit vérifier s'il a les osselets de l'ouïe que l'on dit manquer à tous les singes.

L'orang-outang a le cerveau beaucoup plus grand que ne l'a aucun autre singe, et il paroît exactement conformé comme celui de l'homme. Peut-être un examen très-scrupuleux y découvriroit des différences, ne fût-ce que dans la disproportion des parties qui le composent.

La dure-mère, l'arachnoïde, la pie-mère, comme dans l'homme. Le cervelet paroît ressembler dans toutes ses parties à celui de l'homme. Les cils des paupières supérieures sont longs et épais. Les oreilles comme celles de l'homme: mais le cartilage est plus mince; elles sont proportionnellement trop grandes.

Le nez est aplati; l'ouverture des narines est placée au-dessous des orbites. Le sac thy-

roïdien ou appendice particulière du larynx, est situé sur le larynx même, et sur la trachée-artère immédiatement, s'étendant plus ou moins sur les parties latérales; il s'ouvre dans le larynx par un conduit très-court. Ce sac dans l'orang-outang est double. Le poumon est divisé en cinq lobes; savoir, trois d'un côté, et deux de l'autre, comme dans l'homme. Ce singe n'a point d'abajoues. La langue ressemble à celle de l'homme, mais elle est proportionnellement plus étroite. La luette existe de même que dans l'homme. Les glandes parotides, les sous-maxillaires comme dans l'homme. L'œsophage suit une ligne plus droite: sa membrane interne est plus ridée que dans l'homme. L'estomac, en forme de cornemuse, ressemble à celui de l'homme, mais il est plus grand à proportion du corps. Les intestins sont plus longs que dans le singe; ils ressemblent en général à ceux de l'homme; chacune de leurs divisions a un calibre qui lui est propre, comme dans l'homme. Le cœcum à appendice vermiforme, comme dans l'homme; l'intestin colon, plus long que dans l'homme et dans les singes, est plissé par trois bandes charnues comme dans l'homme. Le rectum est dépourvu de plis transversaux; il s'étend en droite ligne vers l'anus.

Dans les quadrupèdes, les deux lames du péritoine ont de chaque côté une ouverture, par laquelle le cordon des vaisseaux spermatiques se porte vers les testicules; au contraire, dans l'orang-outang, la structure du péritoine est semblable à celle de l'homme. L'épiploon est très-ample, il recouvre la plus grande partie des intestins. Il est très-mince, présente très-peu de graisse. Le foie est absolument semblable à celui de l'homme; ses lobes sont les mêmes;

ce qui le distingue de celui de tous les autres quadrupèdes connus, qui ont le foie divisé profondément en plusieurs lobes.

La vésicule du fiel est proportionnellement plus longue, plus étroite, et plus détachée du foie, que celle de l'homme. La rate ressemble en tout à celle de l'homme. Le pancréas comme dans l'homme. Le conduit pancréatique et le canal choledoque s'insèrent dans l'intestin, comme dans l'homme, par un orifice commun; et non pas séparément, et à une grande distance, comme dans les singes. La capsule rénale du côté droit a une forme triangulaire; celle du côté gauche est oblongue. Les reins paroissent un peu plus arrondis que ceux de l'homme; ils n'ont presque point de graisse dans leur membrane adipeuse. La vessie est oblongue, ou moins sphérique que dans l'homme. Les testicules sont situés sous la peau dans la région du pubis, où ils forment une élévation de chaque côté de la verge. On ne distingue point de scrotum ou bourses. Les testicules sont semblables à ceux de l'homme, mais plus petits à proportion; les épididymes sont considérables. La verge, plus épaisse à sa racine qu'à son extrémité opposée; il n'y a point de frein.

La vulve est comme celle de la femme. Deux mamelles sur la poitrine, une de chaque côté, renflées et saillantes, comme celles de la femme. La boîte osseuse du crâne à-peu-près de la même grosseur que celle de l'homme. La face plus aplatie que celle des singes, les poils aux mêmes endroits que dans l'homme. La poitrine et les épaules aplaties, comme dans l'homme. Les fesses assez bien exprimées. Le ventre large et rebondi, le nombril excavé, comme dans

l'homme. Les mollets ou gras de jambe bien marqués. Le talon plus prolongé que celui de tous les autres singes. Tous ces attributs l'éloignent autant des singes qu'ils le rapprochent de l'homme. Mais la faculté d'abstraire des idées générales des sensations, élève autant l'homme au-dessus de l'ourang-outang qu'au-dessus des autres animaux.

2. Le singe des cavernes, *simia troglotites*, *L.*, sans queue, à grosse tête ou macrocéphale, corps musculeux, épais; le dos et les épaules velus, le reste du corps glabre, presque sans poils.

Satyrus indicus, *Tulp. obs.*, *pag.* 284, *tab. XIV.*

On le trouve à Angola; il a été vu pour la première fois en 1738, à Londres.

Peau noirâtre, poils d'un roux foncé, assez longs et assez épais; les bras fort longs, ainsi que les mains; pouces des pieds très-courts et sans ongles; pieds en forme de main étroite et à longs doigts, sans fesses ni mollets charnus; nez si court, mâchoires si saillantes, que la face n'a rien d'humain; structure anatomique des quadrupèdes. Hauteur de quatre pieds et demi. Ils marchent souvent à quatre pates: lorsqu'ils sont debout, ils ont les genoux ployés comme ceux des quadrumanes: on a observé deux poches attachées, et communiquant à la trachée-artère. Ce singe vit solitaire, non-seulement à Bornéo, mais à Java, à Sumatra, à la Chine, dans l'intérieur de l'Afrique. Il se retire dans les cavernes des lieux les plus déserts.

3. Le singe à longs bras, *simia lar*, *L.*, sans

queue, à fesses nues ou sans poils; les bras de la longueur du corps.

Le grand Gibbon. Buff., tom. XIV, pag. 92, t. 2.

On le trouve dans l'Inde. Il est d'un naturel doux, paresseux, souffrant avec peine la pluie et le froid.

Sa face est presque nue, rose incarnat; il s'approche plus de l'homme par sa démarche ordinairement droite, que le satyre. Il est noir, s'élève à quatre pieds de hauteur.

On en trouve une variété fauve, haute de deux pieds et demi; c'est *le petit gibbon* de Buffon, vol. XIV, t. 3.

Ce singe s'éloigne beaucoup de l'homme par la proportion de ses bras, qui sont si longs, qu'il peut, étant debout, toucher la terre avec ses mains; aussi à peine a-t-il besoin de se pencher pour marcher à quatre pates; mais il marche le plus souvent sur deux pieds; il est beaucoup plus velu que l'homme; son corps est couvert de poils bruns ou gris, selon l'âge, excepté ses fesses qui sont nues et légèrement calleuses. Sa face est plate et assez semblable à celle de l'homme, mais brune et environnée de poils gris; les oreilles nues, noires et arrondies, les yeux grands et enfoncés, les dents canines, grandes. Ce singe paroît doux et tranquille; sa femelle a ses menstrues; il a des abajoues comme les quadrumanes de ce continent. On le trouve aux Indes, aux Moluques; si on le transporte dans un autre climat, il ne vit pas long-temps.

4. Le singe pitèque, ou sylvain, *simia sylvanus*, sans queue, à fesses chauves, à tête arrondie; les bras plus courts.

Simia Gesn. quadr. 847, *cercopithecus Jonst.*, *t.* 59,

t. 59, *f.* 5. Pitèque, *Buffon, hist. nat. post-suppl.*, *vol.* 13, *p.* 43, *t.* 2.

On le trouve en Afrique, dans l'île de Zélan. S'il est en colère, il fait des grimaces; s'il caresse, il a une espèce de rire; il salue à la manière des Caffres; il boit dans le creux de sa main, qui lui sert aussi pour manger les alimens demi-liquides.

Le front transversalement bossué à la région des sourcils, la face courte, plate, la peau fourrée, le scrotum caché dans une fausse vulve, sous la verge nidulée dans la fissure du scrotum; en automne les testicules grossissent; la vulve des femelles est saillante, les poils des avant-bras et du cou sont renversés en-dessous; c'est le *pytecon* des anciens.

Taille d'un pied et demi de haut; tête presque ronde, face nue, un peu ridée, oreilles et ongles assez semblables à ceux de l'homme; vingt-quatre dents, dont quatre canines, à-peu-près semblables aux nôtres; fesses nues, le reste du corps couvert de poils olivâtres en-dessus, jaunâtres en-dessous.

Ces singes marchent très-souvent sur deux pieds, ils se privent aisément, sont adroits, agiles, et imitent plus facilement ce qu'ils voient faire à l'homme que les autres quadrumanes. Ils vivent en société dans les bois, se nourrissent d'insectes et de fruits sauvages; mais ils viennent quelquefois dévaster les jardins. Les femelles ont leurs menstrues; elles aiment tendrement leurs petits, les portent par-tout sur leur dos. Ils s'accouplent même dans l'esclavage, mais alors ils produisent rarement. La femelle met bas au dixième mois. On l'a observé en Ethiopie, en Guinée, et même en quelques lieux de l'Asie.

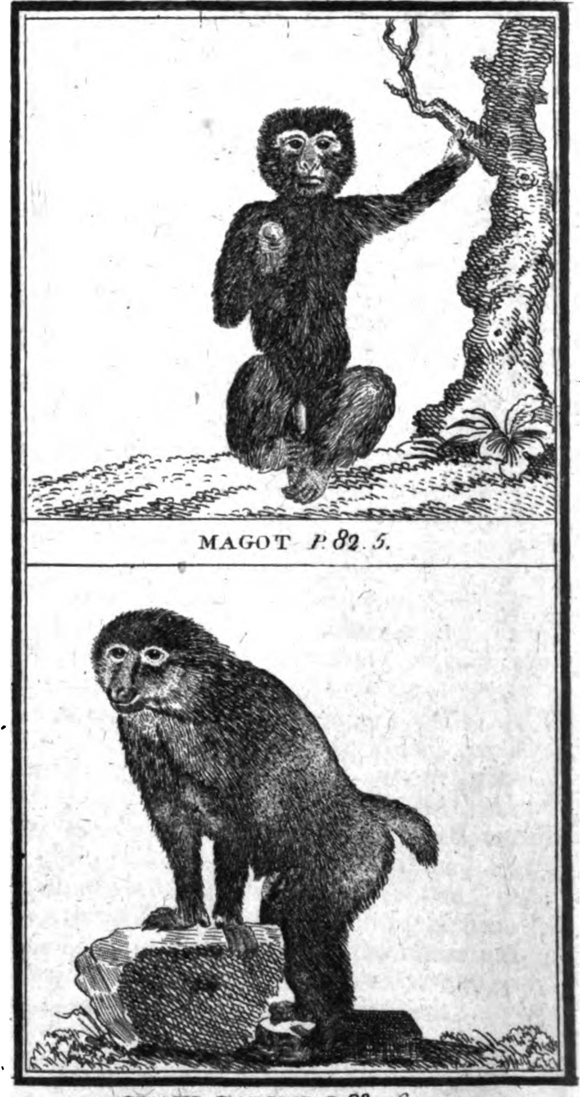
5. Le singe magot, *simia inuus. L.* Sans queue, à fesses chauves, à tête alongée.

Cynocephalus, 1 et 2. Alp. Egypt., t. 15, f. 1, et tab. 16; le magot, Buff., vol. XIV, p. 109, tab. 8, 9.

On le trouve en Afrique.

Il ressemble beaucoup au sylvain, mais ses mâchoires sont plus prolongées en avant, sa couleur est plus pâle; tous ses ongles sont arrondis et planes; il ne se mêle point avec le sylvain.

C'est un cynocéphale ou à tête canine, de Brisson, le premier des quadrumanes qui commence à s'éloigner des singes proprement dits, par sa face couverte d'un duvet blanchâtre, et prolongée en museau de dogue, par ses abajoues, par de grandes dents canines, par des callosités proéminentes sur les fesses. Mais il se rapproche d'eux par les menstrues des femelles, et par le défaut de queue, n'ayant à sa place qu'un simple prolongement de la peau. C'est un animal insolent, lubrique, colère et vigoureux pour sa taille, qui ne s'élève pas à plus de trois pieds et demi, étant debout, posture qui n'est pas sa démarche ordinaire, car il va plus souvent à quatre pates. Sa femelle est un peu plus petite. Les oreilles humaines, les poils du front noirs; ceux du dos verdâtre, et ceux du ventre d'un jaune blanchâtre; la peau d'un gris bleuâtre, excepté celle des mains qui est noire; les ongles arrondis. Assez commun dans les climats chauds de notre continent.



MAGOT P. 82. 5.

GRAND PAPION P. 83. 6.

Seconde Famille.

Les Singes à queue courte, ou les Papions, les cynocéphales *des anciens.*

6. Le singe sphinx, *simia sphinx*, *L.*, à queue courte, bouche à moustaches, ongles pointus, fesses chauves.

Papio seu buboon, *Gesn. quad.* 252, *tab.* 253, *Jonst. quad.* 145, *t.* 61, *f.* 1; *le papion*, *Buff.*, *vol. XIV*, *pag.* 133, *t.* 13, 14.

On le trouve à Borneo. C'est un animal très-lubrique, capable de violer les femmes, car il est très fort. Son caractère est féroce; il a la tête alongée du chien, mais plus mousse, le cou long, la queue courte, droite, redressée, les fesses rouges ou couleur de sang.

C'est un quadrumane à grosse queue courte et arquée, à face alongée, à large museau relevé, à grandes dents canines, à abajoues, à larges callosités sur les fesses; les femelles sujettes à l'écoulement menstruel.

Le babouin ou papion, est un animal féroce, trapu, fort et agile, couvert de poils bruns roussâtres, longs et épais; les mains et les pieds de singe; mais les ongles sont aigus: il est haut de quatre pieds; il use publiquement, et sans femelle, des organes de son sexe, qui sont couleur de chair et à nu, ainsi que son derrière calleux et rouge, dont la queue ne couvre pas même l'anus, étant toujours relevée. Il marche plus souvent à quatre pates qu'à deux; il vit de pillage dans les terres cultivées, qu'il dévaste, réuni en troupe à ses pareils, se jetant les fruits de main en main, comme plusieurs autres espèces de quadrumanes. Assez communs en Arabie et en Lybie.

7. Le Singe mandrill, *Simia maimon. L.*, à queue courte, peu barbu, les joues bleues, striées, les fesses chauves.

Cynocephalus secundus Jonst. quad. t. 59, *f.* 4. *Le mandrill, Buff.*, *vol. XIV*, *p.* 154, *tom.* 16, 17.

On le trouve en Guinée et dans les autres parties méridionales de l'Afrique. C'est un baboin à nazeaux plats et toujours morveux. Il est plus grand que le papion, ayant cinq pieds; mais il paroît moins féroce, moins lubrique et moins insolent; il attaque cependant les femmes qu'il trouve seules; il marche souvent sur deux pieds.

La longueur et la grosseur considérable du museau, deux grandes taches ou bosses bleuâtres et sillonnées de rides longitudinales très-profondes, qu'on y remarque des deux côtés, donnent à ce singe un caractère particulier, qui peut aisément le faire reconnoître. Son corps est trapu et très-musculeux: aussi est-il très-fort.

Les circonvolutions du cerveau sont moins nombreuses et plus larges que dans l'homme; les oreilles ressemblent beaucoup à celles de l'homme; le nez est très-petit et aplati dans toute sa longueur.

La peau de la face du mandrill est violette ou bleuâtre; celle des fesses, couleur de sang.

Le prépuce et la peau de la verge d'un rouge cramoisi. On observe des callosités sur les fesses. La face, les oreilles, le dedans des mains et des pieds nus; le reste du corps couvert d'un poil long, d'un brun roussâtre sur le dos; gris sur la poitrine et sur le ventre; les poils du sommet de la tête disposés en manière de toupet.

Les bords de l'entrée du larynx forment quatre tubercules, deux de chaque côté. L'épiglote est mince et arrondie. Au-dessous de l'épiglote on trouve une cavité qui se termine par un conduit qui s'ouvre dans une poche assez étendue qui, gonflée d'air, présente un ovale irrégulier, rétréci dans quelques-uns de ses points ; on voit ce sac se remplir et se revider alternativement, lorsque l'animal crie un peu fort, ou lorsqu'il se met en colère. La glande thyroïde est comme formée par deux lobes ; elle est très-mince. Le poumon gauche offre deux lobes ; l'antérieur divisé par une profonde scissure. Le centre nerveux du diaphragme est épais et peu transparent. La voix du mandrill ressemble à celle d'un enfant. La bouche large, les lèvres très-minces, des abajoues, huit sillons sur le palais. La langue large et épaisse, couverte de petites papilles, et parsemée de petits grains ronds et blancs ; une petite glande à calice dans le milieu de la partie postérieure. L'estomac étendu plus à droite qu'à gauche ; l'extrémité pylorique très-recourbée. Le conduit intestinal long de dix-sept pieds ; le duodenum un peu plus volumineux dans quelques endroits que les autres intestins grêles, qui ont tous à-peu-près la même grosseur : ils sont minces, blanchâtres, à l'exception de l'iléum qui est rougeâtre. Le duodenum a trois pouces de circonférence ; il se replie en-dedans au sortir de l'estomac, et s'étend seulement jusqu'à la colonne vertébrale, sur laquelle il se recourbe à droite ; le jejunum forme ses circonvolutions dans la région ombilicale et dans le côté droit ; l'iléum étend ses circonvolutions dans le côté gauche et dans les régions iliaques et hypogastriques. Le cœcum

a trois bandes tendineuses qui s'étendent depuis l'extrémité de cet intestin jusqu'à l'anus ; le colon et le rectum, pris ensemble, ont deux pieds huit pouces de longueur. Le cœcum est gros, court, arrondi par le bout ; il n'a point d'appendice vermiforme. L'épiploon s'étend depuis l'estomac jusqu'au pubis. Le foie est situé plus à droite qu'à gauche, d'un rouge pâle en-dedans et au-dehors : il est divisé en trois lobes ; savoir : un grand qui occupe le milieu, et deux petits placés sur les parties latérales de celui-là, et qui n'en sont pas séparés jusqu'à la racine ; le grand lobe est lui-même partagé en deux parties inégales, par une scissure dans laquelle passe le ligament suspensoire ; la portion droite de ce lobe est la plus grande ; le lobe droit est un peu plus grand que le gauche ; il a deux ou trois pointes en forme d'appendices, placées au-devant du rein. La vésicule du fiel est incrustée dans la portion droite du grand lobe du foie. Elle a la forme d'une poire, plus étroite dans son milieu que dans son petit bout. La bile est fort épaisse, de couleur brune, un peu verdâtre. La rate a une forme triangulaire alongée ; sa pointe est en-arrière, et sa bosse en-avant ; sa couleur est rougeâtre, sa longueur de trois pouces, son épaisseur de huit lignes dans son milieu. Le pancréas est placé dans la courbure du duodenum ; il est court, épais et terminé en pointe ; il produit deux canaux excréteurs, qui s'ouvrent dans le duodenum, près de l'extrémité du conduit cholédoque. Les capsules rénales sont chacune presque aussi grandes que la moitié de l'un des reins. Les reins offrent un enfoncement peu profond ; les mamelons se réunissent tous les

uns aux autres; le bassinet a peu d'étendue; le rein droit est plus avancé que le gauche. La vessie est en forme de poire. Le mandrill a des glandes qui sécrètent une humeur qui répand une odeur de musc assez forte. Les testicules du mandrill sont pendans sous la verge, et renfermés dans un véritable scrotum. Le gland est fendu à l'extrémité, et l'orifice de l'urètre se trouve au milieu de cette fente. Ses bords sont renflés et forment une sorte de champignon au bout du gland; l'espace membraneux de l'urètre a beaucoup d'étendue; les vésicules séminales sont étroites et alongées. La vulve dans la femelle est saillante, son bord est mince. Le gland du clitoris est environné d'un prépuce, et terminé par une sorte de champignon. Les parois intérieures du vagin forment plusieurs rides très-marquées. La matrice ressemble à celle de la femme; son col déborde dans le vagin, et a la forme d'un museau de tanche; son orifice est oblong et transversal; la cavité de la matrice a peu d'étendue; ses parois sont très-épaisses; la matrice n'a point de cornes, ses trompes sortent du corps, parcourent une ligne courbe, en formant des zig-zags, et se terminent en un pavillon qui adhère à l'ovaire; les femelles mandrilles sont, dit-on, sujettes comme les femmes, à l'écoulement périodique. Mais on peut encore douter si leurs menstrues sont vraiment périodiques. Les mamelles des femelles sont au nombre de deux, situées une de chaque côté, sur la poitrine.

TROISIÈME FAMILLE.

Les Singes à longue queue, les Circopithèques, *le* Biboi *d'Aristote.*

PREMIÈRE LIGNÉE, à bouche, à sachettes, à fesses chauves.

8. Le singe tartarin, *Simia hamadryas. L.*, cendré, à longue queue, à oreilles surmontées d'une chevelure, à ongles assez pointus, les fesses chauves, calleuses.

Cynocephalus, Gesn. quad., pag. 252, *fig., pag.* 257.

On le trouve en Afrique.

Corps cendré ; la queue à peine de la longueur du corps ; les oreilles accompagnées d'une longue crinière, comme une perruque ; les fesses chauves, couleur de sang.

Le babouin à museau de chien, Buff., suppl. post., tom. I, pag. 68 ; museau très-alongé, très-épais, face rouge, à poils clair-semés et fort courts ; bout du museau violet, cils des paupières supérieures longs, noirs, touffus. Oreilles pointues, cachées dans le poil ; dents canines, très-longues. Les bras et les jambes fort épais, les mains et les pieds presque nuds ; tous les ongles arrondis et plats. Hauteur cinq pieds. Animal fier, indomptable, très-fort, très-lubrique en présence des femmes, se nourrit de fruits, d'insectes, s'apprivoise dans sa jeunesse, peut servir comme les chiens, de garde. Lorsqu'on le frappe, il pousse des soupirs et des gémissemens accompagnés de larmes.

9. Le Singe Lovando *Simia veter, L.*, à longue queue, blanc, barbu, à barbe noire.

Le Lovando, Buffon, vol. XIV, p. 169.

On le trouve à Ceylan.

10. Le Singe silène, *Simia silenus L.*, à longue queue, noir, barbu ; à barbe noiré, alongée, touffue, environnant la tête.

Ovanderon, Buff., vol. XIV, p. 169, *t.* 18.

On le trouve dans l'Inde.

L'Ouvandero et le Lovando sont des babouins un peu moins gros que les précédens, presque aussi méchans, mais plus susceptibles d'éducation dans la jeunesse ; ils vivent dans les bois et y abusent des femmes ; ils marchent communément à quatre pieds ; debout ils ont trois pieds et demi de haut ; on nomme ovanderon ceux qui ont les poils bruns et noirs, avec une large chevelure et une barbe blanche ; et lovando, ceux qui ont le poil blanchâtre, avec la barbe et les cheveux noirs.

11. Le Singe faune, *Simia faunus L.*, à longue queue, à longue barbe pointue, queue en toupet au bout.

Cercopithecus barbatus, primus Clus., exot. p. 381.

Malbrouck, Buff. vol. XIV, p. 224, *t.* 29.

Trouvé au Bengale.

Corps noirâtre ; poitrine et la partie antérieure du ventre blanches ; les ongles comme ceux de l'homme.

Espèce de guenons qui ont la queue longue, non prenante, et touffue, le museau large et alongé, de grosses dents canines, des abajoues, des callosités sur les fesses ; les femelles sont sujettes à l'écoulement périodique. Ces guenons marchent le plus communément à quatre pates ; ils sont moins gros que les singes et les baboins, dont ils diffèrent d'ailleurs par la queue ; ils n'ont pas le museau pointu des makis, et au-

lieu de leurs six incisives ils n'en ont que quatre ; enfin ils sont plus doux et plus apprivoisables que les babouins. Le malbrouck a la face cendrée, de grands yeux, les paupières de couleur de chair, le museau avancé, le nez aplati, de grandes oreilles minces et de couleur de chair, un bandeau gris entr'elles et les yeux, le dos jaune-brun, ou brun-roux, ou brun-noir, le ventre blanchâtre, ou gris, ou gris-jaunâtre : sa longueur est de dix-huit pouces, sa queue est à-peu-près aussi longue. Il diffère peu du macaque.

12. Le singe macaque, *Simia cynomolgus*, à longue queue, sans barbe, à narines relevées, fendues en deux, la queue arquée, les fesses nues.

Le Macaque, Buff. vol. XIV, p. 111, *n.* 74.

On le trouve en Afrique. Il veille la nuit sur les arbres.

Le macaque est la guenon qui se rapproche le plus des babouins, par sa taille courte, sa grosse tête, son museau large et son nez plat : mais il a la queue longue et touffue des guenons ; il est assez doux, mais sale et laid. Son visage est nu et livide, ses joues ridées, ses oreilles velues, son dos d'un gris olivâtre, son ventre d'un gris jaunâtre ; il répand une odeur de faux musc.

Les macaques s'attroupent pour voler dans les jardins ; ils se passent de main en main les fruits et les légumes, et ils dévastent encore plus par ce qu'ils gâtent, que par ce qu'ils enlèvent. La longueur du corps est de dix-huit à vingt-cinq pouces, la queue de même longueur, ou un peu plus courte.

13. Le Singe diane, *Simia diana L.*, à lon-

gue queue, barbu, le front et la barbe en crête élevée. Voy. *act. Stock.*, 1754, *p.* 210, *t.* 6.

Cercopithecus barbatus, secundus Clus., *exot.* 371.

On le trouve en Guinée.

Rien n'est plus badin que ce singe dans sa jeunesse; il se remue sans cesse, renverse tout; il salue ceux qui arrivent, par un léger murmure. Lorsqu'il est en colère, il secoue ses mâchoires, la bouche est béante. Lorsqu'il est plus fort, ses dents canines s'étant alongées, il devient méchant, mord. Il tient sa couchette très-propre. Lorsqu'on l'appelle, il répond: *greck.*

Grandeur du chat domestique, noir avec des points blancs, le dos couleur de chair, les cuisses en-dessous d'un rouge pâle, la gorge et la poitrine blanche, le front garni de poils blancs, droits, redressés, formant une ligne transversale en forme du croissant de la lune, la barbe en pointe noire, blanche en-dessous et plus longue, appuyée sur une tubérosité graisseuse; une ligne blanche va de l'anus aux genoux, en se dirigeant sur le côté extérieur des cuisses. Queue droite, longue, noire, comme la face, les oreilles, le ventre et les pieds.

14. Le Singe aigrette, *Simia aygula L.*, à longue queue, presque sans barbe, gris; le sommet de la tête garni d'une aigrette de poils.

L'Aigrette, Buffon, *vol. XIV*, *p.* 190, *t.* 21.

Trouvé à Java dans l'Inde.

Buffon regarde cette guenon comme une variété du macaque. Pénant et Gmelin la distinguent : en effet, outre le pinceau de poils que l'aigrette a au sommet de la tête, ces deux animaux offrent des différences spécifiques suffisantes à quiconque n'a point de preuve que l'un tire son origine de l'autre.

il est plus petit que le Macaque, n'étant pas plus grand qu'un petit chat. Son dos est gris, son ventre est blanchâtre, sa queue est plus longue que le corps, tandis qu'elle lui est à peine égale dans le Macaque; le toupet est noir, à aigrette grise; sa face est blanche et nue, son nez est très-court; il porte une petite barbe à poils remontans, des gros sourcils élevés, ses oreilles sont pointues. Ce singe, attaché à une chaîne, saute perpétuellement.

15. Le Singe bonnet-chinois, *Simia sinica L.*, à longue queue, sans barbe; les cheveux environnant tout autour la tête horizontalement.

Le Bonnet-chinois, Buffon, vol. XIV, pag. 224, *t.* 30. Il a été trouvé dans le Bengale.

Cette guenon a la face de couleur de chair, ridée, plate, garnie de poils follets blancs, le nez long et blanchâtre, un bonnet de poils qui débordent tout autour de la tête, et s'élèvent au sommet en cône obtus, de grandes oreilles arrondies, la lèvre supérieure épaisse, le dos châtain, les jambes et le ventre brunâtres, les mains jaunâtres, la queue plus longue que le corps, supérieurement de la couleur du dos, inférieurement de celle du ventre. Buffon le regarde comme une variété du malbrouck.

16. Le singe douc, *Simia nemeus L.*, à longue queue, sans barbe, les joues garnies de longs poils, la queue blanche.

Le Douc, Buff., vol. XIV, p. 298, *t.* 41.

Cette espèce, suivant Buffon, tient aux guenons par sa longue queue non prenante, aux babouins par sa grande taille, aux singes par sa face plate; enfin le douc paroît faire la nuance entre les guenons et les sapajoux, étant la seule guenon dont les fesses soient pleinement velues

comme celles des sapajoux ; on ignore si sa femelle est sujette à l'écoulement périodique.

Face courte à duvet roux, lèvres et orbites brunes, petites oreilles nues et rouges, barbe et front blanchâtres, longs poils d'un cendré pâle aux tempes, collier brun-rouge, le dessus de la tête et du corps gris, le ventre rouge, les pieds noirs, les pouces antérieurs courts, la queue blanche, à peine aussi longue que le corps, qui s'élève de trois pieds et demi à quatre pieds. Ce singe marche plus souvent debout que les autres guenons ; c'est principalement cette espèce qui fournit le bezoard de singe.

7. Le Singe varié, *Simia mona L.*, à longue queue, à barbe ; une demi-lune sur les sourcils, élevée, d'un gris blanc.

La Mone, Buff., *vol. XIV. p.* 258, *t.* 36.

Trouvé en Afrique, en Mauritanie, et dans les provinces les plus chaudes de l'Asie.

Petite tête arrondie, museau court et mousse, face plate et brune, lunule grise sur le front, raie noire, allant de l'œil aux cuisses antérieures, en passant par l'oreille et l'épaule ; oreilles arrondies, chevelure et barbe de poils jaunes, noirs et blancs, dos brun, roux, ventre blanc, pieds noirs, queue d'un gris noirâtre, avec une petite tache blanche à chaque côté de sa base. Cet animal, haut d'un pied et demi, est doux et docile, il supporte le froid. Queue longue de deux pieds.

18. Le Singe blanc-nez, *Simia petaurista L.*, à longue queue, à barbe, la face supérieure de la queue et le côté antérieur des pieds d'un noir olivâtre ; le visage noir ; le nez marqué d'une tache blanche à trois pointes.

Le Blanc-nez, Buffon, vol. XIV. p. 141, *t.* 39. Trouvé en Guinée.

Cette guenon a la face plate et noire, les yeux grands, creux, le front jaune, les orbites et joues nues, une tache blanche triangulaire sous les narines, une petite barbe blanche, les oreilles nues et ovales, une bande noire, allant de l'une à l'autre, exprimée par de longs poils, le dos, les pieds, et le dessus de la queue d'un noir olive, le ventre blanc, les mains noires, les ongles arrondis. Cet animal est haut d'un pied; sa queue longue d'un pied et demi. Il est très-vif et caressant.

Singes à bouches sans pochettes, à fesses velues, à queue prenante.

19. Le Singe Belzébut, *Simia Beelzebut*, à longue queue prenante, à barbe noire, les pieds et le bas du corps noirs.

Guariba marcg. Bras. p. 226.

L'Ovarine Buff. vol. XIV, pag. 5.

Trouvé dans l'Amérique méridionale.

C'est un sapajou de la famille des quadrumanes américains : dans la division des animaux analogues aux singes établie par Buffon, ils ont la queue prenante, qui les distingue des sagouins, auxquels ils ressemblent d'ailleurs, n'ayant comme eux ni callosités sur les fesses, ni abajoues, ayant comme eux la cloison du nez épaisse, et leurs femelles ne paroissant pas sujettes à aucun écoulement périodique : les sapajoux marchent à quatre pates comme les sagouins, et en général leur allure ne diffère que par la faculté qu'ont les sapajoux de se servir de leur queue comme d'une main, ou au moins comme d'un doigt, pour saisir les objets et se suspendre aux branches.

Pl. .



LE SAKI P.98. 24.

LE COAITA P.95 . 20.

L'Ovarine est grand comme notre renard ; ses yeux sont noirs, ses oreilles courtes et arrondies, sa queue longue, nue vers le bout, le poil du corps noir, lisse et luisant, plus long encore sous le menton et sur la gorge, et y formant une barbe pendante, les poils des jambes bruns. On les appelle hurleurs, parce qu'ils crient, assemblés sur les arbres, d'un ton si fort, qu'on les entend d'une lieue: l'étendue de leur voix tient à une cavité, une espèce de timbale, dans le larynx près de l'os hyoïde ; ils sont sauvages, méchans, impudens, indomptables ; ils attaquent les femmes, se réunissent contre le chasseur. Ils sont très-légers, très-adroits.

20. Le Singe panisc, *Simia paniscus L.*, à longue queue prenante, noir, sans barbe, les mains des bras à quatre doigts.

Le Coaita Buff., *vol. XV*, *p.* 16, *t.* 1. On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Le Coaita ou le Belzébut de Brisson, est presque aussi gros qu'un chien. Sa face est nue et tannée, sa peau et son poil noirs, celui-ci hérissé ; ses oreilles nues et humaines, quatre doigts seulement aux mains antérieures, n'existant pas même un rudiment de pouce ; la queue est plus longue que le corps.

Ces animaux sont intelligens, adroits, légers, gais, et très-apprivoisables. Ils se suspendent par la queue les uns les autres pour passer un ruisseau, ou pour sauter d'un arbre à l'autre. Ils sont sujets aux vers intestinaux. Quoique frugivores, ils mangent des insectes et même du poisson qu'ils pêchent, dit-on, fort adroitement avec leur queue. Ils craignent singulièrement le froid ; leurs grimaces sont plaisantes ; leurs gestes expressifs ; ils sont très-vindicatifs.

21. Le Singe sajou, *Simia apella L.*, à queue peu prenante, sans barbe, le corps brun, les pieds noirs, les fesses velues.

Le Sajou, Buff., vol. XV, p. 37, *t.* 4.

On le trouve dans l'Amérique méridionale; il est long d'un pied : sa face et ses oreilles couleur de chair rembrunie, et un peu duvetées; les yeux châtains assez voisins; la queue fort touffue en-dessus, le pelage brun en-dessus et autour de la face dans les uns, et on les appelle vulgairement singes capucins; dans les autres, fauves bruns en-dessus, et gris autour de la face; les mains sont noires et nues. Ces animaux des terres de Maragnon sont vifs, légers, adroits, gais, s'habituent si bien à notre climat, pourvu qu'on ne leur laisse pas souffrir le froid en hiver, qu'ils ont multiplié à Paris et dans le Gatinois. La femelle a un clitoris si saillant, qu'on la prend aisément pour un mâle.

22. Le Singe capucin, *Simia capucinus L.*, à longue queue, fauve, sans barbe, à queue hérissée, prenante : le chapeau et les jambes noirs, les fesses velues.

Sai Buff., vol. XV, pag. 51, *t.* 8.

On le trouve dans l'Amérique méridionale : il est grand comme un chat domestique, fauve, mais la tête, les pieds, la queue sont noirs. Le front tantôt noir, tantôt rouge incarnat; les dents canines rapprochées des autres, le nez carené auprès des yeux, une ride variqueuse noire, disparoissant à volonté, sur le front audessous du chapeau; la queue longue, toujours repliée, courbée, garnie de longs poils : il pose les pieds de manière que ceux de derrière se placent toujours avant ceux de devant.

Il marche sur ses tarses, ne saute pas; il hurle sans cesse d'une voix effrayante; souvent il imite

imite le son des cigales : lorsqu'il est irrité, il aboie presque comme un chien ; il entortille sa queue autour de son corps, ou de son cou, répand une odeur de musc. On l'a surnommé pleureur, parce qu'il fait souvent entendre un cri plaintif ; et musqué, parce qu'il répand une odeur de faux musc. Il est doux et craintif : dans l'état sauvage tout l'effraie et le fait sauter de branche en branche, même la mère chargée de son petit.

23. Le Singe écureuil, *Simia sciurea L.*, à longue queue, sans barbe, l'occiput proéminent, quatre ongles aux pieds de derrière en alène, les fesses velues.

Saimiri, Buffon, vol. XV, p. 67, *t.* 51.

On le trouve dans l'Amérique méridionale. La stature d'un écureuil. Cet animal assis, a à peine sept pouces de hauteur ; il est gris, verdâtre, blanc en-dessous, les avant-bras et les jambes couleur de fer, la queue velue, noire à la pointe, deux fois longue comme le corps, les ongles des pouces arrondis, la bouche d'un brun bleuâtre, les sourcils comme de la soie ; les oreilles offrent des poils blancs, rares ou peu touffus.

C'est un joli petit animal ; il se couche sur le ventre ; il fixe le gosier de celui qui lui parle ; il supporte difficilement les climats d'Europe.

Le Saimiri, suivant Buffon, est long de dix à à onze pouces ; le front est presque nul ; il a deux bourrelets charnus sur l'orbite ; son nez est saillant à sa racine, et aplati sur les narines ; sa face nue et plate, les oreilles velues et un peu pointues, le pelage d'un jaune brillant ; la queue plus longue que le corps. Cet animal, par sa petite taille, ses grands yeux vifs, sa robe, son petit minois rond et ses allures, est le plus joli des sapajous.

Les singes à bouche sans pochettes, à fesses velues, à queue longue non prenante.

24. Le Singe saki, *Simia pithecia*, *L.*, à longue queue, noire, très-velue, sans barbe, à toison noire; les poils blancs à la pointe.

Saki Buffon, vol. XV, p. 88, t. 12.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Le corps d'un pied et demi de hauteur, noir: tous les poils blancs au sommet, la face couverte de poils très-courts, blancs, la gorge et le ventre couvert de poils d'un blanc sale; les ongles longs, obtus.

Le Saki appartient à la famille des sagouins, qui ont une longue queue lâche et toute velue, non prenante: c'est le plus grand des sagouins, ayant 17 pouces de longueur; sa tête est petite, ronde; sa face basanée, couverte d'un court duvet blanchâtre, les poils blanchâtres, plus longs sur le front et les tempes, les oreilles arrondies et petites, les yeux grands, noirs et saillans; le poil du corps d'un brun noir en dessus, avec la pointe blanche, d'un blanc-roussâtre en-dessous, fort longs, plus longs encore sur la queue, qui a vingt pouces. Cet animal de la Guiane est gai, et s'apprivoise assez facilement; mais il lui reste toujours un peu de méchanceté.

25. Le Singe du Brésil, *Simia jacchus*, *L.*, à longue queue recourbée, très-velue; les oreilles velues, très-ouvertes; les ongles en alène; ceux des pouces arrondis.

Ouistiti Buff., tom. XIV, p. 96, t. 14.

On l'a trouvé en Amérique.

Plus petit qu'un écureuil, à peine long de huit pouces, d'un gris cendré; la tête petite, noire; les lèvres et le front blancs, mais

jaunâtre entre les yeux ; une barbe blanche couvre les oreilles antérieurement, ses poils sont aussi longs que les oreilles, de peur que l'air ne les pénètre. La queue blanche à anneaux, plus longue que le corps ; quatre dents antérieures ; les intermédiaires parallèles, plus larges ; les latérales aiguës et moins écartées par la pointe.

Cet animal est très-agile, inquiet, grimpant comme les écureuils ; sa queue courbée n'est point prenante ; il ronge les bois comme les rats ; il mange des insectes, des fruits, du fromage, du pain, même des oiseaux ; il est indomptable, mordant avec acharnement ; ennemi déclaré des chats ; il les attaque en s'accrochant sous leur ventre ; sa voix est une espèce de grincement sifflant ; il répand une odeur de musc.

C'est l'Ouistiti de Buffon, vol. XV, p. 96, t. 14 ; nom que le cri de cet animal semble exprimer ; ayant tout au plus six à sept pouces de longueur, queue longue de onze pouces, grosse, touffue, annelée de noir et de blanc, ou de brun et de gris ; très petite tête ronde, lèvres blanches ; face nue, de couleur de chair rembrunie, deux longs toupets de poils blancs devant les oreilles, qui, quoique grandes, en sont presque cachées ; poil doux, d'un gris cendré sur tout le corps, avec de légères ondes transversales, d'un brun clair roussâtre. Cet animal, qui mange de tout, est léger, très-actif, méchant, frilleux.

26. Le Singe pinche, *Simia œdipus*, *L.*, à longue queue rouge, sans barbe, à chevelure pendante, à ongles en alène.

Le Pinche Buffon, vol. XV, p. 114, *t.* 17.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Corps très-petit, long de six pouces environ, gris, blanc en-dessous, la tête garnie d'une longue chevelure pendante, blanche; la face noire; quelques poils blancs au-delà des oreilles; une verrue à chaque joue, l'iris ferrugineuse, ou couleur d'ocre; les oreilles arrondies, nues, noires; tous les ongles en alène, excepté celui du pouce des mains qui est court : la queue deux fois plus longue que le corps, peu velue, rousse vers la base; le reste noir; la région de l'anus noire. Cet animal est vif, très-joli, imitant par ses gestes le lion; assez analogue pour la grandeur à l'ouistiti, mais un peu plus petit; il sent le musc. Sa voix imite celle du rat.

Le Pinche est long de neuf pouces, sa queue en a dix-huit; sa face est ronde, noire, et garnie d'un léger duvet gris; sa chevelure blanche, longue et lisse; ses oreilles nues et noires, ainsi que la gorge; le dos d'un brun roux fauve; le ventre et les membres blancs, hors le dedans des mains qui est noir, la première moitié de la queue rousse, la seconde d'un noir brun. Cet animal est très-délicat; il a un cri foible et aigu comme celui d'un oiseau; on l'a observé au pays des Amazones, au Mexique.

27. Le Singe rosalie, *Simia rosalia, L.*, à longue queue, sans barbe, la circonférence de la face et les pieds rouges, la tête couverte de poils, les ongles en alènes.

Le Marikina Buff., vol. XV, p. 108, *t.* 16.

On l'a trouvé dans l'Amérique méridionale.

Le corps d'un blanc jaunâtre; tous les pouces à ongles arrondis; les oreilles nues, cachées sous les poils de la tête.

Le Marikina est long de 8 à 9 pouces; il a une espèce de crinière d'un rouge vif, autour du cou et de la face, et un flocon de poils au

bout de la queue, qui est longue de douze à quatorze pouces, ce qui l'a fait appeler singe-lion; la tête est ronde, la face brune, les oreilles rondes, cachées par la crinière; les poils du corps longs, touffus, soyeux, d'un jaune pâle; les mains d'un brun rouge terne. Il se trouve au Brésil, au Maragnon, à Cayenne. Cet animal s'élève assez facilement en France.

Les singes considérés en général, sont des animaux d'un caractère faux, rancuneux, vindicatifs, brusques dans tous leurs mouvemens, gesticulant sans cesse, imitant ce qu'ils voient faire aux hommes, indociles; ils menacent, ricanent; ils macèrent d'abord leurs alimens dans la bouche ou dans les pochettes qui l'accompagnent; ils chassent aux poux, ont le tact excellent; ils portent leurs petits sur les bras et sur le dos; la peur leur fait lâcher leurs excrémens; le méat urinaire est souvent distinct de la vulve; ils sont presque tous phytiphages, ou se nourrissent de fruits; les femelles imprégnées sont encore susceptibles d'amour et de désir.

Les espèces sont très-nombreuses, à en juger par celles qui ont été découvertes depuis vingt ans; mais plusieurs sont encore obscures, n'ayant pas été décrites assez exactement, c'est-à-dire, de manière à présenter des caractères spécifiques. Quelque lumineuses et quelque méthodiques que soient les descriptions de Buffon et de ses successeurs, nous craignons que les individus nouvellement apportés en Europe, ou décrits et figurés dans les Indes, ne s'éloignent beaucoup, et des figures de Buffon, et de ses descriptions : la lubricité de ces animaux, leur cohabitation dans les mêmes lieux nous portent à croire qu'il résulte de leur union illégitime plusieurs métis qui offriront des caractères spécifiques dif-

férens de ceux qui signalent leurs parens. Comment ne pas croire qu'à défaut de leurs femelles, les grands singes ne s'unissent pas aux femelles des autres espèces, puisqu'ils recherchent avec passion les femelles de l'espèce humaine? Dira-t-on que les métis provenant de ces accouplemens illégitimes, sont stériles? on est en droit d'en douter, puisqu'on s'est assuré que dans les pays chauds les mules deviennent fécondes, et que dans les climats froids et tempérés, les métis provenant de l'union du loup et de la chienne, propagent leur race.

Genre 3. Les Lemures ou Maquis, *Lemures L.*, à quatre dents antérieures ou incisives supérieures, les intermédiaires distantes; six antérieures ou incisives inférieures plus longues, étendues ou prolongées, comprimées, parallèles, rapprochées; les canines solitaires, une de chaque côté, approchées des autres; plusieurs molaires comme terminées en lobes; les antérieures ou celles de devant plus longues, plus pointues.

Les Makis ou Maquis, sont pentadactiles, ou à cinq doigts antérieurement et postérieurement; les doigts sont tous séparés; le pouce bien distinct; les ongles plats et obtus; les pieds antérieurs faisant l'office des mains; leur queue est longue, leur corps formé comme celui des singes; la tête et le museau pointus comme au renard. Ces animaux sont en partie carnivores, épiant et mangeant les oiseaux, mais préférant en général les fruits à la chair; quelques espèces même ne se nourrissent que de fruits.

1. Le Maquis paresseux, *Lemur tardigradus*, sans queue, le corps de couleur presque de fer; les ongles de l'index des pieds postérieurs, longs, courbés et aigus.

Le Loris Buffon, *vol. XIII*, *p.* 210, *t.* 30.

Grandeur d'un écureuil, couleur de fer, la ligne du dos comme rousse ; la gorge plus blanche ; une ligne longitudinale blanche entre les yeux ; la face velue ; les oreilles formant comme un petit vase divisé intérieurement en deux feuillets ; la paume des mains et des pieds nue ; les ongles arrondis, mais celui de l'index de la plante des pieds en alène ; la queue nulle ; deux mamelles pectorales ou placées sur la poitrine, deux sur le ventre, près de la poitrine.

Cet animal est agile, doué d'une ouïe excellente ; il est monagame, n'ayant qu'une femelle.

Le loris est un petit quadrumane qui n'a guère que sept pouces de longueur, et qui ressemble fort aux makis, à cela près, qu'il est sans queue, et qu'il a le corps plus alongé à proportion de sa grosseur : aussi a-t-il neuf vertèbres lombaires, tandis que les quadrupèdes qui en ont le plus, n'en ont que sept. Il a le poil, les mains et les pieds, les dents et le museau des makis ; mais sa tête est plus ronde que la leur, et ses yeux sont plus gros et plus voisins ; sa femelle offre une singularité dont elle est le seul exemple ; elle urine par une fente qui est à l'extrémité de son clitoris, percé dans sa longueur par un canal comme un pénis, dont il a d'ailleurs les dimensions. Cet animal habite les montagnes, les rochers et les bois, à Ceylan et aux Indes.

Oreilles et partie postérieure de la tête assez semblables à celles des singes ; mais le front est plus large et aplati ; le museau aussi effilé, mais plus court que celui de la fouine ; la bouche très-fendue, le cou fort court ; de gros yeux à fleur de tête ; la taille très-alongée, les fesses assez charnues, sans callosités ; les poils de la tête et du dos d'un gris sale,

tirant un peu sur le fauve, le pelage des parties antérieures moins foncé, moins épais, et laissant entrevoir une peau très-blanche.

Ce quadrumane marche ordinairement à quatre pates, d'un air contraint et méfiant; on diroit qu'il tâtonne; on a eu tort de relever l'épithète de tardigrade que lui donnent Seba et Linné; car, suivant l'observation de Dopsonville, il va avec une telle lenteur, qu'il parcourt à peine quatre toises par minutes. Debout il a l'air plus aisé et plus leste. Il est mélancolique, silencieux, patient et carnassier; il chasse de nuit les petits animaux dont il se nourrit; il vit isolé, et dort de jour, accroupi et la tête appuyée sur ses deux mains réunies entre ses cuisses. Ce n'est certainement pas là un singe; mais malgré son défaut de queue, on peut le réunir aux lemures ou makis, suivant le plan de Linné.

2. Le Maquis indri, *Lemur indri*, sans queue, noir.

Indri Sonnerat, *voyage* 2, *p.* 142, *t.* 88.

On l'a trouvé à Madagascar.

Cet animal a trois pieds de hauteur, huit dents canines à chaque mâchoire, deux antérieures ou incisives à la mâchoire supérieure, quatre rapprochées à l'inférieure; les pieds à cinq doigts, à ongles applatis, aigus; le pouce des pieds assez long; les poils touffus, soyeux, frisés; blancs à la région de l'anus, gris autour des parties génitales et à la face; ils sont noirs sur les autres parties du corps, on peut distinguer par le tact un petit tronçon de queue. On apprivoise facilement cet animal lorsqu'il est jeune; les habitans de Madagascar le dressent pour la chasse; sa voix imite les sons plaintifs d'un enfant.

3. Le Maquis vari, *Lemur macaco*, à queue noire, le cou environné d'un collier en barbe.



LE MARIKINA P. 100 Esp. 2

LE MOCOCO P. 105. Esp. 4

LA CHAUVE-SOURIS P. 111 Esp.

Vari Buffon, vol. XIII, p. 174, t. 27.

Il offre quelques variétés ; 1.° à corps brun ; 2.° à corps blanc ; 5.° à corps bigarré de blanc et de noir.

On le trouve à Madagascar, dans l'île de Saint-Jean et autres.

Les ongles de l'index des pieds de derrière presque en alène. Cet animal tient sa couchette propre ; il se plaît à l'ardeur du soleil ; il dort dans des retraites obscures ; il refuse les œufs, la chair, le poisson ; il rugit à-peu-près comme un lion.

Le vari, varicalli, maki pie, est plus grand, plus fort et moins doux que le macoc et le mangous. Sa longueur est de onze pouces, sa queue de seize à dix-sept. Il s'apprivoise cependant facilement quand on l'a pris jeune. Les varis vivent en troupe à Madagascar, et se font entendre de fort loin ; car ils sont criards, et ont une voix extrêmement forte, à proportion de leur taille : on dit qu'elle a du rapport au rugissement du lion. Ses poils sont longs, sur-tout autour du cou, ce qui lui fait une espèce de cravatte, par laquelle il est facile de le reconnoître. Son museau est alongé et pointu ; ses oreilles courtes et presque cachées par le poil de la tête ; son pelage tantôt brun-noir, tantôt blanc, plus souvent varié de blanc et de noir. Erxleben assure que cet animal est purement frugivore, et qu'il refuse absolument les œufs et la chair.

4.° Le maquis mococo, *Lemur catta L.*, à queue annelée de zones alternes, blanches et noires.

Le Mococo Buff., vol. XIII, p. 174, t. 22.

On le trouve dans l'île de Madagascar.

Les ongles des doigts indicateurs des mains

ne sont pas plus longs que ceux des autres doigts, ni en alène. Dans l'individu élevé par Linné, l'œil droit offroit la pupille linéaire perpendiculaire ; dans le gauche elle étoit grande, arrondie. Est-ce une conformation naturelle à tous les individus de cette espèce, ou l'effet du hasard ?

Ces animaux vont en troupe ; ils sont très-doux ; ils grimpent sur les arbres comme les singes, en s'aidant de leurs quatre pieds ; ils se nourrissent de fruits, de légumes, de racines.

Le Mocock ou Mococo, animal très-vif, mais doux et propre. Il a le miaulement et la grosseur du chat ; mais il est plus long et plus haut, son poil est long et fort doux, quoique toujours redressé ; les oreilles sont droites, la queue deux fois aussi longue que le corps, obtuse, velue, annelée de noir et de blanc, toujours ou relevée ou en mouvement ; les yeux grands, bruns ; le museau élevé par les narines, comme dans le chien ; les pieds de singe, les postérieurs fort longs, et l'animal marche sur ses talons ; le dos gris, le ventre blanc. On les trouve en troupe de trente à quarante.

5. Le Maquis à bourres, *Lemur laniger L.*, à queue, le corps d'un jaune rougeâtre, blanc en-dessous ; la queue d'une seule couleur, d'un fauve roussâtre. *Voyez Sonnerat, voyage 2. p. 142, t. 89 ; Buffon, supplém. post., vol. XIII, p. 177, t. 25.*

On le trouve à Madagascar.

Le corps, sans la queue, est long d'un pied neuf pouces ; les poils très-mous, frisés d'un roux-fauve sur la région des lombes ; la face noire ; les oreilles petites ; les yeux grands, gris, verdâtres ; deux dents incisives à la mâchoire supé-

rieure, quatre à l'inférieure; la queue longue de neuf pouces; les pieds à cinq doigts, à longs ongles, celui des pouces arrondi.

6. Le Maquis volant, *Lemur volans L.*, à queue, volant par le moyen d'une membrane qui environne son corps.

Le Chat volant de Ternate, Seba, Mus. 1, *p.* 93, *t.* 58, *fig.* 2, 3.

On le trouve aux îles Philippines, aux Moluques.

Une membrane qui se développe de la tête aux mains, des mains le long du corps à la plante des pieds, de la plante des pieds à l'extrémité de la queue, lui donne comme à l'écureuil volant, la faculté de traverser des espaces assez considérables dans l'air. Ses ongles sont aigus; il a deux mamelles sur la poitrine; par la situation de ces mamelles il se raproche des maquis et des singes. On désire encore une bonne description et les notes caractéristiques de cet animal. On le voit en troupe sur le soir; il se nourrit de fruits.

Le maquis volant est long de trois pieds; sa longueur est la même quand il est étendu pour exécuter l'espèce de vol ou le saut soutenu, par lequel il imite le vol, comme le fait l'écureuil volant, au moyen d'une membrane qui s'étend de la tête aux mains, et des mains aux pieds; la tête est oblongue, la bouche petite, les yeux grands, les oreilles petites, rondes; le corps et la membrane du vol, couverts supérieurement d'un poil gris et doux; la membrane inférieure nue et semée de vaisseaux, queue grêle, de la longueur de la main.

Genre 4. Les Chauve-souris, *Vespertilio*; toutes les dents droites, aiguës, raprochées; les mains palmées; animaux volans par le moyen d'une membrane étendue qui environne tout le corps.

PREMIÈRE RACE. Les Chauve-souris à dents antérieures, au nombre de quatre à chaque mâchoire.

1. La Chauve-souris vampire, *Vespertilio vampyrus L.*, sans queue, à nez simple, la membrane entre les cuisses divisée.

On en connoît trois variétés; 1.° à pelage fond noir; 2.° à pelage d'un noir brunâtre; 3.° à pelage de couleur paille.

La première est *la Roussette de Buffon, vol. X, p.* 55, *t.* 14.

La seconde est *la Rougette de Buffon, v. X, p.* 55, *t.* 17.

La troisième, le Lesser tenatte bat. *Penant, sinopsis, p.* 362, *t.* 31, *f.* 1.

On les trouve dans l'Afrique occidentale, dans l'Asie méridionale, dans les îles de l'océan indien, et aux terres australes; les dents antérieures incisives un peu obtuses, assez mousses; les canines supérieures solitaires, antérieurement sillonnées par la dent inférieure; les canines inférieures doubles, avec une dent incisée petite, obtuse, entre-deux; plusieurs molaires assez mousses; les narines à peine divisées; le corps de la grandeur d'un écureuil, long de cinq à neuf pouces; le premier doigt des mains séparé, onguiculé; le second adhérent à la membrane; les pieds postérieurs séparés, onguiculés; le talon prolongé postérieurement en cartilage subulé, adhérent à la membrane volante; une membrane clignotante au grand angle de l'œil; l'utérus ou la matrice simple.

La Roussette de Buffon, ou le Chien volant de d'Aubenton, est un animal du Malabar ou des îles de Madagascar, de Bourbon, des Philippines, etc. Cette chauve-souris n'ha-

bite pas les antres, comme la plupart des chauves-souris d'Europe, mais les grands arbres: sans qu'on puisse dire qu'elle vit en société, il s'en trouve quelquefois 50, 100, 200, sur le même arbre, soit que chacune y arrive par hasard, soit qu'elles y soient attirées par quelques baies de leur goût. Elles ne se suspendent pas, comme on le dit, les unes aux autres; mais chacune de son côté s'accroche à une branche avec les ongles des pieds postérieurs, et par conséquent la tête en-bas, les ailes pliées et appliquées au corps : si quelque objet les effarouche, elles partent toutes ensemble, même en plein jour; elles ne se jettent ni sur les hommes, ni sur les animaux; elles fuient les uns et les autres; elles égratignent lorsqu'on les saisit, comme des chats, et elles mordent fortement, ayant les canines longues, et les incisives fort tranchantes. On les croit purement frugivores. Une fois en train, la roussette s'élève fort haut, va très-loin, et ne vole plus par un mouvement prompt et court des ailes, comme quand elle est près de terre. Elle a l'œil et le nez très-bons; elle voit et sent de loin les bananes, les pêches, les baies et les fleurs de son goût; elle s'en nourrit de jour comme de nuit. On dit qu'elle aime le suc des palmiers, et qu'il l'enivre. Jeune, elle est un très-bon gibier. La femelle n'a qu'une portée par an, et elle est d'un seul petit. Elle entre en chaleur en automne. Sa gestation est de quatre à cinq mois. La langue est garnie au bout de fines papilles dures et pointues, qui peuvent servir à l'animal pour sucer les nectaires des fleurs et le suc des palmiers. Le pelage est d'un brun-roux foncé que l'âge fait grisonner; la tête est assez bien faite, et à-peu-près en petit comme

celle du chien; les oreilles sont courtes : Buffon donne à cet animal neuf pouces de longueur, et trois pieds d'envergeure ; mais Delanoue qui l'a bien observé sur les lieux dit, que c'est trop, sans spécifier de combien.

La rougette de Buffon, roussette à cou rouge de Brisson, des mêmes pays que la précédente, lui ressemble tellement, que Gmelin ne l'a regardée que comme une variété ; mais elle est plus petite, n'ayant que cinq pouces six lignes de longueur : elle a sur le cou un demi-collier roux, le reste du pelage étant d'un cendré brun ; elle a en outre des habitudes différentes de celles de la roussette ; elles ne volent point de jour, et elles vivent en société dans des troncs d'arbres creusés par la carie, au nombre de 2, 3, 4 cents. Elles n'en sortent que le soir fort tard, et y rentrent avant le jour. Ces animaux sédentaires, deviennent encore plus gras, et sont aussi bons à manger que les roussettes ; ils sont frugivores comme elles.

2. La chauve-souris, spectre, *vespertilio spectrum*. *L.*, sans queue, à nez élancé, en entonnoir.

Le Vampire Buffon, vol. X, p. 55.

On la trouve dans l'Amérique méridionale. Les narines représentent en avant un entonnoir ; elles forment en montant un feuillet lancéole. Les oreilles ovales, offrant dans l'intérieur une lanière membraneuse, subulée, aussi longue que l'oreille ; les dents canines solitaires, longues ; les molaires antérieures plus courtes, mousses, les doigts des ailes, au nombre de quatre, dont un est annexé au second ; le pouce court, à ongle arqué ; les pieds de derrière ont cinq doigts égaux, à ongles courbés. Le talon produit un tendon subulé, le long du bord de

la membrane, entre les pieds postérieurs ; ce tendon n'est point aglutiné, ou lié avec celui du pied opposé.

Le vampire de Buffon, roussette à longues oreilles de Brisson, espèce de chauve-souris des pays chauds de l'Amérique, qui est peu connue ; il suce le sang des hommes et des animaux endormis, sans leur causer une douleur suffisante pour les éveiller. On conjecture que le vampire a une langue construite de manière à pouvoir ouvrir la peau des animaux qu'il suce.

SECONDE RACE. Les Chauve-souris à quatre dents antérieures à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure.

3. La chauve-souris oreillar, *vespertilio auritus*; à queue, à nez et bouche simples, à oreilles doubles, plus grandes que la tête.

Oreillar Buffon, vol. VIII, p. 118, *t.* 17, *f.* 1.

On la trouve en Europe.

L'oreillar ou chauve-souris à grandes oreilles, a les oreilles grandes en longueur et largeur, minces et transparentes ; le museau long et pointu ; de très-longs poils entre les yeux ; la membrane des ailes est d'un brun-noirâtre, et moins étendue que celle de la chauve-souris commune, le manteau noirâtre mêlé de gris-roussâtre, étant composé de poils noirâtres vers leur racine ; ensuite roussâtres et bruns au bout ; le ventre noirâtre et gris-roussâtre, plus clair que le dos. Sa longueur est de deux pouces huit lignes, son vol de neuf pouces neuf lignes. Les oreilles sont longues de quinze lignes, larges de dix. Elle est aussi commune que la suivante.

4. La Chauve-souris commune, ou Rate-

volage, *Vespertilio murinus*, à queue, à nez et bouche simples; les oreilles plus courtes que la tête.

Vespertilio Aldrovand. ornith. p. 575, 576.

La Chauve-souris de Buffon, vol. VIII, p. 113, *t.* 16.

La Chauve-souris commune, ou grande chauve-souris de ce pays, se trouve en Europe. Elle a le museau gros, quoique alongé, de grandes oreilles transparentes et arrondies. La mâchoire inférieure et la lèvre rousses, le nez et les oreilles d'un brun clair, la membrane des ailes, en partie du même brun, en partie noirâtre, les poils du manteau d'un gris de souris pâle et roux, ou jaunâtre vers le bout, le reste noirâtre; le poil du dessous du corps d'un blanc mêlé de jaunâtre dans ce qui paroît, le reste noirâtre; la queue assez longue, engagée dans la membrane des ailes; grandeur de la grande souris, longueur deux pouces six lignes, le vol de quinze pouces.

Elle vole la nuit; se nourrit principalement de phalènes; elle est la proie des chouètes. On la prend avec les calices du glouteron allumés. Elle reste engourdie comme morte pendant l'hiver; si elle tombe à terre, elle ne peut reprendre son vol. Elle ressuscite au printemps, lorsque les bourgeons des arbres commencent à s'ouvrir. Elle met bas en été.

5. La Chauve-souris noctule, *Vespertilio noctula*, à queue, à nez et bouche simples, à oreilles ovales, recouvertes, à opercule grêle.

Noctule Buffon, vol. VIII, p. 128, *t.* 18. *f.* 1.

On la trouve en France, en Allemagne, en Angleterre.

A peu-près aussi grande que la commune. Les jambes et le nez moins longs, le front moins convexe

convexe, les oreilles aussi larges, mais beaucoup plus courtes, et arrondies au bout; oreillon large, court, arrondi, en cuiller au-dessous du bord du conduit auditif, près de l'angle de la mâchoire. Les poils moins longs et d'un roussâtre, ou fauve, teint de brun; le bout du museau, la membrane des ailes et de la queue, et les pieds noirâtres. Son cri est aigre et perçant. Elle est aussi commune que les précédentes, mais elle se montre moins.

6. La Chauve-souris sérotine, *Vespertilio serotinus*, à queue; jaunâtre, à oreilles courtes, échancrées.

Serotine Buffon, vol. VIII, p. 129, *t.* 18, *f.* 2.

On la trouve en France, en Allemagne.

La sérotine est de la taille de la commune; mais ses ailes sont moins amples; le museau est long et large; les oreilles courtes et larges, à bord extérieur échancré au-dessous de l'extrémité de la conque, avec un petit oreillon au-devant; le pelage supérieur brun, nué de fauve, inférieurement jaunâtre, cendré; membrane de l'aile noire; queue un peu moins longue que le corps; les incisives latérales supérieures très-petites et pointues.

7. La Chauve-souris barbastelle, *Vespertilio barbastellus*, à queue; les joues élevées, velues; les oreilles grandes, anguleuses vers le bas.

La Barbastelle Buffon, vol. VIII, p. 130, *t.* 19, *f.* 1.

On la trouve en Bourgogne. Elle est longue de deux pouces.

La barbastelle a les oreilles moins longues, mais aussi larges que celles de l'oreillar, se tou-

chant par le bord inférieur, et renfermant un oreillon moins long de moitié; le museau fort petit; un tubercule aplati, placé sur la lèvre supérieure avant les narines; des grosses joues renflées et formant un bourrelet au-dessous des lèvres; le pelage noirâtre en-dessus, d'un gris mêlé de brun en-dessous.

8. La Chauve-souris pipistrelle, *Vespertilio pipistrelus*; à queue; d'un noir roussâtre, à front convexe, à oreilles ovales, échancrées, à peine plus longues que la tête.

Pipistrelle Buff., *vol. VIII*, *p.* 129, *t.* 19, *f.* 1.

On la trouve en France, rarement en Allemagne. A peine longue de deux pouces, un peu fétide.

La pipistrelle est plus petite qu'aucune de ses congénères d'Europe, n'ayant que quatorze lignes de longueur, et six pouces six lignes de vol; la lèvre supérieure renflée de chaque côté du nez, qui est petit; les poils du front longs et grossissant la tête à la vue; les oreilles larges, échancrées au bas du bord extérieur; l'oreillon bien apparent au-devant du dedans de la conque, le pelage brun jaunâtre au-dessus; nez, oreilles et membrane noirâtres.

TROISIÈME RACE. *Les Chauve-souris, sans dents incisives à la mâchoire supérieure, quatre à l'inférieure.*

9. La Chauve-souris fer à cheval, *Vespertilio ferrum equinum*, à queue; le nez semblable à un fer à cheval, les oreilles de la longueur de la tête, sans opercule; la queue longue comme la moitié du corps.

Le fer à cheval Buffon, vol. VIII, p. 131, *t.* 17, *f.* 2, *p.* 132, *f.* 20.

On la trouve en France et en Allemagne.

Le fer à cheval est long de deux pouces six lignes; il offre une membrane large sur la lèvre supérieure au-devant des narines, qui est postérieurement concave, antérieurement convexe, quoiqu'un peu échancrée vers le milieu, se prolongeant postérieurement en deux branches, comme un fer à cheval; la cloison des narines élevée au-dessus de leurs orifices, et portant une lame membraneuse en triangle, dont la base est placée transversalement au-dessus des deux narines, et cette lame est liée à une autre à-peu-près quarrée, placée derrière elle; le pelage d'un cendré clair, mêlé de roux en-dessus, en-dessous d'un gris jaunâtre, et dont le poil a quatre à cinq lignes de longueur; les oreilles grandes, à large base, la pointe un peu portée en-dehors.

Dans les chauve-souris les jambes antérieures sont fort longues; le pied est divisé en cinq doigts, quatre desquels sont très-longs et joints ensemble par une membrane continue à la peau du dos, dont elle est un prolongement; le cinquième doigt, ou pouce, reste libre; il est fort court en comparaison des autres doigts, et il est terminé par un ongle crochu, ainsi que les doigts des pieds postérieurs. La même membrane qui unit les doigts des pieds antérieurs et les bras à la peau du ventre, ne lie pas les doigts des pieds postérieurs, mais elle engage leurs jambes, et même au moins une partie de la queue, dans les espèces qui en ont une. Ainsi cette peau, qui forme des ailes membraneuses à l'animal, s'étend du cou à l'anus. Avec ces espèces d'ailes il vole, mais beaucoup moins bien que les oiseaux, son vol n'étant ni aussi élevé, ni aussi rapide, ni

aussi sûr; la chauve-souris est moins maîtresse de l'accélérer ou de le modérer à son gré, et même de le diriger avec une certaine précision; il a communément quelque chose de coupé, d'oblique et de tortueux. Malgré son imperfection, il suffit au but de cet animal, qui est d'attraper des insectes. Il est bien peu rapproché des oiseaux par cette faculté; car ses poils, ses dents, ses quatre pates, sa nature vivipare, ses mamelles, son pénil, non-seulement plus long que celui des oiseaux, mais pendant et détaché comme celui de l'homme et du singe, l'attachent beaucoup plus aux quadrupèdes que ses fausses ailes et son voltigement ne le lient aux oiseaux. Cependant il a ce qu'il faut pour favoriser cette action; des muscles pectoraux plus charnus et plus forts que ceux des quadrupèdes, une poitrine moins resserrée que la leur, et le cœur placé plus haut en faveur de l'équilibre.

En général les chauve-souris passent l'hiver dans l'engourdissement, et communément dans les mêmes lieux où elles se retirent le jour pendant le reste de l'année, c'est-à-dire, dans des endroits obscurs; le corps enveloppé de leurs ailes; suspendues par leurs ongles crochus aux voûtes d'une grotte, ou collées aux parois d'une caverne, dans les fentes d'un rocher, ou dans des creux d'arbres; car elles évitent ordinairement la lumière. La plupart des espèces sont insectivores et carnassières, mais capables d'assez longs jeûnes. Presque toutes sont laides à nos yeux; de longs poils cachent à-peu-près les leurs, et elles ont le cou si court, que leur tête semble confondue avec leur corps; d'ailleurs leurs oreilles ont souvent une longueur qui paroît disproportionnée, et leurs naseaux une forme bizarre. On a remarqué que les espèces sans queue ont le nez

chargé d'appendices foliées. On croit que leur portée annuelle est de deux petits, et qu'elles s'accouplent et mettent bas dans la belle saison. D'Aubenton a fourni à ce genre plusieurs espèces qu'il a le premier décrites. (Mémoires de l'Acad. 1759.)

Dans la chauve-souris noctule, l'épiploon est caché entre l'estomac et les intestins. Le foie s'étend autant et même plus à gauche qu'à droite; l'estomac est placé à gauche. Une glande ovoïde près de l'anus, de chaque côté du rectum. La partie droite de l'estomac est fort grande à proportion de la gauche; un observe un renflement près du pylore. Le canal intestinal diminue peu-à-peu de grosseur, depuis l'estomac jusqu'à l'anus; ses parois sont si épaisses, qu'on ne peut presque les distendre; en introduisant de l'air, on ne distingue point de cœcum. Le foie, sans ligament suspenseur, est composé de trois lobes; le plus grand en partie à gauche; le second, moins grand, est divisé en deux parties par une profonde scissure d'où sort la vésicule du fiel; le troisième lobe est le plus petit; la vésicule du fiel est ronde. La rate est oblongue et prismatique. Les reins, d'une figure irrégulière, offrent un enfoncement très-petit; leur bassinet est grand, leurs diverses substances très-distinctes. Le poumon droit et le gauche ne sont pas divisés en plusieurs lobes, comme dans la plupart des autres quadrupèdes. On n'aperçoit que des échancrures dans le gauche, sans scissures; mais on en aperçoit deux dans le droit, qui ne sont pas assez profondes pour en faire trois lobes. La langue est fort épaisse, et quoiqu'à l'œil sa partie antérieure paroisse lisse, on y distingue à la loupe de petits tubercules, comme sur une peau chagrinée; la partie supérieure paroît double, et

avoir une petite langue collée sur la grosse ; on voit sur le rebord qui forme cette élévation, de petites papilles ; il y a dans le milieu deux petites glandes à calice, placées l'une à côté de l'autre. Le palais est traversé par six sillons. Le cervelet est presque aussi grand que le cerveau ; il offre un gros tubercule posé dans le milieu, cannelé transversalement, et environné d'autres tubercules plus petits ; il n'y a point d'anfractuosités sur les lobes du cerveau. On ne trouve que deux mamelons, un de chaque côté, sur la poitrine. Les testicules de chaque côté de l'anus ; les tubercules de l'épididyme sont plus gros que les testicules. Les canaux différens forment de petites sinuosités ; les vésicules séminales sont oblongues et grosses. Le cou de la vessie est entouré d'un bourrelet de substance ferme, qui est peut-être la prostrate. L'urètre est environné d'un bout à l'autre par un muscle fort épais. La verge saillante en entier jusqu'au pubis, comme dans l'homme. La vulve est ronde ; les bords de la matrice saillans dans le vagin ; les cornes courtes touchent aux ovaires.

Remarquez dans le squelette les clavicules grosses, les très-longues phalanges des mains, un seul os à l'avant-bras.

ORDRE SECOND
DES MAMMAIRES.

LES BRUTES, *Bruta.*

Nulles dents antérieures à chaque mâchoire.

Genre 1. Les Bradipes, ou les Paresseux, *Bradypus, L.* Nulles dents antérieures à chaque mâchoire; six molaires de chaque côté, obliquement tronquées, cylindriques; les deux antérieures ou de devant plus longues, écartées entr'elles par un espace assez considérable; le corps couvert de poils.

1. Le Paresseux Ai, *Bradypus tridactylus*; les pieds à trois doigts, la queue courte.

Ignavus Clus. exot., p. 372, *fig.*, p. 373.

Ai Buffon, vol. XIII, p. 34, *f.* 5, 6.

On le trouve sur les arbres de l'Amérique méridionale. Il se nourrit des feuilles tendres, surtout du cecropie.

Il ne boit pas, craint la pluie; il monte facilement sur les arbres, en descend avec lenteur, marche plus lentement encore; lorsqu'il est étonné, il fléchit la tête; le son de sa voix marque six tons; son cri est lamentable comme celui d'un animal misérable.

Son corps est couvert de beaucoup de poils gris, sa face nue, sa gorge jaune, ses oreilles nulles; la queue paroît comme ovale; les pieds antérieurs plus longs que les postérieurs, très-écartés; trois doigts comme réunis à chaque pied;

les ongles comprimés, très-forts, arqués, autant que de doigts; deux mamelles sur la poitrine.

L'*ai*, aussi gros que l'unau, mais moins long d'un tiers, a le poil moins long, et d'un gris brun taché de noir; les pieds antérieurs et postérieurs sont tridactyles, ou à trois doigts; la queue est courte, le museau plus court, le front moins élevé, les oreilles plus courtes que dans l'unau. Il a vingt-huit côtes; sa longueur est de douze pouces; son poids de douze livres. Il est plus lent que l'unau, faisant plus souvent entendre sa voix, qui est aussi plus forte, mais qui ne l'est pas plus que celle d'un jeune chat, tantôt répétant *ai*, *ai*, *ai*, sur un ton qui nous paroît plaintif, tantôt poussant des sons coupés qu'on assure descendre diatoniquement du *la* à l'*ut*, en répétant six fois *ha*. Il vit sur-tout des feuilles de bois canon, qui passent pour un poison. Aussi ses boyaux empoisonnent-ils, dit-on, les chiens; mais le peuple mange impunément sa chair.

2. Le Paresseux unau, *Bradypus didactylus*, *L.*, sans queue, à mains n'ayant que deux doigts.

Unau Buffon, *vol. XIII*, *p.* 34, *t.* I.

On l'a trouvé dans l'Amérique méridionale, et dans l'Inde.

Il se nourrit de fruit et de racines; son odorat paroît foible; il voit mieux la nuit que le jour.

Le corps couvert de poils ferrugineux; ondé; la tête arrondie; les oreilles grandes; deux ongles aux mains, trois aux pieds; deux mamelles sur la poitrine.

L'unau a le corps très-alongé, couvert de longs poils, d'un gris blanchâtre qui devient plus foncé avec l'âge; il est antérieurement didactyle, postérieurement tridactyle. Ses ongles sont longs



LA CHAUVE SOURIS P. 112. 4.

LA ROUSSETTE P. 108 1.

L UNAU P. 120. 2.

de vingt lignes; il n'a point de queue; son museau est un peu alongé, son front est élevé, ses oreilles sont assez grandes, mais presque cachées par le poil; il a 46 côtes, tandis que l'éléphant n'en a que 40, le cheval 36, le blaireau 30, le chien 26, et l'homme 24. Sa longueur est de dix-huit à vingt pouces, son poids de vingt-cinq livres. La portée est d'un petit que la mère met aussi-tôt sur ses épaules, et garde ensuite sur son dos.

Les paresseux ont les jambes postérieures plus courtes que les antérieures, ce qui peut contribuer à la lenteur de leur marche, à laquelle doit aussi concourir la conformation de leurs pieds à doigts très-courts et peu mobiles, et à très-grands ongles fort recourbés; la lenteur de leur marche est moins excessive qu'on ne le dit communément; des personnes qui en ont élevé assurent que les paresseux monteroient et descendroient plusieurs fois par jour de l'arbre le plus élevé. L'imperfection de ces animaux n'est que relative; ils n'ont besoin que d'une organisation en harmonie avec le genre de vie qui leur est destiné; s'ils ont cette organisation, ils ont tout ce qu'il faut pour qu'on ne doive pas regarder leur conformation comme vicieuse, bizarre, négligée, comme une simple ébauche; c'en est assez pour qu'on ne puisse pas les peindre dans un état de douleur habituel, ni même les déclarer misérables. Ils sont appelés à vivre, non sur terre, mais sur les arbres, et leur poil long, sec, plat et touffu, les défend assez contre le vent; la faculté qu'ils ont de pouvoir supporter des jeûnes d'un mois, est beaucoup plus que suffisante pour obvier à l'inconvénient qui pourroit résulter de leur lenteur à descendre d'un arbre qui ne leur offre plus de pâture, et en escalader un autre.

La longueur de leurs ongles crochus, par lesquels ils se suspendent aux branches, tantôt pour se laisser tomber de moins haut, tantôt pour varier leurs attitudes, tantôt pour se reposer, fait de la cîme d'un grand arbre une habitation commode pour eux ; ne devant pas broûter l'herbe, n'ayant que des feuilles ou des baies à arracher, et rien à couper, ils n'ont pas besoin de dents incisives. Les branches sur lesquelles ils s'avancent pour les effeuiller pouvant casser sous le poids de leur corps, il falloit qu'ils pussent tomber impunément, et que par conséquent ils fussent peu sensibles ; un animal doué de peu de sensibilité paroît à nos yeux un être imparfait, triste et manqué ; mais qu'importe, s'il n'est pas fait pour nous plaire ? Celui-ci est si peu sensible, si dur, si vivace, qu'on peut travailler long-temps à sa vivisection avant de le voir mourir. Le corps ouvert et privé de ses viscères, l'animal étend les jambes comme s'il sommeilloit ; et son cœur, comme celui de la tortue, une demi-heure après son extraction, bat encore. Le paresseux a une conformation intérieure qui lui est particulière, et qui est sans doute liée à sa manière d'être. Il est le seul ruminant connu, non bisulce sans cornes, sans incisives, et à intestins courts ; il n'a qu'un seul orifice extérieur pour les parties de la génération, la vessie et le rectum. A l'ouverture de l'abdomen de l'unau, on trouve une grande panse qui en occupe la plus grande partie ; on reconnoît un autre estomac plus petit qui est placé sur la panse. Le duodenum sort de la partie antérieure du dernier estomac, en faisant plusieurs sinuosités. Les parois intérieures de la panse et des estomacs sont lisses ; l'unau n'a à la place du troisième estomac des ruminans, qu'une poche

ou boursouflure. Les intestins sont courts, sans coecum.

Le foie n'a que deux lobes, l'un fort grand.

La vésicule du fiel manque dans l'ai, la partie inférieure de la rate est fort large et arrondie, la supérieure fort étroite. Les reins ont la forme ordinaire. Chaque poumon ne présente qu'un seul lobe. Le cœur est presque rond, l'aorte produit trois branches. Le cervelet est placé derrière le cerveau. Anfractuosités sur le cerveau, et cannelures sur le cervelet. Dans la femelle deux mamelles, une de chaque côté, sur la poitrine.

Genre 2. Les Fourmilliers, *Myrmecophaga*, sans dents, langue ronde, cylindrique, pouvant s'étendre à volonté; la bouche rétrécie en bec alongé, le corps couvert de poils.

Les fourmilliers se nourrissent de fourmis dont ils brisent les nids avec les ongles; ces insectes s'attachent à leur langue; ces animaux s'apprivoisent, supportent une longue diète; ils dorment le jour, la tête cachée sous leurs bras; ils chassent la nuit; leur toison est très-touffue.

1. Le Fourmillier à deux doigts, *Myrmecophaga didactyla*. Les mains à deux doigts, les pieds à quatre; la queue garnie de longs poils.

Le Fourmillier Buffon, vol. X, p. 144, *t.* 30.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Il marche lentement, appuyé sur ses talons. Le corps jaunâtre, plus petit que dans les autres espèces; le bec plus court.

Le fourmillier simplement dit est beaucoup plus petit que les autres; son corps est long de huit pouces, sa queue de sept; elle est prenante, grosse à la base, rétrécie et nue au bout; le cou

est presque nul; la tête est grosse, le museau conique, moins long que celui du tamanoir et du tamandua; mais l'ouverture de la bouche est plus grande; les oreilles sont courtes et cachées par les poils; les jambes sont hautes de trois pouces; les poils sont doux et soyeux, d'un brun-roux, mêlé de jaune sur le dos, gris sous le ventre.

2. Le Fourmillier tamanoir, *Myrmecophaga jubata*. Les mains à quatre doigts, les pieds à cinq, la queue touffue.

Tamandua guacu Marcg. Bras. 225, *t.* 225.
Le Tamanoir Buffon, vol. X, p. 141, *t.* 29.

On le trouve dans l'Amérique méridionale, et au royaume de Congo, en Afrique.

Il se couvre avec sa queue en dormant, et en l'étendant sur son corps, elle le garantit de la pluie.

La plage pectorale latérale est noire; la queue est très-velue, garnie de longs poils aplatis. Les habitans de l'Amérique mangent sa chair.

Le tamanoir a quatre pieds de longueur, sans la queue qui en a deux et demi; elle est couverte de poils rudes, plats, longs d'un pied, et elle lui sert de parapluie et de parasol; son cou est fort court, sa tête étroite, ses oreilles courtes et rondes, ses yeux petits, sa langue menue, longue de deux pieds, que l'animal replie dans sa bouche, qui s'avance en museau long et grêle; les pieds ronds, les jambes postérieures hautes d'un pied, les antérieures un peu plus longues; pelage gris, mêlé de noir, sur-tout vers la partie postérieure; tache blanche au-dessus de la poitrine.

3. Le Fourmillier tamandua, *Myrmecophaga*

tetradactyla; les mains à quatre doigts, les pieds à cinq, la queue presque nue.

Le Tamandua Buffon, vol. X, p. 144.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Il sort la nuit, dort pendant le jour; lorsqu'il est en colère, il s'arme d'un bâton, et grogne en s'appuyant sur les pieds postérieurs : l'extrémité de sa queue est chauve, sans poils; elle est prenante, elle lui sert à se suspendre aux branches des arbres. La plage pectorale latérale est noire. Il rejette par les narines une portion d'eau après avoir bu.

Le tamandua est beaucoup plus petit que le tamanoir, n'ayant que dix-huit pouces de longueur. Sa queue a dix pouces; son museau est long, grêle, un peu recourbé en-dessous; sa langue, longue de huit pouces, est logée dans un canal creusé dans la mâchoire inférieure; le cou est assez gros, les jambes plus courtes que dans le tamanoir, les poils durs, d'un jaune pâle; la tache de la partie antérieure des flancs est noire.

Les fourmilliers ont le museau long, édenté, la gueule étroite, la langue ronde et longue, qu'ils insinuent dans les fourmillières, d'où ils la retirent chargée de grandes fourmis dont ils font leur principale nourriture; ils ont le corps velu, les ongles longs et recourbés; ils marchent mal, lentement et sur les talons, se défendent couchés sur le dos. On en connoît cinq espèces.

Dans le fourmillier, l'épiploon caché derrière l'estomac a très-peu d'étendue; l'estomac a une figure extraordinaire, il ressemble à un œuf dont le petit bout se trouve au fond du grand cul-de-sac; l'orifice supérieur est placé bien plus près de l'extrémité droite que de la gauche; de sorte que le grand cul-de-sac renferme au moins les deux tiers de la capacité de l'estomac. La partie

qui est entre l'œsophage et le pylore, au lieu de former un angle rentrant, comme dans la plupart des quadrupèdes, forme une convexité. Le canal intestinal varie beaucoup de grosseur; il offre plusieurs étranglemens placés à de petites distances; la dernière portion du canal intestinal est très-grosse en comparaison de la première; elle offre deux appendices plats et oblongs, qui peuvent être regardés comme des cœcum. Ces appendices et les derniers intestins offrent les détrimens des cadavres des fourmis, en petites parcelles sèches, noires, luisantes. Le foie divisé en trois lobes: le lobe moyen est le plus grand; il est divisé en deux parties égales par une scissure: le ligament suspensoire passe dans la scissure, et la vésicule du fiel y est aussi nidulée. La rate longue, plate, mince, est pointue par l'extrémité supérieure, et arrondie par l'inférieure. Les reins, placés vis-à-vis l'un de l'autre, ont une figure fort irrégulière; leur enfoncement et leur bassinet sont fort petits. Le poumon gauche offre deux lobes, le droit quatre. L'aorte fournit de sa crosse trois branches. La partie charnue du diaphragme est fort épaisse. La langue est très-longue, fort étroite et peu aplatie en-dessus et en-dessous; elle tient à deux longs muscles qui s'étendent en arrière, et qui se prolongent jusqu'à la base du sternum; ils servent à retirer la langue. Le voile du palais est plus long que dans les autres animaux. Le cerveau est sans anfractuosités. Quatre mamelons, deux sur la poitrine, saillans, deux à la partie postérieure du ventre. En ouvrant la vulve, on trouve l'urètre au lieu du vagin; car l'urètre s'étend jusqu'au bord de la vulve, et le vagin aboutit à l'urètre; au lieu que dans la plupart des autres quadrupèdes, c'est l'urètre qui aboutit au vagin.

L'entrée de la vulve est commune dans la femelle du fourmillier, à l'urètre et au vagin; on trouve une cloison qui sépare le vagin de l'urètre. La matrice n'a point de cornes; ses trompes formant des sinuosités sur les pavillons qui tiennent aux ovaires.

Genre 3. Les philodotes, *manis*; dents nulles, langue grêle, ronde, susceptible de s'étendre et de se retirer; la bouche rétrécie en bec alongé; le corps couvert en-dessus d'écailles mobiles, osseuses.

1. Le Philodote pangolin, *Manis pentadactyla*; les pieds à cinq doigts, les écailles arrondies.

Le Lézard indien, écailleux Bont. Jav., p. 60.

Pangolin Buffon, vol. X, p. 180, *t.* 34.

On le trouve en Guinée, dans la Chine, dans l'Inde.

Les écailles, dont tout le dessus et les côtés du corps de cet animal sont couverts, ressemblent aux feuilles des calices d'artichaux, mais elles sont brunes, très-dures, et tranchantes dans tout leur contour; la queue même, qui est aussi longue que le corps, en est couverte comme lui, et même plus que lui, l'étant en-dessus et en-dessous. Entre ces écailles sortent çà et là de gros poils roux. L'animal redresse ces écailles tranchantes à volonté, sur-tout lorsqu'il est irrité; dans la frayeur, il se contracte comme le hérisson; sa queue, inférieurement plate, sert de lien ou de cerceau à l'espèce de globe inattaquable et hérissé qu'il forme alors.

Cet animal est doux; il se creuse des terriers où il vit.

Il se nourrit de lézards, de vers, de fourmis et d'autres insectes. Les nègres mangent sa chair.

Sa marche est lente, son cri foible; son corps est fort alongé, presque nu en-dessous; la tête alongée, dont les écailles sont plus petites. La gueule est étroite; le museau presque en bec de canard; la langue longue et vermiforme; les oreilles très-courtes; le cou presque nul; les pieds écailleux, à cinq doigts courts, non séparés, et qu'on ne peut presque compter que par leurs ongles. Sa longueur est de six à huit pieds, la queue comprise.

2. Le Philodote phatagin, *manis tetradactyla*, pieds à quatre doigts, à écailles pointues, à queue très-longue.

Lacertus squamosus peregrinus. Clus. exot., p. 374, *Rai quad., p.* 274.

Phatagin Buffon, vol. X, p. 180, *t.* 34.

On le trouve dans l'Inde.

Le phatagin est beaucoup plus petit que le précédent, il a la queue proportionnellement plus longue; le dessous du ventre est velu; il n'y a aucun poil entre les écailles, elles sont plus petites que celles du pangolin, moins lisses et triacanthes, ou à trois pointes; les pieds, une partie même des jambes antérieures, sont sans écailles, et seulement couverts de poils; le corps est long de quatre pieds six pouces, dont la queue seule occupe trois pieds quatre pouces. Les pieds antérieurs sont à cinq doigts comme les postérieurs; seulement l'ongle du pouce est très-court.

La description que l'on trouve dans le Synopsis quad. de Rai, extraite de l'Ecluse et de Grewe, paroît plutôt appartenir au pangolin.

Les philodotes, ou lézards écailleux, se nourrissent de lézards, de vers, d'insectes; ils marchent lentement; ils se creusent des terriers, cherchent

cherchent leur nourriture pendant la nuit; lorsqu'ils sont en colère, ils redressent leurs écailles; leur queue est grasse, délicate; les écailles sont striées vers leur base; les ongles intermédiaires des pieds de devant sont plus longs; ils les retirent en marchant. Ces animaux ne diffèrent guère des fourmilliers que par leurs écailles.

Les philodotes ont, comme le lézard, la tête petite, le cou court et gros, le corps long, les jambes courtes, la queue fort longue, très-grosse à son origine, convexe en-dessus, plate en-dessous, et terminée en pointe. Le museau est alongé et étroit par le bout; le nez ressemble à celui des chiens; les yeux sont très-petits; les conduits des oreilles se trouvent près des yeux, et n'ont point de conque.

La substance des écailles qui recouvrent le corps et la queue, ressemble à celle de la corne; elles sont fort dures, un peu convexes sur la face extérieure, et concaves sur l'inférieure. La plupart sont terminées en-arrière par une pointe mousse; le côté antérieur tient à la peau. Les écailles des côtés de la queue sont pliées en gouttière sur leur longueur, et appliquées de façon qu'elles forment une arrête. Toutes les écailles ont, sur la partie de la bordure qui n'est pas recouverte, des stries. Remarquez les ongles fendus comme des crampons.

Genre 4. Les Armadilles, *Dasypus ;* nulles dents canines, sept ou huit molaires de chaque côté, courtes, cylindriques; le corps couvert d'une cuirasse osseuse, à zones.

Ces animaux se nourrissent de racines, de melons, de patates, de viandes, de poissons, d'insectes, de vers; ils sortent de nuit, se reposent le jour; ils se creusent des retraites. Ils

sont doux, se garantissent des insultes de leurs ennemis, en se contractant en globe; ce sont des animaux du nouveau continent; les femelles portent tous les mois. On les appelle aussi tatous, cabossons.

1. L'Armadille à douze bandes, *Dasypus unicinctus*, à cuirasse divisée en trois portions, les pieds à cinq doigts.

Kabasson, tatou à douze bandes, Buffon, vol. X, p. 218, *t.* 40.

Originaire d'Amérique.

La cuirasse du dos offre antérieurement sept zones, et neuf postérieurement; il paroît être le plus grand de tous. Sa carapace a vingt-un pouces à elle seule; le museau moins pointu que celui des autres, la tête et les jambes plus grosses; les poils plus nombreux, la queue sans test, les pieds pentadactyles, antérieurement et postérieurement; pièces du casque irrégulières, les autres quarrées.

2. Armadille à dix-huit bandes, *Dasypus octodecemcinctus*; à cuirasse simple ou à un seul bouclier, offrant dix-huit bandes.

Cirquincon, ou tatou à 18 *bandes, Buffon, vol. X, p.* 220.

On le trouve en Amérique.

Il est long de treize pouces, la queue de cinq; la tête comme celle de la belette; ce qui l'a fait nommer tatou belette; les pieds à cinq doigts; les pièces du casque et des cuissards rondes; celles du bouclier, des épaules et du cou, quarrées; celles des dix-huit bandes qui servent de cuirasse, et suppléent sur les reins le bouclier qui y manque, sont ou quarrées ou barlongues; petits carreaux en six anneaux sur la première

moitié de la queue; le reste couvert de petites écailles irrégulières.

3. L'Armadille à six bandes, *Dasypus sexcinctus*, la cuirasse à six bandes, les pieds à cinq doigts.

Armadillo seu tatou Clus., *exot.* 330.

Encoubert, ou tatou à six bandes, Buff., *vol. X*, *pag.* 209, *tab.* 42.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Sa chair est bonne à manger. Il se nourrit de melons et d'autres fruits, de patates et autres racines; il est très-nuisible aux plantations. Le cou est aussi couvert d'un bouclier. Sa verge est spirale; le gland en est plat et échancré.

L'encoubert a les oreilles nues, la queue conique, grosse à son origine, presque aussi longue que le corps, et terminée en pointe osseuse comme son enveloppe; mosaïque du casque et du bouclier, exprimant des pentagones et des exagones, avec un ovale au milieu de chacun, celles des bandes représentant des quarrés; petits poils blanchâtres sortant de la membrane qui unit les bandes, lesquelles sont jaunes, roussâtres. Longueur de quatorze pouces.

4. L'Armadille à huit bandes, *Dasypus octocinctus*, à deux boucliers, à huit bandes.

Tatouette, ou tatou à huit bandes, Buff., *vol. X*, *p.* 212.

On le trouve au Brésil.

Plus petit que l'encoubert, long de dix pouces, queue de neuf; les jambes assez hautes à proportion de la taille, ayant trois pouces de hauteur; pieds antérieurs à quatre doigts, les postérieurs à cinq; la tête petite, le museau pointu, les oreilles droites, le casque et les boucliers semés

de petites lentilles blanches et saillantes; huit bandes à compartimens de triangles aisés à briser; le test de la queue divisé en huit anneaux; les écailles d'un gris de fer, peau du ventre blanche; chair blanche et estimée.

5. L'Armadille à neuf bandes, *Dasypus novemcinctus*, à deux boucliers, à neuf bandes, les mains à quatre doigts, les pieds à cinq.

Tatus Gesner, quad., *p.* 935.

Cachicame, ou tatou à neuf bandes, Buff., *vol. X*, *p.* 215, *t.* 37.

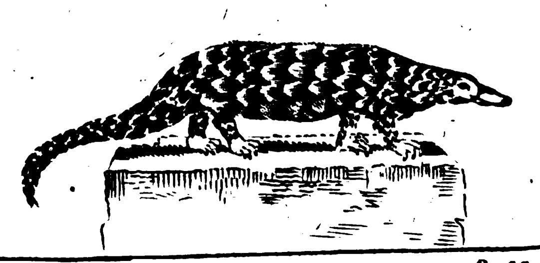
On le trouve dans l'Amérique méridionale. On mange sa chair.

Le cachicame est absolument semblable au précédent, si ce n'est qu'il a une bande de plus, et sa queue à douze anneaux; elle est longue de plus d'un pied, et le corps de près de deux.

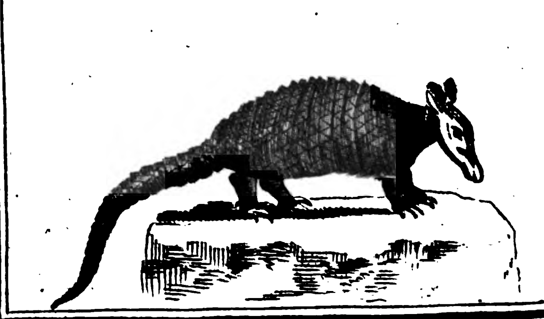
Les armadilles, ou tatous, sont des animaux qui n'ont que des dents molaires, et dont le corps est couvert d'un test osseux et comme cuirassé; ce test est divisé en plusieurs parties sur le tronc, l'antérieure, la postérieure, et l'intermédiaire : les deux premières, l'une sur les épaules, l'autre sur les reins, sont deux espèces de boucliers osseux qui prêtent peu, étant composés de pièces unies par symphise; mais la troisième partie, ou la cuirasse, placée entre ces deux boucliers, est composée de plusieurs bandes transversales, étroites, jointes par une membrane qui leur donne la liberté de glisser les unes sur les autres. La tête, le cou, le dos, les flancs, la queue, sont couverts de ce test : ainsi, la gorge, la poitrine et le ventre restent seuls à nu, n'étant couverts que d'une peau grenue comme celle d'un dindon plumé, sur laquelle on voit çà et là quelques poils. Le nombre des bandes



LE TAMANOIR *P. 124. 2.*



LE PANGOLIN *P. 127. 6.*



LE CACHICAME *P. 132. 5.*

placées entre les deux boucliers, varie suivant les espèces et indépendamment de l'âge : plus elles sont nombreuses, plus l'animal a de facilité à se contracter en boule ; les boucliers, et chacune des pièces de la cuirasse, offrent un dessein de mosaïque exprimé par la suture de toutes les petites parties dont ils sont composés, et le tout est recouvert d'un cuir mince et transparent, qui fait sur cette mosaïque l'effet d'un vernis. Ces animaux s'élèvent facilement, même dans les climats tempérés ; ils sont doux, marchent vîte, mais ne peuvent ni courir, ni monter sur les arbres : la seule ressource d'un tatou poursuivi est de s'enfuir vers son terrier, s'il en est à portée ; sinon, de s'ouvrir une route perpendiculaire dans la terre, ce qui est pour lui l'affaire d'un moment. Si on l'atteint, il se contracte en boule, et on peut le prendre et l'emporter ainsi : l'homme le plus fort a bien de la peine à vaincre la résistance, l'action des muscles, qui agissent pour le maintenir dans cette attitude. S'il est près d'un précipice au moment où son ennemi arrive, il s'y laisse rouler sans se blesser ; si on le joint avant qu'il soit entièrement logé dans la terre, et qu'on le prenne par la queue pour le faire sortir, la queue reste à la main, l'animal se fixant fortement à son terrier, en se gonflant pour en remplir mieux la capacité. On assure que les tatous produisent tous les mois quatre petits ; cette prodigieuse fécondité dans des quadrupèdes qui ne sont pas très-petits, et le peu de durée qu'elle laisse à la gestation, sont trop étonnantes pour ne pas les rendre suspectes. La vérité est, suivant l'assertion de Laborde, que les tatous font leurs petits dans la saison des pluies ; ce qui n'indique qu'une portée par an.

Tous les tatous sont originaires d'Amérique.

Ainsi, Linné, trompé par la phrase de Seba, relativement au kabosson, a eu tort de le regarder comme indigène en Afrique.

Les caractères spécifiques tirés du nombre des bandes, seront peut-être un jour regardés comme fautifs, si, comme l'a soupçonné Buffon, les femelles ont un plus grand nombre de bandes que les mâles.

Dans le cachicame, la mâchoire inférieure est étroite, arrondie par le bout, et plus courte que la supérieure. Le groin forme une face fort inclinée, sur laquelle se trouvent les ouvertures des narines. La peau non couverte du test comme celle du ventre, etc., est parsemée de tubercules, dont il sort de petits bouquets de poils ; on n'observe aucun vestige de moustaches.

L'estomac est placé à gauche, et le foie entièrement à droite. Il n'y a point de cœcum ; la partie du canal intestinal qui tient lieu de colon, forme un arc de cercle dans le côté droit : l'estomac a un grand cul-de-sac ; sa partie moyenne est aussi fort ample ; mais la partie droite a à proportion beaucoup moins de diamètre, et ne forme point d'angle sur sa petite courbure, comme l'estomac de la plupart des quadrupèdes. Cette partie droite est compacte, et semble être composée de membranes fort épaisses : à l'intérieur de la paroi de cette partie droite, on remarque quelques plis semblables à ceux de la caillette des ruminans ; ils s'étendent depuis l'œsophage vers le pylore. Le canal intestinal ressemble beaucoup à celui du fourmillier, excepté les appendices qui manquent à celui du cachicame ; la première partie de ce canal intestinal a peu de diamètre ; elle forme sur la longueur de trois pieds, des sinuosités, des

coudes et des étranglemens, à des petites distances les uns des autres.

Le foie n'est composé que de deux lobes; l'un beaucoup plus grand que l'autre, et placé derrière le milieu du diaphragme; le petit lobe se trouve à droite du grand; celui-ci est distingué en trois parties, par une grande et une petite scissure; la petite est à-peu-près au milieu du lobe, à l'endroit du ligament suspensoire, et ne pénètre que dans la face externe du foie; la grande scissure est à gauche de la petite, et la vésicule du fiel se trouve incrustée au milieu de la partie droite du grand lobe dont il s'agit; le petit a, vers sa racine, un prolongement que l'on pourroit prendre pour un troisième lobe.

La rate est oblongue, plus épaisse et beaucoup plus large à sa partie inférieure que dans le reste de sa longueur.

Le rein droit est placé un peu plus en avant que le gauche. Le centre nerveux du diaphragme est très-grand. Le poumon droit est divisé en trois lobes rangés de file; le postérieur à-peu-près aussi grand que les deux autres: le poumon gauche a deux lobes, à-peu-près d'égale grandeur.

Le cœur, dirigé directement à gauche, est de forme alongée. La langue, qui est longue, pointue, couverte de papilles très-courtes, est parsemée de petits grains blancs sur ses parties antérieures et moyennes; l'épiglotte est grande et fort échancrée à son extrémité. Le palais est traversé par quatre larges sillons transversaux. La vessie est grande. La vulve fort saillante; les parois internes du vagin sont lisses; la matrice sans cornes ressemble à celle des singes; elle n'a que des trompes; les ovaires sont très-rapprochés de la matrice.

Le cachicame n'a ni dents incisives ni canines; les mâchelières varient en nombre, depuis vingt-huit jusqu'à trente-deux, suivant les sujets; seize dans chaque mâchoire, huit de chaque côté; elles sont courtes et à-peu-près cylindriques, terminées les unes par une pointe, les autres par deux.

Genre 5. Le Rhinoceros, *Rhinoceros*, corne solide, durable ou non caduque, conique, posée sur le nez, sans adhérence aux os.

Première espèce. Le Rhinoceros à une corne, *Rhinoceros unicornis.*

Rhinoceros Gesner, quad., p. 842, *Rai, quad., p.* 122.

Buffon, tom. XII, f. 7, *supplém. in*-12.

Il habite entre les tropiques, dans les terreins marécageux; c'est le réem de Job. Il paroissoit souvent dans les combats, à Rome; mais on l'a long-temps perdu de vue en Europe, jusqu'au seizième siècle. Il se nourrit de branches d'arbres, de plantes épineuses; il se vautre avec plaisir dans la fange, les mares. Cet animal doux s'apprivoise jusqu'à un certain point; mais si on le fatigue, il devient furieux, et, dans sa colère, il abat avec fracas tout ce qui est à sa portée, renverse des arbres, etc.

Le jet de son urine est en-arrière; il s'accouple à reculons; la femelle ne met bas qu'un petit. La vue de cet animal est foible, mais il a l'ouïe et l'odorat excellens. Nous avons vu vivant à Lyon, un jeune Rhinoceros aprivoisé: la figure des supplémens de Buffon est conforme à celle qu'en dressa dans le temps un de nos meilleurs dessinateurs.

Sa stature approche de celle de l'éléphant, mais ses jambes sont plus courtes ; il lui cède en sagacité et en docilité ; son analogie avec le cochon, sur-tout avec celui d'Ethiopie, est marquée par le grognement, les mœurs, et même par la forme.

Sa peau sans poils est si dure, qu'elle renvoie les balles et les flèches. Les oreilles et la queue sont un peu velues. Les sutures ou rides transversales profondes sont, 1.° à la partie postérieure de la tête ; 2.° sur les épaules ; 3.° sur le ventre, au-devant des cuisses ; 4.° sur les cuisses. La chair est spongieuse, pesante, à peine mangeable. La langue est molle ; la corne a des crins à sa base, elle est formée par des fibres adossées ; elle est un peu courbée, conique, pointue : on en connoît de longues de trois pieds, larges à leur base de six pouces. L'adulte n'a point de dents antérieures ou incisives, mais les jeunes en ont de très-écartées ou solitaires entr'elles. Trois ongles à chaque pied ; la queue effilée, plus courte que les jambes.

Le rhinoceros à une seule corne est le plus anciennement connu, et, à ce qu'il paroît, le seul qui se trouve en Asie. Cet animal a sept pieds de hauteur, douze de longueur, et autant de circonférence, en le mesurant au milieu du ventre ; il est moins éloigné de l'éléphant par la masse que par la hauteur, car il a les jambes beaucoup plus courtes. Il est, avec l'hippopotame, le second des quadrupèdes par la taille. Son nez est muni d'une corne conique, très-dure, pleine, et dont la pointe est un peu tournée en-arrière, arme terrible par sa force et sa position : aussi les animaux les plus voraces n'osent-ils l'attaquer. Il a les yeux très-petits

et placés fort bas, et ce n'est pas là l'organe qui lui sert le mieux; il a l'ouïe et l'odorat très-fins; ses oreilles sont larges, minces au bout, comme étranglées à leur base, et les narines sont presqu'au bout du museau. Sa mâchoire supérieure avance devant l'inférieure, et sa lèvre est mobile et terminée par une appendice pointue, avec laquelle il cueille l'herbe et les sommités des arbrisseaux à poignée. Il a de chaque côté de chaque mâchoire, sept dents, et tous les naturalistes ont regardé jusqu'ici les deux premières de chaque mâchoire comme deux grandes incisives, écartées et placées à ses angles, au lieu d'être au milieu du devant, comme dans les autres animaux. Son cou est gros, court, et environné de deux bourrelets formés par des plis de la peau; celle-ci en forme encore d'autres plus grands, en se renversant sur elle-même au-dessus des épaules, avant et après la croupe, au-dessus de la cuisse et de la jambe; elle est d'un gris plus ou moins noirâtre, très-dure, très-épaisse, et couverte de tubercules dont les plus gros sont sur les épaules et la croupe; mais elle est d'une couleur de chair rembrunie, douce et flexible entre les plis; ce qui facilite les mouvemens de l'animal. Sa queue est assez menue, elle n'a que seize à dix-huit pouces de longueur, et elle est terminée par quelques gros poils courts; on n'en voit aucun sur sa peau, excepté quelques soies noires, longues d'un pouce, éparses sur les bords de ses oreilles, et autour de la base de sa corne. Il naît de la grosseur d'un dogue puissant, et cependant il n'a encore que le rudiment de sa corne, dont l'accroissement est si lent, qu'à deux ans elle n'a qu'un pouce neuf à dix lignes; trois pouces à six ans, devant arriver à la longueur de deux à trois pieds,

Cet animal n'est pas carnassier, et, à proprement parler, il n'est point féroce; mais il est brutal, fantasque, brusque dans ses mouvemens; il ne montre aucune intelligence; il vit solitaire, s'apprivoise difficilement; il n'attaque ni l'homme, ni les animaux, à moins qu'on ne l'ait irrité; alors il est d'autant plus redoutable, que sa peau résiste à l'arme blanche et au coup de fusil, les lingots ne la pénétrant pas en entier, et les balles s'aplatissant sur elle, si ce n'est sous le ventre et autour des yeux et des oreilles. Malgré sa masse énorme et son air lourd, il court aussi vîte qu'un cheval; mais comme il ne voit guère de côté, et ne sait pas se détourner quand il va vîte, on peut lui échapper par un crochet fait à propos: alors il paroît furieux, il casse les branches qu'il rencontre; avec sa corne il fait sauter les pierres en l'air; il sillonne profondément la terre, avec son museau, et en lance les mottes à la ronde. Il n'a pour cri qu'un grognement plus fort que celui du cochon. On croit qu'il vit soixante ou soixante-dix ans. Les Indiens estiment sa chair, et ils emploient sa peau à divers usages; ils font même un très-grand cas de sa corne, et de presque toutes ses parties, comme médicamens sur-tout anti-vénéneux: propriété chimérique.

Deuxième espèce. Le Rhinoceros à deux cornes, *Rhinoceros bicornis.*

Buffon, supplém. tom. XII, t. 6, Sparmann, voyage.

On le trouve en Afrique.

Son squelette est très-commun en Tartarie et en Sibérie, et même en Russie. Pausanias et Martial en ont parlé; on le voit gravé sur

les médailles de Domitien ; Cosme en a fait mention au sixième siècle. C'est une espèce distincte, non seulement par les cornes, mais par la peau, qui n'est point raboteuse et ne marque pas les cuirasses et le caparaçon de la première espèce.

La chair est analogue à celle du porc ; les viscères ressemblent à ceux du cheval ; le foie n'offre point de vésicule du fiel ; la mâchoire sans dents incisives.

La seconde corne croît un peu au-dessus de l'autre, sur le front.

Le rhinoceros à trois cornes est très-rare.

La peau de cette espèce est moins dure, la balle de plomb la pénètre facilement ; des ligamens et plusieurs muscles servent à relever, dresser les cornes : ces muscles relâchés, les deux cornes peuvent se heurter ou tomber de côté.

La seconde espèce diffère par ses deux cornes mobiles, par sa peau tendue comme celle du bœuf, au lieu d'une peau repliée sur elle-même, de manière à représenter une selle sur un grand caparaçon qui recouvriroit l'animal. La double corne ne peut être regardée comme une variété d'âge, puisque les plus jeunes d'Afrique ont cette double corne comme les plus âgés, tandis que les plus vieux des Indes l'ont constamment unique.

La double corne est si bien un caractère des rhinoceros d'Afrique, que les habitans de ces contrées ne savent ce qu'on veut leur dire lorsqu'on leur parle d'un rhinoceros à une corne. Vouloir attribuer à l'influence du climat ces deux cornes et la différence dans la peau, c'est vouloir rejeter les espèces les plus reconnues sur lui ; alors les représentans du chat, du tigre, du lion, trouvés en Amérique, ne seroient que

des variétés produites par l'influence du climat. La peau du rhinoceros a deux cornes, ne forme aucun des vastes plis par lesquels se reploie celle de l'autre, et il n'en a pas besoin pour la liberté de ses mouvemens; cette peau étant moins dure et moins roide, non-seulement les lingots de fer, mais même les balles de plomb alliées d'étain, les flèches, les sagaies la percent. Les deux sexes ont la double corne, et elles paroissent toutes deux en même temps dans le jeune animal. La première est toujours la plus grande, elle est placée sur le nez; la seconde est un pouce plus haut, c'est-à-dire, entre les yeux et la partie antérieure de l'os frontal; ces cornes ne sont point fixées aux os de la tête auxquels elles correspondent; l'animal les remue à volonté; elles sont attachées par des ligamens, des muscles, et avec tout l'appareil des parties mobiles.

Les viscères du rhinoceros ressemblent beaucoup à ceux du cheval; l'estomac ressemble plus à celui de l'homme ou du porc, qu'à celui du cheval; il avoit quatre pieds de long et deux pieds de diamètre; à ce viscère tenoit un tube intestinal de vingt-huit pieds de long et de six pouces de diamètre. Ce canal étoit terminé à trois pieds et demi du fondement, par un large cœcum, si on peut appeler ainsi un organe qui, à son extrémité supérieure, avoit autant de largeur que l'estomac, c'est-à-dire, deux pieds, et qui avoit plus du double de longueur; il suit, l'espace de huit pieds, l'épine du dos, après quoi il se contracte en un rectum de six pouces de large et d'un pied et demi de long. Les reins avoient un pied et demi de diamètre; la rate avoit à peine un pied et demi de large, mais quatre pieds de long pleins; le cœur un pied et demi de long, et autant de large. On remar-

quoit une incision au lobe droit des poumons, mais il étoit sous d'autres rapports indivis et entier; il avoit deux pieds de long; le gauche étoit subdivisé en deux lobes, dont le plus petit étoit voisin de la base du cœur. Le foie mesuré de droite à gauche, avoit trois pieds et demi de large; mais en le mesurant de haut en bas, dans la situation où il est pendant lorsque l'animal est sur pied, il a deux pieds et demi. Il étoit formé de trois lobes plus grands, parfaitement distincts, presqu'égaux en grosseur, et d'un petit lobe qui s'élevoit environ d'un pied sur le côté concave du foie, au milieu de son bord supérieur. On ne voyoit point de vésicule du fiel, ni rien qui l'annonçât: en cela le rhinoceros ressemble au cheval. L'estomac ouvert ne renfermoit que des petits tronçons de racines, de petites branches d'arbres, des fragmens de plantes grasses. La langue du rhinoceros est unie et fort douce: ainsi il ne tue pas en léchant. Les lèvres extrêmement dures coupent les sommités des rameaux avec la plus grande facilité. Le cerveau est très-petit relativement à la grandeur de l'animal; car la cavité du crâne ne contenoit qu'une pinte de liquide; tandis que la boîte osseuse de l'homme en contient une pinte et demie de Paris. La membrane pituitaire a une très-grande étendue.

Genre 6. Eléphant, *Elephas L.* Nulles dents antérieures incisives aux deux mâchoires.

Les canines ou défenses, deux à la mâchoire supérieure; elles sortent hors de la bouche, très-alongées; elles manquent à la mâchoire inférieure.

La lèvre supérieure terminée par une longue trompe qui tient lieu de main.

Le corps presque dénué de poils.

1.re L'Eléphant très-grand, *Elephas maximus Rai, quad.* 131.

Elephantus Jonston, quad. p. 30, *tab.* 7, 8, 9.

Gesner, quad. 377.

L'Eléphant Buffon, Hist. nat., tom. XI, p. 1, *t.* 1.

Il habite les régions les plus chaudes de la zone torride de l'ancien continent; il préfère les lieux bas, marécageux, le long des fleuves. On croit que c'est le Behemot de Job.

Il mange les rameaux des arbres, les feuilles, les fruits des orangers, du musa, des cocotiers, de la guillandine.

Il ravage les terres à riz, en dévore l'herbe et le grain. Il aime la société avec ses semblables. C'est un animal de grand appétit; il vit très-long-temps; il est docile, et quoique son cerveau soit petit, il est très-prudent. Sa trompe, qui se replie à volonté, qui est très-sensible, capable de saisir tous les corps, de s'étendre et de se raccourcir, et qui est terminée par un doigt mobile, lui tient lieu de main, d'odorat et de tact; c'est par son canal qu'il pompe sa boisson; il s'en sert pour la verser dans la bouche, et pour y porter ses alimens; elle est aussi une de ses armes les plus redoutables; aussi périt-il bientôt, si on la lui coupe.

L'éléphant endormi craint les souris qui peuvent s'introduire dans sa trachée-artère, ou canal de la respiration. Le jet de son urine est en-arrière. La femelle se couche sur le dos pour

recevoir le mâle; elle porte un an. Le petit éléphant tète comme les autres quadrupèdes, en suçant les mamelons de sa mère avec les lèvres.

La force de ce quadrupède est prodigieuse; il porte des maisons; son conducteur s'assied sur son cou; quoique lourd, sa marche, vu sa grandeur, est assez accélérée. Il nage avec la plus grande facilité. Les Indiens s'en servent encore, comme les anciens, pour la guerre; mais l'usage de la poudre à canon l'a fait abandonner. On le rend furieux en le blessant sur la nuque; il est même facile de le tuer, en plongeant un instrument tranchant entre la première et la seconde vertèbre du cou.

C'est le plus grand des quadrupèdes; on en a vu pesant 4,500 livres.

Le corps est cendré, rarement rougeâtre, fauve ou blanc; les poils sont peu nombreux; la trompe est aplatie en-dessous et tronquée à la pointe; les yeux petits; les défenses placées sur les côtés de la mâchoire supérieure, sortent en avant comme deux cornes, et se recourbent un peu en-haut; c'est ce qu'on nomme ivoire, formé par des fibres osseuses entrelacées. Ces défenses sont si grosses, qu'elles pèsent quelquefois 150 livres. Les oreilles sont très-grandes, un peu pendantes, dentelées; la peau est calleuse, et quoique très-épaisse, elle cède cependant au coup des balles à fusil; elle est assez sensible pour que l'animal soit fatigué par les piqûres de mouche: les deux mamelles sont placées à côté ou près de la poitrine; les ongles terminent les sommets des cinq lobes des pieds; les genoux sont flexibles, ou se plient aisément à la volonté de l'animal; le cou est court.

On trouve très-communément dans les zones les plus septentrionales, sur-tout en Sibérie, des

des squelettes d'éléphant ensevelis sous des dunes de sables, même en Amérique : on en a trouvé en Allemagne, en France et en Pologne. Les pieds sont recouverts d'un cuir calleux, qu'on peut enlever tout entier comme un soulier, ou comme la sole du cheval. Par cette considération, on pourroit rapprocher l'éléphant des bellues, du cheval. Mais comme les cinq lobes des pieds de devant, et les quatre des pieds de derrière sont ongulés, on a cru devoir le placer avec les *brutes*, *BRUTA*; d'autant plus que les mamelles sont placées aux aisselles des jambes antérieures.

Les ouvrages à consulter sur l'éléphant, sont l'*Eléphantographie* de Pierre G. C., Leipsic, 1723.

On en trouvera l'anatomie dans la bibliothèque médecinale de Dublin, 1681. Voyez aussi Pierre Gilli, nouvelle description de l'éléphant, à la fin de l'histoire des animaux d'Ælien, à Lyon, 1565, *in*-8.°, *de la page* 497 à 525.

François Serao, opuscules de physique, *Naples*, 1666, *in*-4.°, *de la p.* 1, *à* 62, *tab.* 1.

L'éléphant, cet énorme quadrupède, a cinq doigts, que la dissection seule peut faire voir. Ils sont renfermés dans un gros pied, au bout duquel on aperçoit cependant cinq ongles joints ensemble par une peau racornie; il n'a aucunes dents incisives; mais il a plusieurs molaires et deux canines supérieures, recourbées en-haut, et dont la longueur varie : elle va jusqu'à six pieds six pouces. Entr'elles est placée la trompe, production du nez; les oreilles sont grandes et larges, la hauteur de l'éléphant adulte varie de 10 à 16 pieds. Cet animal est frugivore, ne rumine point; il est doux et modéré, mais il paroît se souvenir des injures.

On connoît sa force prodigieuse. Il enlève par la seule succion avec sa trompe 200 livres. Malgré sa corpulence massive, il atteint aisément le meilleur coureur. Le rut est de quatre à cinq semaines, l'accouplement s'opère en secret et à l'écart, et jamais dans l'état de domesticité : aussi n'a-t-on rien de bien certain sur la durée de la gestation ; on la croit de neuf mois, à en juger par l'époque de l'évasion des femelles, qui vont trouver les mâles dans les bois, rapprochée de l'époque de leur accouchement à l'étable, où communément elles reviennent bientôt. La femelle met bas un seul petit, qui en naissant est déjà de la taille d'un sanglier : à six mois, il est déjà plus gros qu'un bœuf ; et il croît jusqu'à 16 ou 18 ans selon les uns, jusqu'à 30 selon d'autres. Sa vie est de 80 à 100 ans selon les uns, de 150 à 200 ans selon d'autres. En domesticité, il mange environ 100 livres de pain par jour ; on en a nourri un à Naples pendant 14 ans, et on lui donnoit chaque jour deux ou trois cents livres de paille, trente livres de pain, deux de beurre, deux de sucre, avec quatre à neuf cents pintes d'eau, selon la saison.

L'éléphant mâle que nous avons observé pendant un mois à Lyon, n'avoit que sept pieds de hauteur ; ses défenses ne faisoient saillie hors des lèvres, que de deux pieds et demi. Cet animal étoit très-doux ; il reconnoissoit ceux qui le visitoient ; sur-tout les personnes qui lui apportoient régulièrement des fruits ; aussi-tôt qu'il les voyoit entrer, il s'approchoit, et alloit fouiller adroitement dans leur poche, pour pincer avec sa trompe les pommes, dont il étoit sur-tout friand. Il débouchoit avec une étonnante dextérité une bouteille,

pour peu que le bouchon fît saillie au-dessus du goulot. Il se balançoit perpétuellement d'une manière singulière. Comme nous le visitions chaque jour, et que nous lui donnions toujours quelque friandise, il nous caressoit en passant très-doucement le doigt de sa trompe sur nos mains ; et ses caresses étoient plus vives lorsque nous lui montrions la bouteille pleine de vin, qu'il aimoit beaucoup.

La description anatomique de l'éléphant, proposée par Perraut, fut faite sur un sujet mort à l'âge de 17 ans, haut de sept pieds et demi, et huit pieds et demi de longueur, depuis le front jusqu'à l'origine de la queue. L'épiploon ne s'étendoit sur les intestins que jusqu'à la moitié du ventre ; une portion du colon, longue de trois pieds, du diamètre de deux, couvroit presque tous les autres intestins. La première portion du cœcum se trouve dans le côté gauche, l'origine du colon étant dans ce même côté. Cet intestin, le colon, après s'être rétréci, se rélargit, mais en perdant une partie de sa grosseur. Les membranes des intestins grêles sont très-épaisses ; le colon offre une large bande tendineuse et longitudinale. Longueur des intestins grêles, trente-huit pieds ; des gros, vingt pieds six pouces. L'estomac a peu de diamètre, il en a moins que le colon ; car son diamètre n'est que de quatorze pouces dans la partie la plus large ; il a trois pieds et demi de longueur ; l'orifice supérieur est à-peu-près aussi éloignée du pylore que du fond du grand cul-de-sac, qui se termine en une pointe composée de tuniques beaucoup plus épaisses, que celles du reste de l'estomac. Il y a au fond du grand cul-de-sac plusieurs feuillets épais d'une ligne,

larges d'un pouce et demi, et disposés irrégulièrement. Le reste des parois intérieures est percé de plusieurs petits trous et par de plus grands, qui correspondent à des grains glanduleux. Le foie est partagé en deux lobes, dont le droit est un peu plus grand que le gauche; celui-ci ne s'étend guère au-delà du milieu de la région épigastrique; sa partie convexe est attachée au diaphragme, par un fort ligament, large de quatre pouces. Ce viscère est en-dehors d'un vert fort brun, et au-dedans de couleur cendrée. Sa substance est dure, sèche. On ne trouve point de vésicule du fiel. Le pancréas a deux pieds de longueur sur trois pouces de largeur. L'uretère, dans la partie cave du rein, est partagé en plusieurs petits canaux, qui s'élargissent par le bout, faisant chacun comme un entonnoir qui embrasse chaque mamelon du rein, ainsi qu'il se voit dans l'homme. Les glandes rénales placées entre le rein et la veine cave, sont longues et étroites: leur substance est solide sans aucune cavité, leur couleur d'un jaune pâle. Chaque poumon n'offre qu'un lobe; le gauche est le plus long et le plus épais. Le cœur rond a un pied en tous sens. La langue pointue a plusieurs papilles molles et souples, beaucoup plus grandes vers sa racine que sur le bout; l'épiglotte est petite et moins ferme que dans les autres animaux. Le cerveau, très-petit, a des anfractuosités, et recouvre le cervelet, qui est plus grand que dans tout autre animal; cependant le cerveau et le cervelet mis ensemble, n'ont que huit pouces de longueur et six pouces de largeur: ils ne pèsent que neuf livres.

On n'a trouvé que deux mamelles situées sur la poitrine, une de chaque côté; les mamelons sont fort petits. Les parties de la génération

sont petites à proportion du corps ; la verge ressemble à celle du cheval ; il n'y a point de scrotum. La vulve est placée presque au milieu du ventre, à plus de deux pieds de distance de l'endroit où elle se trouve dans les autres animaux : le clitoris s'étend le long de cet espace sous le vagin ; il a deux pouces de diamètre : le vagin s'étend en arrière depuis la vulve jusqu'au pubis, au contraire de la direction que cette partie a en-avant dans les autres animaux : ses parois intérieures sont fort lisses ; les bords de l'orifice de la matrice avancent dans le vagin de deux pouces ; le col de la matrice est, pour ainsi dire, fermé par deux valvules sigmoïdes ; le corps de la matrice est ovale, il a un pied et demi de longueur sur dix pouces de largeur, les trompes n'ont que deux pouces, le diamètre du pavillon est de quatre pouces. Les ovaires sont peu volumineux. Les os du crâne sont excessivement épais, principalement l'os du front, qui a jusqu'à six pouces huit lignes d'épaisseur : il y a dans ces os une substance très-spongieuse, composée de plusieurs grandes cellules recouvertes en-dedans et en-dehors par une table très-mince, épaisse d'environ deux tiers de ligne.

Genre 7. Les Lamantins, *Trichecus*, *L.*, sans dents antérieures (dans l'adulte), les canines supérieures solitaires, les molaires de chaque côté, formées par un os comme ciselé, le corps alongé, les lèvres doubles, les pieds postérieurs comme réunis en nageoire horizontale.

Ces animaux sont habitans des mers, ils se nourrissent d'algues, de corallines, de testacées.

1.° Le Lamantin morse, *Trichecus rosmarus*, à dents canines supérieures écartées, saillantes en-dehors.

Rosmarus Jonston, pisc., *t.* 44.

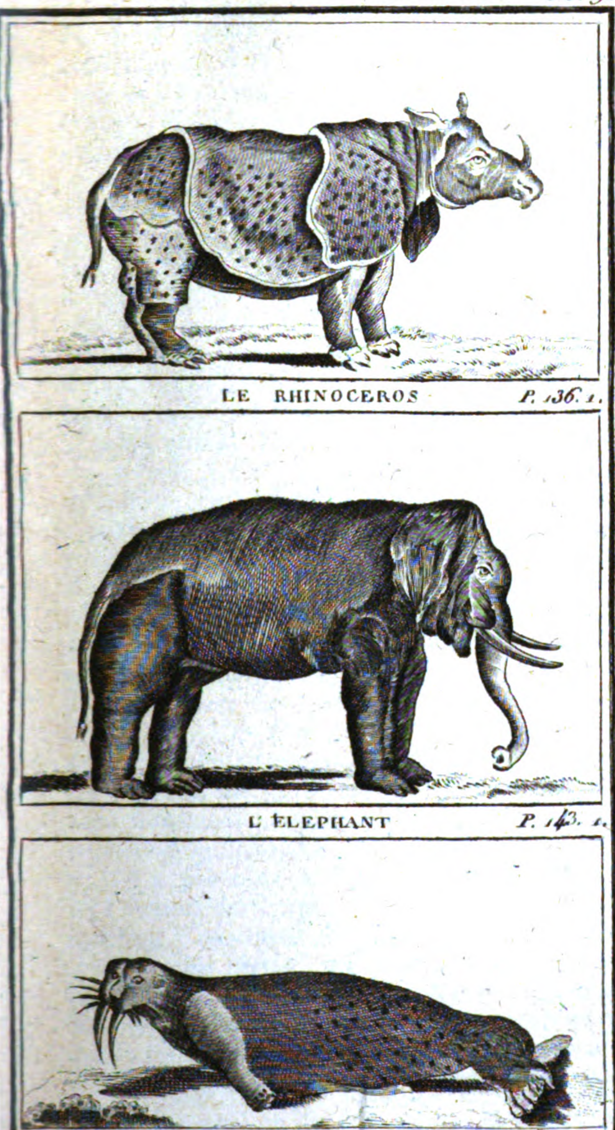
Equus marinus, seu Hippopotamus, falso dictus Rai, quoad. 191.

Mors, seu Morss. rosmarus, Gesn. aq. 211.

Mors Buffon, vol. XIII, pag. 358, *t.* 54.

On le trouve dans les mers du nord, à l'embouchure des grands fleuves. Il mugit comme un bœuf; il ronfle en dormant. Sa longueur va à dix-huit pieds. Il va par troupe, se bat avec courage contre ses ennemis. Les dents antérieures sont au nombre de deux à la mâchoire supérieure, mais elles sont petites, ne se renouvellent pas après leur chûte. Les canines, très-écartées, pointues, finement striées, pesant trente livres, ressemblent par leur dureté et leur blancheur à l'ivoire, mais elles jaunissent plus difficilement; elles sont formées par des fibres entrelacées: le noyau est roussâtre. On voit à chaque mâchoire de chaque côté quatre dents molaires aiguës, marquées d'une fossette derrière leur pointe; les moustaches sont diaphanes, grosses comme des tuyaux de paille. Les narines sont taillées en demi-lune; le cou est épais; les pieds ont cinq doigts garnis d'ongles courts. Les Russes, et même à présent les selliers français se servent du cuir pour faire les soupentes des voitures. Le squelette de cet animal est ce qu'on appelle le mamotovacost. On le trouve par parties isolées dans les sables.

Le morse ou vache marine, a la tête presque ronde, obtuse, assez semblable à celle d'un éléphant qui n'auroit ni trompe ni oreilles, présentant de même à la mâchoire supérieure deux grandes défenses, mais entièrement dirigées vers le bas. Le nez moins élevé et ressemblant au derrière de l'homme; la bouche armée



Pl. 9.

LE RHINOCEROS *P. 136. 1.*

L' ELEPHANT *P. 143. 1.*

LE MORSE *P. 150. 1.*

de huit grosses dents molaires à chaque mâchoire ; les lèvres épaisses, garnies de soies creuses, transparentes, et grosses comme une paille ; les yeux petits, étincelans ; les trous auditifs petits, placés près de la nuque ; le corps épais, sur-tout vers le milieu de sa longueur, s'amincissant beaucoup vers la partie postérieure qui est terminée par une queue très-courte ; la peau épaisse, ridée, semée çà et là de quelques poils courts, roides ; d'un brun jaunâtre, qui pâlit avec l'âge ; les jambes courtes, les pieds élargis vers le bout, et terminés par cinq doigts munis d'ongles courts ; les postérieurs plus larges que les antérieurs, et dirigés en arrière ; le pénil grand. Cet animal arrive à la longueur de quinze à dix-huit pieds, et en a douze à quinze de circonférence. Sa peau a un pouce d'épaisseur, et son lard trois. Ses défenses ont jusqu'à deux pieds de longueur, sans compter six à sept pouces cachés dans l'alvéole, et elles pèsent quelquefois 12, 15 à 20 livres. Autrefois les morses se voyoient rassemblés avec les phoques, en nombreux troupeaux dans les mers du Nord : ils alloient respirer l'air, et peut-être paître et se reposer sur terre. On leur coupoit la retraite vers la mer, on en tuoit un grand nombre, et les premiers tués formoient un rempart qui empêchoit la retraite des autres. Les Anglais en tuèrent ainsi, il n'y a pas plus de 80 ans, jusqu'à 900, en sept heures de temps ; mais cette énorme destruction a tellement diminué l'espèce et écarté les individus restés, qu'on ne les voit plus en troupe dans les lieux fréquentés par l'homme. En Groenland, ils vont plus sur les glaçons que sur la terre ; pour y monter ils s'aident de leurs défenses. La vue de l'homme les fait fuir ;

mais blessés, ils poussent des mugissemens horribles, ils deviennent furieux, ils frappent de tous côtés avec leurs défenses, se secourant les uns les autres. C'est sur-tout dans l'eau, où ils ont plus de mouvement, qu'ils se conduisent ainsi. Ils entourent la chaloupe de leurs ennemis; ils semblent chercher à la percer, à la renverser, à l'aborder. Leurs dents, qui donnent un très-bel ivoire, sont encore plus que leur lard et leur huile, l'objet qui les fait massacrer. On trouve de ces dents et des parties de leurs squelettes assez loin dans les terres, ce qui prouve qu'autrefois plus nombreux, plus tranquilles, moins méfians, ils s'écartoient plus de la mer qu'ils ne le font aujourd'hui. Ils vivent d'algues, de moules, quelques-uns ajoutent, de crustacées et même de poissons. Le mâle est attaché constamment à la même femelle; ils s'accouplent en juin, celle-ci couchée sur le dos, et elle met bas un petit au commencement du printemps.

2. Le Lamantin dugon, *Trichecus dugong. L.*, à dents canines supérieures saillantes, rapprochées.

Le Dugon Buffon, vol. XIII, p. 374, t. 74.

On le trouve dans la mer entre le cap de Bonne-Espérance et les îles Philippines; il est assez ressemblant au morse, mais sa tête est plus pointue, plus étroite; les narines sont plus amples et posées plus haut. Un plan incliné qui pose sur les dents canines, tient lieu d'incisives. Les dents canines nulles à la mâchoire inférieure; deux saillantes recourbées en-dehors à la mâchoire supérieure; les dents molaires plus larges, écartées; quatre de chaque côté à la mâchoire supérieure, trois à l'inférieure; deux mamelles pectorales. Sa chair ressemble assez, pour le goût, à celle du boeuf.

Le dugon est le représentant du morse dans la mer du Sud. Cet animal est peu connu ; c'est sur-tout par ses dents qu'on le distingue du morse, ses défenses étant non-seulement beaucoup plus courtes, mais placées en-devant, l'une auprès de l'autre, et n'ayant que six molaires à la mâchoire inférieure.

3. Le Lamantin manati, *Trichecus manatus*, sans dents canines.

Manatus Rondel, *pisc.* 490.

Lamantin Buffon, *vol. XIII*, *p.* 277, *t.* 57.

1.re *Variété.* L'Austral, *Australis L.*, à pieds tétradactyles, onguiculés.

On le trouve dans la mer d'Afrique et d'Amérique, sur-tout vers l'embouchure des grands fleuves, dans lesquels il pénètre, sans cependant s'éloigner beaucoup de la mer.

Sa longueur est de huit à dix-sept pieds, sa largeur de six à sept. Il pèse de 500 à 800 l. Sa peau est d'un noir cendré. Neuf dents molaires de chaque côté, à chaque mâchoire ; elles sont carrées, recouvertes d'un émail très-dur ; on compte cinquante vertèbres.

2.e *Var.* Le Boréal, *Borealis L.* Ses pieds n'ont ni doigts ni ongles.

On le trouve autour des îles qui sont situées entre l'Amérique et le Kamschatka. Il remonte aussi l'embouchure des grands fleuves. Sa longueur est de vingt-trois pieds ; il pèse 8000 liv. Sa queue, mouillée, paroît roussâtre : elle est noire lorsqu'elle est sèche. Un os continu, sillonné, tient lieu de dents molaires. On compte soixante vertèbres à son squelette.

Cet animal est doux, sensible aux accords de la musique ; c'est le vrai dauphin des anciens. Il mange sans cesse. Les mâles, les femelles et leurs enfans vivent en société.

Monogames, il s'accouplent au printemps, la femelle renversée sur le dos; leur dos, lorsqu'ils paissent, s'élève sur l'eau, chargé d'oiseaux qui béquètent des insectes nidulés dans les rides de la peau. Cet animal mugit comme un bœuf; sa vue est foible, mais son ouïe excellente. Les pieds antérieurs palmés comme ceux de la tortue de mer; une queue horizontale, formée par la réunion des pieds postérieurs; les oreilles nulles; les narines éloignées, régulières; la lèvre supérieure garnie de poils courbés, roides; les deux mamelles sur la poitrine. Sa chair est très-savoureuse. Il est analogue aux phoques et aux cétacées. On peut rapporter à ces animaux une partie de ce que la fable raconte des sirènes.

Le grand Lamantin du Kamschatka, ou le Boréal de Linné, est un animal si doux et si tranquille, qu'il se laisse toucher. Il souffre, sans se retourner, que les mouètes s'établissent sur son dos pour y manger des insectes. Son cuir est épais comme une planche, et paroît à l'extérieur comme une écorce d'arbre; on en fait des nacelles. Il est noirâtre et sans poil, excepté quelques soies rares, roides et courtes, aux narines, et autour des nageoires et de la gueule. La mâchoire inférieure est plus courte que la supérieure, l'une et l'autre munies d'un os continu qui fait l'office de dents. Une membrane cartilagineuse qui peut couvrir l'œil au gré de l'animal. Les bras et les avant-bras longs de deux pieds, formés et articulés comme dans l'homme, mais finissant par le métacarpe, sans ongles ni doigts; la queue épaisse, dure, et d'une substance analogue aux fanons de la baleine. Le pénil long de deux pieds six pouces; le clitoris de six lignes, et presque cartilagineux. Circon-

férence du corps à l'abdomen, de dix-neuf pieds; longueur des intestins, de 78 toises, c'est-à-dire de vingt fois la longueur de l'animal. Hautèur du cœur de vingt pouces six lignes, sur vingt-trois pouces six lignes de largeur; le poids total de huit milliers.

Le grand Lamantin des Antilles, et le grand Lamantin de la mer des Indes de Buffon, ne semblent être qu'une variété de la même espèce de l'austral. Dans celui des Antilles la peau est ardoisée, avec quelques poils de la même couleur; on trouve cinq ongles courts et plats, assez semblables aux nôtres, à chaque main; trente-deux molaires; la taille toujours inférieure à celle du boréal; longueur entre quinze et dix-huit pieds.

Les Lamantins proprement dits, ou les Manatis, loin de fuir l'homme, semblent le rechercher et le suivre. Ils vivent entr'eux en famille; le mâle demeure fidelle compagnon de la femelle; les jeunes, non encore adultes, restent avec leurs pères et mères et les derniers nés. Plusieurs familles ainsi composées se rassemblent, sur-tout en cas de danger; alors ils environnent les petits, ils se prêtent secours les uns et les autres. Ils s'accouplent dans l'eau. Ces accouplemens sont précédés de diverses circonvolutions, agaceries et préludes, indices du sentiment.

Leur graisse peut remplacer le meilleur beurre. Ils ont tous la tête petite, le cou épais et court; le corps gros jusqu'au commencement de la queue; de là il diminue jusqu'à la nageoire, qui la termine en s'épanouissant horizontalement; cette queue n'est point accompagnée, comme dans les phoques, par des rudimens de jambes postérieures; il n'en existe

aucun vestige, même à l'intérieur, dans le lamantin; les yeux petits; les trous auditifs petits, sans oreilles externes; la peau épaisse, raboteuse, semée de poils apparens; dans quelques espèces, les pieds antérieurs en manière de mains, servant, non à marcher, mais à tenir le petit; le pénil dans un fourreau; la vulve assez grande, avec un clitoris apparent, le tout non au dessous, mais au-dessus de l'anus; les mamelles pectorales; le trou ovale du cœur ouvert; le sommeil après le repas, l'animal étant couché sur le dos à la surface de l'eau.

ORDRE TROISIÈME.

LES FÉROCES, (les Férines), *Feræ.*

Six dents antérieures supérieures, plus ou moins aiguës, les canines solitaires.

Genre 1. Les Phoques, *Phoca.* Les dents antérieures aiguës; les supérieures, au nombre de six, parallèles; les extérieures plus grandes.

Les inférieures, au nombre de quatre, parallèles, distinctes, égales, un peu mousses.

Les canines deux fois plus longues, aiguës, fortes; les supérieures écartées des incisives; les inférieures éloignées des molaires.

Les molaires, de cinq à six, étroites, à trois pointes. Les oreilles extérieures ou conques, nulles; les pieds postérieurs réunis.

Les phoques sont vilains à voir; ils sont curieux, batailleurs entr'eux, quoiqu'assez doux, polygames. Leur chair est succulente, tendre; leur lard et leur peau sont très-utiles; ils peuvent vivre dans l'eau et sur terre; ils marchent

avec peine, vu que leurs pieds antérieurs sont retirés, et leurs pieds postérieurs réunis. Ils se nourrissent de poissons, de coquillages.

1.° Le Phoque ours marin, *Phoca ursina*, à tête garnie d'oreilles. *Voy. Steller. act. de Petersb.* 11, *p.* 331, *t.* 15, *Ursus marinus.*

On le trouve dans les mers septentrionales entre l'Asie et l'Amérique.

Ils vivent en société de cent vingt individus; les mâles sont polygames. Ils s'accouplent sur le rivage, la femelle couchée sur le dos. Ils nagent avec une étonnante vîtesse. A peine craignent-ils l'homme; ils mordent la pierre qu'on leur lance. Les vieux, très-gros, restent presque sans mouvement : chacun a son rocher pour dormir, qu'il ne cède jamais. Leur guerre ne se déclare que pour conserver leurs femelles ou leur lit. Si l'un succombe pendant le combat, un troisième vient le secourir, ainsi de suite, jusqu'à ce que le combat devienne général; et il ne cesse qu'après l'effusion du sang.

Les ours marins se trouvent souvent par troupes nombreuses composées de plusieurs familles rapprochées, non mêlées, ni même réunies. Chaque famille a à sa tête son mâle, suivi de ses 10 à 20 femelles, et de leurs 50 à 60 jeunes. Ces animaux sont courageux, mais doux quand on ne les attaque pas : il faut cependant en excepter les vieux mâles, qui vivent solitaires, et deviennent plus féroces. Les pieds et les mains comme le lion marin, excepté qu'ils sont terminés par des ongles, et qu'entièrement hors du corps, ils sont plus longs et plus libres; le pelage, sans la crinière, du lion marin, composé d'un feutre recouvert de longs poils, épais et hérissés, noirâtres sur le dos le reste d'un jaune roussâtre, excepté sur la

femelle, qui est plus petite, et dont les couleurs sont plus plus claires. Les oreilles longues de 17 lignes, coniques, nues à l'extérieur; les yeux de bœuf, quatre dents incisives seulement à chaque mâchoire. Les canines comme celles du lion marin; dents pointues au lieu de molaires.

2. Le Phoque loup marin, *Phoca leonina*, la tête antérieurement ornée d'une crête, le corps roux. *Voyez Buffon, suppl.*, *vol. XII, in-12, fig.* 47; *Leo marinus Anson, voy.* 100, *t.* 100; *Ellis. Udson.*, *t.* 6, *f.* 4.

Le Loup marin Pernetti, voyag. II, p. 40, *t.* 11, *f.* 1.

On le trouve vers le pôle arctique. Lorsqu'il veut éviter un coup de bâton, il couvre son front avec un tubercule velu qui est à la base du bec, qu'il dilate en forme de vessie. Ces animaux nagent en troupe; ils se battent pour leurs femelles.

Le mâle a la lèvre ou le front garni d'une crête. Les deux dents de la mâchoire inférieure un peu saillantes en-dehors, les yeux grands, les moustaches blanches à zônes rouges. Tous les pieds palmés à cinq doigts; les ongles naissans en arrière des bouts des doigts; les pieds postérieurs réunis; entre deux une queue longue de deux pouces : le tout forme une nageoire horizontale. Le doigt extérieur est plus gros.

3. Le Phoque lion marin, *Phoca jubata*. Le cou du mâle orné d'une crinière. Voyez Buffon, supplém., vol. XII, *in-12*, fig. 48.

Le Lion marin Pernetti, voyage 11, *p.* 47, *t.* 10.

On les trouve dans les mers du nord.

Sa couleur d'un jaune foncé, plus obscure

dans les jeunes, plus claire dans les femelles ; il est plus grand que le loup marin, pesant 1600 livres ; sa longueur de vingt-cinq pieds. Il mugit comme un bœuf.

Le Lion marin est le plus grand des phoques ; le corps est plus cylindrique que celui des autres espèces. Petite tête à museau de dogue ; les oreilles longues de six lignes, cartilagineuses et coniques ; les yeux grands, saillans, à gros sourcils noirs ; quatre incisives seulement à chaque mâchoire ; longues canines, qui dans la supérieure sont doubles ; les mains et les pieds noirs, lisses, nus, très-alongés, dont les doigts se terminent sans ongles : on en voit seulement l'apparence dans un tubercule corné, posé sur la première articulation ; la crinière, de poils longs de deux à trois pouces, épais, d'un jaune foncé, qui se hérissent dans la passion, et couvrent une partie de la tête, le cou et la poitrine. La femelle, moins grande que le mâle, et sans crinière ; les poils du reste du corps d'un jaune plus foncé sur le mâle que sur la femelle.

4. Le Phoque veau marin, *Phoca vitulina*, à tête sans oreilles, à cou lisse, le corps roux.

Le Phoque Buffon, vol. XIII, pag. 333, *t.* 45.

La première variété de la mer de Suède, *botnica*, a le nez plus large, les ongles plus longs, la couleur plus foncée.

La seconde variété, dans les lacs de Sibérie, *siberica*, est de couleur argentée.

La troisième, dans la mer Caspienne, *caspica*, est de couleur différente, variée.

Ils dorment sur les pierres qui s'élèvent au-dessus de l'eau ; ils mettent bas sur la glace ; ils s'engraissent au milieu des harengs ; on les tue facilement en les frappant sur le nez ; les poils des moustaches sont ondulés ; les

yeux ont une membrane clignotante : l'humeur cristalline est ronde ; la langue est fendue. On assure que le trou ovale reste ouvert.

5. Le Phoque puant, *Phoca hispida*, à tête lisse, sans oreilles, le corps d'un roux pâle, à poils droits hérissés.

On le trouve sur les rivages de Groenland.

Les naturels du pays s'habillent avec leur peau. C'est le plus petit des phoques, long seulement de quatre pieds six pouces ; le corps presque elliptique, aplati sous le ventre, voûté sur le dos ; les pieds postérieurs presque perdus dans le lard ; la chair rouge, mais puante ; le pelage brunâtre, fouetté de blanc sur le dos, blanc, tacheté de brun sous le ventre.

6. Le Phoque barbu, *Phoca barbata*, à tête lisse, sans oreilles, le corps noirâtre.

Le grand Phoque Buffon, vol. XIII, p. 335.

Commun dans la mer du nord.

La femelle met bas en novembre et décembre des petits blancs ; la peau garnie de poils noirâtres, est dense. La longueur du corps est de douze pieds.

7. Le petit Phoque, *Phoca pusilla*, à tête lisse, les oreilles très-courtes, le corps brun.

Vitulus maris Mediterranei, *Rondelet*, *pisc.* 453 ; *Buffon*, *vol. XIII*, *pag.* 333, *t.* 53.

On le trouve dans l'Océan, la Méditerranée.

Les phoques ont le cerveau et le cervelet proportionnellement plus grands que ces organes ne le sont dans l'homme. Ces animaux vivent en société, mangent de tout, herbe, poissons, chair même ; ils s'accouplent sur le rivage ou sur les glaces, la femelle couchée sur le dos ; elle met bas sur la terre un ou deux petits ; elle les y alaite une quinzaine de jours, ensuite les conduit

à

à la mer, leur apprend à nager, et les prend sur le dos quand ils sont fatigués : ils se traînent plus vîte sur la terre et sur les glaces, qu'on ne pourroit l'attendre d'animaux lourds qui ne peuvent s'aider que de mains sans bras, et du bout du museau. Leur voix ressemble, quand ils sont en colère, à celle d'un chien enroué.

Description anatomique du Phoque, veau marin.

Les jambes s'étendent en-arrière sous la peau; le bras et l'avant-bras sont courts et cachés sous la peau de la poitrine; le poignet est saillant en-dehors : on ne distingue les doigts que par les ongles qui sont longs, presque cylindriques. Le sujet disséqué pesoit vingt-six livres. L'épiploon est très-court, fort mince, et placé derrière l'estomac; le foie s'étend beaucoup plus à droite qu'à gauche, et l'artère hépatique est fort apparente le long du ligament suspensoire du foie, jusqu'au nombril. L'estomac se trouve dans le milieu de la région épigastrique; il est courbé en arc de cercle, dont la convexité se trouve en-arrière, et les deux extrémités en-avant; le pylore termine celle du côté droit. Le canal intestinal fait plusieurs petites circonvolutions sous l'estomac, dans la région ombilicale, dans le côté gauche, dans le droit, dans les régions iliaques et dans l'hypogastrique : le colon est fort court; il forme sous l'estomac un petit arc dont la convexité est tournée en-avant. L'estomac diffère de celui des autres animaux par sa forme; il n'a point de grand cul-de-sac; l'œsophage aboutit à l'extrémité gauche de cet estomac, qui est fort long à proportion de sa grosseur; il n'offre point de courbure dans la partie qui s'étend depuis l'œsophage jusqu'à l'angle que forme la

partie droite, comme dans les estomacs de la plupart des quadrupèdes. Les intestins grêles ont tous à-peu-près la même grosseur ; le cœcum est très-court et arrondi par le bout. La première portion du colon a le plus de diamètre. Le rectum près de l'anus est plus gros que le colon près de son origine. Le foie est très-grand ; les lobes sont fort longs, et pointus par l'extrémité : il y en a quatre, deux à droite, un à gauche en entier, et le quatrième dans le milieu ; celui-ci est divisé en trois parties par deux scissures ; le ligament suspensoire se trouve dans l'une des scissures, et la vésicule du fiel dans l'autre. Il faut ajouter une appendice du petit lobe droit, que l'on peut regarder, avec quelques auteurs, comme un lobe particulier. La figure de la vésicule du fiel est oblongue, assez irrégulière. La rate est à-peu-près de même largeur dans toute son étendue ; le pancréas est très-grand, très-compacte ; sa figure est oblongue, irrégulière ; son extrémité droite est plus large que la gauche. Les reins sont fort grands, leur enfoncement peu marqué ; ils sont tuberculeux en-dehors ; en les ouvrant, on voit que tous ces tubercules sont autant de petits reins. On trouve au milieu de chaque petit rein une papille blanchâtre, d'où sort l'urine, qui coule dans des conduits qui se réunissent pour former l'uretère. Le centre nerveux du diaphragme est peu étendu ; la partie charnue est très-épaisse. La figure du cœur est très-singulière : c'est un ovale. Les poumons sont très-grands, ils n'offrent chacun qu'un lobe ; le gauche est un peu plus grand que le droit. L'extrémité de la langue est échancrée, presque fourchue, fort étroite et fort mince, en comparaison du reste, qui est large, épais et court : on aperçoit sur la partie postérieure quelques petites glandes.

L'épiglotte triangulaire est épaisse et recourbée en-arrière. Les anneaux de la trachée-artère sont cartilagineux dans toute leur étendue. Nuls sillons sur le palais. Le cerveau est fort grand, et le cervelet encore plus grand à proportion. Sur l'un et l'autre on aperçoit de larges circonvolutions. La vessie oblongue, presque conique. Le corps de la matrice a peu d'étendue; les ovaires sont blanchâtres; les intestins grêles depuis le pylore jusqu'au cœcum, ont cinquante-cinq pieds; longueur du colon et du rectum, un pied sept pouces; longueur du cœcum, un pouce.

Genre 2. Les Chiens, *Canis*.

Les dents antérieures de la mâchoire supérieure au nombre de six, dont les latérales ou extérieures sont écartées; les intermédiaires sont lobées.

Les dents antérieures de la mâchoire inférieure au nombre de six, dont les latérales ou extérieures sont lobées; les dents canines ou déchirantes sont solitaires, une de chaque côté, et recourbées.

Les dents molaires ou intérieures de chaque côté sont au nombre de six à sept à chaque mâchoire.

Obs. Les chiens sont voraces; ils déchirent en mordant; ils ne peuvent grimper sur les arbres, quoiqu'ils soient prompts à la course. La femelle met bas plusieurs petits; elle a le plus souvent dix mamelles, dont quatre sont posées sur la poitrine, et six en deux rangs sur le ventre. Le sommet de la tête des chiens est aplati, le museau alongé et effilé, le tronc épaissi,

antérieurement. La verge est noueuse et osseuse vers le milieu ; les pieds antérieurs ont cinq doigts, les postérieurs quatre dans le plus grand nombre des espèces; mais dans l'hyène et la crocute ou jachal, on ne trouve que quatre doigts à chaque pied. Les ongles sont alongés, un peu recourbés, immobiles, tandis que dans le genre des chats, ils sont mobiles ou rétractiles à la volonté de l'animal. Dans les chats, les belettes, les ours, on compte cinq doigts à tous les pieds.

Première espèce. Le chien familier, *canis familiaris, L.*, amœn. acad., tom. 4, p. 43, t. 1, f. 1, à queue recourbée et tournée du côté gauche.

Canis Gesn., quad. 91; *Jonst., quad.* 122; *Rai, quad.* 176.

Cette espèce offre plusieurs variétés qui sont l'effet du climat, de l'éducation et du mélange des races. Celles qui ont conservé une forme assez marquée pour être indiquée briévement, sont les suivantes.

a. Le Chien domestique, *Canis domesticus, L.*, à oreilles droites, à queue laineuse en-dessous.

Le Chien de Berger Buff., Hist. nat., tom. V, p. 241, *t.* 28.

b. Le Chien loup, *Canis pomeranus, L.*, à poils sur la tête plus longs, à oreilles droites, la queue très-retroussée en-dessus en trompette.

Le Chien loup Buffon, Hist. nat., tom. V, t. 31.

c. Le Chien de Sibérie, *Canis Sibericus*, à oreilles droites, tous les poils du corps plus longs.

Le Chien de Sibérie Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 30.

d. Le Chien d'Islande, *Canis Islandicus*, à

oreilles droites dont le sommet est pendant, à poils de tout le corps longs, excepté ceux du museau, qui sont courts.

Le Chien d'Islande Buff., Hist. nat., tom. V, tab. 31.

e. Le Chien grand barbet, *Canis aquaticus*, à poils longs touffus, crépus comme la toison du mouton.

Le grand Barbet Buffon, Hist. nat., t. V, tab. 37.

f. Le Chien petit barbet, plus petit, à poils longs, crépus, droits et plus alongés autour des oreilles.

Le petit Barbet Buff., Hist. nat., tom. V, tab. 38, *fig.* 2.

g. Le Chien gredin, *Canis brevipilis*, à petite tête arrondie, à museau court, à queue recourbée en-dessus.

Le Gredin Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 39, *fig.* 2.

Le Pyrame, qui est noir, à taches couleur de feu. *Buff., Hist. nat., tom. V, tab.* 39, *fig.* 2.

h. Le Chien épagneul, *Canis extrarius, L.*, à oreilles longues, laineuses, pendantes.

L'Epagneul Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 38, *fig.* 1.

i. Le Chien bichon, *Canis melitæus. L.*, de la grandeur d'un écureuil, à poils soyeux sur tout le corps, très-longs, très-doux.

Le Bichon Buffon, Hist. nat., tom. V, t. 40, *fig.* 1.

k. Le Chien lion, *Canis leoninus, L.*, très-petit, à poils du ventre et de la queue plus courts; ceux du cou, de la poitrine, très-longs.

Le Chien lion Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 40, *fig.* 2.

l. Le Chien petit danois, *Canis variegatus, L.*,

bigaré, à oreilles petites, en partie redressées, à museau court, aigu, pointu; à jambes grêles.

Le petit Danois Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 41, fig. 1.

m. Le Chien roquet, *Canis hybridus*, *L.*, à oreilles petites, en partie redressées; à nez un peu camus, épais et aplati.

Le Roquet Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 41, fig. 2.

On le soupçonne issu du doguin et du petit danois.

n. Le Chien doguin, *Canis fricator*, *L.*, à nez camus, aplati; à oreilles pendantes; à corps fort, quarré.

Mêlé avec le roquet, il a produit l'artois de Buffon; avec l'épagneul, il a produit le chien d'Alicante de Buffon.

o. Le Chien dogue, *Canis molossus*, *L.*, de la grandeur du loup; à lèvres pendantes sur les côtés de la mâchoire, à corps fort, quarré.

Le Dogue de Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 43.

p. Le Chien anglais, *Canis anglicus*; de la plus grande taille, à lèvres pendantes sur les côtés de la mâchoire; à corps robuste, quarré.

Le Dogue de forte race, de Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 45.

q. Le Chien éperonné, *Canis sagax*, *L.*, à oreilles pendantes, à doigt surnuméraire aux pieds de derrière.

Voyez l'ouvrage de Ridenger.

r. Le Chien courant, *Canis gallicus*, *L.*, à oreilles pendantes, à doigt surnuméraire aux pieds de derrière; à corps blanchâtre, ou blanc et noir.

Le Chien courant Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 32.

s. Le Chien d'Ecosse, *Canis scoticus*.

Voyez Ridenger, t. X.

t. Le Chien de chasse, *Canis venaticus*.

Voyez Ridenger, t. IV.

u. Le Chien braque, *Canis avicularius*, à queue tronquée.

Le Braque Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 33.

Le Braque de Bengale Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 34.

v. Le Chien aquatique, *Canis aquatilis*, à queue tronquée, à poils longs, rudes.

Voyez Ridenger, t. XLII.

x. Le Chien courant, *Canis cursorius*, à tête longue, à museau robuste, fort; à oreilles petites, en partie redressées; à jambes longues, fortes; à corps alongé, grêle.

Voyez Ridenger, t. XIII.

y. Le Chien d'Irlande, *Canis hibernicus*; de la plus grande taille, à tronc recourbé, à museau effilé.

z. Le Chien turc, *Canis turcicus*; de la plus grande taille; à tronc recourbé, à museau effilé, à poils un peu frisés.

Voyez Ridenger, t. IX.

aa. Le Chien levrier, *Canis graius*; de la grandeur d'un loup; à tronc recourbé, à museau effilé.

Le Levrier Buffon, Hist. nat., tom. V, t. 27.

bb. Le Chien levrier hérissé, *Canis hirsutus*; de la grandeur du loup; à corps recourbé, à museau effilé; à poils alongés, crépus, frisés.

Voyez Ridenger, t. VII, fig. antérieure.

cc. Le Chien d'Italie, *Canis Italicus*; de petite taille, à corps recourbé, à museau effilé.

Le Levron Buffon, Hist. nat., tom. V,

dd. Le Chien d'Egypte, *Canis ægyptius*, petit, nu, ou presque sans poils.

Le Chien turc Buffon, Hist. nat., tom. V, p. 248, *t.* 42, *f.* 1.

ee. Le Chien mâtin, *Canis laniarius*, à corps effilé, à jambes fortes; à queue droite, forte; à poils courts, couchés.

Le Mâtin Buff., Hist. nat., tom. V, p. 239, *t.* 25.

ff. Le Chien sanglier, *Canis aprinus*, à corps effilé, à jambes fortes; à queue forte, droite; à poils longs, rudes.

Voyez Ridenger, t. XII.

gg. Le Chien cochon, *Canis suillus*, à tête et museau forts, à tronc rétréci postérieurement, à jambes longues, à poils longs, rudes.

hh. Le Chien basset, *Canis vertagus*, à jambes courtes, à corps alongé, souvent bigaré.

Trois races. La première, à jambes droites.

Le Basset à jambes droites, Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 35, *fig.* 1.

La deuxième, à jambes courbées.

Le Basset à jambes torses, Buffon, Hist. nat., tom. V, tab. 35, *fig.* 2.

La troisième, à poils longs, crêpés.

ii. Le Chien d'Amérique, *Canis americanus*, à tête petite, à oreilles pendantes, à dos recourbé, à queue courte.

Alco Buffon, Hist. nat.

Ils habitent le plus souvent avec l'homme; on en trouve cependant de sauvages : la race première est peut-être originaire de l'Inde.

Le sommet de la tête relevé en carêne; la lèvre inférieure, recouverte, a ses bords dentelés, nus; les moustaches à cinq ou six rangs de poils; l'ouverture des narines est en demi-lune, à sinuosité recourbée en-dehors; la marge

supérieure de la base de l'oreille est renversée ; la marge postérieure divisée en deux pièces ; la marge antérieure a trois lobes. On trouve sept verrues surmontées de poils sur la face ; huit sutures ou replis sur la peau ; savoir : celle du cou, celle de la poitrine, celle du coude, celle du ventre, celle des yeux, celle des lombes, celle des oreilles, et celle de l'anus. On compte dix mamelles, dont quatre sur la poitrine ; les doigts des pieds sont en partie réunis par une membrane, ou comme palmés.

Le chien familier mange la viande fraîche, crue ou cuite, même les cadavres fétides ; pressé par la faim, il se contente encore des farineux, du pain, mais il ne mange pas les légumes ; il digère les os. S'il est malade, il se fait vomir, en avalant des gramen. Il dépose par préférence ses excrémens sur les pierres ; il boit en lapant. Il soulève la cuisse pour uriner, et le jet de l'urine part latéralement ; il urine fréquemment, sur-tout s'il est en société ; il flaire le derrière des autres animaux de son espèce. Ses narines sont toujours fraîches et humides ; aussi son odorat est très-subtil ; sa course est toujours oblique ; il appuie en marchant sur ses doigts ; il ne sue presque jamais ; s'il a chaud, il tend la langue ; s'il veut dormir, il fait plusieurs tours sur sa couche avant de se coucher. Son ouïe est si fine, que le moindre bruit l'éveille ; il rêve pendant son sommeil. Il est cruel envers ses rivaux ; la femelle en chaleur s'accouple avec plusieurs mâles ; mais souvent, avant de leur céder, elle les mord cruellement. L'union du mâle et de la femelle dure encore long-temps après l'éjaculation ; cette adhérence est causée par le bourlet osseux de la verge, qui ne permet la sortie qu'après la détumescence des corps

caverneux. La femelle porte 63 jours ; elle met bas de deux à dix petits. Le plus souvent les mâles ressemblent au père, et les femelles à la mère. Le chien est un modèle de fidélité et de sensibilité ; il aime à vivre avec l'homme, s'y attache, lui témoigne d'une manière énergique les plus vives caresses, se soumet à ses ordres, sait le défendre avec courage. Il devance son maître dans le voyage, s'arrête à chaque division du chemin ; sa docilité est surprenante. Il cherche ce que son maître a perdu ; il veille toute la nuit pour défendre la maison ; il dénonce par son aboiement les étrangers, attaque avec intrépidité les voleurs ; il garde, sans se laisser distraire, les marchandises qu'on lui confie ; il conduit les troupeaux, sait les éloigner des terres cultivées, et les défend des bêtes terribles, comme le lion et les panthères. Il contient les animaux les plus féroces, tient en arrêt le gibier, rapporte au chasseur celui qu'il a tué, sans jamais l'entamer ; on peut même ateler les chiens de forte race à des traîneaux, comme on le pratique en Sibérie. S'il assiste au dîner de son maître, il le sollicite, par un doux murmure, et en le touchant avec la patte, à s'occuper de lui ; s'il a commis un larcin, il fuit, la queue entre les jambes. Il gronde en mangeant, s'il a des témoins de son espèce ; il veut être maître dans la maison. C'est l'ennemi des mendians ; mais il se contente de harceler, sans mordre, les gens bien mis qu'il ne connoît pas. Il peut calmer, en léchant, la douleur du carcinome et de la goutte, et monder promptement les ulcères et les plaies. La musique l'oblige souvent à hurler ; il mord la pierre qu'on lui a lancée ; s'il est malade, il pue à l'approche de l'orage ; il est sujet au ver solitaire ; il propage la rage ; souvent il devient

aveugle. Si on humecte sa queue avec l'huile empireumatique, il jette des cris lamentables; il est encore sujet à la gale, à la gonorrhée, et aux affections catarrales, inflammatoires, épidémiques, qui en détruisent un grand nombre. Il est souvent la victime de la curiosité des anatomistes, qui s'en servent par préférence pour éprouver les poisons, pour faire voir les veines lactées, pour prouver la circulation du sang, la transfusion, la sensibilité ou l'insensibilité des organes, l'effet de la section des nerfs, l'irritabilité des muscles, etc. etc.

La femelle du chien peut engendrer à l'âge de douze à quinze mois; la chaleur est de douze à quinze jours, deux fois par an : ordinairement la femelle ne se livre qu'au sixième ou septième jour de cet état; dès qu'elle y est entrée, aucun chien ne la mord. Les petits naissent les yeux fermés par une membrane qui se rompt au douzième jour. La durée de vie est de quatorze à seize ans. Dans les expériences de Rédi, des chiens ont vécu vingt-cinq, trente, et même trente-six jours, sans nourriture ni boisson. Le chien ne sue pas, ou au moins il sue très-peu; il y supplée de son mieux en présentant sa langue à l'air, comme pour en faciliter la transpiration, et pour débarrasser la cavité de la gueule, et aider la sortie du résultat de la transpiration pulmonaire; alors ses inspirations et ses expirations se succèdent avec rapidité. Ses excrémens sont ordinairement si secs, qu'il a de la peine à les rendre. Il s'assure le plus souvent de ce qu'il poursuit, par le rapport de l'odorat qu'il a très-subtil, flairant tous les objets au grand jour comme dans l'obscurité. Dans l'état de domesticité il aboie souvent; dans l'état sauvage il le fait très-rarement; il nage facilement et long-temps.

Les chiens domestiques abandonnés en Afrique et dans l'Amérique méridionale, sont devenus sauvages; dans cet état ils vont par troupes; et ce qui prouve que cette espèce a un penchant naturel à s'attacher à l'homme, c'est que les petits de ces chiens sauvages le suivent facilement, et deviennent bientôt aussi caressans que les domestiques.

Les variétés des chiens présentent plus de différences tranchantes que les espèces de ce genre, relativement à la grandeur, à la forme du corps, du museau, aux proportions des extrémités, à la nature et aux qualités des poils; les différences relatives aux qualités morales, à l'instinct, ne sont pas moins sensibles dans les diverses variétés, comme force, courage, sensibilité, sagacité, etc.

La description des parties molles de l'intérieur du corps a été faite sur un chien mâtin de trois ou quatre ans, qui pesoit soixante-deux livres; il avoit trois pieds trois pouces et demi de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus, deux pieds six lignes de hauteur depuis terre jusqu'au garot.

L'épiploon recouvre tous les intestins, et se prolonge jusqu'au pubis. Le duodenum s'étend dans le côté droit; le jejunum et l'iléum font leur circonvolution dans la région ombilicale, sous les côtés, et dans les régions iliaques et hypogastrique; le cœcum est dans le côté droit, dirigé de devant en-arrière; le colon se replie de droite à gauche derrière l'estomac, et se joint au rectum; les intestins grêles avoient quatorze pieds et demi de longueur depuis le pylore jusqu'au cœcum. La circonférence du duodenum, du jejunum et de l'iléon, est à-peu-près la même dans la plus grande partie de leur longueur, à

quelques étranglemens près. Le cœcum du chien diffère beaucoup par sa figure de celui de la plupart des autres animaux; au lieu d'être étendu en ligne droite comme celui du cheval, ou seulement un peu courbé comme celui du bœuf, il se replie sur lui-même en deux endroits; le cœcum, ainsi replié, adhère à l'iléon par un tissu cellulaire. Le colon offre quelques étranglemens : la longueur du colon et du rectum étoit de deux pieds et demi.

On trouve près de l'anus deux vésicules ovoïdes assez grosses, une de chaque côté, qui communiquent à l'intestin par un orifice bien apparent; elles renferment une liqueur claire; leurs parois intérieures sont lisses, et exhalent une odeur fétide et pénétrante. Plusieurs autres quadrupèdes ont de semblables vésicules dans le même endroit, qui renferment une matière très-odorante. L'estomac, en cornemuse, s'étend autant à droite qu'à gauche; sa grande convexité se trouve en-bas. Lorsque ce viscère est enflé, la partie droite se recourbe en-haut et en-dedans. Le foie s'étend en partie dans le côté gauche; il est composé de sept lobes, quatre à droite, le cinquième contre le milieu du diaphragme, et les deux autres à gauche : l'un de ceux-ci est le plus grand de tous, et l'autre le plus petit; il se trouve situé derrière la partie supérieure du premier. Au reste, la figure de ce viscère varie beaucoup, soit par les scissures, soit par la grosseur proportionnelle des lobes, soit par des éminences et des apparences de lobes qui se trouvent dans certains foies, et qui manquent dans d'autres. La figure totale du foie du chien est fort irrégulière; sa couleur est d'un rouge livide en-dehors. La vésicule du fiel est implantée entre le troisième et le quatrième lobe du côté

droit; elle est oblongue, en forme de poire, et un peu courbée. La rate a une figure oblongue et irrégulière, plus large à sa partie supérieure qu'à l'inférieure. Le pancréas est fort étendu; il a deux branches. Les reins sont d'une figure assez régulière, c'est-à-dire, imitant un haricot; leurs différentes substances sont bien distinctes à l'intérieur; le bassinet a une assez grande étendue, les mamelons sont confondus ensemble. La figure du centre nerveux du diaphragme est irrégulière. Le poumon droit est divisé en quatre lobes, dont trois sont rangés de file; le quatrième, qui est le plus petit, est situé derrière le troisième, qui est le plus grand; le poumon gauche n'a que deux lobes. Le cœur est situé dans le milieu de la poitrine, la pointe tournée en-arrière. L'aorte jette trois branches. La langue, divisée par un sillon bien marqué, est couverte de papilles très-courtes, rangées par files très-serrées; on trouve entre ces papilles plusieurs grains, très-petits, placés à quelque distance les uns des autres, et quelques glandes à calice sur la partie postérieure. Les bords de l'épiglotte, dont l'extrémité inférieure est terminée par une pointe mousse, et dont les extrémités latérales se replient en-dedans, et forment une pointe, offrent de petits tubercules sur ses bords. Le cerveau avoit deux pouces huit lignes de longueur, deux pouces quatre lignes de largeur, et un pouce trois lignes d'épaisseur. La longueur du cervelet étoit d'un pouce deux lignes, sa largeur d'un pouce cinq lignes, et sa plus grande épaisseur de huit lignes; le cerveau pesoit trois onces moins un gros, le cervelet trois gros. Le nombre des mamelles dans les chiens est incertain; il varie de dix à huit. La verge, aplatie sur les côtés, offre en-dessous

une gouttière longitudinale ; elle renferme un os qui s'étend depuis l'extrémité du gland en-arrière jusqu'à quatre pouces, et une substance de la nature des corps caverneux, qui forme un renflement ; les testicules en ovoïde aplatie ; la vessie est pyriforme, les vésicules séminales nulles ; mais les prostrates sont fort grosses. Dans la femelle, le clitoris très-gros, le corps de la matrice long d'un pouce ; les deux cornes s'étendent en lignes droites ; les ovaires ovales ; le placenta a une forme très-particulière, il forme une bande.

Deuxième espèce. Le Chien loup, *Canis lupus*, à queue recourbée en-dessous.

Lupus Gesn., quad. 634; *Jonst., quad.* 89; *Rai, quad.* 184.

Le Loup Buffon, Hist. nat., tom. VII, p. 39, *tab.* 1.

Il habite les forêts de l'Amérique septentrionale, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Il s'acclimate sur tout le globe. On est parvenu à le détruire en Angleterre, depuis l'an 800. Les loups marchent souvent en troupes ; ils attaquent les bêtes à cornes, les chevaux, les cochons, les chiens. Cet animal est très-méfiant ; il craint une corde tendue ; il n'entre point par une porte ouverte, mais il franchit les clôtures. Le bruit du cor ou de la trompette l'effraye ; il a l'ouïe et l'odorat excellens : il s'accouple en janvier ; la femelle porte pendant dix semaines ; elle met bas de quatre à neuf petits, qui naissent les yeux fermés. Le loup est adulte à trois ans ; sa vie de quinze à vingt ans.

Lorsqu'il est tourmenté par la faim, il attaque l'homme, et même les animaux de son espèce ; cependant il peut long-temps supporter la faim. Il marche les ongles retirés ; il peut, quoiqu'en aient dit les anciens, tourner facilement le cou. Il hurle la nuit. On l'empoisonne avec le lichen vulpin.

Le loup est un animal sauvage, répandu sur tout le globe, excepté au-delà des cercles polaires. Il a la forme du chien ; une grosse tête oblongue, le museau pointu, les dents fortes, les oreilles droites et pointues, l'orbite de l'œil placé obliquement, les jambes longues ; le pelage est d'un gris jaunâtre ; la queue est garnie d'assez longs poils ; elle est longue de près de dix-huit pouces dans un sujet de quarante-deux pouces.

Cet animal est plus ou moins multiplié, selon la population des lieux, l'étendue et l'épaisseur des forêts. Il est souvent obligé de jeûner, malgré les avantages que lui donnent sa force, son agilité, son ouïe et son odorat, qui l'avertissent de très-loin, soit qu'il veuille vivre de rapine, soit qu'il projette de chasser. Ingénieux, patient, infatigable dans ses exercices, supportant long-temps la faim ; pourvu qu'il trouve à boire, hardi dans ses entreprises sur les animaux domestiques, téméraire au besoin, de lâche qu'il est habituellement, il devient furieux à la dernière extrémité. Il vit solitaire, et s'éloigne de la société même de ses semblables, ne se réunissant à eux que pour un moment, quand l'exécution d'un projet de rapine l'exige. Les mâles se battent jusqu'à la mort pour la possession des femelles ; celles-ci entrent en chaleur l'hiver, pendant douze à quinze jours, les plus âgées y entrant les premières,

premières, et les autres ensuite, ce qui fait durer cet état pendant trois mois pour l'espèce. Les jeunes n'y entrent qu'à leur seconde année. Portée annuelle et unique de quatre à neuf louveteaux qui naissent comme les chiens, les yeux fermés; la louve ne porte que 63 jours comme la chienne. La louve, accouplée avec le chien, a produit des métis féconds.

La louve que nous disséquâmes à Vilna, le 13 décembre 1782, avoit trois pieds dix pouces de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue; sa circonférence près des pieds antérieurs sur le sternum, étoit de deux pieds trois pouces; sa hauteur d'un pied dix pouces. Après avoir enlevé la peau, qui répandoit sous les coups du scalpel une odeur désagréable et spéciale, nous commençâmes par l'examen des muscles qui servent à la mastication; nous nous assurâmes que les masseters et les crotaphites étoient très-forts, très-épais relativement au volume du corps. Ayant mis à nu tous les muscles du cou, nous reconnûmes que les supérieurs, savoir ceux qui élèvent le cou et la tête, étoient plus gros que dans l'homme. Les sternomastoïdiens avoient à-peu-près la même grosseur que ceux de l'homme; les muscles abdominaux étoient plus épais que ceux de l'homme. Pour bien voir tous les viscères en situation, nous enlevâmes le sternum et brisâmes les côtes : après avoir examiné le centre nerveux du diaphragme et sa circonférence musculeuse, nous reconnûmes, dans le voisinage des troisièmes et des secondes côtes supérieures, une glande adhérente à un tissu cellulaire très-graisseux; elle étoit aussi voisine du sternum par sa face antérieure, et à la trachée-artère par sa face postérieure. Cette glande,

longue de quatre pouces et demi, offroit dans la plus grande largeur deux pouces, savoir : vers son milieu, son épaisseur étoit de trois lignes ; sa figure assez irrégulière approchoit d'une demi-lune ; ses deux faces étoient aplaties et peintes de zones blanches, rouges-noirâtres ; sa substance molle, spongieuse. La trachée-artère offroit des anneaux cartilagineux qui paroissoient presque complets, lorsque la trachée n'étoit pas dilatée par l'air ; mais l'ayant soufflée, nous aperçûmes sur la partie postérieure dans toute sa longueur, un ruban musculeux, large de deux lignes ; dans cet état de dilatation, le diamètre transversal de la trachée étoit de 12 à 14 lignes. Le poumon du côté droit étoit profondément divisé en quatre lobes, savoir : un grand supérieur et antérieur, deux intermédiaires remplissant la partie postérieure de ce côté, le quatrième inférieur s'étendoit sur le milieu de la poitrine ; le lobe supérieur, encore fendu en deux, étoit épais de deux pouces ; les quatre lobes pris ensemble étoient longs de huit pouces, épais de neuf. Le poumon droit n'offroit que trois lobes externes, mais le lobe supérieur présentoit sur son angle antérieur une appendice longue et grosse comme le pouce, recourbée en corne ou en faucille. Le lobe intermédiaire ou second recouvroit par sa partie amincie la base du lobe antérieur, le lobe inférieur, ou le troisième étoit deux fois plus épais ; au milieu de la poitrine on voyoit un lobe impair en forme de faulx, qui s'élevoit au-dessous du cœur. Après avoir écarté les côtes, les poumons enflés par l'action d'un soufflet, acquirent un tiers de volume de plus que la cavité de la poitrine n'en pouvoit contenir ; les lobes du poumon enveloppoient le cœur

dans cet état de boursouflement, de manière à former autour de ce viscère comme une voûte qui l'embrasse presqu'en entier. Le péricarde ne contenoit pas une seule goutte d'eau ou de sérosité. Le cœur, de la grosseur du poing, étoit perpendiculaire en forme de toupie; sa pointe dirigée en bas. Suivant toute la longueur du ventricule droit s'étendoit longitudinalement une protubérance oblique de la base à la pointe. L'élévation de cette protubérance étoit d'une ligne et demie; sa largeur de trois lignes. L'épaisseur de la paroi du ventricule gauche étoit énorme relativement à celle du ventricule droit, qui étoit à peine de quatre lignes, tandis que celle du ventricule gauche étoit de dix lignes. Le cœur de cet animal, serré dans la main, trémoussoit encore trois heures après la mort. On remarquoit une assez grande quantité de graisse à la base et sur toute la circonférence de la cloison du cœur. Le foie s'étendoit dans les deux hypocondres; il touchoit par sa partie convexe la face concave du diaphragme; par sa partie concave il appuyoit sur les reins, l'estomac et la rate; il étoit divisé en six lobes par cinq profondes scissures; la vésicule du fiel, pyriforme, adhéroit au parenchyme par son fond dans une des scissures sur un tiers de sa longueur; savoir; par un tissu cellulaire dense, floconneux, très-court; son canal conduisoit la bile dans l'intestin duodenum: mais quoiqu'elle fût très-pleine d'une bile jaunâtre, fluide, nous ne pûmes, en la comprimant, faire jaillir dans le duodenum qu'une petite quantité de cette liqueur; sa longueur, non compris son tuyau excréteur, étoit de deux pouces. La rate, adhérente à la graisse de

l'épiploon par sa partie qui tiroit son origine de la grande courbure du ventricule, presque sur toute sa longueur qui étoit de plus de sept pouces : sa plus grande largeur antérieure de trois pouces ; la postérieure d'un pouce et demi ; son épaisseur, à-peu-près égale par-tout, étoit de trois lignes ; sa figure en langue ; sa couleur d'un rouge foncé ; sa substance molle ; les vaisseaux courts s'observoient sur toute sa longueur, excepté à un demi-pouce antérieurement et postérieurement ; sa direction étoit oblique. Ayant enflé le ventricule, la rate fut portée de la partie latérale et postérieure du ventre, sur la partie antérieure. L'épiploon s'étendoit du ventricule jusqu'au pubis et couvroit tous les intestins ; il formoit un réseau graisseux, dont les zones présentoient une membrane très-mince percée ou déchirée dans plusieurs. L'épiploon double offroit la forme d'une gibecière de chasseur ; le diamètre de ce sac étoit d'un pied. Le ventricule boursouflé s'étendoit obliquement du côté gauche, en descendant vers le droit ; son fond ou sa partie la plus étendue étoit du côté gauche ; sa grande courbure vers la partie antérieure du ventre, la petite concave vers la partie postérieure ; son plus long diamètre étoit de neuf pouces ; son plus court de six ; l'ouverture du cardia plus grande que dans l'homme. L'ouverture du pylore aussi plus grande de deux pouces. Il restoit à peine trois pouces entre le pylore et le cardia, pour constituer la petite courbure de l'estomac. J'ai observé sur la face supérieure et inférieure, et sur le trajet de la grande courbure de l'estomac, des glandes deux fois plus grosses qu'un pois, enveloppées de graisses, adhérentes aux ramifications des

vaisseaux sanguins, éloignés entr'elles d'un pouce, formant par leur saillie un demi-cercle qui représentoit comme une corde de la petite courbure aux deux tiers du ventricule; on trouvoit sur la paroi interne du ventricule plusieurs plissures, formant comme des cordons du diamètre d'une ligne et demie; le pylore, ouvert sur la longueur, offroit une membrane veloutée, à duvets très-distincts; elle étoit teinte d'un jaune foncé. Les intestins grêles, sur-tout le *jejunum* et l'*ileum*, non boursouflés, étoient tout au plus gros comme le doigt; ils étoient absolument vides comme le duodenum; nous ne trouvâmes rien dans l'estomac. Le cœcum, comme tordu, formoit deux sacs distincts; mais indépendamment de ces deux sacs, on apercevoit à la naissance du colon une appendice borgne, longue d'un pouce, du diamètre de six lignes. La valvule du cœcum empêchoit absolument l'entrée de toute liqueur refoulée du côté du colon; le diamètre du cœcum n'étoit pas plus grand que celui du colon qui, n'étant pas boursouflé, étoit de quinze lignes. Les reins offroient la figure d'un haricot, comme dans l'homme; mais nous ont paru plus épais, ou à faces moins planes; les reins succentoriaux, ou capsules rénales, étoient noyés dans une masse graisseuse; le rein gauche étoit plus enfoncé et plus bas que le droit. Dans le mésentère, des réseaux graisseux accompagnoient les vaisseaux sanguins, et s'étendoient sur toute la longueur des intestins; la tunique musculeuse des intestins étoit assez épaisse, bien sensible; on y distinguoit les fibres longitudinales et spirales. Nous trouvâmes la matrice à deux cornes, telle qu'elle est figurée par d'Aubenton, et les deux grandes glandes vers la marge de l'anus.

3.ᵉ *Espèce.* Le Chien du Mexique, *Canis mexicanus*, à queue un peu retourbée, basse, lisse, à corps cendré, bigarré par des taches fauves, ou bandes brunes.

Le Loup du Mexique Buffon, tom. XV, p. 149.

Il habite les pays chauds de l'Amérique, comme le Mexique, la Nouvelle-Espagne.

Le corps cendré à bandes brunes ; des taches fauves au front, au cou, sur la poitrine, sur le ventre et la queue.

Ce loup a la même figure, les mêmes appétits et les mêmes habitudes que le loup d'Europe. Il a cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière ; les oreilles longues, droites ; les yeux étincelans ; mais il a la tête un peu plus grosse, le cou plus épais, la queue moins velue ; c'est le plus beau des loups ; sa fourrure est recherchée, vu la variété de ses couleurs. Cependant on trouve des individus de couleur uniforme, et même de tout blancs. Buffon pensoit que cette prétendue espèce n'étoit qu'une variété produite par l'influence du climat, comme les loups noirs du nord, de l'Europe et de l'Amérique.

4.ᵉ *Espèce.* Le Chien hyène, *Canis hyæna*, à queue droite ; les poils du cou droits, redressés, à oreilles nues, tous les pieds à quatre doigts.

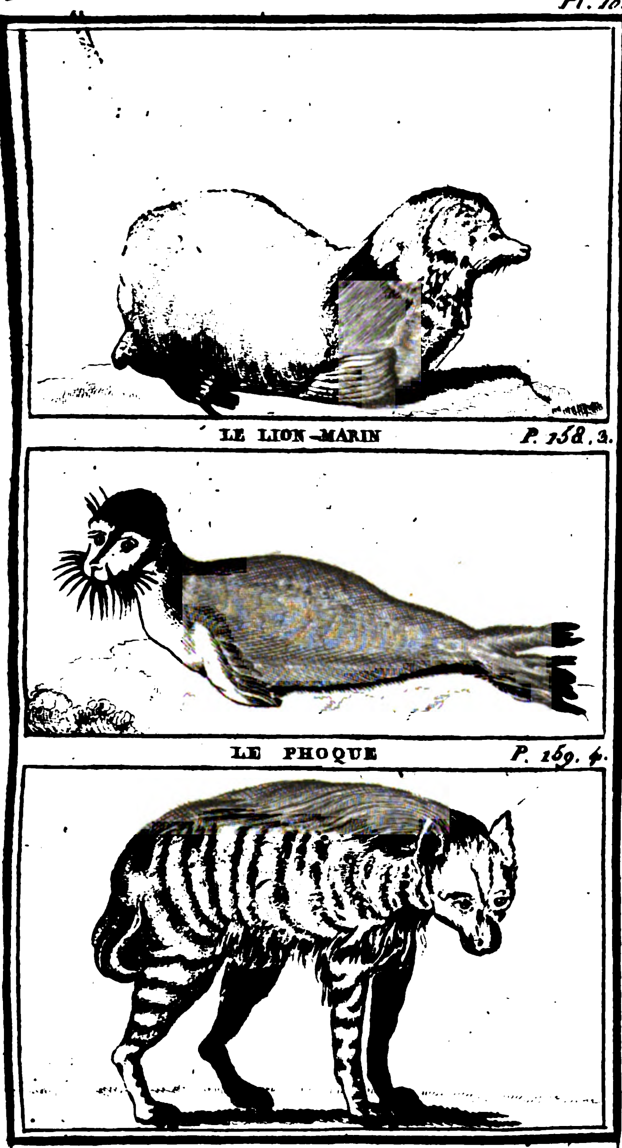
Taxus porcinus, seu hyæna veterum, Kæmpf. amœn., t. 407, *fig.* 4.

Lupus marinus Belon., aquat., t. 34.

Jonst., quad., t. 57.

L'Hyène Buffon, hist. nat., tom. V, t. 25. *supplém., tom. VI, fig.* 13.

Il habite en Orient, en Perse, en Afrique.



LE LION-MARIN P. 158. 3.

LE PHOQUE P. 169. 4.

L'HYENE P. 182. 4.

Il creuse des fosses pour sa retraite, ou se retire dans les cavernes. Il peut vivre long-temps sans manger, il recherche les cadavres humains, qu'il sait déterrer ; aussi rode-t-il souvent autour des cimetières. Lorsqu'il est en colère, il saisit avec force entre ses dents ce qu'on lui présente, et ne le lâche qu'après sa mort, ce qui donne de la facilité pour l'attaquer.

L'Hyène est de la grandeur du cochon ; il a le port du sanglier ; les poils du dos sont droits, redressés, à-peu-près de la longueur de la main : leur pointe est noire ; les yeux sont plus rapprochés du museau que dans les autres espèces ; les oreilles sont sans poils ; le plus souvent la queue est marquée par des anneaux ou zones noirâtres. La toison est bariolée de stries ou zones, qui vont transversalement du dos au ventre ; ces stries sont rousses ou noires ; cette espèce offre entre la queue et l'anus un follicule, ou poche pleine d'une humeur onctueuse et fétide, caractère qui la rapproche des blaireaux.

L'hyène a la forme du loup, mais elle a la taille plus grosse, les jambes plus hautes, sur-tout les postérieures ; elle a sous la queue, au-dessus de l'anus, une ouverture qui conduit à une vésicule sans communication sensible avec l'intérieur. Sa tête est plus carrée que celle du loup ; ses yeux sont placés plus près du museau, et son corps est plus fort et plus épais ; ses poils sont hérissés sur le cou, et très-longs sur le dos ; ils sont d'un gris obscur, mêlé de fauve, et noirs au bout ; tout le pelage est ondé çà et là, et comme rayé de noir et de brun. Son pénil n'est pas osseux comme celui du chien, et la femelle n'a que quatre mamelles. Cet animal est féroce et carnassier ; il attaque les troupeaux, et l'homme

même ; il est si fort, qu'il enlève un homme, et l'emporte à plus d'une lieue, presque sans lui faire toucher terre. L'once ne peut lui résister, et il ose se défendre contre le lion. Faute de proie ou de cadavres, il mange des racines. Il peut supporter de longs jeûnes. Longueur de trois pieds deux pouces ; hauteur deux pieds trois pouces. Mais on assure qu'en Nubie on a trouvé des individus plus grands.

6.e *Espèce*. Le Chien crocute, *Canis crocuta*, à queue droite, à corps tacheté de noir, à pieds à quatre doigts. *Voyez Pen. synops., quad., p.* 162, *n.*° 119, *t.* 17, *f.* 2.

Il habite en Guinée, en Ethiopie, au Cap de Bonne-Espérance.

Il se retire dans les cavernes des rochers. Il chasse de nuit poursuivant les moutons, déterre les cadavres ; ose même attaquer l'homme vivant. Sa voix est forte, elle inspire la terreur.

La face et le dessus de la tête sont noirs ; la chevelure autour du cou est courte et noire ; les poils du corps et des jambes sont doux, courts, d'un roux rougeâtre ; la toison est marquée de taches rondes, noires ; la queue est courte, noire assez touffue. Voyez la fig. de Pénant, *synopsis quad.*, *n.* 119, *tab.* 17.

Le crocute ou hyène tacheté, ou tigre-loup des Hottentots, a une grosse tête noire et plate ; les moustaches assez longues, les oreilles courtes, extérieurement noires, et intérieurement grises ; la crinière courte, le corps et les membres couverts de poils courts et doux, d'un brun roux, variés de taches noires, rondes ; les jambes postérieures rayées transversalement de noir.

C'est de nuit, ou au moins le soir, que ces animaux cherchent leur proie, rodant deux à deux, ou en troupe, mais se trahissant par

leurs cris fréquens. Ils semblent avoir l'art de contrefaire les veaux, les poulains, les agneaux, et il arrive souvent que ceux-ci sont trompés et attirés par cette voix perfide d'un ennemi aussi lâche que vorace : en effet, ces animaux, à moins qu'ils ne soient en troupe, n'osent attaquer ni l'homme ni les chiens. L'excès de la faim supplée cependant quelquefois au courage, il les familiarise avec tout ; ils entrent alors dans les étables, même dans les villes, pour dévorer tous les débris inutiles des animaux tués dans les boucheries ; c'est ainsi qu'ils entrent pendant les nuits obscures, dans la ville du Cap, qu'ils débarrassent d'une foule d'immondices.

6.e *Espèce*. Le Chien adive, *Canis aureus*, à queue droite, à toison d'un fauve pâle ou dorée.

Lupus aureus Kœmpfer, amœn., exot., pag. 413, *t.* 407, *fig.* 3; *Rai, quad., pag.* 174.

Le Chacal adive Buff., hist. n., tom. XXVI; supplém., tom. V, tab. 16, *in*-12.

Vulpes Indiæ orientalis Valent. musœum, 452, *t.* 452.

Il habite les régions chaudes de l'Asie ; on le trouve aussi en Barbarie.

Il se tient caché pendant le jour sur les montagnes et dans les forêts. Ils se rassemblent en troupes de 60 à 200, pendant la nuit ; ils marchent lentement, la tête inclinée ; mais dès qu'ils sentent leur proie, ils courent avec vîtesse. Ils n'osent attaquer les hommes faits, mais ils dévorent les enfans. Ils mettent à mort les petits animaux et les oiseaux ; ils peuvent cependant se nourrir de fruits, de racines ; ils déterrent les cadavres pour en faire leur pâture. L'adive s'accouple comme le chien domestique ; la femelle entre en amour au

printemps, porte un mois, et met bas de 5 à 8 petits. Cet animal s'apprivoise parfaitement; il répand une odeur de musc. Si un d'eux donne de la voix, tous les autres lui répondent; ce son nocturne s'étend au loin. Leur voix fait frémir; c'est un composé d'hurlement et du japage des chiens; c'est-à-dire, un cri sourd, prolongé, coupé par des sons tranchans : ce bruit réveille, dit-on, tous les animaux qui, quittant brusquement leur *fort*, courent çà et là, et tombent dans les troupes d'adives cantonnées en différens endroits. Mais le timide animal qui va être leur victime, devient le plus souvent celle d'un lion ou d'un tigre, qui le dévorent paisiblement, entouré de ses lâches chasseurs. On doute si l'adive n'est pas le chien sauvage dans son état de nature. L'adive paroît être une espèce très-voisine du chacal, ou même n'est-ce peut-être qu'une variété plus petite, moins forte, et en conséquence moins entreprenante.

7.e *Espèce.* Le Chien chacal, *Canis mesomelas*, à queue droite, à corps couleur de rouille, une bande noire sur le dos.

Le Chacal Buffon, *hist. nat.*, *tom. XIII*, *p.* 268.

Il habite dans les terres de l'Afrique, comme au Cap de Bonne-Espérance.

Il ressemble au renard; la longueur du corps, de deux pieds trois quarts; celle de la queue, d'un pied.

La tête du chacal est plus courte que celle du renard, le museau plus obtus, le front plus convexe, l'iris d'un brun jaunâtre, le nez un peu plus avancé que la lèvre supérieure; il a sept verrues à la face, les oreilles droites, plus courtes et moins noirâtres que

celles du renard, le corps plus effilé, les jambes plus hautes, les doigts si velus, que les ongles paroissent à peine, les pouces manquant aux pieds postérieurs; les ongles noirs, égaux et comprimés; la queue renflée au milieu, mince et noire au bout, toute velue, et descendant à peine aux talons. Les poils sont beaucoup plus roides que ceux du renard, et très-longs sur le dos; le duvet ou second poil, gris, cendré, plus court de moitié que le premier; robe non dorée, mais d'un jaune sale qui s'éclaircit du dos au ventre Cet animal est en partie frugivore, et en partie carnivore, comme le renard; il s'apprivoise très-facilement : Buffon cependant le représente comme extrêmement féroce, faisant entendre un fréquent hurlement mêlé d'aboiement; très-vorace; exhumant les cadavres. Dossonville trouve que Buffon l'a peint beaucoup trop féroce et trop vorace; il le peint comme un gourmand sans courage.

8.e *Espèce*. Le Chien lycaon, *Canis lycaon*, à queue droite, tout le corps noir.

Le Loup noir Buffon, hist. nat., tom. IX, p. 362, *tab.* 1.

Il habite les pays froids de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

Il ressemble beaucoup au loup; sa grandeur est moyenne entre celle du renard et du loup. C'est le plus rusé de tous ceux de ce genre. Il est le plus souvent tout noir : on en trouve cependant quelques individus à poils grisâtres, ou à poils noirs, terminés par une pointe blanche argentée. Sa peau est d'un très-grand prix.

Les oreilles un peu plus grandes, plus droites et plus éloignées l'une de l'autre que celles du loup; les yeux un peu plus petits, paroissent un peu plus éloignés que dans le loup com-

mun. Buffon ne regarde cette espèce que comme une variété du loup.

Les viscères du loup noir ressemblent parfaitement à ceux du loup et du chien ; on a seulement observé quelque différence dans le nombre des lobes du foie.

9.e *Espèce*. Le Chien renard, *Canis vulpes*, à queue droite, touffue, dont l'extrémité est blanche.

Vulpes Gesn., *quad.* 96 ; *Jonst.*, *quad.* 82 ; *Rai*, *quad.* 177.

Le Renard Buffon, *hist. nat.*, *tom. VII*, *p.* 75, *tab.* 4.

On le trouve en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique, au Chili.

Il se creuse des tanières. C'est un animal très-rusé ; il attaque les agneaux, les lapins, les oies, les poules et autres oiseaux ; mais il abandonne les éperviers et autres oiseaux de proie. Il mange la fiente des animaux. Les raisins l'engraissent. Il commet rarement ses larcins dans le village qu'il habite. Une démangeaison à laquelle il est sujet, lui fait jeter des cris plaintifs pendant la nuit. Le bruit des armes à feu, et l'odeur de la poudre à canon, le mettent en fuite. On l'oblige à sortir de sa tanière, en la remplissant de fumée.

La toison du renard est fauve ; le sommet des oreilles et l'extrémité des pieds de devant, sont noirs ; il porte les oreilles droites ; les lèvres sont blanches. Le dessus de la base de la queue répand une odeur particulière assez forte. Les renards blancs sont rares.

Le renard est un quadrupède du genre du chien, dont la ruse a passé en proverbe. Il se procure une retraite ; mais il ne fait communément qu'agrandir un terrier de lapins ;

c'est de là qu'il part pour choisir un poste avantageux pour sa chasse ; tantôt il guette des lapins, tantôt il attrape de jeunes levreaux; d'autrefois il surprend des lièvres au gîte ; il rode le long des sentiers des bois où l'on fait des pipées, et où l'on tend des lacets ; et souvent, en prévenant les piqueurs, il s'approprie leur chasse. Il dort pendant une partie du jour, et son sommeil est assez profond. De nuit il cherche à pénétrer dans les basses-cours des fermes et des hameaux, sans exciter les clameurs des chiens ; s'il y réussit, il enlève sans bruit et lestement ses victimes, en plusieurs voyages, ne les emportant pas d'abord fort loin, mais se contentant de les cacher en des lieux surs, où il sait bien ensuite les retrouver et les transporter à loisir dans des retraites plus écartées. Dans toutes ses entreprises on reconnoît la finesse de l'odorat, la prudence, la mémoire, mais jamais le courage : il en a cependant, puisqu'on peut le faire expirer sous le bâton sans jeter un cri, et puisqu'il se défend vigoureusement, et ne démord jamais, et qu'il se détermine même à se couper la patte prise dans un piège ; comme il guette les œufs et les jeunes oiseaux, la plupart le connoissent et le poursuivent du haut des airs avec de grands cris. Il s'apprivoise difficilement, et résiste peu à une longue captivité. Il refuse de commercer avec les chiennes : il y a cependant un exemple d'une chienne couverte par un renard, qui produisit un métis. Le renard aime le poisson, le miel, les raisins ; il mue en été, entre en chaleur en hiver ; la femelle porte neuf semaines ; elle met bas de 3 à 7 petits, qui naissent les yeux fermés, et sont adultes dans la seconde année. Sa vie est de 13 à 14 ans.

La queue est grosse, droite, très-touffue, quelquefois blanchâtre au bout ; les oreilles droites ; la tête à proportion plus grosse que celle du chien ; le museau plus alongé et plus pointu que celui du loup, les poils du corps longs, d'un fauve mêlé de gris, le ventre gris ; la longueur du corps de deux pieds, sa hauteur de quinze à seize pouces. On trouve dans le nord des renards blancs, des bleuâtres, des variés de ces couleurs ; mais celui qu'on vient de décrire est la variété la plus répandue. Cet animal se trouve dans tout ce continent, excepté dans les cantons très-chauds ; la fourrure du renard noir de Sibérie est la plus recherchée, ensuite celle des châtains noirs de Kamtschatka.

Nous avons élevé en Lithuanie plusieurs jeunes renards ; et quoiqu'ils fussent assez dociles, ils ne sont jamais devenus ni caressans, ni véritablement apprivoisés ; tous, dès le commencement de la troisième année, ont repris leur caractère féroce.

10.e *Espèce.* Le Chien renard charbonnier, *Canis alopex*, à queue droite, dont l'extrémité est noire. *Screb. quad.*, *tom.* 3, *p.* 358, *tab. XCI.*

Vulpes villo densiore, et nigricante, *Gesn.*, *quad.*, *p.* 967.

Le Charbonnier Buff., *hist. nat.*, *t. VII*, *p.* 82.

Il habite en Asie, en Europe et en Amérique, au Chili.

Moins commun et plus petit que le précédent, d'une couleur plus foncée, à toison plus fournie ; d'ailleurs il lui ressemble beaucoup : son poil est plus long, d'un gris cendré, le bout des pieds noirâtre. On le trouve en Bourgogne, et dans d'autres provinces montueuses. Ce n'est probablement qu'une variété du renard ordinaire.

11.e *Espèce.* Le Chien bleu, *Canis lagopus*, à queue droite, à pieds très-poilus.

Isatis Buffon, tom. XIII, p. 72; *supplém., tom. V, tab.* 17, *in-*12.

On le trouve à toison blanche et bleuâtre. Il habite la zone glaciale, sur les bords de la mer ; non dans les forêts, mais sur les montagnes nues. Il s'étend en Amérique, jusqu'au Chili. Cette espèce est très-nombreuse ; les individus se creusent des tanières ; ils mangent les rats, les oies, et ils ne se contentent des testacées ou des fruits, que lorsqu'ils sont pressés par la faim. Ils ont le cri du renard, sans répandre une odeur désagréable. La femelle porte neuf semaines. La peau de ces animaux est recherchée. Voyez la figure dans *le synopsis, quad. de Pénant, tab.* 17, *fig.* 1.

L'Isatis est un quadrupède des pays froids, qui paroît tenir du renard et du chien ; il est plus petit que le renard ; il se creuse un terrier, et se procure sa nourriture comme lui. Il a sa queue un peu raccourcie cependant, mais peut-être plus fournie ; il a la tête d'un chien. La gestation de la femelle a la même durée que celle de la chienne, et leurs portées sont à-peu-près les mêmes. Sa voix tient de l'aboiement du chien et du glapissement du renard. Il tient à sa femelle comme le chien dans l'accouplement. Son poil est lisse et doux, blanc dans quelques individus, d'un cendré-bleuâtre dans d'autres.

L'Isatis est appelé cossac par les Tartares ; il est si commun dans les grands déserts de la Tartarie, qu'on en apporte tous les ans cinquante mille peaux en Sibérie et en Turquie. La forme de la tête, le regard doux, l'aboiement, semblent le rapprocher du chien ; néanmoins il a de commun avec le renard

sa queue et sa fourrure qui est très-douce. Il répand une mauvaise odeur par la respiration, comme le chacal et le loup.

Genre 13. Les Chats. *Felis.* Les dents antérieures intermédiaires, égales; les molaires ternées; la langue chargée de pointes en-arrière; les ongles rétractiles.

1. Le Chat lion, *Felis leo*, à queue longue, terminée par une houpe de longs poils; à corps fauve clair. Le mâle à crinière.

Leo Gesner, quad. 572; *Jonst., quad.* 72; *Rai, quad., p.* 162.

Le Lion Buffon', vol. IX, p. 1, *t.* 1, 2.

On le trouve dans l'intérieur de l'Afrique, quelquefois dans les déserts de la Perse, des Indes, du Japon. Il étoit autrefois assez commun dans les autres régions chaudes de l'Asie, dans la Thrace, l'Egypte, l'Arménie, la Palestine.

Cet animal est paresseux, souvent tourmenté de la soif; lorsqu'il a faim, il chasse les grands animaux, les gaselles, les chevaux, etc.; il n'attaque l'homme qu'autant qu'il est très-affamé; on le met en fuite en allumant des matières combustibles; on le contient par des chiens dressés à ne pas le craindre. Pris jeune, il s'apprivoise aisément. Il urine en-arrière. Son rugissement est effrayant; la structure de sa trachée-artère lui donne ce ton terrible. Il dort en plein air. La faim se fait sentir le troisième jour. Sa démarche est lente. Lorsqu'il chasse, c'est par bonds. Son haleine est fétide, son odorat foible. Les Africains mangent sa chair.

Le pelage d'un jaune roux, quelquefois obscur; la tête grande, arrondie; le front carré, les yeux grands, les lèvres pendantes, le cœur très-grand; le mâle d'un quart plus grand que la femelle, sa longueur de huit pieds; sa poitrine à crinière,



LE LOUP — P. 176. 2.

LE RENARD — P. 188. 9.

LE LION — P. 192. 1.

crinière, ou garnie de longs poils; la tête et les côtés du cou chargés de poils longs de deux pieds, touffus, d'un jaune roux; les autres poils du corps courts et couchés; la queue terminée par un flocon de poils longs.

Le lion est un quadrupède à tête assez arrondie, à mâchoires courtes; son nez est prononcé et épais; sa crinière se meut et se hérisse dans sa colère. Sa queue est si forte, que d'un seul coup il peut terrasser un homme. Cet animal ne paroît composé que d'os, de nerfs et de muscles; ses os sont d'une extrême dureté, et les anciens l'avoient imaginé telle qu'ils fissent feu avec l'acier. La peau de sa face est mobile, et contribue à rendre son regard plus menaçant; la force de ses mâchoires est énorme; celle de ses gros pieds musculeux, et de ses griffes recourbées, mouvantes à volonté, est presque inconcevable; il peut déchirer d'un seul coup un grand animal. Son rugissement, qui retentit au loin, répand par-tout l'effroi. Il consomme quinze à vingt livres de chair fraîche par jour, et dédaigne les cadavres; mais il n'égorge que quand il est pressé par la faim, bien différent du tigre qui, même rassasié de chair, est encore altéré de sang. La lionne n'a qu'une portée par an; elle ne met bas le plus souvent que deux petits. Elle n'a point de crinière. Quoique plus petite d'un quart que le mâle, rien ne l'effraie quand il s'agit de défendre ses petits, ou de s'assurer d'une proie pour les nourrir. Lorsqu'elle est en chaleur, les mâles se livrent des combats sanglans pour s'assurer sa jouissance. Ces animaux ont le sommeil léger, voient de nuit comme les chats, et par conséquent sont fatigués par le grand jour. Ils ont l'odorat peu fin, et l'haleine infecte; leur marche est grave et assez lente; mais leur course

est une suite de sauts brusques, et il est peu d'animaux qui ne soient accablés du dernier bond par lequel le lion se précipite sur eux. Sa taille, son courage, son ardeur, sa force, varient suivant les régions. Le lion des déserts brûlans de l'Afrique, habitué à vaincre, ne connoissant pas la supériorité des armes et les ressources de l'homme, a beaucoup plus d'audace, est bien plus entreprenant que le lion des pays habités, qui s'est vu plusieurs fois obligé de reculer devant des femmes courageuses. On donne aux plus grands individus sept à huit pieds de longueur, quatre à cinq de hauteur, et une queue de quatre pieds. Ceux des pays plus tempérés n'ont que cinq à six pieds de longueur, sur trois et demi de hauteur. Tous ont un poil d'un jaune fauve, qui s'éclaircit sous les flancs et sous le ventre.

La grandeur de la tête du lion est principalement due à la grosseur des mâchoires et à l'épaisseur de leurs muscles. La poitrine paroît très-large par les poils qui forment la crinière; car le sternum est aussi plat et aussi étroit à proportion que dans le chien. Le cou est roide, non parce qu'il est formé d'un seul os, comme les anciens l'ont avancé, mais parce que les apophyses épineuses de ses vertèbres sont plus longues, et que leurs ligamens sont plus durs, plus tendus, plus serrés. Ses os sont garnis de moëlle comme ceux des autres quadrupèdes. Sa langue est armée de tubercules pointus assez longs, courbés vers le gosier. Le cœur est très-grand relativement à la grosseur du corps. Les ongles peuvent, à la volonté de l'animal, se replier et se cacher dans une demi-gaîne. Le foie est partagé en plusieurs lobes, sept ou huit, comme dans la plupart des animaux carnassiers; la tra-

chée-artère est aussi grande que celle d'un bœuf; les anneaux qui la forment ne sont pas plus entiers que dans les autres quadrupèdes, mais les supérieurs sont en recouvrement; les muscles temporaux sont très-épais, amples; ils semblent se réunir presque à la suture sagittale; le cerveau est très-petit, relativement au volume du corps. On a trouvé des fragmens d'os dans le colon.

La crinière des lions mâles croît avec lenteur. Nous avons sous les yeux un jeune lion, âgé de deux ans, dont la crinière est à peine prononcée; il est si doux et si docile, que son maître en fait ce qu'il veut; il lui passe la main dans la gueule, dont l'ouverture est énorme, pour lui ôter les fragmens d'os et de cartilages interposés entre ses dents; à sa volonté il lui fait étendre ou rengaîner ses ongles très-longs et tranchans. Ce lion, à toison de couleur paille, n'étoit pas plus gros qu'un dogue de forte race; renfermé dans une cage assez étroite, il étoit cependant presque toujours en mouvement, évitoit de tourner la tête contre le grand jour. J'ai bien observé les mouvemens du cou; ils m'ont paru aussi libres que ceux des autres animaux.

2. Le Chat tigre, *Felis tigris*, à longue queue; le corps à taches toutes en bandes.

Tigris Gesn., quad. 936; *Jonst. quad. p.* 84, *t.* 54; *Rai, quad. p.* 165.

Le Tigre Buffon, vol. IX, p. 129, *t.* 9.

On le trouve en Asie, dans la Chine, le Japon.

Il habite les bois, les forêts, les rivages des fleuves. Cet animal est très-fort, très-cruel,

très-fin. Il répand une odeur fétide. Sa vîtesse est effrayante. Il attaque l'homme comme les animaux. Quoique privé dans son enfance, il ne perd jamais son caractère féroce, qu'il reprend tout entier dès qu'il a rompu ses chaînes. Le mâle tue ses propres enfans; il attaque sa proie en se jetant par bonds sur elle, du fond des taillis où il se tient à l'affût. Il est assez fort pour affronter avec avantage le lion, quoiqu'il ne soit pas plus grand. D'ailleurs c'est un bel animal, remarquable par sa peau à poils jaunâtres, traversée de longues bandes noires.

Le tigre, ce redoutable quadrupède, est, après le lion, le premier des animaux carnassiers; il n'est même inférieur qu'aux lions de forte race qui n'habitent que l'Afrique, où il ne se trouve pas; plus féroce et plus sanguinaire que le lion, il égorge encore lorsqu'il est rassasié, cherchant à boire du sang, quand il ne peut plus dévorer. Il dévaste les troupeaux, met à mort les bêtes sauvages, immole les jeunes rhinoceros et les petits éléphans. Il ose même quelquefois attaquer les lions. Il va souvent étancher sa soif ardente, que le sang irrite encore, au bord des rivières, où il est d'ailleurs attiré par l'espoir d'y trouver quelqu'un des animaux qui viennent s'y désaltérer. Sa force est telle, qu'à peine sa course est ralentie par le poids d'un cheval ou d'un bœuf qu'il a égorgé, et qu'il entraîne pour le dépecer plus à son aise dans un lieu fourré. Aussi compare-t-on sa taille à celle de nos plus grands quadrupèdes, ayant jusqu'à dix pieds de longueur, et plus de cinq pieds de hauteur; sa course est une suite de bonds, comme celle du chat, et d'un seul de ses sauts il franchit plusieurs toises. Rien ne le fléchit et tout l'irrite; il semble n'être né que

pour détruire. Sa taille varie dans les différentes races ou variétés ; la plus considérable est celle dont nous parlons, dite vulgairement le tigre royal. Il se trouve dans les pays les plus chauds de l'Asie ; et le tigre en général occupe la partie méridionale de cette région, et ne s'élève que jusqu'au quarante-six ou quarante-septième degré de latitude. A mesure que la latitude s'élève, on trouve des races moins grandes, moins fortes. On dit communément que la femelle ne met bas qu'une fois par an, et que ses portées sont de trois ou quatre petits ; aussi l'espèce est-elle peu nombreuse, comme doit l'être d'ailleurs une race contre laquelle l'homme est toujours armé. Son poil est court ; sa langue de couleur de sang est presque toujours hors de sa bouche : il rugit, grince des dents, et fait mouvoir la peau de sa face comme le lion ; son pelage est d'un fauve jaune, coupé transversalement de larges bandes noires. Sa queue est d'un tiers plus courte que le corps, et annelée de noir ; son corps paroît à nos yeux trop long, et ses jambes trop basses.

Lorsque Linné avance dans son texte, avec Pline, que la vîtesse du tigre est effrayante (*animal tremendæ velocitatis*), il ne faut pas croire que ce soit rapidité de marche, de course, mais célérité dans les sauts, les bonds ; ses courtes jambes ne lui permettent pas d'atteindre à la course les animaux haut-montés, comme les antilopes ; ses bonds doivent être proportionnés à la force de ses muscles, qui est prodigieuse ; aussi peut-il s'élancer par sauts à plusieurs toises. Toutes les espèces de ce genre ont la faculté de bondir. Pour s'en former une idée, il suffit d'observer un chat en fureur ; en courbant son dos et en le déten-

dant, il s'élance avec rapidité à quinze à vingt pieds.

3. Le Chat panthère, *Felis pardus*, à longue queue; les taches supérieures du corps orbiculaires, les inférieures en bandes.

Panthera, Pardus, Pardalis, Leopardus, Gesn., quad. p. 824; *Rai, quad. p.* 166.

La Panthère Buffon, vol. IX, pag. 151, *t.* 11, 12.

On le trouve en Afrique et dans les provinces méridionales de l'Asie.

Il a cinq à six pieds de longueur, sans compter la queue. Il n'attaque pas l'homme, à moins d'être provoqué; il entre de nuit dans les maisons pour enlever les chats; il ressemble d'ailleurs beaucoup au tigre par les mœurs et la manière de chasser.

La panthère est un quadrupède analogue au tigre, mal-à-propos confondu avec le léopard. Il est de la grosseur d'un dogue de forte race, mais moins haut sur jambes, et plus long, ayant cinq à six pieds de long, la queue deux pieds et demi; les poils courts; d'un fauve très-foncé sur le dos, blanchâtre sur le ventre; marqué de taches noires en gros anneaux, ou ronds, ou oblongs, bien séparés les uns des autres, surtout au flanc, évidés dans leur milieu, et ayant la plupart, au centre, une ou deux taches noires; celles de la tête, du ventre, des jambes, étant pleines; les ongles durs et pointus, les oreilles courtes et pointues; la langue rude et très-rouge; les dents fortes et aiguës.

Cet animal a les mouvemens brusques, le cri d'un dogue en colère, et les mœurs du tigre; il est cependant un peu moins intraitable, puis-

qu'on en fait une espèce d'animal domestique pour la chasse ; mais quel domestique ! On le mène dans une charette, à la vue du gibier, on le lâche ; il se lance d'un saut sur la proie ; et s'il manque son coup, il revient furieux, et reçoit de son maître effrayé un chevreau ou quelque gros morceau de chair, en dédommagement.

Dans la panthère, le cœcum est court, de figure conique ; l'estomac fort alongé ; le foie semblable à celui du chat, de même que les reins et les poumons ; la rate fort alongée et très-mince ; quatre mamelles ventrales ; deux grosses vésicules près de l'anus, contenant une liqueur épaisse et jaunâtre.

4. Le Chat once, *Felis uncia*, à queue longue ; le corps blanchâtre, à taches irrégulières, noires.

L'Once Buffon, vol. IX, p. 151, *t.* 13.

On le trouve en Perse, dans l'Afrique septentrionale.

Il est plus doux que la panthère ; on peut même le dresser pour la chasse ; il n'a que trois pieds et demi de longueur ; sa queue a près de trois pieds.

L'once est plus petit que la panthère ; sa taille est plus légère et plus alongée ; sa tête cependant est assez grosse, ses oreilles courtes, son poil plus long que celui de la panthère, tacheté à-peu-près comme le sien, mais sur un fond d'un gris blanchâtre sur le dos, et les taches pleines formant sur les flancs, par leur rapprochement et leur position, des bandes longitudinales. Cette espèce, plus multipliée que la précédente, et moins intraitable, se dresse véritablement pour la chasse.

Nous avons vu un once si privé, que son maître en faisoit ce qu'il vouloit ; il le retiroit de sa cage par une patte, le rouloit à volonté. Cet animal se couchoit sur le dos, badinoit avec ses pattes sans étendre ses redoutables ongles; mais il étoit jeune. On nous assura qu'à deux ans révolus il deviendroit féroce.

5. Le Chat léopard, *Felis leopardus*, à queue de grandeur médiocre; le corps fauve, à taches réunies, noires.

Uncia Gesn., quad. p. 825.

Le Léopard Buff., vol. IX, p. 151, *t.* 14.

On le trouve dans l'Afrique occidentale.

A peine plus gros que l'once, il lui ressemble par le caractère. Les Hottentots mangent sa chair.

Le léopard, plus grand que l'once, mais plus petit que la panthère, de la grosseur d'un gros chien de boucher, long de quatre pieds, la queue de deux pieds et demi de longueur; les poils d'un fauve plus ou moins brillant sur le dos, blanchâtres en-dessous; la peau ornée de taches noires, comme les précédens, mais plus petites, et disposées de manière que la plupart semblent composées de plusieurs petites taches pleines, réunies en groupes. Cette fourrure est fort recherchée, et c'est celle que l'on vend sous le nom de peau de tigre.

Cet animal ne s'apprivoise pas; il passe même pour attaquer l'homme sans être provoqué; ce que ne font pas ceux des deux espèces précédentes: il monte sur les arbres ainsi que les deux espèces précédentes, soit pour y poursuivre les animaux qui s'y réfugient, soit pour guetter de là ceux qui habitent la campagne, ou pour s'élancer sur eux à leur passage.

6. Le Chat jaguar, *Felis onca*, à queue médiocre, le corps jaunâtre; les taches noires, rondes, anguleuses, jaunes au milieu.

Pardus aut Lynx brasil, Rai, quad. p. 168.

Jaguara marcgr. Bras., p. 235.

Le Jaguar Buffon, vol. IX, p. 201, *t.* 18.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Il ressemble au tigre par la férocité, mais non par le courage. Quoiqu'il soit plus petit que les précédens, en trois sauts il tombe sur les plus grands animaux, s'attache sur leur dos, et leur ôte la vie. Dès qu'il a goûté du sang humain, il poursuit sans relâche les hommes; il mange aussi les poissons; c'est l'ennemi des crocodiles : on le fait fuir en brûlant du bois.

Le corps est jaunâtre, à mouchetures noires; la queue est la moitié plus courte que le corps, traversée de taches noires alongées; le ventre est blanc, tacheté de noir.

7. Le Chat vulgaire, *Felis catus*, à queue longue, annelée.

Les variétés sont :

1°. Le sauvage, *ferus*, à queue longue, rousse, annelée; le corps à bandes noirâtres; les trois dorsales longitudinales, les latérales spirales.

Catus sylvestris Gesn., quad. p. 353.

Felis sylvestris Jonst., quad. p. 127, *t.* 72.

Le Chat sauvage Buffon, vol. VI, p. 1, *t.* 1.

2.° Le Chat d'Angora, *Felis catus angorensis*, à poils plus longs, soyeux, argentins; ceux du cou très-longs.

Le Chat d'Angora Buffon, vol. VI, t. 5.

3.° Le Chat d'Espagne, *Felis hispanica*, panaché de noir, blanc, et orange.

Le Chat d'Espagne Buffon, vol. VI, t. 3.

4.° Le Chat bleu, *Felis catus cæruleus*, à poils d'un bleu cendré.

Le Chat des Chartreux Buff., vol. VI, t. 4.

5.° Le Chat rouge, *Felis catus ruber*, à bande rouge qui s'étend sur le dos, de la tête à la queue.

6.° Le Chat domestique, *Felis catus domesticus*, plus petit que le sauvage, à poils plus courts et plus épais.

Felis vel Catus Gesn., quad. p. 344, *f.* 345.

Felis domestica Jonst., quad. p. 126, *t.* 72.

Le Chat domestique Buffon, vol. VII, t. 2.

On trouve les chats dans les bois d'Europe, et sur les frontières de l'Asie.

Le Chat a les moeurs des espèces congénères; il marche avec lenteur, redresse sa queue. Il est très-agile lorsqu'il est animé; il grimpe facilement sur les arbres; lorsqu'il est en colère, il murmure et répand une odeur forte. Ses yeux brillent la nuit; ses pupilles sont linéaires, perpendiculaires le jour, arrondies la nuit; il marche les ongles repliés; il boit peu; l'urine du mâle est corrosive, elle détruit presque toutes les couleurs; ses éructations sont très-fétides; il enterre ses excrémens; il fait l'amour en criant comme un être souffrant; il se joue des reptiles et des petits animaux avant de les tuer; lorsqu'il guette sa proie, il remue la queue; c'est l'ennemi des rats et des petits animaux, même des oiseaux; il vit en paix avec ses commensaux; il mange la chair et le poisson; il a un goût décidé pour les haricots cuits; il refuse ce qui est chaud et salé; il se nettoie le museau avec les pattes, lorsque le mauvais temps se prépare; son dos, dans les ténèbres, est électrique par le frottement; s'il tombe de dessus les arbres, il retombe sur ses pieds; il n'est point attaqué par les puces. Il s'accouple au printemps; la femelle porte soixante-

trois jours; elle met bas de trois à six petits, qui ont les yeux fermés pendant neuf jours. Il aime avec passion l'odeur de quelques plantes, comme la cataire, le marum, la valériane, se roule dessus avec fureur, jusqu'à les détruire par le frottement.

Le chat est un animal très-connu en domesticité; son museau est court, sa langue rude, sa queue longue: la femelle a huit mamelles; sa chaleur est de huit à dix jours au printemps et en automne, quelquefois une troisième et une quatrième fois; communément la femelle fait les avances; plus ardente que le mâle, elle le recherche, le poursuit, l'appelle à grands cris, quoique ses approches doivent lui faire pousser ensuite d'autres cris arrachés par la douleur qui les accompagnera. Le mâle est sujet à dévorer ses petits; les chats peuvent engendrer à un an; ils vivent neuf à dix ans. Cet animal est naturellement féroce; il est souple, léger; ses yeux sont phosphoriques; son odorat est médiocre; il guette à vue sa proie, mais ne la suit pas du nez; il craint l'eau, et aime la chaleur; il arrondit son dos à la vue d'un ennemi; quoique très-privé lorsqu'on le caresse étant jeune, il paroît dans la suite s'attacher plus au logement qu'aux personnes.

En 1800 une maladie vraiment épidémique a détruit un très-grand nombre de chats; elle a régné à Lyon avec fureur. Les principaux symptomes offroient le caractère d'une fièvre catarrale pernicieuse; savoir: frisson, toux, éternûment, froid des extrémités; plusieurs individus périssoient en deux jours; tous cherchoient les lieux humides. Les monstres, parmi les fœtus des chats, ne sont pas rares: nous en possédons plusieurs à deux corps réunis par le sternum, à

deux têtes sur un seul corps, etc. Nous avons élevé un chat, né dans notre maison, sans oreilles externes et sans queue.

Pendant le siège de Lyon, en 1793, une bombe tombe sur une maison, perce trois planchers, éclate sur un potager, qu'elle pulvérise; un chat se trouve enseveli dans le cendrier; trois mois après on le déterre changé en momie si bien préparée, qu'elle s'est conservée intacte jusqu'à ce jour, quoique suspendue sans garantie dans notre cabinet.

L'épiploon du chat s'étend jusque derrière la vessie; les intestins grêles ont à-peu-près la même grosseur dans toute leur étendue, de même que le colon et le rectum. Le cœcum a une figure conique. La partie droite de l'estomac est fort alongée; la grande courbure en-bas. Le foie a cinq lobes, deux à gauche, trois à droite. La vésicule du fiel alongée a un pédicule qui forme trois replis. La rate est très-alongée; le milieu est plus étroit que les extrémités. Le pancréas est en forme de croissant; l'enfoncement des reins peu marqué; leurs mamelons à peine distincts; le centre nerveux du diaphragme presque rond; quatre lobes dans le poumon droit, deux dans le gauche; la partie antérieure de la langue parsemée de papilles pointues; l'épiglotte recourbée en-arrière par la pointe; huit mamelles, quatre sur le ventre, quatre sur la poitrine; le gland conique pointu, hérissé de papilles roides, piquantes et dirigées en-arrière; un petit sillon à l'endroit de l'urètre; un petit os au milieu du gland, mince comme une soie de cochon; les testicules petits, presque ronds; leur substance jaunâtre à l'intérieur, avec un noyau oblong, blanchâtre; la vessie a à-peu-près la figure d'un œuf; les vésicules séminales nulles;



LE TIGRE P. 195. 2.

LE LEOPARD P. 200. 5.

LE LINX P. 205. 7.

les prostrates ont peu de volume, de même que les autres parties de la génération. Dans la femelle les parties de la génération sont à-peu-près aussi petites que dans le mâle. On ne reconnoît le clitoris que par la cavité que forme le prépuce. Rides longitudinales dans le vagin; l'orifice de la matrice très-petit; les cornes très-compactes forment quelques sinuosités; les ovaires oblongs, jaunâtres, parsemés d'un grand nombre de vésicules lymphatiques, et de caroncules rougeâtres. Le chorion, soufflé, forme un croissant; le milieu est entouré par le placenta en forme d'anneau, comme celui du chien; sa substance est mollasse, sa couleur mêlée de gris et de rouge; de chaque côté du placenta, le chorion est légèrement plissé, et de couleur roussâtre; le placenta tuberculeux, rouge; on voit sur la face interne du chorion une membrane comme triangulaire : le sommet de ce triangle aboutissant au cordon ombilical, se prolonge jusqu'à l'ombilic par un filet blanchâtre. L'élantoïde contient une liqueur jaunâtre, dans laquelle il y a de petits corps flottans, de figure irrégulière, et frangés sur les bords.

7. Le Chat lynx, *Felis lynx*, à queue courte, irrégulièrement annelée, noire à la pointe; la tête et le corps d'un blanc roussâtre, à taches noires; les oreilles garnies de longs poils au sommet.

Lupus cervarius, le Loup cervier, *Gesner, quad.* 677.

Lynx Jonst., quad. p. 83; *Rai, quad. p.* 166, *t.* 71; *Buffon, vol. IX, p.* 231, *t.* 21.

Le Loup cervier Tournef. Voy. 2, *p.* 193, *t.* 193.

La variété, à corps blanc, à taches noires, à queue tronquée.

On le trouve dans les forêts du nord d'Europe, d'Amérique et d'Asie.

Il se tient sur les arbres ; il se jette sur les cerfs, les martres, les belettes, les chats, les écureuils ; il se nourrit de lièvres, de lapins, d'oiseaux ; il attaque même, lorsqu'il est pressé par la faim, les brebis et les moutons dans les étables. Cet animal a la vue perçante, l'odorat excellent ; il se précipite sur sa proie ; il s'accouple en février ; neuf semaines après, la femelle met bas trois ou quatre petits. Pris jeune, il devient aussi privé qu'un chat ; mais il reprend toute sa férocité à l'âge de puberté. Il est à-peu-près de la grandeur d'un renard. La variété est un peu plus petite ; la queue un peu plus courte que les cuisses ; la paupière supérieure blanche vers le grand angle ; l'inférieure aussi blanchâtre ; une tache linéaire, rousse derrière les yeux ; les pattes sont très-grosses.

On a appelé le lynx loup cervier, à raison de son hurlement de loup, et de sa peau qui imite la livrée des jeunes cerfs, peut-être aussi à cause de son goût pour cette proie. Il ressemble beaucoup au chat, et en rien au loup ; les poils longs, doux, d'un cendré roussâtre, tacheté de la même couleur, plus foncé sur le dos ; le ventre blanc ; un pinceau de poils au bout des oreilles ; six grandes verrues garnies de soies, au-dessus des yeux ; huit petites au-dessous ; la queue noire au bout ; les pattes grosses, très-fortes ; les pieds larges ; la longueur du corps de trois pieds ; la queue a trois pouces de longueur.

Cet animal habite les forêts du nord ; il ne descend en Europe que jusqu'au quarantième degré de latitude. Il saute comme le chat, poursuit sa proie jusqu'au haut des arbres ; il prend les

cerfs, les chevreuils, à la gorge, suce leur sang: il ne paroît pas avoir les yeux meilleurs que le chat.

Observations sur les Lynx de Lithuanie.

Ce quadrupède, très-rare dans les Alpes de France, est assez commun dans les grandes forêts de Lithuanie, et il le seroit bien davantage, si les paysans ne le poursuivoient pas avec passion, vu que sa peau a une valeur considérable. Son poil est doux, soyeux, et sa peau est bien marquetée. Lorsque le lynx a pris son plus grand accroissement, il est un peu plus gros qu'un renard. Comparé au chat, auquel il ressemble par tant d'attributs, son volume est au moins double; ses pattes sont, à proportion de son corps, plus grosses, ses ongles plus longs, plus arqués et plus tranchans. Nous en élevâmes un pris très-jeune, en 1778; il n'étoit pas plus gros qu'un lapin; en peu de jours il devint très-familier; il badinoit comme les petits chats, faisoit la patte douce, caressoit avec un doux murmure lorsqu'on le grattoit sur le cou; si on passoit la main dans un lieu obscur, à rebrousse-poil, sur son dos, sa peau produisoit beaucoup d'étincelles électriques. A quinze mois il parut avoir acquis tout son accroissement; alors il fut moins caressant, reprit peu-à-peu son caractère féroce. Dans une nuit ayant rompu sa chaîne, il égorgea toutes les volailles de la basse-cour, et se sauva dans les bois. La force du lynx, sur-tout des extrémités antérieures, est prodigieuse: d'un seul coup de griffes il peut éventrer un animal. Notre lynx préféroit la viande crue, cependant il la mangeoit volontiers cuite: parmi les végétaux, il s'accommodoit très-bien des haricots

verts, cuits. Il dormoit presque tout le jour; mais la nuit il étoit sans cesse en mouvement. Les taches rousses ou brunes de sa peau varient beaucoup pour la forme et les teintes, suivant l'âge; elles sont plus fauves sur les jeunes individus, plus foncées, ou brunes sur les vieux sujets. Le cri de cet animal ne ressemble point au miaulement du chat; c'est un hurlement prolongé, qu'il fait entendre sur-tout pendant la nuit.

Les chats sont sobres, ils grimpent facilement, sont agiles, chassent sur-tout de nuit; s'ils tombent de haut, ils sont rarement exposés à se meurtrir, tombant toujours sur leurs pieds; leur gland est garni de pointes renversées en-arrière. Ils marchent leurs ongles retirés; ces ongles sont crochus, très-aigus; ils s'en servent pour déchirer leur proie; ils sucent le sang des animaux; ils remuent la queue dès qu'ils aperçoivent leur proie; ils ne mangent pas volontiers des végétaux. Les femelles de ces animaux produisant plusieurs petits, ont huit mamelles, quatre sur la poitrine et quatre sur le ventre.

Genre 14. Les vivères, *vivera*. Les dents antérieures au nombre de six, les intermédiaires plus courtes; les canines, une de chaque côté, plus longues que les autres; plus de trois molaires de chaque côté. La langue souvent garnie de pointes recourbées en-arrière. Les ongles saillans.

Dans les vivères le corps est long, d'une égale grosseur; les pieds courts, le plus souvent à cinq doigts; les ongles immobiles; les oreilles petites, le museau effilé; on trouve entre l'anus et les parties génitales une rénure ou fente qui conduit à un follicule rempli d'une humeur fétide,

fétide, séparée par des glandes particulières; la course des vivères est rapide; les uns marchent sur les talons, les autres grimpent sur les arbres; d'autres se creusent des terriers. Les femelles sont multipares, ou produisent plusieurs petits d'une seule portée. Les genres des vivères et des mustelles qui leur ressemblent par un grand nombre d'attributs, présentent déjà plus de quarante espèces; et en examinant celles dont la connoissance est due aux naturalistes très-modernes qui ont parcouru des régions inconnues avant eux, il est à présumer que les contrées qui n'ont pas encore été battues par des observateurs, en recèlent encore plusieurs autres espèces.

1. Le Vivère ichneumon, *Vivera ichneumon*, à queue grosse vers la base, s'atténuant peu-à-peu jusqu'à la pointe, terminée par un flocon de poils; les pouces un peu écartés.

Le Rat de Pharaon, *Belon*, *obs.*, *p.* 95.

Ichneumon seu Lutra Egypti. Aldrov. digit. p. 298, *fig.*, *p.* 301.

Ichneumon Gesn., *quad.*, *p.* 566; *Alpin*, *hist. Egypt.*; *pag.* 235, *t.* 14, *f.* 3; *Rai*, *quad.* 202.

On le trouve en Egypte sur les rives du Nil.

Il se retire dans les jardins, pendant son inondation. Il est très-privé; il détruit aussi bien que le chat, les souris; il se nourrit de lézards, de serpens, de grenouilles et autres amphibies; il détruit les œufs du crocodile; c'est l'ennemi des belettes, des chats. Cet animal est fin et courageux; il rampe devant sa proie, et la saisit d'un seul bond. Il marche sur ses talons.

Le front aplati, la lèvre supérieure avancée, les oreilles arrondies, les moustaches formées

par un simple rang de poils à chaque lèvre, sur les bords ; la langue rude, la queue, de la longueur du corps ; un follicule odorifère en-devant de l'ouverture de l'anus, qu'il ouvre pendant les chaleurs ; les poils blancs, gris, noirâtres, comme annelés : grandeur du chat. L'ichneumon en état de domesticité, perd promptement le flocon de poils qui termine sa queue, soit par le frottement, soit par la brûlure. Sa grosseur est celle d'un chat, mais il est plus bas sur jambes. La teinte de son pelage est grisâtre ; le tronçon de sa queue très-gros à son origine, le fait remarquer parmi les espèces de ce genre ; elle est à peine distinguée comme espèce de la suivante.

2. Le Vivère mangouste, *Vivera mango*, à queue, dont la base grosse va en diminuant jusqu'à la pointe, sans flocon de poils ; les pouces un peu écartés.

Viverra ichneumon, *var. B*, *syst. nat. XII*, *p.* 63.

Mustella glauca, *Amœn. acad.* II, *p.* 109.

Mustella seu Vivera Indis mangutia, *Kæmpf. Amœn. exot.* 474, *t.* 567.

Mangouste Buffon, *vol. XIII*, *pag.* 150, *tom.* 19.

On le trouve en Asie, en Perse, au Bengale, et dans les autres provinces les plus chaudes.

Il est plus petit que l'ichneumon, de couleur glauque, d'un gris-rougeâtre, très-ressemblant d'ailleurs à l'ichneumon, pour la forme, les mœurs, les goûts, la nourriture, la manière de chasser : il attaque les serpens les plus dangereux, craint le vent ; apprivoisé, il suit son maître comme un chien. C'est un animal très-propre, frilleux.

La mangouste et l'ichneumon font autant de

tort aux volailles qu'aux amphibies ; ils sont carnassiers et féroces, s'apprivoisent facilement, mais reviennent toujours à leur naturel carnassier. Ces animaux sont actifs, agiles, adroits et courageux. Les souris, les rats, les serpens sont leur proie ordinaire ; mais ils ne craignent ni les chats, ni les chiens plus gros qu'eux. Ils tuent les jeunes crocodiles, et mangent les œufs déposés par les femelles sur le sable. Ces animaux vivent sept à huit ans.

La mangouste est de la grosseur d'un chat médiocre ; son corps est plus alongé, ses jambes plus basses, sur-tout les antérieures ; ses ongles moins aigus et non rentrans, mais suffisans pour tenir fortement la proie ; la tête de la fouine ; le front presque perpendiculaire au sommet ; les poils assez rudes, variés chacun de blanc, de brun, de fauve et de gris, de manière que, selon le mouvement de l'animal, le pelage prend en total différentes nuances de quelqu'une de ces couleurs ; les yeux vifs, enflammés, petits, latéraux ; les oreilles courtes, larges et latérales ; les moustaches fines, courtes et sur un seul rang. Remarquez la poche où se filtre une liqueur odorante, et dont l'ouverture est sous l'anus.

Monsieur Geofroi, célèbre zoologiste, a rapporté d'Egypte un ichneumon, que nous avons vu à Lyon chez le ministre de l'intérieur ; il est très-ressemblant à la figure de Buffon, très-privé ; son pelage nous a paru grisâtre ; il cache avec soin ses excrémens ; sa poche près de l'anus ne répand aucune odeur sensible ; il mange indifféremment de toute sorte de viande crue ; d'ailleurs il nous a offert tous les caractères énoncés dans les descriptions ci-dessus.

5. Le Vivère suricate, *Vivera tetradactyla.* Les pieds à quatre doigts; le nez prolongé, mobile.

Le Suricate Buffon, vol. XIII, p. 72, t. 8.

On le trouve dans les régions méridionales de l'Afrique.

Longueur d'un pied et d'un pied et demi, compris la queue; il se nourrit de chair, il mange sur-tout les œufs, le poisson; il creuse avec les pieds antérieurs; il s'apprivoise aisément; dans cet état de domesticité il est très-doux.

Le Suricate que Buffon a vu et décrit le premier, est, suivant Linné, du genre de la belette; il est de la grandeur d'un lapin; sa forme est un peu moins alongée que celle de la mangouste, à laquelle on peut le comparer; mais sa queue est moins longue, seulement de la moitié du corps; la tête à front relevé et à museau pointu; la mâchoire supérieure plus longue, et garnie en-dessus d'un cartilage très-mobile; les pieds antérieurs et postérieurs tétradactyles, ou à quatre doigts, ce qui ne se trouve que dans cet animal et dans l'hyène; les oreilles arrondies, les poils longs, roides, hérissés, variés de fauve, de noir et de blanc. Le suricate est carnivore, mais doux et apprivoisable, vif et adroit; il s'assied souvent sur le derrière, le corps droit, et marche aussi quelquefois sur deux pieds; il lape comme les chiens, en buvant; boit son urine, malgré son odeur forte. Son cri est l'aboiement d'un petit chien. Il mord les gens qui lui déplaisent; et quand on lui déplaît, il paroît que c'est son odorat qui en est affecté. Il se trouve au nord du Cap, en Afrique, dans les montagnes pierreuses.

4. Le Vivère coati, *Vivera nasua*; roussâtre; la queue blanche, annelée; le nez avancé, mobile.

Coati Marcgr. Bras., *p.* 228.

Coati mundi, *mémoir. de l'Acad. Par.*, *tom.* 3, *part.* 3, *p.* 18, *tab.* 37; *Rai*, *quad.*, *p.* 180.

Coati noirâtre Buffon, *vol. VIII*, *p.* 358, *t.* 48.

On le trouve dans les provinces de l'Amérique méridionale.

Il creuse avec une étonnante rapidité pour trouver les vers; il se nourrit aussi de rats, de pommes, de pain. Lorsqu'il est en colère il répand une odeur très-fétide.

Le coati est de la grosseur d'un chat, de la corpulence du raton, roux comme un renard, les poils du dos plus roides; une tache blanchâtre au-dessus, en-dessous et derrière les yeux; les oreilles petites, noires vers le haut; une verrue au-dessus de la paupière supérieure, sous les yeux, sur la joue, et sous la gorge, qui est jaunâtre; le nez alongé comme une trompe, noir, très-long, mobile en tout sens, tronqué au sommet de haut en bas, sans lacune en-dessous; les dents antérieures supérieures et latérales, plus grandes; les inférieures du milieu convergentes; la langue lobée par des fissures, découpée comme la feuille du chêne; la queue redressée, plus longue que le corps, rousse, marquée par dix anneaux, pâles, à poils redressés; elle est aplatie, comprimée à la pointe. Il marche à pas lents sur ses talons; il peut aussi grimper. Cinq doigts à chaque pied; le pouce n'est point écarté; les ongles aigus, aplatis.

Le coati est le quatrième ours de Brisson:

c'est un quadrupède de l'Amérique méridionale, de la grandeur d'un chat; mais plus épais; la tête large; le museau pointu; la mâchoire supérieure plus longue, et retroussée; le groin étant mobile et toujours relevé; les yeux petits, les oreilles courtes, les jambes basses; cinq doigts assez longs, armés d'ongles aigus; les jambes postérieures plus hautes que les antérieures; les poils assez longs, épais, rudes, gris-noirs et roux; la queue longue, annelée de noir, de blanc et de jaune, que l'animal est sujet à manger; se tenant volontiers sur le derrière, s'aidant des pieds antérieurs en mangeant; apprivoisable, se nourrissant, se terrant comme le renard; marchant lentement et sur les talons comme l'ours.

Six mamelles, celles du côté gauche toutes sur le ventre; la troisième du côté droit, placée sur les cartilages des fausses côtes; point de cœcum; l'estomac gros; les membranes de l'estomac et des intestins, qui ont jusqu'au rectum à-peu-près la même grosseur, ont beaucoup d'épaisseur; cinq lobes au foie, celui du milieu divisé en trois; la vésicule du fiel grande, pyriforme; la rate alongée, à trois faces, plus large vers sa partie inférieure; le pancréas fort long; les reins épais, à enfoncement peu marqué, sans mamelons dans le bassinet; le poumon gauche d'un seul lobe, le droit de deux. Le cœur, dirigé à gauche, offroit deux pointes. Le cerveau à ondulations.

5. Le Vivère coati brun, *Vivera narica*; brun, à queue de la même couleur; le nez prolongé, mobile.

Le Coati brun, Buffon, *vol. VIII*, *t.* 48.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Il creuse si profondément et si rapidement,

que l'on ne voit bientôt de tout l'animal que la queue. Il est un peu plus grand que le précédent ; il se nourrit de vers, de racines, de pain, de fruits ; il entre aussi à l'eau, monte sur les arbres.

C'est encore un ours, suivant Brisson ; peut-être n'est-ce qu'une simple variété d'âge ou de couleur.

6. Le Vivère coase, *Vivera vulpecula.* Couleur de tout le corps, châtaigne ; à nez prolongé.

Yz quiepati, seu Vulpecula Hernandez Mexic., p. 332 ; *Rai, quad.*, p. 181.

Coase Buffon, vol. XIII, p. 288, 209, *t.* 38.

On le trouve en Amérique, dans la Virginie et la Nouvelle-Espagne.

C'est un animal très-puant, qui vit de vers, de scarabées, d'oiseaux. Sa longueur est de dix-huit pouces ; ses moustaches noires, ses mains à quatre doigts.

Le Coase, blaireau de Surinam de Brisson ; mais espèce anomale, étant tétradactyle antérieurement. Les jambes courtes, les ongles noirs et pointus, le museau court et mince, les oreilles petites, les poils épais, d'un brun-châtain foncé sur le dos, jaune sous le ventre, la queue longue, noire et blanche, ou brune et jaune, peu touffue.

Cet animal habite les fentes des rochers, ou des trous qu'il arrange et approfondit avec ses pieds antérieurs ; il monte sur les arbres, mange les cervelles des oiseaux ; il entre quand il peut, comme les fouines, dans les maisons, et il étrangle les volailles, dont il ne mange, de même, que la cervelle ; il fait ses courses de nuit, et dort le jour ; il est facile à apprivoiser, et n'exhale aucune odeur sensible dans son état habituel ; mais il lâche dans la frayeur et la

colère, une vapeur infecte, à laquelle son urine caustique ajoute encore d'autant plus, que l'odeur de celle-ci est si tenace, que les objets sur lesquels il en est tombé une goutte, en restent très-long-temps imprégnés. Pour employer ces armes singulières, qui suffisent souvent pour écarter les ennemis, il arrondit son dos, se met presque en boule, et dans cette position il lance son urine assez loin : sa chair ne participe point à cette puanteur.

7. Le Vivère conepate, *Vivera putorius*, noirâtre, à cinq lignes sur le dos, parallèles blanches.

Conepate Buffon, vol. XIII, p. 288, *t.* 40.

On le trouve dans l'Amérique septentrionale.

Il se creuse des terriers, dort le jour, chasse la nuit ; il se nourrit d'insectes, de vers, mange de la chair, les oiseaux ; il aime les œufs. Lorsqu'il est poursuivi par les chiens, il se contracte ; lorsqu'il est irrité, il lâche une moufète, une vapeur si fétide, que ses ennemis ne peuvent la soutenir. Il est lent dans sa marche. Il ne craint ni les hommes ni les bêtes féroces. Les vêtemens imprégnés de cette moufète qu'il exhale, la perdent en les ensevelissant dans la terre pendant un jour. Il peut monter sur les arbres. Il est aussi grand qu'un chat ; il marche sur ses talons.

Cinq ongles à chaque pied ; ceux des antérieurs, longs, aplatis ; ceux des postérieurs, plus courts, en gouttière en-dessous ; les dents antérieures de la mâchoire supérieure, parallèles, égales ; six antérieures à la mâchoire inférieure, dont deux plus en-dedans ; cinq molaires de chaque côté ; les canines de dessus et d'en-bas rapprochées, mais plus celles d'en-bas ; la tête arrondie, à museau avancé, à nez nu, les

moustaches formées par trois rangs de poils ; l'ouverture de la gueule assez petite ; le cou très-court ; les pieds de devant plus courts, à ongles très-longs ; les ongles des pieds postérieurs plus courts ; la queue horizontale, blanche à la pointe, garnie de très-longs poils ; la verge a un cartilage osseux.

Le Conepate est le putois rayé de Brisson, du genre, selon lui, de la belette ; taille du putois, dos beaucoup plus bombé, ventre plat, oreilles arrondies, tête, cou, ventre, pattes et queue noirâtres ; cinq bandes blanches parallèles, parcourent la longueur du dos et les flancs, et la seconde de chaque côté se prolonge sur la queue ; celle-ci est longue, garnie de poils très-longs, sur-tout vers le bout.

8. Le Vivère chinche, *Vivera mephitis*, à dos blanc, parcouru par une ligne noire.

Chinche Buffon, vol. XIII, p. 294, t. 39.

On le trouve en Amérique, depuis le Chili jusqu'en Canada.

Il est apprivoisable ; il se défend en répandant une odeur affreuse ; il recherche les œufs. Sa longueur de seize pouces ; les poils longs, brillans ; la queue sur-tout est blanche.

Le Chinche est pentadactyle antérieurement et postérieurement ; les oreilles très-courtes, larges et arrondies ; la tête noire, alongée ; la gueule fendue jusqu'au-dessous des yeux ; deux lignes blanches tirées du nez au sommet par l'entre-deux des oreilles, et allant se terminer en arc sur les flancs, qui sont noirs ; le dessus du cou et le dos blancs, celui-ci longitudinalement parcouru en partie par un trait noir ; les jambes et le ventre noirs ; la queue de renard, garnie de gros poils épais, longs, noirs et blancs ; le dos très-voûté ; le ventre plat. Il a les mœurs et les habitudes du coase.

9. Le Vivère civette, *Vivera civetta*, à queue tachetée, supérieurement rousse vers la pointe; la crinière, couleur châtaine; le dos cendré et roux, tacheté.

Civetta Clus. cur. post. p. 57.

Civette Buffon, vol. IX, p. 299, *t.* 34.

On le trouve en Afrique, en Ethiopie, en Guinée, au Cap.

Il ressemble par le port, au chat, mais pour la forme de la tête il se rapproche davantage de la mangouste. On voit une tache sous les yeux. Son dos est marqué de plusieurs taches arrondies, anguleuses, de couleur marron, qui se changent en stries vers les cuisses; les pieds d'un brun-noirâtre; six dents molaires de chaque côté à chaque mâchoire.

La civette est le quatrième blaireau de Brisson, qui en fait le même animal que le zibet. Buffon l'en distingue, mais d'une manière peu décidée. La tête alongée; le museau pointu, un peu convexe en-dessus; le corps alongé, long de deux pieds; les pattes courtes, les pieds nus en-dessous, les ongles du chien, la queue du chat.

Le zibet a le corps encore plus long et moins épais, le museau plus délié, et un peu concave en-dessus; la queue encore plus longue et annelée; le poil plus court et plus mollet. La civette a une criniere que n'a pas le zibet; tous deux ont la peau tachetée, et ont près des parties génitales l'ouverture de deux sacs qui contiennent une liqueur odorante, très-épaisse, très-forte sur-tout dans le zibet, beaucoup plus forte que celle de la genette, et très-différente de celle du musc. Ces animaux habitent l'Afrique et les pays chauds de l'Asie : quoique farouches, ils s'apprivoisent aisément; ils sont agiles; courent et bondissent comme le chat; leurs ongles sont

mousses, leurs dents tranchantes; ils vivent comme nos renards, de chasse et de pillage. Dans les expériences comparatives de Redi, la civette ne vécut que dix jours sans nourriture, c'est-à-dire beaucoup moins que le blaireau, le chien, la gaselle, la vipère.

10. Le Vivère zibet, *Vivera zibetha*, à queue annelée; le dos cendré et noir, strié par ondes.

Felis zibethi Gesn., *quad.*, *p.* 837.

Zibet Buffon, *vol. IX*, *p.* 299, *t.* 31.

On le trouve en Arabie, dans le Malabar, à Siam et aux îles Philippines.

Son naturel est féroce; si on l'apprivoise, il revient bientôt à son caractère sanguinaire. Lorsqu'il est irrité, il redresse les poils de son dos, se défend en mordant. Il se nourrit des petits animaux, d'oiseaux, de poissons, même de racines et de fruits. Il court et monte facilement sur les arbres. Six dents antérieures supérieures, parallèles, les intermédiaires un peu plus courtes; les antérieures inférieures, parallèles, les intermédiaires un peu plus courtes, alternativement plus rentrées; les canines solitaires, éloignées des autres; des molaires aiguës, garnies de pointes, cinq de chaque côté à la mâchoire inférieure, six de chaque côté à la supérieure.

11. Le Vivère genette, *Vivera geneta*. La queue annelée; le corps fauve, marqueté de noir.

Genette Belon., *obs. p.* 73; *Gesn.*, *quad.*, *p.* 549.

Genetta vel Ginetta, *Rai*, *quad.*, *p.* 201.

Genette Buffon, *vol. IX*, *p.* 343, *t.* 36.

On le trouve en Espagne, en Turquie et en France.

C'est un animal doux, apprivoisable. Il chasse les rats aussi bien que le chat. Il répand une odeur de musc, foible et passagère. Il ressemble beaucoup au zibet, mais il a le museau plus effilé, les pieds plus courts, la queue plus longue ; longueur de dix-sept pouces, avec la queue de deux pieds et demi ; six dents molaires de chaque côté à chaque mâchoire ; les poils cendrés, noirs au sommet.

La genette est un quadrupède du genre de la belette, suivant Brisson, plus petit que la civette, de la grandeur d'un chat, mais d'une taille beaucoup plus effilée ; la tête comme celle de la fouine, le museau pointu, les poils doux, d'un gris jaunâtre, à taches noires, plus rapprochées et plus grandes sur le dos qu'ailleurs, de façon qu'il paroît longitudinalement rayé ; la queue aussi longue que le corps, annelée de noir et de gris ; l'ouverture et le sac à humeur d'une odeur plus foible et moins durable que celle de la civette. Cet animal est assez facile à apprivoiser, il aime les lieux humides sans être froids. On en a vu en France.

La genette qui a été prise à Dardilly, près de Lyon, dans l'année 1801, en février, par monsieur Hénon, savant professeur de l'école vétérinaire, a les pieds antérieurs et postérieurs pentadactyles : ses pieds reposent sur cinq pelottes molles ; les ongles blancs sont relevés au-dessus de la dernière phalange, et presque noyés dans les poils. Les dents antérieures ou incisives au nombre de six à chaque mâchoire ; les extérieures dans la mâchoire supérieure, un peu plus larges ; dans l'inférieure les extérieures un peu plus longues, mais toutes sur la même rangée ; les canines, une de chaque côté des incisives, sont un peu

arquées, beaucoup plus grosses et plus longues que les incisives; les inférieures touchent celles-ci; les supérieures en sont assez éloignées pour placer la pointe des canines inférieures; les molaires d'inégales grosseur et longueur, à tubercules tranchans. Le fond de toute la peau est grisâtre, marqueté de taches noires, les unes arrondies, d'autres alongées : celles du dos se touchant, forment une bande dorsale; celles des flancs, plus longues, se touchent presque; les inférieures sont plus petites et plus isolées. On compte neuf anneaux noirs sur la queue, qui est à-peu-près aussi longue que le corps, savoir, de dix-huit pouces. Les moustaches sont longues, de trois pouces, à crins inégaux, noirs, assez nombreux. Les jambes postérieures noirâtres extérieurement, les antérieures grisâtres. Les poils de tout le corps inclinés, aussi doux que ceux du chat. La figure de Buffon, de l'édition in-4.°, est excellente : je ne vois pas pourquoi Linné et d'Aubenton assurent que le fond de la peau est fauve. Dans notre Genette mâle, tous les poils qui ne constituent pas les taches noires et les anneaux, de la même couleur de la peau, sont d'un gris mate, terminés par une pointe assez blanche; leur longueur est de quinze à dix-huit lignes. La circonférence du corps, prise vers le milieu de la poitrine, étoit de onze pouces; celle de la queue de quatre pouces vers sa base. Cet animal exhaloit une odeur de musc agréable, très-sensible, en approchant le nez de la queue.

La genette disséquée pesoit deux livres quatorze onces deux gros. L'estomac est au milieu de l'abdomen, et s'étend d'un côté à l'autre, obliquement de gauche à droite, et de devant en-arrière. L'épiploon se prolonge aussi loin

que les intestins : on voit au-delà une portion des cornes de la matrice et de la vessie. Les intestins grêles font de grandes circonvolutions qui s'étendent dans les différentes parties de l'abdomen. Le cœcum est placé au-dessus de la région ombilicale, et poussé en-avant; ensuite le canal intestinal se prolonge en droite ligne jusqu'à l'anus. Le grand cul-de-sac de l'estomac est peu profond. Les intestins ressemblent beaucoup à ceux du chat, les grêles ayant tous à-peu-près la même grosseur; leurs membranes sont fortes et épaisses. Le cœcum a peu de longueur ; il est pointu. A peine peut-on reconnoître le colon dans le canal intestinal, parce qu'il n'a que très-peu de longueur depuis le cœcum jusqu'à l'anus. Le foie qui s'étend un peu à droite, est composé de cinq lobes, le plus grand placé en partie à gauche ; il est divisé en trois portions par deux scissures. Le ligament suspensoire passe dans l'une, et la vésicule du fiel est placée dans l'autre. Le plus grand lobe après le premier est à gauche, les trois autres à droite; le foie pesoit une once six gros. La rate est placée le long de la grande courbure de l'estomac. Le pancréas forme une bande fort large ; il a des prolongemens. Les reins ont peu d'enfoncement. Le centre nerveux du diaphragme est fort peu étendu ; la partie charnue est épaisse. Les poumons offrent six lobes, quatre à droite, deux à gauche. Le cœur, placé au milieu de la poitrine, se dirige obliquement de devant en-arrière ; sa pointe est mousse ; il est presque rond. On trouve sur la langue de petites papilles dirigées en-arrière, fort pointues et très-apparentes ; trois glandes à calice, disposées en triangle. L'épiglotte est pointue. Le palais tra-

versé par dix à douze sillons. Le cerveau pesoit un gros et demi, le cervelet vingt-six grains. Quatre mamelles, deux de chaque côté du ventre. On voit entre la vulve et l'anus, une ouverture qui communique dans une cavité profonde; le fond de cette cavité est percé par deux orifices, qui aboutissent chacun à une glande longue de dix lignes, dont les parois étoient enduites d'une humeur jaunâtre, répandant une odeur légère de musc.

Genre 5. Les Mustelles, *Mustella*. Les dents antérieures supérieures, distinctes, plus aiguës, au nombre de six; les inférieures plus obtuses, comme entassées au nombre de six, dont deux plus avancées en-dedans; la langue lisse.

Ce genre se sous-divise en deux familles.

1.° Les mustelles à pieds de derrière palmés, ou dont les doigts sont réunis par une peau, savoir, les loutres.

1.° La Loutre marine, *Lutra marina*. Les pieds de derrière palmés, velus; la queue quatre fois plus courte que le corps.

Lutra marina Steller, nov. comment. Petrop., tom. II, p. 267, *tom.* 26.

Variét. La Loutre marine du Brésil, noire, une tache jaune sous la gorge. *Briss., quad., p.* 278.

Lutra Brasiliensis Rai, quad., p. 189.

Jiya quæ et carigueibeju, à Brasiliensibus, Marcrgr. bras. p. 234; *Jonst., quad., t.* 60.

Saricovienne Buffon, vol. XIII, p. 319.

On le trouve dans l'océan qui sépare l'Asie et l'Amérique; la variété dans les fleuves de l'Amérique méridionale.

Tête aplatie ; oreilles très-petites, velues, arrondies ; la bouche très-obtuse ; les moustaches touffues, formées de poils roides, posés au-dessus des sourcils, derrière les yeux, derrière le sinus de la bouche, sur les côtés de la lèvre supérieure sous la gorge. Les six dents antérieures supérieures égales ; les inférieures aussi au nombre de six, dont deux alternativement plus en-dedans, et deux latérales à deux lobes. Les pieds à cinq doigts, tous quatre palmés. La queue aplatie, beaucoup plus courte que le corps.

La saricovienne, ou loutre marine, est un quadrupède du genre des loutres, suivant Brisson, ayant communément environ trois pieds de longueur sans la queue, qui est longue de douze à treize pouces, et pesant soixante-dix à quatre-vingts livres ; mais il se trouve, dit-on, des individus plus grands. Elle se nourrit de poissons, de polypes, de crabes, de coquillages. On la trouve dans les mers du Nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, et même aux embouchures des rivières de l'Amérique méridionale ; car la saricovienne de la Guiane ne paroît qu'une variété de celle du Kamtschatka. Elles ne sont ni féroces, ni farouches, mais elles n'aiment que la société de leurs espèces. Elles sont assez sédentaires dans les lieux qu'elles ont choisis ; et avant qu'elles connussent l'homme, elles se laissoient tellement approcher, qu'en 1742 les Russes en tuèrent plus de huit cents à l'île de Bering. Pendant l'hiver elles se tiennent tantôt sur les glaces, tantôt sur le rivage ; en été elles entrent dans les fleuves et les lacs, et y cherchent le frais et l'ombre. En sortant de l'eau elles se secouent, et se couchent en rond comme les chiens. Elles se fient plus à leur odorat qu'à

leur

leur vue, qui est foible; et elles s'éloignent peu de l'eau, afin de la regagner dans le danger, ne courant pas assez vîte pour trouver leur salut sur terre; tandis qu'elles plongent et nagent très-bien, et dans toute sorte d'attitude. Le mâle s'attache à une seule femelle, qu'il ne quitte dans aucune saison; les portées de celle-ci ne sont ordinairement que d'un petit, et la gestation est de huit à neuf mois. Elle met bas sur les rivages les plus déserts; elle l'alaite près d'un an, l'élève pendant deux ou trois; jouant avec lui, l'exerçant à nager, et l'aimant au point que, quoique douce et timide d'ailleurs, elle se fait tuer plutôt que de l'abandonner ou de le laisser prendre. On voit les saricoviennes arriver sur des glaçons poussés par les vents, sur lesquels les chasseurs s'exposent avec des patins longs de cinq pieds et larges de huit pouces, pour prendre ces animaux. Ce n'est pas pour leur chair qu'on les poursuit avec tant d'ardeur, quoique celle des petits soit délicate, et celle des femelles assez tendre; mais c'est pour leurs fourrures, qui se vendent très-cher aux Chinois: si elles n'étoient pesantes et épaisses, on les préféreroit à celles des zibelines.

Il y a du choix dans le pelage des unes, comme dans celui des autres; les plus estimées sont les noires, mais il y en a qui ne sont que brunes, ou même brunâtres. Quelques-unes ont la tête et la gorge blanches; d'autres n'ont qu'un poil crépu et court, au lieu du poil lisse et long de douze à dix-huit lignes, qu'elles devroient avoir. Ces longs poils ne sont jamais ni noirs ni bruns de leur origine à leur pointe; mais ils sont toujours blancs dans la première moitié de leur longueur.

Forme de la loutre commune, mais plus

épaisse ; pieds postérieurs très-reculés et plus longs que les antérieurs ; oreilles droites, coniques, velues, longues d'un pouce et distantes de cinq ; narines noires et nues ; mâchoire supérieure plus longue ; moustaches blanches et dirigées en-bas ; pieds tous pentadactyles et palmés, velus jusqu'auprès des ongles ; doigts libres comme s'ils n'étoient pas palmés, sur-tout les antérieurs, qui ne sont pas palmés dans la loutre commune ; doigts extérieurs des pieds postérieurs plus longs ; queue plate comme l'est celle de la loutre commune, mais plus courte ; quatre incisives seulement à chaque mâchoire. Telle est la saricovienne du Kamtschatka. Celle de l'Amérique méridionale en diffère par un poil d'un gris plus ou moins foncé, peut-être par une taille inférieure et un naturel moins timide, puisqu'on dit qu'au lieu de fuir, elles environnent le canot du chasseur, en jetant de grands cris ; mais elles ne sont pas assez connues pour qu'on puisse en faire une espèce distincte.

2. La Loutre commune, *Mustella lutra*, à pieds de derrière nus, sans poils, palmés ; la queue plus courte de moitié que le corps.

Lutra Gesn., quad. p. 775 ; *Jonst., quad. p.* 150, *t.* 68 ; *Rai, quad. p.* 187.

Loutre Buffon, vol. VII, p. 134, *t.* 11 ; *vol. XIII, p.* 323, *t.* 44.

On la trouve dans les eaux douces, les fleuves, les étangs de l'Europe, de l'Amérique septentrionale, en Perse, en Asie.

Elle se nourrit de poissons, de grenouilles, d'écrevisses ; elle dévaste les viviers. Elle place son nid sous terre, au-dessus de la surface de l'eau. Elle s'accouple en février. Le mâle appelle

Pl. 13.


LA MANGOUSTE P. 210. 2.

LA CIVETTE P. 218. 9.

LA LOUTRE P. 226. 2.

la femelle par un murmure lent. Elle met bas en mai trois ou quatre petits. Cet animal est fin. Il mord avec rage, quoiqu'il puisse s'apprivoiser.

La loutre entre dans le quarantième genre de Brisson, composé d'animaux qui ont six dents incisives à chaque mâchoire, pentadactyles antérieurement et postérieurement ; doigts onguiculés, joints par une membrane aux quatre pieds, ou au moins aux postérieurs.

La loutre commune est longue de vingt-six pouces sans la queue, qui en a dix-huit ; les yeux petits ; les oreilles courtes, placées fort bas ; le museau obtus, les moustaches formées de gros crins ; grandes canines solitaires de chaque côté ; dix molaires supérieures, cinq de chaque côté ; douze inférieures ; le cou gros et court ; le corps alongé ; les jambes courtes et fortes ; le dos d'un brun marron ; le ventre d'un gris blanc. Cet animal nage très-facilement, sans être véritablement amphibie, car il a le trou ovale fermé. Il reste assez long-temps sous l'eau, à la faveur de ses vastes poumons. Il fuit devant les chiens ; mais, atteint, il les mord très-vigoureusement, ayant la mâchoire et les dents très-fortes. Il fait son gîte dans les trous des rives, et sous les racines des arbres.

L'épiploon s'étend jusqu'au bassin ; ses principaux vaisseaux sont enveloppés de graisse. L'estomac en entier du côté gauche. Il n'a point de cœcum. Les intestins très-mobiles. L'estomac petit n'a presque point de grand cul-de-sac. Le canal intestinal à-peu-près de grosseur égale dans la plus grande partie de son étendue, excepté le rectum, qui est plus gros, sur-tout près de l'anus. De chaque côté près de l'anus, une vésicule à orifice aboutissante au bout de l'anus, garnies

P 2

dans leur intérieur d'une humeur mucilagineuse, blanchâtre, très-puante. Le foie a cinq lobes, le plus grand divisé en trois parties par deux scissures; la vésicule du fiel longue et courbée, à pédicule sinueux; le conduit cholédoque dilaté forme un second réservoir. La rate a trois faces longitudinales, un peu élargie à la partie inférieure. Le pancréas est long, large, épais. Les reins composés comme ceux du taureau, de plusieurs tubercules, mais plus alongés, avec peu d'enfoncement. Tous ces tubercules sont autant de petits reins. Le poûmon droit divisé en quatre lobes, le gauche en deux. Le cœur très-gros, presque rond. La langue mince, échancrée par le bout. Le cerveau a une figure triangulaire.

3. La petite Loutre, *Mustella lutreola*. Les pieds de derrière palmés, velus; les doigts égaux, la bouche blanche.

Vivera fusca, ore albo. Leche act. Stocholm, 1759, *p. XXI*, *p.* 292, *t.* 11.

Vivera lutreola Pallas. Spicil. zool. XIV, *p.* 46, *t.* 3, *f.* 1.

Noerza agric. de anim. subst., *p.* 39.

On la trouve rarement en Allemagne, plus commune en Pologne, en Lithuanie, en Russie.

Elle vit le plus souvent dans l'eau, se nourrit de poissons, de grenouilles; elle a un peu plus d'un pied de longueur.

La petite loutre a la forme de la précédente, mais elle est trois fois plus petite; son pelage est d'un brun fauve, les poils les plus courts étant jaunâtres, les plus longs noirs; le museau blanc; deux canines et trois molaires supérieures de chaque côté; sinciput grisâtre; les quatre pieds palmés et leur membrane velue; queue terminée en pointe.

Les loutres se rapprochent des mustelles par plusieurs caractères, par leur corps alongé, d'une égale grosseur, par leurs pieds courts, par leur pelage brillant, par leurs ongles immobiles. Elles vivent dans des terriers, chassent sur-tout la nuit; mais les loutres ont cela de particulier, qu'elles nagent dans l'eau et sur l'eau, se nourrissent principalement de poissons; qu'elles ne grimpent point; qu'elles ne sautent pas le corps courbé et la queue tendue comme les fouines : leur tête est plus épaisse, plus grande; leur langue garnie de pointes molles. Les loutres ont cinq dents molaires de chaque côté, à chaque mâchoire; les mustelles en ont quatre et cinq, ou cinq et six. Toutes ces différences ne devroient-elles pas éloigner les loutres des mustelles, et fournir le caractère d'un genre particulier?

Seconde famille. Les Mustelles à pieds divisés.

1. La Mustelle fouine, *Mustella foina*, à pieds divisés, le corps fauve noirâtre, la gorge blanche.

Martes domestica Gesn., quad. p. 765; *Jonst., quad. p.* 156.
Martes aliis foina Rai, quad. p. 200.
Fouine Buffon, vol. VII, p. 161, *t.* 18.

On la trouve en Angleterre, en France, en Allemagne, et même dans toute l'Europe méridionale.

Elle chasse de nuit, se nourrit de petits oiseaux, de grenouilles, des petits quadrupèdes. Elle est sur-tout friande de la cervelle des volailles, de leurs œufs; elle attaque même les grains des bleds. C'est l'ennemi déclaré du chat; si on la prend très-jeune, elle peut s'apprivoiser.

La femelle adulte met bas jusqu'à sept petits ; lorsqu'elle est jeune, seulement trois ou quatre.

La fouine est un quadrupède du genre des belettes, suivant Brisson ; sa longueur est de seize pouces, sa queue de neuf, garnie de longs poils et annelée de noir ; les oreilles longues et arrondies, la forme de la genette, les poils de la marte, mais plus bruns, la tête un peu plus longue, les pieds plus courts, la poitrine et le museau blancs. Cet animal habite, outre les pays tempérés comme le nôtre, les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. Il s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, tandis que la marte, dont on voudroit qu'il ne fût qu'une variété, n'habite que les pays froids, et vit au fond des bois. La fouine est souple, adroite et légère ; elle bondit plus qu'elle ne marche ; elle se nourrit de mulots, de taupes, de souris, d'oiseaux, de volailles, d'œufs, etc. Elle ne s'apprivoise qu'à demi. Sa gestation est de 55 à 56 jours ; ses portées de trois à sept petits, qu'elle dépose dans un magasin à foin, dans des trous de mur ou d'arbre, sur de l'herbe sèche. Les excrémens de la fouine sont odorans, comme musqués.

La fouine manque de cœcum ; le canal intestinal à-peu-près de la même grosseur dans toute son étendue, excepté le rectum qui est un peu plus gros. L'estomac est fort grand. Une vésicule ovoïde de chaque côté de l'extrémité du rectum ; elle s'ouvre par un orifice au bord de l'anus ; elle contient une humeur jaunâtre qui répand une odeur analogue à celle du musc. Le foie à cinq lobes, celui du milieu le plus grand. La vésicule du fiel alongée. La rate oblongue, à trois faces. La figure du pancréas fort irrégulière, approchant du chiffre arabe 6. Les reins presque cylin-

driques, à enfoncement peu marqué, à bassinet peu étendu. Le centre nerveux du diaphragme peu étendu; la partie charnue très-épaisse. Le cœur presque rond. Le poumon droit à quatre lobes, le gauche à deux; la langue fort mince, couverte, sur sa partie antérieure, de petites papilles, celles de la partie postérieure plus grosses. Sur la langue quatre glandes à calices, deux de chaque côté; le palais traversé par huit sillons, l'épiglotte pointue, le cerveau sans anfractuosités bien apparentes. Les mamelons quatre sur le ventre, apparens seulement dans la fouine qui vient de mettre bas. Le scrotum du mâle très-petit; les testicules aussi très-petits, ovoïdes, jaunes.

2. La Mustelle marte, *Mustella martes*, à pieds divisés; à corps fauve, noirâtre; la gorge jaune.

Martes sylvestris Gesn., quad. p. 766.

Marte Buffon, vol. VII, p. 186, *t.* 22.

On la trouve dans les forêts de l'Europe septentrionale, de l'Asie, de l'Amérique; rarement en France, en Angleterre, en Allemagne.

Elle chasse la nuit, se cache le jour dans les trous d'arbres, dans les nids des écureuils; elle se nourrit de rats, d'écureuils, de petits oiseaux, même de grains, de miel. Elle attaque pendant l'hiver, les pigeons, les poules. Elle s'accouple en février, elle porte neuf semaines, met bas sept à huit petits. Elle diffère de la fouine par la tête qui est plus courte, par les pieds qui sont un peu plus longs.

La marte, quadrupède du genre des belettes, suivant Brisson, est un peu plus grande que la fouine, quoiqu'elle lui ressemble beaucoup; sa tête est plus courte, ses jambes plus hautes; son

poil, d'un châtain foncé, est plus fin, plus épais, moins caduc; sa gorge et son museau jaunes; nez avancé, oreilles rondes. La marte détruit beaucoup d'écureuils, de mulots, de lérots, d'oiseaux, d'œufs, etc. Elle dépose au printemps deux ou trois petits dans un nid d'écureuil, qu'elle déloge, et à son défaut, dans un trou d'arbre. Elle est rare dans les pays tempérés, mais assez commune dans les grandes forêts de sapins des pays du nord, dans les deux continens.

Les viscères de la marte très-ressemblans à ceux de la fouine; mais le pancréas a moins d'étendue: le diaphragme ne présente point de centre nerveux bien distinct, quoiqu'il soit transparent.

3. La Mustelle zibeline, *Mustella zibelina*, à pieds divisés, le corps d'un fauve obscur, le front blanc, le gosier cendré.

Mustella sobella Gesn., quad. p. 768.
Mustella zibelina Jonst., quad. p. 156.
La Zibeline Buffon, vol. XIII, p. 309.

On la trouve en Asie et dans l'Amérique septentrionale, et même anciennement en Laponie, dans l'Asie au cinquante-huitième degré, en Amérique au quarantième.

C'est l'ennemi des chats: il fait la guerre aux écureuils, aux lièvres. L'hiver il attaque les coqs de bruyère. Il se nourrit en automne de baies. Il chasse la nuit, dort le jour. Il s'accouple en janvier. La femelle met bas vers la fin de mars quatre à cinq petits. Elle ressemble beaucoup à la marte; elle en diffère par la tête qui est plus alongée; par les oreilles qui sont plus longues, et bordées d'une zone jaunâtre; par les poils plus longs et plus brillans; par les pieds, plus velus, et sur-tout par la queue, qui est plus courte que

les pieds postérieurs étendus. La variété blanche est très-rare : celle qui a un collier blanc ou jaune est aussi rare.

La zibeline est une espèce de marte qui habite sur-tout les montagnes les plus désertes et les forêts les plus épaisses de la Sibérie orientale, vers le Kamtschatka, où l'avarice et le luxe achèvent tous les jours de les confiner. Elle vit dans des terriers, et poursuivie elle s'enfuit sur les arbres. Alerte, rusée, adroite, courageuse, elle vient aisément à bout du lièvre, qui est bien plus gros qu'elle : les belettes, les hermines, sont aussi sa proie ordinaire. Pour les temps de disette elle met en réserve des mulots, des graines, des baies et autres menues captures, dans un de ses terriers, dans un tronc d'arbre, où jamais elle ne fait ses ordures. Sa portée annuelle est de deux, trois, quelquefois quatre, presque jamais cinq petits. Prise jeune, elle s'apprivoise aisément. Elle exhale sans cesse une odeur de musc, et elle a, selon les circonstances, le cri d'un petit chien ou celui de la pie. Elle se tient souvent sur le derrière, comme l'ours. Les lieux qu'elle habite et la saison influent beaucoup sur son poil ; celles qui l'ont le plus noir, et en qui le mauvais sens ou le contre-poil est le moins décidé, sont les plus estimées. En général le pelage de la zibeline est bien plus pâle en été qu'en hiver.

4. La Mustelle putois, *Mustella putoria*, à pieds divisés ; le corps jaune noirâtre, la bouche et les oreilles blanches.

Putorius Gesn., quad. p. 767 ; *Jonst., quad. p.* 154, *t.* 64 ; *Rai, quad. p.* 199.

Putois Buffon, vol. VII, p. 199, *t.* 23.

On la trouve en Europe et dans la Russie asiatique.

Elle habite les rochers, les monceaux de pierres, les décombres, dans les étables, les greniers, les maisons, les arbres caves. Elle dort le jour, chasse la nuit les lapins, les rats, les taupes, les poules et autres oiseaux ; l'hiver, les grenouilles, les poissons. Elle vole les œufs ; elle dévaste les ruches à miel. Elle répand, du follicule qui est près de l'anus, une odeur très-fétide.

Elle diffère de la marte par sa tête, qui est plus grosse, par son museau plus pointu, par sa queue plus courte, et sur-tout par la couleur du poil. On en a trouvé de toutes blanches dans les déserts de l'Asie septentrionale. Le mâle est le plus souvent jaunâtre, à bouche blanche ; la femelle jaunâtre blanchâtre.

Le putois est un quadrupède du genre de la belette, suivant Brisson, un peu plus grand que la fouine ; sa queue plus courte, noire et très-touffue ; museau plus pointu, poil plus épais et plus brun ; cri moins aigu, outre le grognement de la colère, commun à tous deux ; odeur fétide venant d'une humeur contenue dans une vésicule près de l'anus ; pelage d'un jaune brunâtre, hors le tour du museau et la pointe des oreilles, qui sont blancs. Cet animal, répandu dans tous les pays tempérés de l'Europe, a les mœurs de la fouine. Il entre en chaleur au printemps. Les mâles se battent pour la possession de la femelle, qu'ils quittent bientôt pour aller passer l'été à la campagne, tandis que la femelle reste dans le grenier où elle s'est établie, y met bas de trois à cinq petits, et ne quitte la ferme que quand ils peuvent la suivre, c'est-à-dire, vers la fin de l'été. Longueur de quinze pouces sans la queue, qui en a six.

Les vésicules de l'anus sont plus grosses que

celles de la fouine ; la substance qui est contenue dans ces vésicules est blanche, et répand une odeur très-puante.

5. La Mustelle furet, *Mustella furo*, à pieds divisés, les yeux rouges, le corps d'un jaune pâle.

Mustella sylvestris Jonst., *quad. p.* 154.
Mustella sylvestris vivera dicta, *Rai*, *quad. p.* 198.
Furo Gesn., *quad. p.* 762.
Furet et Furet putois, *Buffon*, *vol. VII*, *p.* 209, *t.* 26, 25.

On le trouve en Afrique.

Il est devenu domestique en Europe, où on le dresse pour la chasse du lapin. Il s'accouple deux fois par an : la femelle porte six semaines ; elle met bas de cinq à huit petits.

Le furet est plus petit que le putois ; il en diffère par sa tête qui est plus étroite, par son museau plus fin, par le tronc plus grêle, plus alongé, et par sa couleur.

Le furet est un quadrupède du genre de la belette, suivant Brisson. Sa longueur est de quatorze pouces sans la queue, qui est longue de cinq. Oreilles droites, courtes et larges ; yeux rouges ; pelage d'un jaune pâle ; corps plus mince et plus alongé que celui du putois : aussi a-t-il quinze côtes, tandis que le putois, la fouine et la marte n'en ont que quatorze ; ce qui caractérise bien décidément une différence d'espèces. Cependant on assure que le furet a produit avec le putois, et que les petits qui en proviennent ont le pelage plus sombre. Mais on sait que ces accouplemens et leur suite ne prouvent rien par rapport à la distinction des espèces. Le furet est

agile ; il a une mauvaise odeur que la colère exalte. Il suce plus le sang des animaux qu'il ne mange leur chair. Il est si fort, qu'il vient sans peine à bout d'un lapin quatre fois plus gros que lui.

Les vésicules de l'anus moins grosses que celles du putois : la substance contenue dans ces vésicules, jaunâtre, répand une odeur encore plus fétide et plus exaltée que dans le putois. On a trouvé dans une femelle de putois pleine, trois fœtus dans la corne gauche de la matrice, et cinq dans la droite. Chaque fœtus avoit deux placenta ronds, posés sur une zone circulaire qui embrassoit le fœtus sur le milieu du corps.

6. La Mustelle sarmate, *Mustella sarmatica*, à pieds divisés, le corps bariolé au-dessus de jaune et de brun.

Mustella præcincta et perewiaska, *Rzaczinski*, *Hist. nat. pol.*, *p.* 328 *et* 222.

Volmele germanice wormlein Gesn., *quad. p.* 768.

On la trouve en Pologne, en Volhinie, et dans les déserts entre le Volga et le Tanaïs.

Cet animal est très-vorace, se nourrit de rats, d'oiseaux. La femelle a huit mamelles ; elle s'accouple au printemps, porte huit semaines, met bas de quatre à huit petits. Il s'approche du putois ; mais il en diffère par la tête qui est plus étroite, par le corps plus alongé, par la queue qui est plus longue, et par les poils qui sont plus courts, excepté aux pieds et à la queue. La peau de ce petit quadrupède a le poil assez doux. Comme elle est bariolée, on la recherche pour les fourrures légères de la mi-saison. Il faut qu'il soit très-commun dans le nord, puisque nous avons vu une étonnante quantité de ces peaux dans les foires de Lithuanie.

7. La Mustelle hermine, *Mustella erminea*, à pieds divisés, la queue noire au sommet.

Première variété, Hermine d'été; le bout de la queue noir.

Le Roselet Buffon, *vol. VII*, *p.* 240, *t.* 31, *f.* 1.

La seconde variété, blanche, le bout de la queue noirâtre.

Mustella candida, seu animal ermineum recentiorum, *Rai*, *quad. p.* 198.

Hermine Buffon, *vol. VII*, *p.* 240, *t.* 29, *f.* 2.

On la trouve en Europe et dans l'Asie septentrionale.

Elle habite dans les maisons, dans les tas de pierres, dans les troncs d'arbres, sur le bord des rivières, dans les forêts de bouleau. Elle se nourrit de rats. Elle ressemble beaucoup à la marte; mais elle en diffère par le corps plus court, qui ne va jamais à dix pouces, par la queue plus longue, par les poils plus courts, moins luisans. Le corps dans les pays froids est blanc, excepté une partie de la queue. Sa peau est précieuse; on l'estimoit autrefois bien davantage.

L'hermine et le roselet est une espèce de belette, suivant Brisson; sa queue est noire au bout. La belette, la même blanchissant en hiver, a le bout de la queue jaune. Quand elle est blanche, c'est-à-dire en hiver, on la nomme hermine, et on l'appelle roselet quand elle est rousse, c'est-à-dire pendant le reste de l'année. Elle est rare chez nous dans cet état, mais l'est bien moins en Norwège et en Russie. Elle vit dans les bois, de petits gris, de rats et d'oiseaux, et elle fuit constamment les lieux habités, que recherche la belette. D'ailleurs, sur neuf pouces de longueur elle a une queue de cinq pouces: taille de corps et proportion de queue qui l'éloignent encore de la belette commune.

Le centre nerveux du diaphragme si étroit, qu'il n'a pas une ligne de largeur; la partie charnue si peu épaisse, qu'elle est transparente. Les vésicules de l'anus grosses comme un pois; elles contiennent une matière couleur de citron pâle, de consistance molle, visqueuse, d'une odeur fort pénétrante et désagréable.

8. La Mustelle belette, *Mustella vulgaris*, à pieds divisés; le corps roux, brun, blanc en-dessous; la queue de couleur fauve au bout.

La variété à corps blanc, le bout de la queue fauve.

Mustella vulgaris Jonst., *quad. p.* 152, *t.* 64; *Rai*, *quad. p.* 195.

Mustella Gesn., *quad. p.* 752.

La Belette Buffon, *vol. VII*, *p.* 225, *t.* 29, *f.* 1.

On la trouve en Europe et dans l'Asie septentrionale.

Elle devient blanche l'hiver; de moitié plus petite que l'hermine, ayant à peine sept pouces de longueur. Elle mange du poisson, de la viande, des rats, des œufs, des champignons. Elle est sale, puante, ayant toujours soif. Elle chasse la nuit. Elle avale des rats tout entiers, ne jetant dehors que leurs dents; elle pénètre leurs trous. Le chat ne la tue pas facilement. Elle avance et recule sans cesse en regardant de tous côtés. On l'apprivoise aisément; elle est même alors assez gentille. Elle met bas au printemps de six à huit petits.

La belette commune a les yeux petits, les oreilles courtes, larges et arrondies; le poil du corps court, roux sur le dos, blanc sous le ventre. La belette passe l'hiver où elle peut, dans les granges ou greniers; et si elle y est encore tran-

quille au printemps, elle y fait ses petits. Si elle pénètre dans les poulaillers, elle emporte autant de poulets que les circonstances lui permettent d'en transporter. En été elle furette autour des moulins, des buissons, bondissant plus qu'elle ne court, cherchant à surprendre des rats d'eau, des taupes et des oiseaux. Si elle est obligée de mettre bas dans la campagne, elle dépose ses petits, au nombre de trois à cinq, sur un lit de paille et d'étoupes qu'elle prépare dans un creux d'arbre. Elle répand une odeur forte. Son cri est aigre dans la colère; sa langue rude comme celle du chat. La frayeur fait, dit-on, tomber cet animal en épilepsie. Le genre des belettes, suivant Brisson, présente les quadrupèdes à pieds antérieurs et postérieurs pentadactyles; le pouce éloigné des autres doigts, et articulé plus haut; à six dents incisives à chaque mâchoire; à corps alongé, à jambes courtes.

Dans les espèces de ce genre, la verge des mâles renferme un os assez long, creusé en gouttière.

Genre 16. Les Ours, *Ursus*. Les dents antérieures supérieures au nombre de six, les alternes concaves en-dedans; les inférieures six, dont deux latérales lobées, les secondes plus intérieures par leur base; les canines solitaires; de cinq à six molaires, la première rapprochée de la canine. La langue lisse. Une membrane clignotante. Le nez saillant, prolongé. La verge a un os courbe.

Les animaux de ce genre ont cinq doigts aux pieds, le pouce n'étant pas écarté; ils marchent sur leurs talons; ils grimpent. Quelques-uns se servent de leurs pieds antérieurs comme de mains.

1. L'Ours ordinaire, *Ursus arctos*. Roux noirâtre; la queue comme tronquée.

Ursus Gesner, quad. 1065; *Jonst., quad. p.* 86, *t.* 55; *Rai, quad. p.* 171.

1.re *Variété*. L'Ours noir, *Ursus niger*. Le corps plus petit, noir. *Schreber, quad. tom.* 3, *p.* 502, *t.* CXL.

2.e *Var.* L'Ours roux, *Ursus fuscus*. Le corps roux, ou couleur ferrugineuse.

L'Ours brun des Alpes, Buffon, vol. VIII, p. 248, *t.* 31.

3.e *Var.* L'Ours blanc, *Ursus albus*. Corps blanc, parsemé de poils noirs.

L'Ours blanc terrestre, Buffon, vol. VIII, p. 248, *t.* 32.

Nous l'avons vu à Lyon cette année (1802); quoiqu'adulte, il est beaucoup plus petit que l'ours brun.

4.e *Var.* L'Ours varié, *Ursus variegatus*. Le corps de différentes couleurs.

Les deux dernières variétés se trouvent en Islande; la première dans les forêts de l'Europe et de l'Asie septentrionale; la seconde sur les Alpes du Dauphiné, des Pyrénées, de Savoie, de Suisse, en Pologne, en Grèce, en Egypte, en Barbarie, dans l'Inde, en Perse, au Japon, dans la Chine.

La première variété se nourrit de racines, de baies, et d'autres végétaux. La seconde d'insectes, de fourmis, de miel, de cadavres; elle attaque les bœufs, les chevaux, les cerfs; elle enfle sa proie, la cache dans les marais; elle la lave lorsqu'elle veut la manger. Lorsqu'elle est retirée, elle lèche continuellement ses pieds de devant. La seconde variété s'accouple à la fin de juin. La femelle met bas au commencement de janvier, le plus souvent un seul petit. La première s'acccouple à la fin d'octobre; elle porte cent

douze

douze jours, elle vit sans manger depuis le milieu de novembre jusqu'au dégel. Le plus souvent l'ours marche assez lentement, s'il n'est pas harcelé ; alors se redressant sur les pieds de derrière, il se défend avec les pieds de devant. Il n'attaque point l'homme, à moins qu'il n'en soit provoqué. La femelle oblige ses petits de grimper sur un arbre avant de se battre ; elle en descend la queue en arrière. L'ours est exempt de vermine. On dit que le chant le met en fuite. Il marche très-bien sur ses pieds postérieurs ; nage avec facilité. Son poil est très-garni. Sa membrane clignotante lui donne un regard singulier. Ses pouces sont plus étroits que ses autres doigts. La femelle a quatre mamelles. Son crâne est plus petit que celui du lion ; mais son cerveau est aussi grand. Ses tendons fournissent des fils excellens aux Lapons. On mange sa chair, sur-tout ses pattes. Sa bile, qui est très-amère, a été vantée contre l'épilepsie ; sa graisse mérite-t-elle de grands éloges pour adoucir la peau, et faire croître les cheveux ?

L'Ours terrestre de ce continent. La diversité des distinctions que les auteurs ont voulu établir entre les ours, prouve combien ce genre a été mal observé. Les uns les divisent en grands, noirs et féroces ; et en petits, d'un gris-brun, et innocens ; les autres en grands, bruns et herbivores, en moyens noirs, et carnassiers, et en petits aimant les fourmis, légers et dangereux. En Suède on les distingue vulgairement en grands, noirs et rares ; en moyens grisâtres, à colliers blancs ; et en petits, et bruns. En Pologne on les divise en grands, noirâtres, aimant les fourmis ; en médiocres, bruns, et communs ; et en plus petits, gri-

sâtres par l'effet de poils[1] blancs mêlés aux autres. Buffon les divise en bruns et carnassiers, et en noirs et frugivores. Toutes ces variations ne prouvent-elles pas que ces distinctions sont chimériques ? Les couleurs des poils, la grandeur, peuvent être l'effet de l'âge, du climat ; les goûts de l'âge et des besoins. Quoi qu'il en soit, l'ours est en général un animal solitaire et farouche, qui ne peut être apprivoisé que dans sa première jeunesse. Il habite en France les grandes montagnes boisées et peu fréquentées, où il vit sur-tout de racines, de baies ou de fruits ; il aime aussi les fourmis et le miel, il se tient souvent assis sur le derrière, et même debout sur les pieds postérieurs, s'aidant des antérieurs comme des mains. Il est pesant, paresseux et lent dans ses mouvemens, si ce n'est étant provoqué. Attaqué, il se défend du poing, et sur-tout en étouffant son ennemi avec ses pattes antérieures. Il monte assez facilement aux arbres, nage avec facilité, aidé par son poil épais, et sur-tout par la grande quantité de sa graisse. C'est au moyen de cette graisse qu'il subsiste en hiver, les vaisseaux absorbans repompant alors sa surabondance. Il passe cette saison endormi, mais non engourdi, dans ses rochers, sa grotte ou un tronc d'arbre. La gestation est de trois mois et demi ; les portées de un à deux petits, déposés en hiver loin du mâle, qui continue à vivre seul pendant la grossesse de la femelle ; celle-ci, furieuse quand il s'agit de défendre ses petits, brave tout pour les sauver. L'ours vit de 24 à 40 ans ; la femelle est féconde depuis la cinquième année jusqu'à la trentième.

Observations sur les Ours de Lithuanie.

Nous avons reconnu en Lithuanie deux variétés d'ours, le noir et le brun : nous les avons tenus plusieurs années en état de domesticité. Les veneurs des économies royales nous apportèrent deux oursins noirs nouveaux-nés, en février de l'année 1777. Nous les élévâmes, dans notre cabinet, avec du lait et de la mie de pain ; ils furent en peu de jours si privés, qu'aussi-tôt que nous étions assis auprès de notre bureau, ils quittoient leur panier, venoient à nous, se dressoient sur leurs pieds de derrière, et appuyant une de leurs pattes de devant, ils restoient dans cette attitude des heures entières, occupés à sucer les mamelons de leurs pattes ; après quelques minutes de succion, nous examinions la face interne de leurs pattes, et nous voyions constamment suinter des gouttelettes d'une humeur blanche, assez épaisses, d'un goût agréable.

Ces deux oursins prirent, pendant deux ans, un accroissement considérable : en les comparant aux adultes tirés des forêts, ils ne nous parurent pas beaucoup plus petits ; ils étoient si apprivoisés la première année, qu'ils badinoient toute la journée avec de petits enfans, sans leur faire aucun mal, se roulant avec eux à terre, et se laissant conduire par les oreilles avec docilité.

Sur la fin de la seconde année, le ministre voulant donner une partie de chasse à des dames venues de Varsovie, crut qu'il n'y avoit aucun danger de faire chasser par ses chiens des ours aussi privés ; on les conduisit dans une forêt voisine, qu'on enveloppa de filets. Le lendemain on lança la meute dans cette forêt.

Dès que mes ours se sentirent pressés par les chiens, ils devinrent aussi furieux que les plus sauvages; se dressèrent sur leurs pieds de derrière, vinrent en rugissant contre le groupe de dames qui étoient à cheval, et sans l'intrépidité des veneurs, ils auroient causé quelque accident. C'est un préjugé de croire que l'ours vient toujours sur celui qui l'a tiré; j'ai vu plusieurs fois des ours fuir après avoir essuyé une décharge d'armes à feu; alors ils fuient marchant par sauts et par bonds.

Les ours bruns et les noirs de Lithuanie, ne m'ont pas paru carnassiers : tous ceux que j'ai élevés, préféroient les végétaux; et pour leur faire manger les débris de la cuisine, il falloit masquer les viandes par une grande quantité de pain.

Dans toutes les forêts de Lithuanie on trouve dans les troncs excavés des vieux arbres, des essaims de mouches à miel; les ours sont très-friands de ce miel, qui est blanc comme celui de Narbonne; aussi détruisent-ils tous les gâteaux qui sont à la portée de leurs pattes. Nos oursins préféroient le miel à toute autre nourriture, même au lait.

Dans l'état de domesticité, l'ours mange très-peu depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de mars; les nôtres étoient jour et nuit dans un coin de l'écurie, le plus souvent endormis, et occupés, lorsqu'on les éveilloit, à sucer les mamelons de leurs pattes de devant.

L'ours, en domesticité, s'accommode de tous les autres animaux; les nôtres vivoient de bonne amitié avec nos chevaux, nos chiens, etc.

L'ours nage avec facilité. Chez un staroste qui en nourrissoit plusieurs, nous fûmes témoins d'un exercice nouveau; il forçoit ses ours d'en-

trer dans un étang; on avoit jeté sur l'eau des planches étroites, de grosses branches de saule; ces ours, en nageant, badinoient entr'eux. On lança à l'eau deux gros chiens étrangers; alors nos ours prirent à deux pattes les planches, les branches, et frappèrent si vivement les pauvres chiens, qu'ils furent obligés de plonger; aussi gagnèrent-ils promptement le rivage.

En voyageant en Lithuanie, j'ai vu constamment devant les lits des riches propriétaires, des peaux d'ours blancs, mais on les fait venir du nord; je n'ai connu aucun veneur qui ait vu dans leurs forêts ces ours blancs.

Nous sommes en droit de soupçonner, que l'accroissement de l'ours dure plus long-temps qu'on ne le croit; à quatre ans nos ours paroissoient aussi gros et aussi grands que ceux que l'on avoit tués dans les forêts; mais on en trouve par hasard qui sont deux fois plus grands que les ours adultes ordinaires.

En Lithuanie on chasse les ours de plusieurs manières; la plus commune consiste à ouvrir une fosse dans l'endroit de la forêt où on a rencontré l'ours; on couvre la fosse de branches sèches et cassantes; on pose dessus ces branches des lits de gazon, et au centre un plat de miel; l'ours alléché arrive, fait rompre par son poids les branchages, et tombe dans la fosse.

Lorsqu'on veut avoir le plaisir de la grande chasse, après avoir reconnu la retraite de l'ours ou des élans, on enveloppe cette portion de la forêt avec des filets tendus perpendiculairement avec des perches, et assujettis aux arbres voisins. On place à la distance de quinze à vingt pieds, des paysans armés de piques; les veneurs à cheval entrent de grand matin dans l'enceinte formée par les filets; alors ils lâchent

sept à huit grands chiens danois qui vont droit au gîte des ours ou des élans, les font lever, les poursuivent; ces animaux, croyant la forêt libre, piquent en droiture, et vont tomber dans les filets, qui, les embarrassant, donnent le temps aux paysans qui sont derrière, de les percer avec leurs piques. Mais il est rare que ces grandes chasses n'entraînent quelques accidens; quelquefois l'ours, à la vue des filets, rebrousse chemin, se redresse, et attaque avec fureur hommes, chiens et chevaux : dans cet état de rage, chaque coup de patte coûte la vie à un chien. Nous possédons encore la peau d'un ours mâle que nous disséquâmes en 1778; elle est parfaitement bien conservée, quoique absolument négligée pendant plusieurs années : les insectes, qui ont peu-à-peu détruit toutes nos autres pelisses, ont respecté celle-ci.

Les muscles des pieds de devant sont très-charnus, les ongles longs, forts, courbés en faucilles, creusés en gouttière. Après avoir vérifié la membrane clignotante, les dents et la langue, qui sont telles que Linné les désigne, nous cherchâmes à reconnoître tous les viscères; nous reconnûmes avec plaisir que les anciens académiciens de Paris avoient été très-exacts dans leurs annotations sur la figure et la situation des viscères. En effet, les yeux de cet animal sont très-petits relativement à la masse de son corps, dont la difformité n'est qu'apparente; car, la peau enlevée, il présente des proportions dans tous ses membres. Comme les os du crâne, sur-tout les pariétaux, sont très-minces, quoique très-durs, la masse du cerveau est peut-être plus considérable, à proportion du corps, que dans le genre félin. L'épiploon est très-étendu et plus surchargé

de pelotons graisseux que celui du cochon ; le ventricule est petit, assez semblable à celui du cochon, simple et non divisé par un étranglement, comme l'annoncent les académiciens de Paris. Les intestins, assez semblables du pylore à l'anus, ont une grande capacité ; ils compensent, comme dans le cheval, par leur diamètre, la petitesse du ventricule. La structure des reins, qui sont très-gros, frappe surtout l'observateur ; ils paroissent tuberculés ou mamelonés en dehors ; et si on les dépouille de leur membrane extérieure, on s'assure qu'ils sont formés par de petits reins isolés, qui ont chacun leur substance corticale, médullaire, et leur bassinet ; le foie, le pancréas et la rate étoient tels que les a décrits d'Aubenton. Le cœur ne nous a rien offert de particulier, si ce n'est les faisceaux musculeux des ventricules qui nous ont paru plus gros que dans aucun autre animal, en proportion de la taille. L'os de la verge, long de trois pouces, est un peu courbe, et creusé en gouttière sur une de ses faces. En enlevant la peau, nous avons trouvé, quoiqu'à la fin de l'hiver, une couche de graisse très-blanche sur tous les muscles, sur-tout sur ceux du bas-ventre. L'ours a une queue très-courte, longue au plus de 3 pouces.

Les peaux des jeunes ours servent de fourrures aux cochers et aux valets ; celles des grands se placent sur les matelas, l'hiver, et devant les lits. On mange volontiers les pattes d'ours aprêtées sur le gril, et saupoudrées de poivre, de sel, de fines herbes et de pain rapé.

On distingue, comme dans le castor, deux sortes de poils sur la peau de l'ours ; les plus courts sont plus touffus, plus soyeux ; les plus longs, plus roides, la couleur de l'animal dé-

pend beaucoup de ces longs poils qui changent de teinte avec l'âge ; dans les jeunes ils sont fauves ou noirs, deviennent en partie grisâtres dans un âge avancé. Ceux qui les ont tout noirs, paroissent former une variété plus constante.

Les Lithuaniens ont été de tout temps renommés pour l'éducation des ours : comme ces animaux, pris jeunes, deviennent doux et même caressans, ils leur apprennent à danser au son de la musette, etc. J'en ai vu d'assez bien dressés pour se tenir derrière leur maître debout, lorsqu'il étoit à table, et qui au moindre commandement lui donnoient une assiette.

Un Seigneur de Lithuanie introduisit le grand général de Pologne Braniski dans son salon, entre une haie de dix ours droits, et lui présentant les armes. Quelque brave que fût le général, il s'arrêta un moment avant de traverser cette redoutable garde.

Lorsque le prince Razivil donnoit le plaisir de la grande chasse aux ours, elle étoit sans danger : les dames étoient placées sur une estrade très-élevée : on lançoit vers cet endroit les bêtes fauves, qui étoient tuées sous les yeux de ces dames, sans le moindre danger pour elles, les piliers de l'estrade étant garnis de crochets de fer qui empêchoient les ours de monter.

C'est un préjugé de croire que les ours femelles ne portent qu'un seul petit ; nous avons disséqué, à la fin de janvier, un ours femelle dont la matrice renfermoit deux fœtus bien formés, ayant tous leurs poils. La force des muscles crotaphite et masseter est si prodigieuse, qu'un oursin né depuis peu de jours, ayant saisi l'avant-bras d'un domestique, on fut obligé d'employer un levier pour lui faire lâcher prise.

Lorsque l'ours adulte se redresse en fureur, on voit jouer sur ses yeux avec rapidité la membrane clignotante, qui devient rougeâtre. Il a alors un air vraiment effrayant, sur-tout s'il montre les dents.

On trouve sous la peau de l'abdomen une sorte de lard qui a un pouce d'épaisseur, et qui est très-blanc; sous les muscles de l'abdomen de la graisse très-blanche, disposée par flocons, en forme de bande depuis le sternum jusqu'au pubis. L'épiploon, replié entre les intestins, s'étend jusqu'au milieu de l'abdomen; il a trois lignes d'épaisseur dans les endroits les plus gras; mais il reste autant d'espace transparent, qu'il y en a de couvert de graisse. L'estomac, placé plus à gauche qu'à droite, est petit à proportion de la grosseur de l'animal, assez semblable à celui du chien, sur-tout pour la partie droite; le grand cul-de-sac presque nul. L'étranglement formé par le pylore est oblique sur l'intestin; la partie la plus large de l'estomac à gauche, à l'endroit de l'œsophage; mais en s'étendant à droite il diminue de grosseur, comme l'estomac du chien. En-dedans, il forme à l'endroit du pylore, du côté de la petite courbure, deux rebords, et ses membranes ont dans cet endroit près d'un pouce d'épaisseur; toute la portion gauche est hérissée en-dedans par des plis assez gros, qui se traversent en différens sens comme un réseau irrégulier. Le duodenum est garni en-dedans d'un velouté en forme de filets très-fins et assez longs. On ne distingue point de cœcum. Le canal intestinal très-gros est à-peu-près de la même grosseur dans toute son étendue, excepté près de l'anus où il se trouve plus gros. Le foie ressemble à celui du chien, pour le nombre et la situation des

lobes, mais il en diffère par la figure; ses bords sont moins arrondis et plus tranchans, ils n'ont que peu d'échancrure, et le lobe droit supérieur est plus petit que dans le chien; la couleur est d'un rouge livide; il pesoit deux livres et un gros dans un sujet du poids de 141 livres. La vésicule du fiel est fort grosse, proportionnellement à l'animal, et de figure fort irrégulière: elle pesoit 10 gros. La rate est plus large aux extrémités que dans le milieu; l'extrémité inférieure terminée par une sorte de pointe un peu recourbée en-devant; ce viscère pesoit quatre onces et demie. Le pancréas est de figure fort irrégulière: on y distingue deux branches principales; la droite est plus courte et plus épaisse. Les reins sont composés de plusieurs portions en forme de tubercules au nombre de 25. Le centre nerveux du diaphragme est arrondi, sa partie charnue a environ une ligne et demie d'épaisseur. Le poumon est à-peu-près conformé comme celui du chien; le droit a quatre lobes, le gauche deux. La pointe du cœur, mousse, est dirigée en arrière: l'aorte se divise en trois branches. Sur la pattie postérieure de la langue on trouve plusieurs glandes à calice, rangées presqu'en demi-cercle; au milieu une glande plus grosse que les autres. Six mamelles, quatre sur la poitrine, deux de chaque côté: les deux autres au-devant du pubis. Le col de la matrice s'avance de plus d'un demi-pouce dans le vagin; son orifice environné de tubercules; les cornes de la matrice forment un angle fort aigu; les ovaires arrondis et même aplatis, à tubercules blanchâtres dans leur intérieur. Vertèbres 33; côtes, quatorze de chaque côté; clavicules nulles.

2. L'Ours maritime, *Ursus maritimus*. Tout blanc ; la queue comme tronquée ; la tête et le cou alongés.

Ursus marinus Pallas. iter. tom. III, *p*. 69 ; *et Spicil. zoolog. XIV*, *p*. 1, 24, *t*. 1.

Ursus albus Jonst., *quad.*, *p*. 88.

L'Ours blanc Buffon, *vol. III*, *supplém.*, *p*. 200, *t*. 34.

On le trouve vers le pôle arctique, parmi les glaces, sur le bord de la mer.

Il recherche le plus grand froid, ne pouvant supporter la chaleur. Il se nourrit de poissons, de phoques, de baleines. Il n'attaque les bestiaux qu'autant qu'il est affamé. La femelle porte six à sept mois ; elle met bas en mars, un ou deux petits. Il ressemble d'ailleurs, pour les mœurs et la forme, à l'ours ordinaire ; mais sa tête est plus grande, son crâne plus convexe, son museau plus épais.

L'Ours de la mer glaciale ne s'éloigne jamais des rivages de l'Océan, au nord de l'Europe et de l'Asie ; il évite tous ceux qui ramèneroient à une latitude où il ne trouveroit ni neige ni glace. Il a un tempérament si chaud, qu'il ne peut vivre que dans la neige ou sur la glace. En automne il est fort gras ; on l'a vu en cette saison passer au milieu d'un troupeau de vaches sans les attaquer ; mais il n'en est pas de même au printemps, venant de passer quatre mois d'abstinence, endormi dans la neige, ou sous un bloc de glaces ; il est alors affamé, et se jette sur toute chair morte ou vivante.

Cet animal est constamment plus grand que l'ours terrestre ; il a jusqu'à huit pieds de longueur. Son nez est gros, noir et tronqué ; ses

oreilles beaucoup plus petites que celles de l'ours terrestre ; son cou moins gros et aussi court ; le tronc court et ventru, les membres épais ; les pieds pentadactyles ou à cinq doigts très-gros, à en juger par une patte antérieure de notre musée, qui a appartenu à un individu de six pieds de longueur. Les poils longs, touffus, doux, et d'un blanc qui jaunit avec l'âge. Tous les seigneurs polonais ont devant leurs lits des peaux d'ours blancs très-entières ; je les ai souvent mesurées ; elles ont de sept à huit pieds de longueur, du museau à la queue ; elles sont très-blanches, à poils très-longs, très-doux.

3. L'Ours d'Amérique, *Ursus americanus*. Noir ; les joues et la gorge couleur de feu, ou de rouille.

Voy. Pallas, Spicileg. zool. XIV, p. 6, 26.

On le trouve dans toute l'Amérique, excepté au Chili et dans les terres des Patagons.

Il se nourrit de végétaux, de poissons ; sa chair se mange.

Sa tête est plus alongée ; ses oreilles plus longues, ses poils plus forts, mous, droits, longs, souples, très-noirs, plus brillans.

L'Ours du nord de l'Amérique a la tête moins large que celui de notre continent ; le museau figuré comme celui du chien, ce qui donne à cet animal une physionomie particulière. Le tour de la gueule et les joues rouillés ; en tout une tête assez semblable à celle des chiens de boucherie d'Allemagne. Au lieu du mugissement grondant et sourd de notre ours, il a un ton bruyant, mais sanglottant. Il aime beaucoup le poisson, sur-tout le hareng, et il l'attrape fort adroitement. Il ne dévore que de jeunes sangliers, et prend le

Pl. 14.



LE PUTOIS. *P.* 233. 4.

L'OURS BRUN. *P.* 239. 1.

LE BLAIREAU. *P.* 253. 4.

fonds de sa nourriture habituelle dans les champs, comme grains, pommes de terre, etc.

Buffon, dans le cinquième volume *in*-12, page 334 de ses supplémens, ne regarde cette espèce que comme une variété de l'ours d'Europe : il ne trouve d'autre différence que celle de la tête, qui est un peu plus alongée, parce que le bout du museau est moins plat que celui de nos ours.

4. L'Ours blaireau, *Ursus meles*. La queue de la couleur du corps qui est cendré en-dessus, noir en-dessous ; une bande longitudinale, noire, s'étendant le long des yeux et des oreilles.

Meles Gesn., *quad.*, 687, *f.*, *p.* 686.

Taxus Jonst., *quad.*, *p.* 146, *t.* 63 ; *Rai*, *quad.*, *p.* 185.

Le Blaireau Buffon, *vol. VII*, *p.* 104, *t.* 7, 8.

La premièr evariété, blanc en-dessus, jaunâtre en-dessous.

La deuxième variété, blanc en-dessus, à taches rousses ou d'un jaune rougeâtre.

Il habite en Europe et dans l'Asie septentrionale jusqu'en Perse. La première variété a été observée en Amérique ; la seconde est très-rare. On le trouve dans les bois, parmi les pierres, dans les trous des rochers. Le blaireau est monogame, et s'accouple en novembre, ou au commencement de décembre ; la femelle porte neuf semaines, met bas de trois à cinq petits. Il se nourrit d'insectes, d'œufs ; de grains et d'autres végétaux, dont il fait provision pour l'hiver : il s'engraisse beaucoup. Il chasse la nuit les lapins. Il se creuse des terriers dans lesquels il se retire. Ses clapiers ont un boyau séparé pour cacher les excrémens.

Chaque individu a son terrier particulier ; il s'y retire pendant le jour. L'hiver il suce un follicule rempli d'une humeur particulière, placé au-dessus de l'anus. Cet animal est susceptible d'être apprivoisé.

Une membrane clignotante peut couvrir tout le globe de l'œil. Les pieds courts, à cinq doigts. Longueur de plus de deux pieds. La première variété a vingt-un pouces de longueur.

Le blaireau a de petits yeux, des oreilles courtes, noires et blanches ; les poils presque blancs sur le dos, presque noirs sous le ventre ; la tête variée de bandes longitudinales blanches et noires ; les jambes très-courtes, et les ongles des pattes antérieures longs et forts : le blaireau s'en sert pour se creuser de profonds terriers dans les bois que son instinct sauvage et solitaire lui fait choisir. Il ne peut courir vîte, et, poursuivi, il s'enfuit vers cet asile étroit où la plupart de ses ennemis ne peuvent entrer : ou bien couché sur le dos, les pattes en l'air, il se défend des dents et des ongles, protégé d'ailleurs par l'épaisseur de son poil. Il mange peu et dort beaucoup, mais ne s'engourdit pas en hiver. La mère dépose ses petits sur un lit d'herbes qu'elle traîne au fond de son terrier, qui est toujours propre, car elle n'y fait pas ses ordures ; cependant cet animal paroît toujours sale ; il est sujet à la gale. Il a le poil gras, et suce avec plaisir une liqueur qui suinte d'une petite poche qui ne communique pas sensiblement à l'intérieur, et dont l'ouverture est entre l'anus et la queue. Dans cette poche sont nidulées des glandes grosses comme des lentilles.

Brisson a formé un genre du blaireau et de ses variétés ; il lui assigne pour caractère les

pieds pentadactyles antérieurement et postérieurement, les doigts séparés, le pouce rapproché ; six incisives à chaque mâchoire.

Le blaireau, appelé par nos paysans taisson, se trouvoit, il y a vingt-cinq ans, dans les bois de la Pape sur les collines du Rhône, à une lieue de Lyon. Il est plus commun en Lithuanie qu'en France. En juin 1777, on m'apporta à Grodno un jeune blaireau, presque gros comme un lapin, et pouvant à peine se soutenir sur ses jambes. Les ongles des pieds antérieurs étoient plus longs, creusés en gouttière. Un tissu graisseux assez abondant formoit des coussinets à la base de chaque doigt. La membrane clignotante couvroit presque tout le globe de l'œil, à la volonté de l'animal. Des bandes noires s'étendoient de l'occiput, près des yeux, jusqu'au nez, d'où la tête est bigarrée de bandes alternes blanches et noires. Le nez est saillant, le ventre et la poitrine noirs, le dos d'un gris cendré. J'observai le follicule au-dessus de l'anus ; un tuyau de plume pénétra sans effort, de la profondeur de trois pouces ; l'humeur jaune, grasse, que j'exprimai de ce tuyau, n'exhaloit aucune odeur désagréable ; cependant je l'ai trouvée très-fétide dans tous les adultes. En irritant cet animal, il jetoit un cri singulier, qui exprime assez bien *qùa, qua.*

J'élevai cet individu, qui étoit mâle, pendant six mois ; il étoit très-privé, mangeoit indifféremment des racines, des fruits, des œufs, du pain émiété dans du bouillon. Il dormoit presque tout le jour, ne s'éveillant que pour manger, rôdoit pendant presque toute la nuit ; mais malgré son prétendu attachement pour ceux qui le nourrissoient, il

profita des premiers beaux jours du printemps pour gagner les bois sans retour.

J'ai eu des veneurs plusieurs vieux blaireaux vivans ; je les ai toujours trouvés féroces, se laissant mourir de faim.

L'épiploon s'étend jusqu'au pubis ; le duodenum jusqu'au-delà du rein droit ; le canal intestinal sans cœcum ; tous les intestins d'une égale grosseur ; près de l'anus une vésicule de chaque côté, remplie d'une matière graisseuse, très-puante, qui coule au-dehors par un orifice placé près du bord de l'anus, le foie divisé en quatre lobes : celui du milieu le plus grand, divisé en trois parties par deux scissures, la vésicule du fiel placée dans l'une, la rate moins large vers le milieu qu'aux deux extrémités ; le pancréas forme un arc ; les reins ovoïdes, aplatis sur leur longueur, à enfoncement peu marqué, à bassinet peu étendu, à mamelons très-réunis ; le cœur presque rond, la pointe tournée un peu à gauche ; le poumon droit divisé en quatre lobes inégaux ; le poumon gauche à deux lobes à-peu-près égaux. La langue large par le bout, couverte de papilles très-fines, et parsemées de petits grains blancs ; sur la partie postérieure de chaque côté, une glande à calice ; les papilles de cette partie beaucoup plus grosses et dirigées en arrière ; les bords du larynx formés en une fente plus ou moins large en différens endroits. Cloison osseuse entre le cerveau et le cervelet, à-peu-près comme dans les chiens et les chats. Six mamelons, trois de chaque côté, un sur la poitrine et deux sur le ventre. Le gland de la verge cylindrique ; son extrémité aplatie en cuiller ; la partie postérieure du gland parsemée

semée de glandes qui se touchent ; deux cordons sur le côté inférieur de la verge, épanouis dans le prépuce par une de leur extrémité, et dans les muscles de l'anus par l'autre ; les testicules ovoïdes, aplatis, dont on peut dévider facilement le tissu vasculeux. La vessie ovoïde ; on ne distingue ni vésicules séminales, ni prostrates. Dans les femelles le gland du clitoris court et gros, les ovaires enveloppés dans un pavillon fort ample.

5. L'Ours glouton, *Ursus gulo*, à queue de la couleur du corps, qui est roux-brun ; le milieu du dos noir.

Gulo Gesn., quad. p. 554; *Jonst, quad. p.* 131., *t.* 57.

Le Glouton Buffon, supplém. vol. III, p. 240, *t.* 48.

On le trouve dans les pays septentrionaux de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique : il est rare en Pologne, plus rare encore en Allemagne.

Il se retire dans les forêts les moins fréquentées. Il s'accouple en janvier ; la femelle met bas en mai d'un à trois petits. Cet animal est fin, vorace ; il se nourrit de lièvres, de rats, d'oiseaux, de cadavres, de poissons, même de fromages et d'autres alimens. Il grimpe avec facilité, n'attaque jamais l'homme, à moins d'en être provoqué ; il repousse les chiens en exhalant une odeur affreuse, qui s'affoiblit beaucoup après sa mort. Jeune il s'apprivoise aisément. Sa peau est précieuse.

Il est plus grand que le blaireau, a plus de deux pieds de longueur ; mais il est moins gros. Ses jambes courtes sont très-charnues, très-fortes, velues, cinq doigts. La queue, plus courte que les cuisses, est velue, à longs poils. Six mamelles. Les dents incisives supérieures égales ;

les intermédiaires comme lobées de chaque côté ; les extérieures plus longues, coniques, fortes, lobées d'un côté ; les incisives inférieures six, obtuses tronquées, dont deux alternes plus en-dedans ; les intermédiaires plus petites, les extérieures plus grosses ; les canines coniques, rondes, très-fortes, un peu mousses ; les supérieures un peu plus longues, écartées antérieurement, raboteuses extérieurement ; les inférieures des deux côtés rapprochées ; cinq dents molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, six à l'inférieure ; elles sont toutes lobées, la première et la dernière plus petites.

Le glouton est, suivant Brisson, du genre des Blaireaux ; il habite les montagnes et les autres lieux peu fréquentés du nord de l'Europe et de l'Asie. Tous ses doigts sont armés d'ongles forts et crochus ; sa taille, plus grosse que celle du blaireau, a une forme qui paroît tenir de celle de l'ours et de la belette ; sa tête est courte ; son cou assez long ; ses membres trapus ; ses yeux petits ; sa queue médiocrement longue, mais touffue ; ses poils épais, gros et hérissés ; son dos noir ; les flancs d'un brun-roux : plus le noir s'étend, plus la peau a de valeur. La longueur du corps est de deux pieds deux pouces ; les jambes antérieures ont onze pouces, les postérieures douze : celles-ci seroient plus longues si l'animal ne marchoit pas, comme l'ours et le blaireau, sur les talons. Il court assez mal, mais long-temps. Il est solitaire et vorace, mais on a beaucoup exagéré cette voracité. Il n'est point difficile à apprivoiser. Il met de côté la proie surabondante : deux preuves de modération que ne donnent pas les animaux excessivement voraces. Il ne fouille la terre

et la neige que pour y chercher à vivre, ou pour mettre en réserve ce qu'il a de trop. Quand il s'agit de mettre bas, la femelle ne se fait point de terriers; mais elle se retire dans ceux du blaireau, si elle en trouve, et à leur défaut dans des cavernes ou des trous d'arbres. Le glouton monte assez facilement sur les arbres; souvent il y guette sa proie du haut d'une grosse branche; de-là il se laisse tomber sur le dos des rhennes ou des élans, à leur passage; il s'y cramponne, leur suce le sang, et agrandit la plaie jusqu'à ce que l'animal succombe. Il ne fait d'autre guerre qu'aux animaux foibles et mauvais coureurs. Jamais il ne provoque ni l'homme ni les chiens; mais attaqué, il se défend vigoureusement des ongles et des dents; souvent alors il se couche sur le dos comme le blaireau, et ne lâche prise que quand il a brisé l'os de la partie qu'il a saisie.

Il dévore quelquefois des castors. Il suit l'isatis et le renard, pour profiter de leur chasse, qu'ils lui cédent bien vîte quand ils le voient approcher. Pressé par la faim, il déterre et dévore les cadavres, ceux même qui sont corrompus. Il entre dans les cabanes des chasseurs absens, et déchire les peaux qu'il y trouve.

Les peaux des gloutons étoient assez communes dans nos marchés de Lithuanie; le poil m'en a paru doux et soyeux, au tact; on les emploie sur-tout pour faire des gants et pour garnir l'intérieur des bottes d'hiver. Cet animal est certainement indigène en Lithuanie; j'en ai vu un individu chez un seigneur, qui étoit très-privé; il avoit été pris jeune dans ses forêts. La figure de Buffon est excellente.

6. L'Ours raton, *Ursus lotor*. La queue annelée; une bande noire transversale sur les yeux.

Ours à queue alongée, actes de Stock. 1747, *tab.* 9, *fig.* 1, *pour Linné.*

Mapach Jonst., quad. t. 74.

Coati Brasil. Rai, quad. 179.

Le Raton Buffon, vol. VIII, p. 337, *t.* 43.

On le trouve dans l'Amérique septentrionale, sur-tout dans les troncs cariés des grands arbres. La femelle met bas deux ou trois petits en mai. Il se nourrit d'œufs, de coquillages, même de volailles. Il lave sa nourriture, l'approche de la bouche avec ses pattes antérieures. Son odorat et le tact paroissent excellens. Il conserve toujours le souvenir du mal qu'on lui a fait. Il dort depuis minuit jusqu'à midi. Il fuit à la vue des soies de porc. Il grimpe avec facilité sur les arbres.

Ses poils sont cendrés, entremêlés de poils de couleur de rouille, redressés, noirs à la pointe, ce qui lui donne une nuance de cette dernière couleur lorsqu'on le regarde d'un certain sens. La tête est brune, à front blanc, une bande noire passant par les yeux, interrompue dans son milieu, et d'où part une ligne perpendiculaire de la même couleur; la queue annelée de poils noirs; la verge a un os courbé.

Le raton se rapproche beaucoup, pour la forme, du blaireau; mais sa tête approche davantage de celle du renard, aux oreilles près, qui sont plus courtes. Ses yeux sont grands, d'un vert jaunâtre; son museau effilé; le nez un peu retroussé; la queue aussi longue que le corps, touffue et presque toujours annelée de noir-roux, et de blanc. Les jambes antérieures sont plus courtes que les postérieures. Chaque pied offre cinq ongles forts et pointus. Les poils sont longs, doux, gris, à pointe noirâtre, d'où résulte une robe grise mêlée de noir,

altérée cependant par une petite teinte de fauve ; les lèvres et le nez noir, un bandeau noir au-dessus et au-dessous des yeux, prolongé sous la tête ; les moustaches blanches : la longueur du corps de près de deux pieds.

Cet animal, quoique trapu, est léger, en marchant il s'appuie sur tous ses doigts ; mais dans le repos il porte comme l'ours sur ses talons, et se tient comme lui aisément debout. Aucune caresse, aucune friandise ne lui fait oublier un mauvais traitement. Il hait le bruit, et sur-tout les cris aigus des enfans. Il se retire à l'écart pour rendre ses excrémens, et les recouvre de terre comme le chat.

Le raton disséqué par d'Aubenton pesoit quinze livres trois onces. L'épiploon s'étendoit jusqu'au pubis, et se replioit par-dessus les intestins grêles ; il étoit fort délié, et il avoit de la graisse dans quelques endroits.

Le duodenum étendu jusqu'au milieu du côté droit, se replie en dedans ; la suite du canal intestinal fait ses circonvolutions dans la région ombilicale, dans les côtés et dans le régions iliaque et hypogastrique ; ensuite il s'étend en avant dans le côté droit, il passe à gauche dans la région épigastrique, et il se prolonge en-arrière jusqu'à l'anus ; sa longueur est de treize pieds. On trouve de chaque côté de l'anus une glande qui a trois lignes et demie de diamètre ; elle est recouverte par un muscle, et elle contient une liqueur épaisse qui a une couleur jaunâtre, et répand une odeur très-désagréable. Ces glandes s'ouvrent dans l'anus par un orifice fort large.

Le foie est placé plus à droite qu'à gauche, et l'estomac à gauche en entier ; il est peu alongé, et fort petit à proportion de la grosseur

de l'animal ; le grand cul-de-sac a peu de profondeur, et la portion de la partie droite qui se trouve entre l'angle qui forme cette partie et le pylore, est presque nulle. Il n'y a point de cœcum. Les parois du canal intestinal sont dures et épaisses ; il a à-peu-près la même grosseur dans toute son étendue, excepté la portion qui se trouve dans la région épigastrique, derrière l'estomac, qui est moins grosse que le reste. Le foie est composé de cinq lobes ; le plus grand, dans le milieu, est divisé en trois parties par deux scissures ; le ligament suspensoire passe dans l'une, la vésicule est placée dans l'autre ; elle est fort grande, ovoïde ; la bile de couleur orangée. La rate est oblongue, a trois faces, son extrémité inférieure un peu plus large. Le pancréas est fort gros, a deux branches ; le rein droit un peu plus avancé que le gauche ; il n'y a qu'un mamelon dans le bassinet. Le poumon droit est composé de quatre lobes, le gauche de deux ; ces lobes sans échancrure. Le cœur est presque rond, et placé dans le milieu de la poitrine, la pointe tournée un peu à gauche. La langue fort épaisse dans le milieu, et mince à l'extrémité ; les papilles de la partie postérieure grosses, triangulaires, dirigées en-arrière, outre sept glandes à calice de chaque côté. L'épiglotte est épaisse et arrondie sur ses bords. Le cervelet est presqu'entièrement recouvert par le cerveau, qui pèse une once trois gros. La substance cellulaire du gland de la verge est adhérente à un os dont l'extrémité antérieure paroît presqu'à découvert ; cet os s'étend presque jusqu'à l'extrémité de la verge. Les testicules presque ronds ; leur substance intérieure est jaunâtre ; les canaux déférens sont

petits sur la plus grande partie de leur longueur, mais fort gros près de la vessie : ils remplissent les fonctions des vésicules séminales. Quinze vertèbres dorsales et quinze côtes de chaque côté.

Genre 17. Les Sarigues, *Didelphis*. Les dents antérieures menues, arrondies, les supérieures au nombre de dix; les deux intermédiaires plus longues. Les antérieures inférieures au nombre de huit; les deux intermédiaires plus larges, plus courtes; les canines longues; les molaires denticulées; la langue ciliée par des papilles saillantes; un follicule ou poche ventrale, dans laquelle sont nidulées les mamelles, au moins dans plusieurs espèces.

Les sarigues sont des animaux du nouveau continent de l'Amérique; elles se logent dans des cavernes qu'elles creusent dans les forêts; on en trouve aussi sur les arbres; elles se suspendent à des branches avec leur queue prenante. Leur marche est assez lente. Elles se nourrissent d'oiseaux, de volailles, d'insectes, de vers, et même de végétaux. Dans la plupart des espèces les pieds sont pentadactyles, divisés; le pouce des pieds de derrière est éloigné, sans ongles. La verge des mâles est cachée, à gland divisé en deux lobes. Les femelles ont une espèce de sac sous le ventre qui se ferme à volonté, qui est appuyé sur deux os, dans lequel elles peuvent cacher leurs petits et sur la paroi interne duquel on observe les mamelles en nombre divers, suivant les espèces.

1. La Sarigue d'Amboine, *Didelphis marsupialis*, à huit mamelles cachées dans la poche ventrale. *Voy. Schreb., quad. t.* 3, *p.* 536, *t. CXLV.*

On la trouve à Surinam.

Le corps du blaireau, la grandeur d'un chat; les narines perpendiculaires, taillées en demi-lune; cinq rangs de longs poils à la moustache; huit soies derrière la commissure des lèvres, cinq sous la gorge; les oreilles ovales, lâches, noires, à pointes blanches; les dents molaires lobées, les antérieures simples, les premières très-petites; les jambes lisses, noires, à poils courts; la queue de la longueur du corps.

2. La Sarigue renard, *Didelphis opossum*, à queue à demi-velue; la région des sourcils plus pâle.

Semivulpa Gesn., quad. p. 870. *Carigueya Rai, quad.* 182. *Sarigue opossum Buffon, vol. X, p.* 279, *t.* 45, 46.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Il passe d'un arbre à un autre par le moyen de sa queue prenante. Il marche lentement, a une vie tenace; il grogne; peut s'apprivoiser. La femelle met bas quatre à cinq petits qu'elle cache avec soin dans une poche ventrale. Longueur du corps d'un pied environ; la tête plus courte que dans le précédent; les oreilles courtes, arrondies; de cinq à sept mamelles; la queue plus courte que le corps, velue à la base; la partie nue de la queue blanche.

La sarigue, du genre des philandres, selon Brisson, a la tête alongée par un museau pointu et conique; la gueule armée de cinquante dents, et fendue juqu'auprès des yeux, qui sont noirs et saillans quoique petits; le cou assez court; les oreilles assez grandes, nues, minces et rondes; les moustaches du chat; les doigts nus en-dessus comme en-dessous, rougeâtres, et munis d'ongles pointus, excepté les pouces des pieds postérieurs; la

queue de la longueur du corps, velue vers sa base, le reste couvert de petites écailles blanchâtres, environnées d'un filet plus brun ; les poils longs sur le dos et le cou, non lisses, mais à demi-hérissés, d'un blanc jaunâtre vers la racine, noirs au milieu, blanchâtres au bout, d'où résulte une couleur fauve sur le dos ; le ventre blanchâtre ; les pattes noirâtres ; le cou jaunâtre ; la tête d'un gris clair jaunâtre. La femelle a sous le ventre une poche dont elle ouvre et ferme à son gré l'entrée : cette poche renferme les mamelles ; c'est là que les petits, au nombre de deux à six, vivent collés aux mamelles sans s'en détacher, jusqu'à ce qu'ils puissent marcher ; alors ils sortent et rentrent, soit pour dormir, soit pour teter, soit pour fuir le danger.

La sarigue ne court pas, ou marche peu vîte ; mais elle monte lestement sur les arbres ; elle se suspend aux branches par sa queue qui est prenante ; elle se balance, s'élance de branche en branche ; elle est à-peu-près omnivore ; et elle se creuse des terriers ; elle s'apprivoise facilement ; mais on se soucie peu de l'élever, à cause de sa mauvaise odeur.

La partie gauche de l'estomac beaucoup plus grande que la droite ; le grand cul-de-sac très-profond ; le jejunum forme plusieurs grosses poches ; le cœcum presque cylindrique et un peu courbe ; le foie a trois lobes, le grand divisé en deux ; le poumon droit a trois lobes, le gauche n'en a qu'un ; à l'extrémité de l'anus deux petites poches qui contiennent une matière jaunâtre.

3. La Sarigue cayopollin, *Didelphis cayopollin*, à queue plus longue que le corps, nulle poche ventrale, la marge des orbites noire.

Cayopollin Buffon, vol. X, p. 350, *t.* 55.

Animal caudimanum seu cayopollin, *Nieremberg*, *hist. nat. p.* 158.

On le trouve dans les montagnes de la Nouvelle-Espagne.

Il diffère du précédent par le museau qui est plus épais, par les oreilles qui sont plus courtes et plus étroites ; cinq dents molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure ; la queue longue de onze pouces, blanche, velue à la base, tachetée ; le corps long d'un demi-pied.

Le cayopollin a la tête un peu plus épaisse que le marmose, le museau moins pointu ; queue prenante, mais un peu plus grosse, plus longue ; queue tachée de rouge bai foncé. La femelle a, au lieu de poche, des plis que les petits, quand ils ont peur, embrassent.

4. La Sarigue marmose, *Didelphis murina*, à queue à demi-velue, à six mamelles.

La Marmose Buffon, *vol. X*, *p.* 335, *t.* 52, 53.

On la trouve dans l'Amérique méridionale.

Longueur du corps, comme celle de la queue, de six pouces ; des moustaches de six rangs de poils plus courts que la tête, le dernier blanc couleur de rouille ; le dos convexe, couleur de rouille ; les ongles très-aigus ; environ sept mamelles cylindriques.

La marmose n'est pas plus grosse qu'un rat. La femelle n'a que deux plis longitudinaux sous le ventre, au lieu de la poche des autres sarigues ; ses petits, nidulés dans ses plis, y adhèrent jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher, suçant sans cesse les mamelles. Queue et dents des sarigues, museau plus pointu ; dos d'un rouge bai foncé, selon Brisson ; grisâtre, selon Erxleben ; ventre et front d'un blanc jaunâtre. On dit que cet animal pêche avec sa queue des crabes et des poissons dont il est avide.

L'épiploon fort court ; la partie droite de l'estomac beaucoup plus grande que la gauche ; tous les intestins à-peu-près du même diamètre, excepté quelques étranglemens sur les grêles. Le foie a quatre lobes. La rate divisée en trois branches d'inégale longueur. Le poumon droit composé de quatre lobes ; il n'y en a qu'un seul dans le gauche.

5. La Sarigue philandre, *Didelphis dorsigera.* La queue velue à la base, plus longue que le corps ; les doigts des pieds mousses, presque sans ongles.

Genre de Rat sauvage. Merian. Surin. t. 66.

Le Philandre de Surinam, Buff. vol. XV, p. 157.

On le trouve en Amérique, dans les retraites creusées sous terre.

La femelle met bas cinq à six petits, qu'elle porte sur son dos au moindre péril, entrelacés par leur queue avec celle de la mère.

Le philandre de Surinam a les oreilles rondes et nues, la queue de la sarigue, le pelage roux, hors le ventre ; les pieds, le museau et le front d'un jaune clair ; le tour des yeux brun ; les ongles des pieds antérieurs et des pouces postérieurs, courts et obtus, peut-être usés par le travail dans la terre ; car cet animal paroît passer une bonne partie de sa vie dans son terrier. Les petits, effrayés, montent sur le dos de la mère, qui alors relève sa queue, à laquelle chacun d'eux s'attache par la sienne, et elle les emporte ainsi dans son terrier.

6. La sarigue Crabier, *Didelphis cancrivora*, à queue écailleuse, presque sans poils, à-peu-près de la longueur du corps, l'ongle du pouce des pieds de derrière aplati.

Le Crabier Buff., hist. nat. supplém. vol. III, p. 272, t. 54.

On le trouve dans les lieux inondés des bords de la mer, à Cayenne.

Il se nourrit de crabes. Il grogne comme un petit cochon, s'engraisse beaucoup; il peut s'apprivoiser. La femelle met bas quatre à cinq petits dans des creux d'arbre.

Longueur de dix-sept pouces; les poils crêpés comme de la laine, entremêlés cependant de soies droites qui, du milieu du dos jusqu'à la queue, forment une espèce de crinière brune; la tête, les épaules, le cou, les cuisses, d'un jaune rougeâtre; les côtés et le ventre d'un jaune pâle; les pieds d'un roux noirâtre; la marge des orbites noire: les oreilles courtes, ovales, chauves.

Le chien crabier est un animal à longue queue nue et écailleuse; les pouces des pieds antérieurs gros, sans ongles; les pieds antérieurs et postérieurs à cinq doigts; les jambes basses, ce qui lui donne de loin quelque ressemblance avec un chien basset; la tête du chien, mais un peu plus pointue; de longs poils noirs au-dessus de l'œil, qui est médiocre; les moustaches noires; quatre dents canines; les oreilles nues, brunes et larges; le poil du corps laineux; semé d'autres poils roides et noirâtres, multipliés en crinière le long de l'épine du dos et aussi sur les cuisses; les flancs et le ventre jaunâtres; les épaules plus fauves, ainsi que le cou; les jambes d'un brun noirâtre; la longueur du corps de dix-huit pouces, la queue de quinze à seize.

Cet animal vit dans les lieux marécageux; il monte lestement sur les arbres; il se nourrit de crabes, s'aide de la queue pour les tirer de leurs trous; il a le grognement d'un petit cochon; son cri de douleur ressemble assez aux gémissemens humains; lorsqu'il est appri-

voisé, il devient omnivore, ou mange de tout.

7. La Sarigue phalanger, *Didelphis orientalis.* La queue velue presque jusqu'au milieu de sa longueur; elle est prenante, plus longue que le corps. Poche ventrale; les deux doigts des pieds postérieurs, intermédiaires, réunis.

Goescoes Valentin, indic. 3, *p.* 272.

Le phalanger Buffon, hist. nat., vol. XIII, p. 92, *t.* 10, 11.

On le trouve aux îles Moluques; peut-être aussi à la Nouvelle-Hollande;

Il s'approche de l'écureuil par le cri et la manière de manger; c'est un animal très-timide; les femelles ont de deux à quatre mamelles; elles mettent bas de deux à quatre petits.

Le phalanger est une espèce anomale, qui s'éloigne des précédentes, dont son extérieur, pris en gros, le rapproche plus que sa vraie conformation. La taille d'un très-gros rat ou d'un petit lapin. La queue et les pouces postérieurs du Sarigue; les premier et second doigts des pieds postérieurs, collés ensemble, sous la peau, excepté dans leurs dernières phalanges. Le museau plus alongé que celui du sarigue, le sommet de la tête plus relevé, les oreilles plus courtes et velues, les pieds proportionnellement plus gros, les ongles plus grands, les pouces postérieurs encore plus écartés, et de même sans ongles; les dents fort différentes de celles des congenères, et choquant le caractère du genre, n'y ayant que huit incisives supérieures et deux inférieures; un quart de la queue tout velu, deux quarts velus en dessus, nus en dessous; le reste tuberculeux et ridé; le pelage mêlé de roussâtre, de cendré pâle et de jaunâtre en dessus, en dessous mêlé de blanc sale et de jau-

nâtre ; bande noirâtre de l'occiput au bout des lombes ; longueur du corps de huit pouces neuf lignes ; longueur de la queue, de dix pouces.

L'épiploon s'étend jusqu'à la région ombilicale ; le cœcum très-long et gros, est terminé en pointe ; l'estomac, placé à gauche tout entier, a sa portion gauche beaucoup plus grosse que la droite ; le foie, placé autant à gauche qu'à droite, est très-grand ; il est divisé en un grand lobe, deux moyens et deux petits ; le grand, placé au milieu, est divisé en trois portions, presqu'égales. La vésicule du fiel fort grande, plus renflée dans le milieu qu'à ses extrémités. Les reins n'ont point d'enfoncement, leur bassinet est petit ; le poumon droit a trois lobes bien distincts ; le gauche un seul, un peu échancré à la partie inférieure ; le cœur est alongé et pointu ; un grand pli transversal entre la région ombilicale et l'hipogastrique ; dans la cavité de ce pli, deux mamelons fort apparens, quoique petits.

8. La Sarigue Tarsier, *Didelphis macrotarsus*, à queue grêle, nue, terminée par une petite houpe. Les tarses des pieds de derrière sont très-alongés, nus ; l'ongle des pouces est plat.

Le Tarsier Buffon, *vol. XIII*, *p.* 87 ; *t.* 9.

On le trouve dans les dernières îles de l'Océan indien. Animal anomal, participant des lémures, des dipodes ou gerboises, et des sarigues, un peu plus gros que le rat domestique ; il s'éloigne par la dentition de tous les autres mammaires quadrupèdes, car il a deux dents antérieures à chaque mâchoire, aiguës ; de chaque côté une dent canine ; les supérieures courtes, les inférieures longues ; six molaires de chaque côté aux deux mâchoires ; ses deux pieds antérieurs

sont chauves, et lui servent de mains; ses poils sont mous, longs, crêpés; leur base est noire, cendrée; leur pointe de couleur fauve foncé; la tête est arrondie, le museau court et pointu, les oreilles longues, minces, chauves; la queue longue; les pieds postérieurs beaucoup plus longs que les antérieurs.

Le Tarsier est pentadactyle antérieurement et postérieurement; les tarses postérieurs, nus, si grêles, et si excessivement longs, qu'au nombre des doigts près, ses pieds ont l'air des pieds d'oiseau; les antérieurs très-courts, mais à longs doigts; la queue très-longue, de grands yeux, les oreilles droites et larges; les dents canines de la mâchoire inférieure sont longues et un peu courbées en arrière; celles de la mâchoire supérieure sont droites et fort courtes; les trois premières molaires ou mâchelières, de chaque côté des mâchoires, n'ont qu'une pointe; le tarse est aussi long que le reste du pied, quoique les doigts en soient fort longs; le pouce des pieds de derrière est gros et écarté comme le pouce de la main de l'homme; la queue n'a des poils qu'à son origine et vers son extrémité.

Genre 18. Les Taupes, *Talpa.*

Les dents antérieures inégales : six à la mâchoire supérieure; huit à l'inférieure : les canines, une de chaque côté : les supérieures plus grandes; les molaires supérieures, sept de chaque côté; les inférieures, six de chaque côté.

Les Taupes en général se creusent sous terre des caveaux cylindriques; elles se nourrissent sur-tout de vers; leur tête est épaisse, à museau alongé; leurs yeux très-petits, couverts; les oreilles nulles ou sans conques extérieures; le corps est épais; les pieds de devant larges, plus

courts que les pieds de derrière, et armés d'ongles plus longs.

1. La Taupe d'Europe; *Talpa europæa*, à queue courte; à pieds pentadactyles; toute noire.

La Taupe Buffon, vol. VIII, p. 81, *t.* 12, *supplém., vol. III, p.* 193, *t.* 32.

Talpa Gesner., quadr. 931; *Rai, quad*, 236.

Les variétés; 1.ere, à peau marquée de taches blanches.

2.e A peau blanche, Briss., quad. 205.

3.e A peau jaune, Penn., quad. 311, n.o 241.

4.e A peau cendrée; à pieds de devant plus étroits.

On la trouve en Europe et dans les parties septentrionales de l'Asie et de l'Afrique; elle se nidule dans les terres végétales, les prés, les jardins; elle les laboure en tout sens, sous la première couche extérieure : elle mange des vers et les larves des insectes, ne touche pas aux végétaux; on la détruit avec le ricin, on l'éloigne par de fréquens et abondans arrosemens, quoiqu'elle puisse gagner les arbres lorsqu'on inonde sa retraite souterraine; la peau a le poil doux, fin, très-touffu. Cet animal s'accouple au printemps; le mâle a la verge d'une longueur extraordinaire. Cette espèce paroît monogame, ou s'unissant par couple, un mâle avec une seule femelle; la femelle met bas quatre à cinq petits.

La taupe commune d'Europe a quatre à cinq pouces de longueur; la queue est tout au plus longue d'un pouce, la plante des pieds antérieurs est plus large que celle des postérieurs; elle est tournée en dehors, et les

les ongles de ses doigts sont plus forts que ceux des postérieurs, ce sont des espèces de mains avec lesquelles la taupe fouille la terre, l'écarte et la rejette en arrière, à mesure qu'elle creuse; elle n'est pas aveugle comme le peuple le croit; mais elle a de très-petits yeux, presque entièrement cachés par les poils qui empêchent les parcelles de terre de l'incommoder dans le travail, et les met dans le cas de n'être point ébloui par la lumière, quand elle est obligée de sortir de son terrier. Elle a un tact et un odorat très-fin, et l'ouïe très-subtile; elle a un tempérament très-ardent; un appareil remarquable d'organes sexuels, dont toutes les parties étant renfermées dans l'intérieur de son corps, en ont plus de chaleur et d'activité : le mâle et la femelle se quittent peu, et celle-ci met bas au printemps; on ignore si elle a une seconde portée dans l'année; elle dépose ses petits dans la chambre de son terrier, au haut d'un petit tertre élevé et jonché d'herbes et de feuilles sèches. Cette position les met à l'abri de l'eau, qui, hors les cas d'inondation, arrive peu dans leur demeure, dont les parois et les voûtes sur-tout, sont faites de terre bien battue, et gachée avec de petites racines; le peu d'eau qui arrive malgré ces précautions, s'écoule par les canaux qui descendent comme autant de rayons du tertre où est le lit; c'est de là aussi que partent les galeries qui donnent issue au père et à la mère, soit pour s'enfuir et emmener leurs petits, en cas d'inondation, soit pour aller, dans le besoin, chercher ailleurs leurs alimens. Ces animaux ne s'engourdissent dans l'hiver que dans les jours les plus froids; pour peu que la température s'élève au-dessus de o, ils sortent de leur torpeur, et on

les voit même quelquefois pousser la terre. Les pieds antérieurs et postérieurs ont cinq doigts séparés, onguiculés, le nez avancé de 3 ou 4 lignes au-delà de la mâchoire inférieure. On trouve des taupes toutes blanches dans le Nord; on en voit de noires et de fauves en Suisse, en Angleterre et dans le pays d'Aunis en France; de rayées de noir et de blanc dans l'Ost-Frise; d'un jaune verdâtre, dans le territoire d'Alais; mais il paroît que ce ne sont que des variétés.

L'épiploon couvrant tous les intestins, est si mince, qu'on ne peut l'apercevoir sur les intestins; on ne le reconnoît qu'en le soulevant. Les membranes de l'estomac sont si minces, qu'elles n'empêchent pas de voir les matières qu'il renferme.

Ce viscère a une forme très-particulière; il est fort alongé; l'œsophage est placé à-peu-près au milieu de la petite courbure, de sorte que le grand cul-de-sac a beaucoup de profondeur; la partie droite de l'estomac ne forme point de plis; le canal intestinal a à-peu-près le même diamètre dans toute son étendue, excepté auprès du pylore où il est le plus gros. Le foie a quatre lobes; la vésicule du fiel est presque ronde; la rate alongée, a trois faces; le pancréas fort épais, tout compacte, blanchâtre, a deux branches inégales; l'enfoncement des reins peu marqué, leurs diverses substances bien distinctes; leur bassinet peu étendu, avec un seul mamelon; les capsules atrabilaires fort apparentes, jaunâtres; le diaphragme presque transparent dans toute son étendue; le poumon droit a quatre lobes; le gauche, deux; le cœur, placé entièrement à gauche, est fort alongé; il touche les côtes depuis sa base jusqu'à sa pointe; la langue fort longue, étroite et mince par le

bout, a sur la partie postérieure deux glandes à calice; tout le reste est parsemé de petits grains ronds et blancs, et couvert de papilles très-petites; les testicules ronds, rougeâtres, mous; leur grandeur est énorme pendant l'oestre; on trouve près du col de la vessie les deux vésicules séminales; les prostrates forment un tubercule plus avancé sur la face inférieure de l'urètre; la verge est très-longue, son gland est long, mince et pointu, terminé par un petit os; les mamelons dans les femelles ne peuvent se distinguer; le vagin est très-long; la matrice a deux cornes et une gaîne continue avec le vagin; les membranes de la vessie, du vagin et de la matrice, sont minces et transparentes.

2. La Taupe à longue queue, *Talpa longicaudata*, à queue d'une longueur médiocre, à pieds pentadactyles, les postérieurs couverts d'écailles. *Voyez Pennant, quad.*, *p.* 315, *N.°* 224, *t.* 28, *fig.* 2.

On la trouve dans l'Amérique septentrionale. Elle ressemble beaucoup à la taupe d'Europe; mais elle en diffère par la queue qui est plus longue, savoir : de deux pouces; et par son poil, d'un rouge bai; par les pieds de derrière, peu velus, écailleux, par les ongles qui sont plus longs; longueur du corps, de quatre à six pouces.

La taupe du Canada a la forme et la légéreté du rat, la queue longue de trois pouces, noueuse comme un collier de gros grains, et presque nue; les pieds nus, pentadactyles, garnis supérieurement d'écailles; les jambes plus hautes, le corps plus effilé que dans la taupe commune; le poil noir et grossier; le museau

singulièrement terminé par de petits muscles déliés et pointus, nués de rouge; s'épanouissant au gré de l'animal en calice, au milieu duquel se trouvent les narines, ou se rapprochant et n'offrant plus qu'un corps grêle et pointu : cette espèce paroît la même que la taupe à longue queue de Pennant.

3. La Taupe rouge, *Talpa rubra*, à queue courte, à pieds antérieurs tridactyles, les postérieurs tétradactyles.

Talpa rubra americana Seba, mus. I, *p.* 51, *t.* 32, *f.* 2.

La Taupe d'Amérique, rousse cendrée, roussâtre; les pieds antérieurs à trois doigts, les postérieurs à quatre. *Voy. Brisson, quad. p.* 206.

On la trouve en Amérique. Elle est assez ressemblante à celle d'Europe, mais elle est un peu plus grande; la queue est plus grosse à son origine.

La Taupe rouge d'Amérique de Brisson est un quadrupède de la Nouvelle-Espagne qui ressembleroit fort à la nôtre, s'il n'étoit anterieurement tridactyle, et tétradactyle postérieurement; le poil d'un cendré jaune roux; les oreilles arrondies et petites; les yeux petits; ongles extérieurs des mains plus longs, l'intérieur plus court; les doigts des pieds égaux. Cet animal ne sait pas retrouver sa taupinière, et il en fait une nouvelle chaque fois que, sorti, il veut se remettre à couvert.

4. La Taupe asiatique, *Talpa asiatica*, sans queue, à pieds trydactyles.

Talpa aurea Schreiber, quad., tom. 3, *p.* 562, *tom. CLVII.*

On la trouve en Asie et au Cap de Bonne-Espérance.

Le museau plus court que celui de la taupe d'Europe ; les narines sans poils ; les poils roux nuancés, de manière que par les reflets ils paroissent d'un vert rougeâtre ou doré ; Brisson l'a appelée la taupe dorée.

La Taupe dorée de Sibérie a les pieds antérieurs tridactyles, sans y comprendre le rudiment d'un quatrième doigt, dont on ne voit que l'ongle ; les postérieurs pentadactyles ; deux dents incisives supérieures ; quatre inférieures ; quatorze autres dents à chaque mâchoire ; la queue nulle ; les yeux si petits, qu'à peine peut-on les découvrir ; les oreilles externes nulles ; le museau court et sans poils ; le pelage changeant vert-brun ou jaune-doré, selon l'aspect ; la longueur du corps de cinq à six pouces.

Genre 19. Les Souris, *Sorex*. Les dents antérieures, deux à la mâchoire supérieure, longues, fendues en deux ; celles de la mâchoire inférieure de deux à quatre ; les intermédiaires plus courtes ; les canines, plusieurs de chaque côté à chaque mâchoire ; les molaires à pointe.

Les souris se rapprochent des taupes par la forme de la tête ; elles ressemblent par tout le reste au rat. Elles se creusent des terriers, vivent le plus souvent d'insectes, de vers ; quelques espèces vivent sous terre, près des eaux ; leur corps est épais ; les pieds à cinq doigts ; la tête alongée, terminée par un museau conique ; les yeux très-petits.

1. La Souris crêtée, *Sorex cristatus*, à narines garnies de caroncules, à queue courte. *Voyez Pennant quad.*, *p.* 313, *n.°* 243, *t.* 28, *f.* 1.

On la trouve dans l'Amérique septentrionale. Elle ressemble par la forme et la longueur du museau à la taupe ; elle se nourrit de racines.

Les poils courts, touffus, noirs, couchés, les pieds de devant blancs, ceux de derrière écailleux ; les dents antérieures inférieures au nombre de quatre, quatre canines de chaque côté à chaque mâchoire ; chaque narine garnie d'une caroncule épanouie en étoile à 10 ou 15 rayons nus, en alène, comme dans le hérisson ; la queue nue, de même couleur que le corps, à peine longue d'un pouce et un quart ; le corps long de quatre pouces.

2. La Souris pigmée, *Sorex minutus*, à museau très-alongé ; sans queue. *Schreiber, quad.*, *tom.* 3, *p.* 178, *t. CLXI*, *B.*

On la trouve en Sibérie sous les racines des arbres, dans les taillis humides : elle fait son nid avec des lichens : elle rassemble des semences, court rapidement, se creuse promptement une retraite, mord avec rage. Son cri ressemble à celui des chauve-souris ; c'est après la souris naine le plus petit des quadrupèdes, pesant à peine une dragme. Son poil très-doux, est brillant, gris sur le dos, blanc sous le ventre ; la tête est presque aussi grande que le corps ; le museau effilé, sillonné en-dessous ; les moustaches touchent presque les yeux ; les yeux petits, enfoncés ; les oreilles courtes, dilatées, évasées, nues, les pieds antérieurs et postérieurs, à cinq doigts.

3. La Souris musquée, *Sorex moschatus*. Les pieds palmés, la queue comprimée, lancéolée.

Castor moschatus Linnæi, *syst. nat.*, *ed. XII*, *tom.* 1, *p.* 79.

Mus aquaticus, *Clus. exot. p.* 375 ; *Jonst. quad.*, *p.* 169, *t.* 73 ; *Rai quad.*, *p.* 217.

Le Desman Buffon, *vol. X*, *p.* 1, *t.* 1.

On le trouve en Europe, entre le 50 et le 57.e degré de latitude, sur les bords des lacs, dans des terriers qu'il se creuse, de manière que l'entrée est sous l'eau. Il se nourrit de l'acore, *calamus aromaticus.*

Il est plus grand que le hamster; la tête semblable à celle de la taupe; le museau très-mobile, cartilagineux; les moustaches blanches, formées par douze rangs de poils; les yeux très-petits, les oreilles nulles; le tronc du corps aplati, enveloppé sous la peau par un panicule charnu; la peau comme celle du castor; les pieds chauves, écailleux en-dessus, noirâtres comme la queue; quatre dents antérieures à la mâchoire inférieure; six canines de chaque côté; quatre molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, trois à l'inférieure; à l'origine de la queue on trouve une poche formée par sept à huit follicules jaunâtres, réunies par un tissu cellulaire, d'où sort une matière fluide, jaunâtre, très-pénétrante, répandant une odeur analogue à celle du zibet. Chaque individu peut en fournir à-peu-près un scrupule.

Le desman est, suivant Brisson, un quadrupède du genre du castor. C'est un animal de Russie et de Laponie, moins grand qu'un lapin; son corps est alongé; sa tête à museau long, et dont le bout est noir en-dessus, roux en-dessous; sans oreilles externes : il a de très-petits yeux, entourés de petits poils blanchâtres; les jambes courtes, sur-tout les antérieures; les quatre pieds à cinq doigts unis par une membrane, et armés d'ongles longs et forts; les poils doux et épais, d'un cendré brun, noirâtres sur le dos, d'un cendré pâle au

ventre ; la queue lancéolée, latéralement comprimée, plus courte que le corps, et couverte de petites écailles rondes, mêlées de petits poils.

Cet animal habite les rives escarpées, et y creuse des terriers ; il vit d'insectes, de vers et de petits poissons ; mais il est lui-même la proie des gros poissons, et son odeur de musc se communique à leur chair, au point qu'on ne peut la manger ; il marche lentement, et n'est pas difficile à apprivoiser. Sa longueur est de quatorze pouces.

4. La Souris musaraigne d'eau, *Sorex fodiens*, à queue médiocre, presque nue ; à corps noirâtre, cendré en-dessous ; à doigts ciliés.

Musaraigne d'eau Buffon, vol. VIII, p. 64, *t.* 11, *fig.* 1.

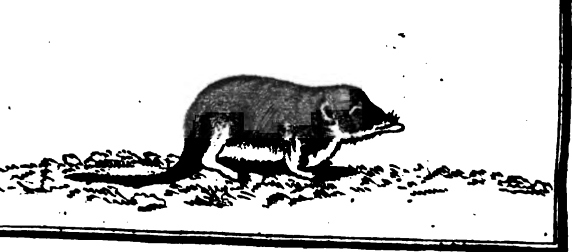
On la trouve en Angleterre, en Allemagne, en France comme en Bourgogne, près des rivières, des fontaines, plus rarement que la musaraigne. Elle nage très-bien. La femelle a dix mamelles ; aussi peut-elle mettre bas neuf petits.

Le corps est arrondi ; la queue a plus de deux pouces de longueur ; le bout du museau est plus épais que celui de la musaraigne ; ses pieds sont plus longs ; les dents antérieures inférieures au nombre de deux ; les canines 3 ou 2, les molaires 4 ou 3.

La musaraigne d'eau tient de la souris par sa taille, et de la taupe par son museau plus avancé que la mâchoire inférieure. Elle habite près des fontaines et des ruisseaux, se cachant le jour dans des trous et les fentes de la rive. Elle est un peu plus grande que la musaraigne, ayant plus de trois pouces de longueur sans la queue qui en a deux. Son museau est

LE SARIGUE MÂLE. P. 263. 1.

LE SARIGUE FEMELLE. P. 263. 2.



LA MUSARAIGNE. P. 281. 5.

aussi proportionnellement plus épais ; le brun de son dos est plus foncé, et son ventre est varié de gris et de fauve : du reste, ces animaux sont semblables ; cependant la femelle a dix mamelles, tandis que celle de la musaraigne n'en a que six.

L'épiploon est caché derrière l'estomac, dont la partie gauche est plus grosse que la droite. Le canal intestinal à-peu près de la même grosseur depuis le pylore jusqu'à l'anus. On ne distingue point de cœcum. Le foie a cinq lobes. La vésicule du fiel renferme avec la bile des petits corps animés. Le pancréas, qui est grand, a une extrémité terminée par deux branches. Le diaphragme est très-mince. Le poumon droit a cinq lobes ; le gauche n'en a qu'un seul. Le cœur alongé, pointu, est couché de droite à gauche. La langue est grosse, conique. Nulles anfractuosités sur le cerveau. Les mâles, sans scrotum, ont la verge aplatie ; le gland large, plat, irrégulier ; les testicules presque ronds, jaunâtres. Dans la femelle, les cornes de la matrice sont courtes.

5. La Souris musaraigne, *Sorex araneus*, à queue médiocre ; le corps blanc en-dessous, roux foncé-brun en-dessus.

Mus araneus Gesn., quad. p. 747 ; Jonst. quad p. 168, t. 66 ; Rai, quad. p. 239.

La musaraigne Buff. vol. VIII, p. 57, t. 10, f. 1.

On la trouve dans toute l'Europe et dans l'Asie septentrionale, près des maisons, dans les monceaux de pierre, dans les étables, dans les greniers. Elle se nourrit de grains. Elle répand une odeur de musc qui la fait craindre des chats, qui la tuent, il est vrai, mais ne la mangent pas. Elle court plus len-

tement que le rat vulgaire. Sa voix est une espèce de sifflement singulier. La femelle met bas au printemps et en été, cinq ou six petits.

La longueur du corps est de trois pouces; son poids à peine de trois dragmes; ses dents sont semblables à celles du desman.

La Musaraigne a deux pouces et demi de longueur; elle habite en hiver les écuries, les greniers, et en été les champs, les bois, où elle se cache, soit dans les taupinières abandonnées, soit dans de très-petits terriers qu'elle se creuse; on dit que sa morsure est venimeuse, mais c'est un préjugé sans fondement. Les portées sont de quatre à six petits. Sa course est peu rapide; son cri aigu.

La queue longue d'un pouce et demi, couverte de poils très-courts; les yeux petits, presque cachés par le poil; les oreilles courtes et arrondies; les pieds courts, à cinq doigts, ou pentadactyles; vingt-huit dents, dont six canines et huit molaires supérieures, quatre canines et six molaires inférieures; le pelage commun, brun-roux sur le dos, quelquefois brun-cendré; le ventre blanchâtre.

6. La Souris naine, *Sorex exilis*. Très-petite; à queue ronde, très-épaisse.

On l'a trouvée en Sibérie, auprès du fleuve Jenései. C'est le plus petit des quadrupèdes, car il ne pèse pas une demi-dragme. Son pelage est plus brun que celui de la musaraigne.

Genre 11. Les Hérissons, *Erinaceus*. Les deux dents antérieures supérieures écartées, les deux inférieures rapprochées; cinq dents canines supérieures de chaque côté; trois inférieures; quatre molaires de chaque côté à la mâchoire snpérieure et inférieure. Le dos couvert d'épines.

1. Le Hérisson d'Europe, *Erinaceus europæus*, à oreilles arrondies, à narines garnies d'une crête.

Echinus terrestris Gesn., *quad.*, *p.* 468, *Jonst.*, *quad.* 171, *p t.* 68; *Rai*, *quad.*, *p.* 231.

Le Hérisson Buffon, *vol. VIII*, *p.* 28, *t.* 6.

On le trouve en Europe, dans les bois, les haies. Il forme son nid de mousse. Il se cache l'hiver dans les forêts. Il chasse la nuit; se nourrit de crapauds, de vers, de coléoptères, de crabes, d'écrevisses, de petits oiseaux, de fruits, même de cadavres. Il creuse dans la mousse. Il nage facilement. Il est monogame. Lorsqu'il a peur, il se roule en boule, ses épines redressées et croisées. En domesticité, il chasse les rats. La femelle a de chaque côté cinq mamelles, trois pectorales, deux ventrales; elle s'accouple au printemps, et met bas au commencement de l'été de trois à cinq petits. Sa chair n'est pas mangeable.

La longueur du corps est de dix pouces. Le museau est effilé; la lèvre supérieure fendue; les oreilles larges, courtes, velues, les yeux petits et noirs; le prépuce pendant; les poils de la tête d'un blanc fauve, mêlé de blanc; ceux du cou, des pieds, fauves, entremêlés avec les épines; ceux de la queue plus obscurs, ceux de la gorge d'un blanc cendré, ceux de la poitrine et du ventre les mêmes, mais mélangés de fauves; les épines d'un jaune cendré aux deux extrémités, rousses au milieu.

Le hérisson d'Europe a les narines garnies d'une appendice membrano-charnue et plissée; les pieds antérieurs et postérieurs pentadactyles ou à cinq doigts. Le mâle et la femelle ont le corps supérieurement et latéralement couvert de piquans gris et bruns; les oreilles sont larges, arrondies et nues; la queue longue

d'un pouce, cachée par les piquans. Cet animal peut se mettre en boule par une contraction volontaire qui, rapprochant toutes les parties du ventre, les seules avec les jambes qui n'aient que des poils jaunes, cendrés, sans piquans, ne laisse plus voir que son dos presque inattaquable, tant il est hérissé de pointes, et arrosé d'ailleurs par son urine, dont l'odeur achève de rebuter ses ennemis. Il vit dans les bois et à la campagne, dans des trous d'arbres, sous des racines ou sous des pierres et des rochers. Il a le sang froid; supporte une longue diète; et s'engourdit en hiver. Les deux sexes ne peuvent s'unir que ventre contre ventre, à cause de leurs piquans.

Le hérisson est plus commun en Lithuanie qu'autour de Lyon.

La première observation que me fournit ce quadrupède, c'est que la femelle met bas à la fin de mai en Lithuanie, et que dans nos provinces elle ne met bas qu'en octobre. En 1798 on m'apporta à Lyon une femelle le 20 octobre, avec cinq petits gros comme des rats; elle mourut quinze jours après, ayant vu périr un de ses petits tous les trois jours. A Grodno j'ai trouvé, en 1777, le 30 mai, une femelle avec cinq petits. Je les reconnus nouveaux-nés par l'inspection du cordon ombilical encore mou et humide : déjà leurs épines étoient piquantes, solides, longues de quatre lignes, mais blanches, diaphanes. Les rangs de ces épines offroient alternativement des piquans, plus longs et plus courts; ils étoient caves, en tuyau, comme le canon des plumes; à leur base on distinguoit une bulbe arrondie, pleine de sang. Les yeux étoient fermés. En arrachant un des piquans, l'animal poussoit un cri par-

ticulier. Ces hérissons nouveaux-nés étoient si forts, qu'étant posés sur le dos, ils se retournoient avec facilité sur leurs pattes, en rapprochant leur tête de la queue. On observoit un profond sillon, au milieu du dos, dénué de piquans. Je laissai la mère avec ses petits, libre dans une chambre : le premier jour elle les couvrit, les laissant teter; mais dès le second, quoiqu'elle eût abondamment de quoi manger, elle les dévora tous, n'ayant laissé dans le nid que les pieds et les têtes.

J'ai nourri plusieurs hérissons, je ne me suis pas aperçu que pendant l'hiver ils s'endormissent plus long-tems, que dans la belle saison; ils se promenoient et mangeoient : il est vrai que ces animaux passent une partie de leur vie à dormir. Nous avons vérifié avec soin tout ce que nous avons rapporté relativement aux parties internes, d'après d'Aubenton; mais ce qui mérite sur-tout l'attention de l'observateur, c'est le muscle sous-cutané, en forme de réseau, par la contraction duquel ce quadrupède relève à volonté ses piquans; lorsqu'il est calme, ils sont tous inclinés en-arrière : en passant la main de la tête à la queue sur le dos, ils s'abaissent sans résistance; mais lorsque l'animal s'irrite, il les redresse à angles droits.

Le cœur du hérisson, sans péricarde, est enfermé dans la cavité du médiastin; il est presque rond. Le cerveau n'a point de circonvolutions, et on n'observe aucune cannelure sur le cervelet. Le poumon gauche sans division; le droit est divisé en quatre lobes. Le centre nerveux du diaphragme très-mince, transparent; mais la partie musculaire charnue est très-épaisse. L'estomac est très-grand; il est situé dans le côté gauche de l'abdomen :

son grand cul-de-sac est très-profond, et étroit à son sommet. Le pylore est très-étroit. Le canal intestinal est très-étroit ; il a presque le même diamètre dans toute son étendue, excepté le duodenum et le rectum. Il n'y a point de cœcum. L'épiploon couvre tous les intestins ; il est tapissé d'une matière muqueuse. Le foie est divisé en sept lobes. La vésicule du fiel est à-peu-près ronde. La rate est cylindrique, comme prismatique. Le pancréas est très-étendu et très-épais. Les glandes axillaires sont très-grandes et très-étendues. Les reins ont la forme d'un haricot. Le mâle n'a point de scrotum, les testicules étant renfermés dans l'abdomen. Les vésicules séminales sont d'une grandeur extraordinaire. On trouve de chaque côté de l'anus une glande arrondie et aplatie, blanche, ayant neuf lignes de diamètre : en pressant ces glandes on fait couler dans l'urètre une liqueur blanche. Les prostrates, jaunâtres, sont peu volumineuses. La verge est grosse, longue et cylindrique. Le prépuce est pendant ; le gland est tuberculeux. Dans la femelle la vulve est très-grande, mais le clitoris peu apparent ; le vagin est très-long et plein de rides. On trouve plusieurs glandes le long du vagin ; le museau de tanche forme un gros tubercule ; les cornes de la matrice sont d'un diamètre différent, celle du côté gauche plus large que la droite ; elles sont très-grandes, légèrement recourbées. Le hérisson a dix mamelons, deux sur le ventre, et trois sur la poitrine ; ils sont tous sur les côtés du corps, le premier sur la face interne de la cuisse, le quatrième près du coude, le cinquième sur l'articulation du bras avec l'épaule, position très-extraordinaire.

Le sujet que nous venons d'examiner étoit une femelle ; sa longueur, de l'extrémité du museau à l'origine de la queue, étoit de neuf pouces ; la queue longue d'un pouce, mesurée de l'anus ; de deux pouces, si on comprend toute l'étendue des os du coccix, cinq doigts à chaque pieds, d'un bleu-brunâtre, à peine velus ; le pouce et le petit doigt plus courts ; les ongles noirâtres, assez forts, longs de quatre à cinq lignes ; la plante des pieds garnie en-dessous de quelques pelottes molles, assez saillantes, lisses. Le museau et la lèvre supérieure alongés, plus longs de demi-pouce que la lèvre inférieure ; le museau découpé en crête latéralement, et marqueté comme du chagrin supérieurement. Les poils du front sont plus longs et plus durs que ceux du chanfrein, presque épineux. Les oreilles, d'un noir-bleuâtre, sont arrondies, assez grandes, presque dénuées de poils ; elles offrent intérieurement un oreillon cartilagineux, comme en langue. Stries transversales cartilagineuses, nombreuses sur le palais ; semblables stries correspondantes sur la langue, qui est assez épaisse ; le frein de la langue comme membraneux ; les dents molaires tuberculeuses, inégales ; deux incisives à la mâchoire supérieure et inférieure, mousses, saillantes de deux lignes au-dessus des gencives ; elles sont écartées : entre les incisives et les premières molaires, trois dents mousses de chaque côté, à peine saillantes hors des alvéoles à la mâchoire inférieure ; cinq de chaque côté à la mâchoire supérieure. Les piquans blanchâtres sur la plus grande partie de leur longueur, châtains vers l'extrémité ; mais leur pointe est blanchâtre.

En enlevant la peau, on trouve sur les

muscles du bas-ventre et sur les côtés une couche assez épaisse, d'une graisse jaunâtre. Les muscles droits nous ont paru très-épais, vu la grandeur de l'animal. Après avoir enlevé toute la peau du dos et les graisses, on trouve un muscle sous-cutané, dont les fibres très-rapprochés se croisent. Ce muscle général s'étend sur toute la portion de la peau qui est garnie de piquans. On observe en outre, en-avant et sur le derrière, quelques rubans musculeux isolés. L'épiploon ne recouvroit que la moitié des intestins; il n'étoit point tapissé de la matière muqueuse énoncée dans le texte. La portion aponévrotique du diaphragme est diaphane, très-mince, du diamètre de huit lignes; la musculeuse, rayonnante comme l'aponévrotique, est assez épaisse. Le ligament suspensoire du foie divise la portion aponévrotique en deux portions égales. Le foie, d'un rouge foncé-brunâtre, s'étend autant à gauche qu'à droite; il est très-grand, divisé en sept lobes distincts, d'une figure irrégulière; les scissures qui les distinguent sont très-profondes. La vésicule du fiel, aussi grosse qu'une noisette, contenoit une bile verte; sa figure est presque complètement globuleuse. L'estomac blanc, placé du côté gauche, est large sous le cardia, ayant un pouce de diamètre perpendiculaire; il descend obliquement vers le pylore, en se courbant un peu, et se rétrécissant graduellement. Le cul-de-sac sur le côté gauche inférieurement, est à peine prononcé. Les intestins, longs à-peu-près de six pieds, sont du pylore à l'anus presque d'un égal diamètre; mais le premier, le duodenum, nous a paru un peu plus gros; on ne distingue point l'analogue du cœcum. La couche musculaire est très-sensible, rougeâtre aux intestins duodenum,

duodenum, jejunum et iléon. Les reins très-gros, au moins comme une grosse olive, sont à peine échancrés; ils ont une forme presque cylindrique. Les reins succintoriaux sont aplatis, irréguliers, placés sur le haut des reins. Le rein droit, un peu plus élevé que le gauche, a la moitié de son corps nidulé dans une concavité d'un des lobes du foie. La rate, mince, longue de deux pouces et demi, d'inégale largeur, est couchée sur la face antérieure de l'estomac; la partie supérieure offre comme la figure d'une losange; l'inférieure, plus étroite, présente une dent sur le côté externe; la face antérieure est plane; la postérieure a deux faces inclinées, séparées sur leur longueur par une ligne saillante : la plus grande largeur de ce viscère est de huit lignes. Les vaisseaux sanguins du mésentère, très-apparens, sortent, en formant des angles très-aigus, des intestins; ils sont accompagnés de vaisseaux blancs qui leur sont parallèles. Les cornes de la matrice, blanches, réunies avec le corps de ce viscère, forment un T; elles sont d'une égale largeur, savoir, de cinq lignes. Les ovaires, assez gros, tuberculeux, étoient appuyés sur l'extrémité des cornes.

Nous avons éprouvé qu'on peut tenir au moins six minutes le hérisson plongé dans l'eau, sans qu'il en paroisse incommodé...

2. Hérisson sans oreilles, *Erinaceus inauris*. *Brisson, quad.* 184; *Seba, mus. t.* 49, *f.* 3.

On le trouve en Amérique.

Il n'a que le trou auditif, sans conduit ou conque externe. Les piquans et les poils d'une couleur plus pâle que ceux du précédent; c'est peut-être une variété du climat. La longueur du corps est de huit pouces.

3. Hérisson de Malaca, *Erinaceus malacensis*, à oreilles pendantes.

Histrix brachyura, syst. nat., X.e édit., t. 1, p. 57; Seba, mus. tom. I, tab. 51, fig. 1.

On le trouve en Asie. C'est lui qui fournit la pierre précieuse appelée *piedra del porco.* Les oreilles sont presque nues, les pieds pentadactyles antérieurement et postérieurement; les piquans longs de quatre à six pouces, variés de noir et de blanc ou de roussâtre, mêlés de petites soies; poils du ventre courts et roux.

4. Le Hérisson oreillard, *Erinaceus auritus*, à oreilles longues, ovales; à narines garnies de crêtes. *Commentar. Petersb., v. XIV, p. 573, t. 21, f. 4.*

On le trouve en Sibérie, près du lac Baikal.

Il est assez semblable à celui d'Europe pour la forme, les mœurs; mais il est un peu plus petit, les yeux plus grands, les moustaches de quatre rangs de poils; les pieds plus longs, plus grêles; la queue plus courte, conique, annelée et presque chauve; les poils plus souples. La femelle met bas jusqu'à sept petits, et quelquefois deux fois par an.

Le hérisson à grandes oreilles est une espèce commune à Astracan, où on ne trouve pas celui d'Europe. Il a comme lui des piquans, de même forme, mais blancs à leur base, jaunâtres vers le bout, noirâtres au milieu; les tempes d'un brun marron; le museau de notre hérisson; les oreilles beaucoup plus grandes, et de la longueur de seize lignes; la queue, d'un blanc jaunâtre, longue de cinq lignes, noire au bout; les yeux petits, à iris bleuâtre; une petite membrane dentelée et plissée aux narines; la longueur du corps de six à sept pouces.

5. Le Hérisson tendrac, *Erinaceus setosus*, à oreilles plus courtes; l'occiput couvert de soies; la queue très-courte, chargée d'épines.

Le Tendrac Buff., vol. XII, p. 438, t. 57.

On le trouve dans l'île de Madagascar, peut-être aussi aux Indes orientales.

Il est plus petit que celui d'Europe, son corps ayant à peine six pouces de longueur; mais son museau est cependant plus long, à longues moustaches; ses pieds sont courts, ses épines blanches, d'une couleur rouge-châtain au milieu de leur longueur; les poils blancs.

Le tendrac a la grosseur d'un gros rat; ses piquans sont clair-semés, et par conséquent il offre plus de soies dans les interstices.

6. Le Hérisson tanrec, *Erinaceus ecaudatus.* Sans queue, à museau très-long, aigu.

Le Tanrec, et le jeune Tanrec, Buffon, v. XII, p. 438, *t.* 56, *supplém. v. III, p.* 214, *t.* 37.

On le trouve à Madagascar.

Il est plus grand que le tendrac, ayant presque huit pouces de longueur. La bouche et les yeux petits; les oreilles arrondies, plus longues que celles du tendrac, les épines noires au milieu de leur longueur, jaunâtres vers la base et la pointe: elles couvrent le sommet de la tête, l'occiput, le cou, les épaules; le reste du dos est garni de soies longues, de la couleur des épines, entremêlées de poils blancs et noirs; les poils du corps jaunâtres; ceux des pieds fauves.

Le tanrec a la taille de notre hérisson d'Europe; ses piquans sont plus courts; il ne peut comme lui se mettre en boule; son museau est plus alongé, ses jambes plus courtes. Il a le grognement du cochon; il aime l'eau, il se terre; habitudes qui l'éloignent de notre hérisson. Il s'engourdit, dit-on, plusieurs mois; pendant ce temps, les poils de ses parties velues tombent, et sont remplacés par d'autres à l'approche du temps de son réveil; ses piquans sont jaunâtres, et entremêlés de soies de la même couleur.

ORDRE QUATRIÈME.

DES MAMMAIRES. *Mammalia.*

Les Rongeurs ou les rats, *Glires.*

Tous les animaux renfermés sous la signification générale de ce mot, ont les dents antérieures de la mâchoire supérieure et inférieure, au nombre de deux, rapprochées, éloignées des molaires, sans dents canines.

Genre I. Les Porcs-épics, *Hystrix.* Les dents antérieures au nombre de deux, taillées obliquement; huit molaires; les doigts des pieds au nombre de quatre à cinq; le corps couvert d'épines et de poils.

1. Le Porc-épic crêté, *Hystrix cristata.* Les pieds antérieurs tétradactyles, les postérieurs pentadactyles; la tête ornée d'une crête; la queue très-courte.

Hystrix Gesn., quad. p. 563; *Jonst., quad. p.* 163, *t.* 68; *Rai, quad. p.* 206.

Le Porc-épic Buffon, vol. XII, p. 402, *t.* 51, 52.

On le trouve en Asie, en Afrique, en Espagne, en Italie.

Il vit dans des cavernes qu'il se creuse : elles sont formées de plusieurs chambres qui se communiquent et n'ont qu'une seule entrée. Il cherche sa nourriture la nuit; il se nourrit de fruits, de racines, d'herbes; il aime sur-tout le buis. Lorsqu'il est menacé par quelqu'ennemi, il se ramasse en boule. La femelle met bas au

printemps de deux à quatre petits, qui peuvent facilement s'apprivoiser.

La longueur du corps de deux pieds et même plus. La tête est comprimée, alongée; le museau court, obtus; la lèvre supérieure fendue jusqu'aux narines; les yeux petits, noirs; les oreilles ovales, larges, mais courtes; la queue conique; les pieds courts, épais; les poils entremêlés avec les épines sont cendrés; les épines sont longues, légères, fortes, annelées de noir et de blanc. L'animal peut à volonté, par la contraction d'un muscle cutané, relever les épines, les tenir droites. La vésicule du fiel contient assez fréquemment la pierre du porc. On mange sa chair.

Le porc-épic est un animal frugivore, originaire de l'Afrique et des Indes, qui transporté en Europe, a multiplié en Espagne et sur-tout en Italie. Il passe le jour en société dans des terriers. Les dents incisives sont fortes et tranchantes; il a huit molaires à chaque mâchoire; les piquans un peu courbés, en alène, de différentes longueur et grosseur, en partie creux comme des tuyaux de plumes, variés de brun-noirâtre et de blanc, ayant entre six et douze pouces de longueur; il les redresse et les agite dans la colère, et quelquefois ils se détachent; mais c'est une erreur, comme l'avoit observé Rai avant Buffon, de croire qu'il peut les lancer. Il a le grognement du cochon; sa chair a-peu-près le goût de cet animal; mais quant aux formes, il en est très-éloigné, les dents et les pieds étant très-différens. Le porc-épic a la tête et la queue courtes, de longues moustaches, un museau sans groin; la lèvre supérieure fendue; les oreilles courtes, rondes et plates : la longueur ordinaire du corps est de deux pieds.

Nous avons sous les yeux, dans une ména-

gerie ambulante, à Lyon, 1802, un porc-épic mâle adulte; il est apprivoisé, mais susceptible de colère. Lorsque des étrangers le fatiguent, en le touchant avec des baguettes à travers les barreaux de sa cage, alors il grogne, agite tous ses piquans, de manière à faire entendre assez loin un cliquetis; mais quelque violens que soient ces mouvemens, nous n'avons point vu les piquans se détacher; ils sont même assez adhérens à la peau pour exiger un fort tiraillement avant de les arracher.

2. Le Porc-épic à longue queue, *Hystrix prehensilis*, à pieds tétradactyles; à longue queue prenante, demi-nue.

Hystrix americanus Cuandu; Jonst., quad. p. 60; *Rai, quad. p.* 208.

Le Coandou Buff., vol. XII, p. 418, *t.* 54.

On le trouve dans les bois du Brésil, de la Guiane, de la Nouvelle-Espagne.

Il grimpe sur les arbres; il se nourrit de leurs fruits, mange aussi des oiseaux; il grogne comme un petit cochon; il peut se contracter en boule. Les petits peuvent s'apprivoiser. Il dort le jour. Sa chair est mangeable.

La longueur du corps de quinze pouces, la queue longue de dix-sept.

Le coandou a sur le corps des piquans trois fois moins longs et plus fins que ceux du porc-épic vulgaire; il est aussi plus petit; il a la tête et le museau moins longs; il n'a point de crête sur la tête, et sa lèvre n'est pas fendue; il est tétradactyle; il a la queue de même longueur que le corps, c'est-à-dire, de dix-huit pouces. Il dort de jour, court de nuit, grimpe sur les arbres, où il dépose ses petits dans des trous. Il vit solitaire; une odeur forte le décèle, et cependant sa chair est bonne à manger. Il y en a de petits

et de grands; les plus petits peuvent peser six livres.

3. Le Porc-épic urson, *Hystrix dorsata*, à pieds antérieurs tétradactyles, les postérieurs pentadactyles; le dos seulement garni d'épines.

L'Urson Buffon, *vol. XII*, *p.* 426, *t.* 55.

On le trouve en Canada, à la Nouvelle-Angleterre, à la baie de Hudson.

Il se creuse des retraites sous les racines des arbres; il grimpe dessus, se nourrit de leurs fruits, de leur écorce, sur-tout de celle du genévrier; il lape en buvant comme un chien; l'hiver il mange la neige pour se désaltérer.

Le corps de couleur de rouille; la queue blanche au-dessous à la pointe; les épines cachées entre les poils.

L'urson a la taille et à-peu-près la forme du castor; un poil long et doux qui cache un fin duvet; il est entremêlé de piquans minces qui servent d'épingles et d'aiguilles aux sauvages du nord de l'Amérique. La chair de cet animal les nourrit, et sa fourrure les couvre. Il craint de se mouiller; il vit sur-tout d'écorce de genévrier et de pin. Sa queue est courte et épaisse.

Genre 2. Les Cavias, *Cavia*. Les dents antérieures au nombre de deux, taillées en coing; huit molaires. Les doigts des pieds antérieurs au nombre de trois à cinq; ceux des pieds postérieurs au nombre de quatre à cinq. La queue courte ou nulle. Les clavicules nulles.

Les cavias sont des animaux intermédiaires entre les rats et les lapins; ils courent lentement en sautant; ils ne grimpent pas sur les arbres; ils se cachent ou dans des terriers, ou dans des trous d'arbres : ils se nourrissent de végétaux.

1. Le Cavia paca, *Cavia paca*, à queue, à

pieds pentadactyles ; les côtés du corps jaunâtres, parcourus par des lignes d'un blanc jaune.

Mus paca Linnæi, syst. nat., édit. XII, vol. 1, p. 81, n.° 6.

Cuniculus paca Brisson, quad. p. 144, n.° 4.

Paca Jonst, quad. t. 63 ; Buffon, vol. X, p. 269 ; tab. 43, supplém. vol. III, p. 203, t. 35.

Mus brasiliensis magnus, porcelli pilis et voce, paca dictus, Rai, quad. p. 226.

On le trouve à la Guiane, au Brésil, et peut-être dans toute l'Amérique méridionale.

Il vit sur les rives des fleuves ; il se creuse des terriers très-propres, à trois issues : il s'engraisse beaucoup. Les jeunes peuvent s'apprivoiser. La femelle ne met bas qu'un petit. Sa chair est assez bonne.

La longueur à-peu-près de deux pieds ; le corps brun en-dessus, parcouru par cinq bandes blanches qui se réunissent sur les côtés ; le cou, les pieds, le ventre, d'un blanc sale ; les yeux grands, bruns ; les oreilles ovales, couvertes de poils ; une verrue aux sourcils, aux tempes et à la gorge ; le cou court ; la queue longue de deux à trois pouces ; les pieds postérieurs, entre lesquels sont deux mamelles, plus longs que les antérieurs.

Le paca habite les lieux humides ; il se terre comme le lapin, auquel il ne ressemble en rien d'ailleurs, excepté sa grosse tête ronde. Il a la forme d'un petit cochon, dont son cri imite aussi le grognement. Il est pesant et il court mal. Il est doux, facile à apprivoiser. On l'élève aisément, car il mange à peu-près de tout, excepté de la viande. Il aime la propreté, et pour faire ses ordures, il sort toujours des retraites obscures et étroites, où il aime à se cacher pendant le jour. C'est de nuit qu'il va chercher à vivre. Il devient

fort gras, et sa chair est recherchée. Ses dents sont assez fortes pour entamer et couper même du bois sain. Il a cinq doigts aux pieds antérieurs et postérieurs; les yeux gros, le museau court, les poils courts et rudes, mais joliment marqués de noir et de blanc en petites taches disposées par bandes sur un fond d'un brun fauve; le ventre blanc; les oreilles nues, courtes, ainsi que la queue; les moustaches assez longues. Cette espèce offre une variété toute blanche. La longueur du corps est d'un pied.

2. Cavia agouti, *Cavia aguti*, à queue; le corps roux, brun; le ventre jaunâtre.

Aguti vel Acuti Brasiliensibus, *Jonst.*, *quad. t.* 63.

L'Agouti Buffon, *vol. VIII*, *p.* 375, *t.* 50.

Rat sauvage d'Amérique, de la grandeur d'un lapin, à voix et poils d'un cochon d'Inde; Rai, quad. p. 226.

On le trouve à la Guiane, au Brésil, dans les trous d'arbres ou dans des terriers. Il cherche de jour sa nourriture, qu'il ramasse et emmagasine. Assis sur les pieds de derrière, il se sert de ceux de devant pour mâcher. Il ne mange que des végétaux. Il saute plus qu'il ne court. Il croît rapidement. Il s'apprivoise aisément. Il s'accouple dans toutes les saisons. La femelle met bas de trois à cinq petits.

Longueur du corps d'un pied et demi; la queue conique, chauve, très-courte; les pieds ont les doigts en partie réunis par une membrane, ou sont comme palmés.

L'agouti est du genre des lapins, suivant Brisson. C'est un quadrupède tétradactyle antérieurement, tridactyle postérieurement. La mâchoire supérieure est avancée, et sa lèvre fendue;

les oreilles sont courtes ; la tête comme celle du rat ; le cou long ; la queue presque nulle. Il est de la grosseur du lapin ; les poils rudes, le grognement et la gourmandise du cochon, mettant cependant en réserve ce qu'il ne peut manger ; mordant cruellement. Lorsqu'il est irrité, le poil de sa croupe se hérisse, et il frappe la terre des pieds postérieurs. Il habite le creux des arbres pourris. Il vit de fruits autour des habitations, et de feuilles ou de racines dans les bois. Il s'aide, comme l'écureuil, des pieds antérieurs en mangeant. Il court très-vîte en plaine, quoiqu'il ait les pieds antérieurs plus courts. Son poil est roussâtre. La femelle porte deux ou trois fois par an ; chacune de ses portées de deux à quatre petits. Elle fait son lit d'herbes sèches, dans des trous d'arbres.

3. Le Cavie cochon d'Inde, *Cavia cobaya*. Sans queue ; pelage mêlé de blanc, de roux, de noir.

Mus porcellus Linn., syst. nat., édit. XII, p. 79, *n.°* 1 ; *Amœn. acad., t.* 4, *p.* 190, *t.* 2.

Cuniculus indicus Briss., quad. p. 147, *n.°* 7 ; *Jonst., quad. p.* 162, *t.* 63, 65.

Cavia cobaya Marcg. Rai, quad. p. 223.

Le Cochon d'Inde Buffon, vol. VIII, p. 1, *t.* 1.

On le trouve au Brésil. Il est devenu animal domestique en Europe.

Il a un petit grognement perpétuel analogue à celui d'un cochon de lait. Il est sans cesse à se poursuivre, attentif à tout ce qu'il entend, se frottant sans cesse le museau. Il mâche toujours ; il mange presque toutes les herbes. Il aime la chaleur. La femelle n'a que deux mamelles très-apparentes à la partie postérieure du ventre. Elle met bas des petits parfaits. Elle s'accouple peu de



LE HERISSON. P. 283 1.

LE PORC-ÉPIC. P. 292 1.

LE COCHON D'INDE. P. 298. 3.

temps après l'accouchement. Le mâle mord les jeunes de son sexe.

Longueur d'un pied ; couleur diverse ; les poils durs, ceux du cou un peu plus longs ; le corps ramassé, musculeux ; le cou très-court ; les oreilles courtes, larges, chauves en-dehors ; les yeux grands, saillans, bruns.

Le cochon d'Inde est une espèce de lapin, suivant Brisson, tétradactyle antérieurement, tridactyle postérieurement. Il a la bouche petite, la lèvre supérieure fendue, les jambes courtes ; le pelage blanc ou roux, ou varié de blanc et de roux, quelquefois taché de noir : car la domesticité a causé de grandes variétés dans la couleur du poil de cet animal, comme dans celle des lapins. Il est très-fécond ; il s'accouple dès l'âge de six semaines. La gestation est de vingt-un jours ; les portées de cinq à douze petits, selon l'âge de la mère : elle ne les alaite que douze à quinze jours, au bout desquels elle les chasse. Le mâle, qu'elle commence alors à recevoir, les tueroit s'il les trouvoit. Ces animaux, des pays chauds, sont délicats et frilleux, et souvent l'hiver les fait mourir. Ils sont paresseux et indolens ; ils ne protègent leurs petits et ne se défendent eux-mêmes contre aucun animal. La seule jalousie paroît les émouvoir. Ils ne boivent point, ou ils boivent très-peu ; cependant ils urinent beaucoup, vivant d'herbes tendres qui portent leur eau avec elles. La longueur du corps est de dix pouces dans leur pays natal ; car cette espèce paroît avoir dégénéré en Europe, dans l'état de domesticité ; car les premiers qui l'ont décrite l'annoncent plus grande que les individus que nous avons sous les yeux.

Le cœur presque rond, sa pointe obtuse ; l'aorte ne jette de sa crosse que deux branches ; le cerveau sans circonvolutions ; le cervelet placé

entièrement derrière le cerveau ; les bords de l'épiglotte légèrement crenelés ; quatre lobes dans le poumon droit, et trois dans le gauche ; le centre nerveux du diaphragme très-étendu ; le grand cul-de-sac de l'estomac très-profond. On remarque comme un second cul-de-sac beaucoup plus petit près du pylore ; rebord blanc et frangé sur le bord de l'orifice cardiaque ; le velouté de l'estomac comme distribué par peloton. Les intestins grêles longs de cinq pieds, depuis le pylore jusqu'au cœcum qui est très-long et très-volumineux, et divisé par plusieurs étranglemens en un grand nombre de poches. Il se termine par une pointe obtuse, mais sans appendice vermiforme. L'épiploon très-court. Le foie très-simple, sans scissure, ayant à peine trois lobes bien marqués, deux grands et un petit. La vésicule du fiel en forme de poire. La rate plate, triangulaire. Le pancréas très-irrégulier, comme une feuille découpée. Les reins très-épais, à sinuosité peu profonde. Leur bassinet, très-grand, à une seule papille. On distingue peu leurs différentes substances. A chaque côté de l'anus une glande jaunâtre qui s'ouvre au bord de l'anus. Ces glandes répandent une odeur un peu fétide. Les testicules, sans scrotum, sont sous la peau à côté de la verge. Ils sont ronds, très-gros, longs de huit lignes. Les vésicules séminales, très-longues, ressemblent aux cornes de la matrice. Les prostrates, à cellules très-apparentes, contiennent une liqueur limpide. La verge, très-grosse, est longue d'un pouce. Le gland, de structure singulière, renferme un os un peu courbe. Les cornes de la matrice forment plusieurs sinuosités. Les ovaires, de forme très-irrégulière, sont composés de grosses vésicules lymphatiques. Les dents molaires sont ciselées sur leur face supérieure, comme celles du castor : la ciselure imite un W.

Le hasard nous a fourni un monstre très-rare dans cette espèce, savoir, deux corps isolés, de cochon d'Inde, réunis par le cou, n'ayant qu'une tête. Sur l'occiput on reconnoît une grande oreille dans laquelle on peut introduire un stylet de la longueur de quatre à cinq lignes. La tête a en outre les deux oreilles latérales bien conformées : cette tête est beaucoup plus grosse que celle des fœtus de l'animal à terme. Ce monstre a vécu quelques jours, tetant très-bien sa mère.

Quoique la phrase spécifique annonce un animal sans queue, cela n'est pas rigoureusement vrai : en pinçant la peau, on trouve facilement une queue longue de quatre lignes, nidulée au-dessous des tégumens. Les ongles des cochons d'Inde sont assez forts, à crenelure en-dessous. Cet animal se repose en se redressant sur des talons longs de quinze lignes, chauves. La tête est grosse à proportion du corps ; les oreilles sont larges et un peu découpées. Remarquez les pelotes à l'origine des doigts.

Genre 3. Le Castor, *Castor*. Les dents antérieures supérieures tronquées, excavées par angle transverse ; les inférieures transverses au sommet : quatre molaires de chaque côté. La queue longue, écailleuse, comprimée. Les clavicules parfaites.

1. Le Castor architecte, *Castor fiber*, à queue ovale, horizontalement aplatie, écailleuse.

Castor Gesn., quad. p. 309 ; *Jonst., quad. p.* 147, *t.* 68 ; *Rai, quad. p.* 269 ; *Buffon, vol. VIII, p.* 282, *t.* 36.

On le trouve au nord de l'Amérique, de l'Asie, de l'Europe, sur les bords des fleuves, des rivières qui traversent les forêts.

Il se nourrit des bois et écorces de saule, de sorbier, et sur-tout de peuplier. Il mange aussi

les racines d'acore, *acorus calamus L.*, et autres. Il marche lentement ; mais il nage très-facilement. En repos le jour, il dort d'un sommeil profond. Lorsqu'il est pris jeune, on l'apprivoise aisément. C'est un animal doux. Il s'accouple debout pendant l'hiver. La femelle a quatre mamelles ; elle porte quatre mois, met bas deux petits ; rarement trois ou quatre.

Le castor sait, même en Europe, par exemple en Lithuanie, se bâtir des maisons commodes, élever des digues. Ces maisons ont un toît convexe, deux étages, avec un boyau qui conduit au loin à terre.

La longueur du corps est de deux pieds et demi à trois pieds ; la queue est de moitié plus courte que le corps ; elle est velue vers sa base ; les pieds pentadactyles, les postérieurs palmés ; les yeux petits ; les oreilles courtes, velues ; le cou court et épais ; le corps charnu ; le dos convexe. Deux sortes de poils ; les plus courts plus mous, couleur de rouille ; les plus longs plus secs, plus durs, de couleur marron ; d'autant plus obscure que l'animal vit sous un climat plus froid. Ses poils sont quelquefois noirs ou blancs, ou variés de blanc, de cendré, de rouge, rarement jaunes. Les glandes salivaires sont grandes, sur-tout celles qui avoisinent l'orifice gauche de l'estomac, qui lancent sans cesse, par dix-huit tuyaux excrétoires, une grande quantité de salive dans le ventricule. Auprès des parties génitales et de l'anus, on trouve entre deux glandes sébacées deux follicules cellulaires, qui contiennent environ deux onces d'une humeur gluante d'une odeur forte, qu'on appelle *castoreum*. Celui de Lithuanie, de Russie et de Perse, est meilleur que celui du Canada.

Le castor est le vingt-unième genre des quadru-

pèdes de Brisson. Les pieds postérieurs sont plus longs; deux dents incisives longues, larges, un peu courbées et tranchantes, à chaque mâchoire, sans canines : elles sont couleur de safran. Les doigts des pieds postérieurs réunis par une membrane; ceux des antérieurs séparés comme dans une main, et garnis d'ongles longs et pointus. Le corps couvert de poils doux et épais, d'un brun marron plus ou moins foncé, ou blanchâtres. Les jambes et les oreilles très-courtes. La longueur de trente à trente-six pouces sans la queue : celle-ci est aplatie horizontalement, plus ou moins large, ovale, écailleuse, cependant garnie de quelques poils qui sortent çà et là entre les écailles. Elle a onze pouces de longueur, et quatre à cinq de largeur dans son milieu.

Cet animal est doux, craintif, mais social; il forme de nombreuses sociétés pour des travaux communs. Plusieurs maisons rapprochées, bâties par ces animaux, au bord des rivières, ressemblent à des cabanes, et constituent de véritables bourgades. S'ils sont souvent inquiétés par l'homme, ils se dispersent, et ne font plus que des terriers. La plupart de nos castors d'Europe vivent ainsi solitaires sur les bords du Rhin, du Rhône. Les poils de la peau du castor sont recherchés pour la fabrication des feutres.

Observations sur les Castors de Lithuanie.

Nous avons nourri pendant un mois un castor mâle solitaire, à Grodno en Lithuanie. Les premiers jours il étoit doux et assez docile, quoique pris adulte quelques jours auparavant; mais en peu de jours il redevint sauvage. Lorsqu'il étoit en colère, il frappoit le parquet avec sa queue, de manière à se faire entendre de loin. Il saisissoit

avec les pattes antérieures, comme les écureuils, les branches, les rouloit avec une étonnante célérité, les écorçoit, et en mâchoit l'écorce. Il coupoit d'un seul coup de dents des branches grosses comme le pouce, en pulvérisoit le bois entre ses dents molaires, l'avaloit. Lorsqu'il étoit rassasié, il s'amusoit à couper les pieds des chaises, et tous les bois secs qui étoient à sa portée. L'ayant laissé jeûner 48 heures, il ne voulut jamais manger le poisson que je lui présentai; il paroissoit préférer les racines de nénuphar et d'acore aromatique. Nous ne lui offrîmes un autre jour que des racines sèches de glayeul des marais, *iris pseudo-acorus;* il en mangea beaucoup sans en être incommodé.

Cet animal est très-silencieux lorsqu'il est paisible; mais si on l'irrite, on entend un murmure particulier. Ce castor avoit été pris sur les bords du Niémen; on avoit tendu un filet à l'embouchure de son boyau. Le veneur qui nous l'apporta, nous assura que tous les castors des bords de ce fleuve, quoique communs, vivent solitaires dans des boyaux qu'ils creusent des bords du fleuve à quatre à cinq pieds au-dessous du niveau, jusques bien avant dans les terres, c'est-à-dire jusqu'à soixante pieds; l'ouverture sur terre se trouvant toujours dans une touffe de saules ou d'aulnes.

Notre castor avoit trois pieds de longueur, mesuré des lèvres à l'origine de la queue; pris en décembre, sa toison étoit bien garnie. Ses excrémens ne répandoient aucune odeur désagréable. Ses dents incisives, au nombre de deux à chaque mâchoire, sans canines, et éloignées des molaires, étoient longues, hors des alvéoles, d'un pouce; elles sont en-dehors couleur de safran; les deux supérieures tronquées, excavées,

cavées, offrant un plan incliné au-delà de l'excavation; les inférieures à peine excavées, obliquement aplaties; les deux os de la mâchoire inférieure se séparent par l'ébullition; les dents molaires de la mâchoire supérieure sont inclinées postérieurement, et marquées d'un sillon sur la face interne; les molaires de la mâchoire inférieure sont inclinées de la partie postérieure à l'antérieure; elles sont marquées de quatre sillons sur leur face interne; la surface supérieure de toutes les molaires offre des lignes saillantes, ondulées; elles paroissent comme ciselées.

Non-seulement la queue du castor est recouverte par des écailles en recouvrement, mais encore les extrémités des pieds antérieurs et postérieurs; ces écailles sont perpétuellement humectées d'une humeur onctueuse qui suinte entre leurs interstices.

Nous vérifiâmes sur plusieurs individus l'anatomie du castor, rédigée par d'Aubenton; elle nous parut très-exacte. La rate, longue de quatre pouces, imite la figure du petit doigt; les reins sont ovales; les poumons sont très-mous, petits. Je recueillis dans les follicules près de l'anus, deux onces d'un castoreum très-pénétrant, ayant la consistance de l'huile d'olive. La base du gland de la verge est osseuse; les muscles qui servent à la mastication, sur-tout le masseter et le crotaphite, offrent dans le castor une épaisseur extraordinaire, relativement à la masse de son corps.

Si on examine avec la loupe les écailles de la queue des jeunes castors, on distingue entre chaque écaille des poils très-courts.

La dentition et la forme du corps ramènent le castor à la famille des rongeurs : arrondissez la queue, supprimez les membranes qui lient

V

entr'eux les doigts des pattes de derrière, vous avez une espèce de rat; le fond de la toison est fauve: les castors adultes ne paroissent bruns que par le reflet des longs poils moins touffus, qui sont noirâtres.

Les Lithuaniens mangent volontiers la chair du castor, qui, bien apprêtée, ne nous a pas paru désagréable, sur-tout les pattes et la queue, cuites sur le gril, et assaisonnées de pain rapé et de fines herbes, sont très-délicates, étant assez grasses et muqueuses.

Les peaux de castor servent à garnir, en Lithuanie, l'intérieur des bottes d'hiver; c'est une bonne fourure qui concentre bien la chaleur : on trouve en Lithuanie une variété de castors plus grands que les roux qui sont tout noirs : j'en ai vu une peau qui, mesurée des lèvres à l'origine de la queue, avoit trois pieds cinq pouces de longueur. Les castors blancs ou bariolés de gris et de fauve, ne sont, suivant les chasseurs lithuaniens, que des variétés d'âge; ils sont très-rares, parce qu'on ne laisse pas vieillir ces animaux, vu qu'on leur donne perpétuellement la chasse pour avoir leurs peaux, et sur-tout le castoreum, qui est préféré dans le commerce à celui du Canada : nous avons effectivement éprouvé qu'un quart de dose du castoreum de Lithuanie, récent, est plus actif que celui des marchands.

Habitations des Castors.

A l'orient du Niémen, dans un canton appartenant au vice-chancelier de Lithuanie, coule une petite rivière qui, arrêtée de distance en distance par les digues des castors, forme plusieurs étangs : au-dessus de chaque digue se trouve une ou plusieurs habitations de

castors. J'avois vainement cherché le long de plusieurs rivières des économies royales, ces habitations ; je n'avois pu voir que des castors terriers vivant isolés dans les boyaux qui tendoient par un plan incliné jusqu'à la rivière, et avoient une issue de trente ou quarante pieds dans les terres : c'est à Chorze que j'eus le plaisir de vérifier par moi-même les constructions des castors lithuaniens ; elles sont absolument semblables à celles des castors du Canada ; j'en ai fait faire des dessins sur les lieux, qui diffèrent peu de celles déjà publiées : aussi je m'étois trop hâté, lorsqu'entraîné par l'autorité de l'immortel Buffon, et étayé de mes recherches inutiles en Lithuanie, dans les économies royales, j'ai avancé dans les *indagatores naturæ*, que nos castors lithuaniens vivoient solitaires.

Ils bâtissent même avec beaucoup d'art ; mais il faut un certain courage pour visiter leurs domiciles : comme en élevant plusieurs digues sur le cours des rivières, ils inondent tout le canton, on est obligé de rechercher leur séjour, en parcourant à pieds, pendant deux, trois ou quatre heures au moins les marais, marchant dans l'eau froide jusqu'à la ceinture. Entraîné par la curiosité, j'osai pénétrer dans ces retranchemens ; nous commençâmes à neuf heures à entrer dans l'eau ; ce ne fut qu'à onze heures que nous découvrîmes un domicile de castors, dans un recoude de la rivière, au fond d'une anse : la forme de cette maison étoit ovale, de quinze pieds de largeur : le toit en voûte étoit à peine plus élevé que le terrain qui l'avoisinoit ; nous sautâmes douze sur ce toit sans pouvoir l'ébranler ; il étoit si bien recouvert de terre et de brins d'herbes, que les pièces de charpente ne paroissoient nul-

lement ; il fallut attaquer le dôme avec des pieux et la hache. La voûte étoit formée par quatre troncs d'arbres de bouleau, croisés en sautoir : en travers, de grosses branches formoient les chevrons ; le plafond étoit fabriqué par une foule de petits morceaux de branches de bouleau, longues de sept à huit pouces, taillées en biseaux ; ces fragmens étoient inclinés et croisés, très-rapprochés les uns des autres, et liés entr'eux avec de la terre glaise.

Au-dessous de la voûte, à un pied et demi de profondeur, nous trouvâmes un plancher très-solide, formé par de grosses branches très-rapprochées : là étoit une provision de lanières d'écorce de bouleau et de saule, et des masses de foins rangées comme pour un nid ; au centre étoit un trou qui communiquoit au second étage ; du second on descendoit au rez-de-chaussée qui étoit dans l'eau ; mais nous trouvâmes un boyau ou gaîne d'un pied de diamètre, qui du second étage montoit à soixante pieds dans les terres voisines, et offroit une embouchure dans un massif d'arbrisseaux. Cette gaîne avoit été éventrée à moitié chemin. Nous vîmes dans cet endroit une peau déchirée d'un castor ; nos conducteurs nous dirent que c'étoit un ours brun qui avoit causé ce ravage ; aussi assurèrent-ils que dès ce moment la famille des castors quittoit sans retour le domicile. En effet, nous ne trouvâmes rien qui pût indiquer que le jour cette cabane fût fréquentée.

Tout auprès de là nous aperçûmes plusieurs troncs d'arbres coupés à un pied hors de terre, dont la coupe étoit conique. Les coups de dents des castors étoient marqués ; ils peuvent abattre en demi-heure un arbre de huit pouces de diamètre, comme nous en fûmes témoins en cal-

culant le temps qu'un jeune castor privé mit à couper un tronc gros comme le bras ; et ce qui est singulier, ils en dirigent la coupe, de manière que l'arbre doit nécessairement tomber du côté de la rivière, et flotter après sa chûte.

L'entourage de la maison, ou les murs, étoient formés par une suite de pieux taillés assez pointus et enfoncés dans le sable à un pied et demi de profondeur ; plusieurs grosses pièces étoient enfoncées transversalement au terrein de terre ferme, sur-tout les troncs qui formoient le plancher ; de manière que le cours impétueux de la rivière pouvoit difficilement ébranler cet édifice.

Les digues étoient très-solides, de la largeur de la rivière, au moins de quarante pieds, formées de quatre rangs de pieux gros comme le bras, bien enfoncés dans le fond solide : ces pieux étoient liés entr'eux par des pièces transversales très-serrées.

Pour prouver avec quelle rapidité ces digues sont établies, voici un fait arrivé récemment, et attesté par le vice-chancelier, témoin oculaire. Un voisin avoit ouvert un fossé pour arroser son pré, l'eau couloit le soir abondamment, le lendemain les prairies étoient à sec : furieux de ce qu'on lui avoit ôté l'eau, il fait des recherches ; le voleur étoit un castor qui, la nuit, s'étoit avisé d'établir une forte digue à l'origine de la saignée.

Dans toutes les voûtes des maisons que nous avons attaquées, nous avons trouvé dans les lassis de brins de branchages, des chapelets d'œufs de serpens ; ce sont comme des grappes longues d'un pied ; je comptai jusqu'à cent cinquante œufs dans une seule grappe, adhérens entr'eux par des brides membraneuses. Ces œufs

sont gros comme ceux des pigeons ; ils ressemblent à des cocons des vers à soie, sont très-blancs ; la coque est formée par plusieurs membranes sèches, adhérentes entr'elles, mais cependant faciles à séparer par l'ébulition. Je les déterrai le 25 août ; en les ouvrant, je trouvai dans la plupart de petits serpens gros comme des tuyaux de plumes de poulets, bien formés, grisâtres.

Dans ce canton on trouve des castors fauves, quelques-uns noirs, quelquefois des blancs, mais ils sont rares ; les chasseurs du pays pensent que ce ne sont que des variétés d'âge.

Les os des castors adultes ne sont pas plus durs que ceux des autres quadrupèdes. Les dents incisives sont très-fortes ; celles de la mâchoire supérieure sont plus courtes que celles de l'inférieure ; les unes et les autres sont larges et inégalement tranchantes, elles ne se touchent pas par leurs extrémités ; les incisives inférieures passent derrière les supérieures, et il se trouve au sommet de ces dernières un enfoncement bien marqué pour recevoir les incisives de la mâchoire inférieure ; entre les incisives et les molaires il y a un espace de plus d'un pouce. Le nombre des dents molaires est de seize, quatre de chaque côté des mâchoires supérieure et inférieure ; la situation des molaires inférieures est oblique et dirigée en-devant ; les supérieures sont aussi placées obliquement, mais en-arrière ; les dents molaires, saillantes au-dessus des alvéoles, de quatre lignes, offrent leur surface supérieure ciselée par ondulations.

L'épiglotte est pointue. Le poumon droit a quatre lobes, le gauche deux ; les poumons sont blanchâtres et extrêmement légers. Le centre nerveux du diaphragme est formé de fibres ten-

dineuses très-fortes, qui s'étendent circulairement et assez loin. Le palais est traversé par quatre sillons larges et profonds. La langue est épaisse et arrondie à son extrémité; elle est divisée en deux parties par un sillon; on observe deux autres sillons parallèles à celui du milieu. La partie antérieure de la langue offre des papilles très-petites, et des grains ronds assez gros; la partie postérieure est renflée; elle semble être recouverte par une petite langue qui est aussi garnie de papilles et de grains ronds.

L'œsophage est plus charnu que les intestins; on y voit à l'intérieur un rebord à saillie; ce sont des petites houpes blanches disposées en rond.

L'estomac est très-grand; son grand cul-de-sac a très-peu de profondeur; il est très-alongé et divisé en quelque sorte en deux parties par un étranglement profond; à l'endroit de cet étranglement il se trouve intérieurement une espèce de cloison; on observe près de l'orifice cardiaque un corps glanduleux, ovale, rouge; ce corps est composé de plusieurs petites glandes du volume d'une lentille; elles contiennent toutes une humeur épaissse et blanchâtre, qui coule dans l'estomac par douze ou quinze grands orifices situés sur trois ou quatre lignes parallèles à la petite courbure de l'estomac. Les membranes de ce viscère sont minces, et se déchirent facilement.

Le duodenum est très-long, il est beaucoup plus gros à son origine.

Le jejunum offre ses circonvolutions principalement dans la région épigastrique, les premières de l'iléon dans l'ombilicale.

Le cœcum est courbé en manière de faulx, et terminé en pointe; il est sans appendice vermiforme, volumineux et très-long; il est placé

contre l'ordinaire, à gauche au-dessous de la rate.

Le colon fait une double courbure en forme d'S romaine; il a plusieurs étranglemens qui le divisent en plusieurs poches ou cellules; ces poches sont séparées par des valvules membraneuses qui forment presque un cercle entier.

Le rectum offre aussi plusieurs étranglemens, mais il est moins volumineux que le colon; il est entouré en-dehors, dans la longueur de trois pouces, d'un muscle très-fort; aux deux côtés du rectum et sous la vessie, se trouvent deux glandes ovales de la grosseur d'une noisette, et dont la superficie est percée d'une infinité de pores; ces glandes contiennent une mucosité visqueuse: on voit dans l'intérieur du rectum et à son extrémité, deux petites cavités sans issue.

L'anus a une forme ovale; il s'ouvre est se referme, non pas circulairement, mais en manière de fente; cette ouverture sert à la sortie de l'urine, comme à celle des excrémens.

Le foie s'étend presqu'autant à gauche qu'à droite; il est divisé en quatre lobes; le plus grand, qui se trouve dans le milieu, est partagé en deux parties à-peu-près égales, par une scissure dans laquelle sont placés le ligament suspenseur et la vésicule du fiel, qui est grande, piriforme.

La rate, grosse comme le petit doigt, est presque cylindrique, longue de plus de quatre pouces.

Le pancréas est très-long, très-mince.

Les reins sont lisses, à-peu-près ovales, sans enfoncement sensible; les papilles longues, sillonnées. La vessie est en forme de poire; ses parois, épaisses, plissées.

Le castor a une sécretion qui lui est particulière; la matière de cette sécretion est appelée *castoreum;* des glandes ou follicules situées longitudinalement dans la région du raphé, trois

antérieures taillées en coing; trois dents mo-
de chaque côté, sous les tégumens, servent à la séparer, et deux grandes vessies ou poches placées aussi dans la même région, une à droite, et l'autre à gauche, en sont les réservoirs. Ces vessies ont une forme ovale; leur couleur est grise ou jaunâtre. On n'aperçoit à l'extérieur dans le castor presque aucune trace de parties sexuelles; il n'a pas de scrotum; la verge n'est pas saillante, elle est cachée sous la peau du raphé, qui lui sert de fourreau.

Les testicules sont nidulés dans l'abdomen au bas de l'os pubis; ils sont jaunâtres. La verge et le gland sont à-peu-près cylindriques; le prépuce forme un fourreau très-alongé; le gland, couvert de papilles rudes et pointues, renferme un petit os d'une figure assez irrégulière, sillonné.

2. Le Castor du Chili, *Castor huidobrius*, à queue aplatie, lancéolée, velue; à pieds antérieurs lobés, les postérieurs palmés.

Voy. Molina, hist. nat. du Chili, p. 253.

On le trouve sur les bords des fleuves et des lacs les plus profonds de l'Amérique méridionale.

C'est un animal courageux, qui se nourrit de poissons, d'écrevisses. Il peut rester long-temps sous l'eau; il ne bâtit pas comme le castor, n'a point de follicule à castoreum, comme lui. La femelle met bas deux ou trois petits.

Le corps est à-peu-près de trois pieds; la tête est presque carrée; le museau mousse; les yeux petits; les oreilles courtes, arrondies; les poils de deux sortes comme dans le castor; les plus fins sont plus doux que ceux des lapins; aussi la peau est-elle très-recherchée, elle est à poils cendrés sur le dos, blancs sous le ventre.

Genre 4. Les Rats, *Mus*. Les deux dents

laires de chaque côté, rarement deux ; les clavicules parfaites.

Les Rats à queue comprimée à la pointe.

1. Le Rat zibet, *Mus zibethicus*, à queue longue, aplatie, lancéolée ; à pieds divisés.

Castor zibethicus Linn., syst. nat., édit. XII, tom. 1, p. 79.

Le Rat musqué Sarasin, mém. Par. 1725, *p.* 323, *t.* 11, *fig.* 1, 2.

L'Ondatra Buff., vol. X, p. 1, *t.* 1.

On le trouve dans l'Amérique septentrionale, sur les rives des fleuves.

Il se construit un domicile moins parfait que celui des castors. Il se nourrit de coquillages, et l'été des herbes, des fruits ; l'hiver, de racines, sur-tout de celles de l'acore et du nymphéa. Il est monogame. Il s'accouple en été. La femelle a six mamelles sur le ventre, elle met bas de trois à six petits, trois à quatre fois par an, selon quelques observateurs. Il nage et plonge avec la plus grande facilité ; mais sa marche est vacillante sur terre. il se rapproche par sa queue applatie, du castor, mais par la longueur de cette même queue et par la grandeur du corps, il ressemble plus au rat surmulot ; par sa face et ses oreilles velues assez courtes, il appartient au rat d'eau.

La longueur du corps à-peu-près d'un pied ; il pèse trois livres ; la queue rousse, un peu plus courte que le corps ; les doigts des pieds antérieurs sont ciliés ou garnis de plusieurs rangs de poils serrés, longs, blancs ; on trouve près de l'anus des glandes sébacées qui renferment, sur-tout en été, une humeur huileuse qui répand une odeur de musc.

L'ondatra est un quadrupède, suivant Bris-

son du genre du castor ; plusieurs l'appellent le rat musqué ; il est un peu plus grand que le lapin ; sa forme tient de celle du rat et de celle du castor ; la queue est longue, un peu aplatie, couverte de petites écailles, et semée çà et là de quelques poils ; le museau assez gros et court ; les poils doux et luisans, d'un brun-roux en-dessus, grisâtre en-dessous, recouvrant, comme dans le castor, un duvet épais ; les pieds pentadactyles, garnis sur-tout postérieurement de long poils qui aident l'animal à nager ; les oreilles très-courtes, presque cachées par le poil, les yeux grands ; deux fortes incisives à chaque mâchoire ; le muscle sous-cutané si fort, que par sa contraction l'animal, qui a d'ailleurs les côtes très-souples, se réduit au besoin à un très-petit volume ; les testicules énormes à l'époque du rut, mais qui s'oblitèrent au point de disparoître presqu'entièrement à toute autre époque, ainsi qu'une poche dans laquelle se filtre une humeur odorante. Les ondatres élèvent en petit des constructions analogues à celles des castors ; mais leurs édifices ont besoin d'être recommencés tous les ans, n'étant faits que d'herbes et de joncs liés par de la glaise ; plusieurs portes y donnent entrée, et plusieurs familles s'y rassemblent pendant l'hiver ; ces familles se séparent au commencement du printemps, et chacun va avec sa famille brouter de son côté. Les portées de quatre à sept petits, uniques, suivant Buffon ; triples et même quelquefois quadruples, selon Erxleben.

Les Myosures, Myosuri, *à queue cylindrique, sans poils.*

2. Le Rat piloris, *Mus pilorides*, à queue de médiocre longueur, écailleuse, tronquée, obtuse, à corps blanc.

Le Piloris Buffon, vol. X, p. 2.

On le trouve dans l'Inde.

Il se creuse des terriers ; il fréquente même les maisons, répand une odeur de musc.

Il est de la grandeur du cochon d'Inde. Les oreilles grandes, chauves ; la queue longue de quatre pouces ; les pieds antérieurs tétradactyles ; cependant un petit nœud peut tenir lieu du pouce, les pieds de derrière sont pentadactyles.

Le piloris, autrement appelé rat musqué des Antilles, trois ou quatre fois aussi gros qu'un rat, a de grandes oreilles nues et blanches ; le dos d'un gris foncé et tanné ; le ventre blanc ; la queue longue de quatre pouces, nue, demi-écailleuse et cylindrique. Cet animal répand une forte odeur de musc ; il se creuse des terriers. Quoique du genre des rats, il n'en a pas la fécondité. Pallas le regarde comme une espèce de rat, Erxleben comme un cavia, et Zimmerman le met dans le même genre, en attendant un plus ample informé.

3. Le Rat surmulot, *Mus decumanus*, à queue très-longue, écailleuse, à corps gris, blanc en-dessous.

Mus aquaticus Gesn., aquat., p. 732.

Le Surmulot Buff., vol. VIII, p. 206, t. 27.

On le trouve en Perse, dans l'Inde, d'où il a gagné l'Europe.

Il se creuse des terriers sur les bords des rivières. Il fréquente aussi les villes, s'établit dans les aqueducs, les cloaques, les étables, les jardins ; le chat l'a en horreur ; il cède au lapin ; les fouines le domptent ; il mange des grains, de la viande, même ses semblables ; il ne s'engourdit pas pendant l'hiver ; il ne craint point l'eau, nage avec facilité, voyage par bandes. La femelle

met bas trois fois par an de douze à quinze petits, même jusqu'à dix-huit et dix-neuf.

Cet animal pèse de huit onces à une livre. Le corps de l'adulte a huit à neuf pouces de longueur; la queue sept et demi; elle est formée par deux cents anneaux; les doigts sont bien séparés; les moustaches plus longues que la tête; les yeux grands, saillans, noirs.

Le Surmulot, ou rat des bois, est plus grand, plus fort et plus méchant que le rat domestique, mordant cruellement, et sa morsure causant une inflammation. Par une extrême fécondité, cet animal du Nord, qu'on ne connoît en France que depuis 1750, s'y est multiplié au point où il l'est. Il se terre comme le lapin, et il ne hait pas le voisinage de l'eau, à laquelle il se jette volontiers. Il dévore, quand il peut, le petit gibier et la volaille, égorgeant beaucoup plus de victimes qu'il ne peut ni en consommer ni en emporter. Les mâles et les femelles passent l'été dans les bois et les champs; les mâles y passent même l'hiver, solitaires chacun dans son terrier bien fourni de graines; mais les femelles et les jeunes vont s'établir dans les granges et les maisons, dont ces nouveaux hôtes ont bientôt chassé les rats et les souris; mais ils font au moins autant de dégât qu'eux.

Le pelage supérieur d'un brun-roux pâle; l'inférieur blanchâtre; les pieds nus; les doigts, les oreilles, les yeux des rats; le bout du nez blanc sale; la queue assez velue vers sa base, le reste comme celle du rat.

4. Le Rat commun, *Mus rattus*, à queue très-longue, écailleuse; le corps noir, blanc en-dessous.

Mus domesticus major, quem vulgo rattum vocant. Gesn. quad., p. 731.

Glis. Jonst., quad., t. 66.

Mus domesticus major, sive rattus, Rai, quad., *p.* 217.

Le Rat Buffon, vol. VII, p. 278, *t.* 36.

On le trouve en Perse, dans l'Inde, en Europe, et même aujourd'hui en Afrique et en Amérique; on l'a même trouvé dans l'île de Taïti.

C'est un animal courageux, prudent; il boit peu, mais il est très-vorace; il s'accommode de tous les alimens; il ronge, détruit tout dans les maisons, même les meubles, les linges; il n'épargne même pas les individus de son espèce: heureusement les oiseaux de nuit, les fouines et autres mustelles lui font une guerre déclarée; mais les chats n'osent pas toujours l'attaquer. La femelle a dix mamelles; elle met bas cinq à six petits, et ses portées sont assez fréquentes.

Le poids de son corps va quelquefois à six onces: la longueur du corps ne surpasse pas huit pouces; la queue assez menue présente deux cent cinquante anneaux; le plus souvent le dessus du corps est noirâtre, le dessous cendré, rarement roux ou grisâtre en-dessus, ou cendré à taches blanches. On trouve dans le Nord des individus tout blancs à iris rose.

Le rat domestique est un animal omnivore. Il habite les lieux où il trouve le plus à manger, et le plus de repos et de tranquillité. Il ronge le bois, perce les vieux murs; il se pratique ainsi des retraites dans des lieux d'où il est difficile de le déloger. Plusieurs portées par an, de trois à huit petits chacune, fécondité qui feroit de cette espèce un fléau terrible, si la voracité féroce des individus les plus forts ne les portoit à dévorer les plus foibles. Leurs dents longues et fortes font quelquefois acheter cher la victoire aux chats, mais ne suffisent pas pour les mettre en état de résister au surmulot. Ces

animaux sont lascifs, ardens; ils glapissent dans le temps de leurs amours, et les mâles se battent entr'eux en criant, pour s'assurer la possession des femelles. Dans le temps de l'éducation ils font des magasins de grains pour leurs petits. Ils passent pour être sujets à la pierre, aux poux et à la gale.

La longueur du corps de sept pouces, la queue de huit, presque sans poils, et garnie de fines écailles; le museau pointu; les oreilles arrondies et larges; les yeux gros; le dos communément d'un gris noirâtre; le ventre blanchâtre; quatre doigts antérieurs, le pouce manquant, et n'étant représenté que par un ongle; cinq doigts postérieurs. La couleur du pelage varie sur le dos, du noirâtre au brun, au cendré, et même au blanc.

La partie gauche de l'estomac est fort alongée, et par conséquent le grand cul-de-sac a beaucoup de profondeur: les membranes de cette partie sont si minces, qu'on distingue à travers les matières qu'elle renferme. La partie droite étant revêtue en-dedans d'une tunique veloutée, n'est pas transparente. Sur la partie interne de cette portion, on voit un renflement qui a huit lignes de longueur. Le cœcum, contourné en rond, a une circonférence à-peu-près égale à celle de l'estomac. Le foie est divisé en six lobes; il n'a point de vésicule du fiel. La rate, de figure prismatique, fort alongée, est terminée en pointe par les deux bouts. Le pancréas, de figure irrégulière, est composé de pelotons de glandes séparées les unes des autres; le diaphragme très-mince, à centre nerveux, se terminant en-bas. Les mamelons des reins, réunis, forment une longue papille, leurs différentes substances très-distinctes. Les capsules atrabi-

laires sont fort grosses, jaunâtres. Le poumon a cinq lobes, quatre à droite et un à gauche. Le cerveau est sans anfractuosités; le gland de la verge presque cylindrique, contenant un petit os; de chaque côté du gland une glande qui sépare une humeur épaisse, blanchâtre. Les testicules presque cylindriques. Les vésicules séminales sont grosses et très-longues, contenant une matière épaisse; les prostrates rougeâtres, molles, présentent une liqueur très-fluide. Quatre tubercules environnent l'orifice de la matrice, dont les cornes sont très-longues et flottantes dans le bas-ventre. Les ovaires ♀ tubercules jaunâtres.

5. Le Rat souris, *Mus musculus*. La queue alongée, presque nue; les pieds antérieurs tétradactyles, les postérieurs pentadactyles; le pouce sans ongle; le dos d'un cendré brun; le ventre blanchâtre.

Mus domesticus Jonst., *p.* 165, *t.* 66.

Mus domesticus vulgaris, seu minor, Rai, quad., *p.* 219.

La Souris Buffon, vol. VII, p. 309, *t.* 39; *supplém. vol. III, p.* 181, *t.* 30.

On le trouve dans les maisons en Europe, en Asie, et même aujourd'hui en Amérique.

Cet animal polyphage mange de tout, grains, viandes, cadavres. Il aime à faire des provisions. Il boit peu. Très-ardent en amour, il s'accouple en tout temps. La femelle met bas cinq à six petits; elle a plusieurs portées par an. Il est timide, très-agile, assez fin pour éviter les embûches. Il a plusieurs ennemis, les oiseaux de nuit, les mustelles, le hérisson, sur-tout le chat. On l'éloigne des greniers avec le sureau et la morelle.

Sa longueur ne va pas au-delà de trois pouces

et

et demi. Il diffère du rat commun par le manque d'ongle au pouce des pieds antérieurs.

Les variétés noires, jaunâtres, blanches, tachetées, sont assez rares; mais les souris très-blanches, à iris rose, sont assez fréquentes dans le nord.

La souris est semblable en petit au rat domestique; elle a les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, excepté celles qui tiennent à la force, et à la confiance qu'elle inspire. Elle est omnivore comme lui, mais moins entreprenante et moins coureuse, tombant plus facilement dans les piéges, étant souvent la proie du rat lui-même. On peut même assurer que l'espèce ne se soutient, vu le grand nombre de ses ennemis, que par son extrême fécondité; aussi a-t-elle des portées plus réitérées, et d'un aussi grand nombre de petits. Longueur du corps trois pouces; queue de même, un peu plus velue que celle du rat; pelage plus pâle; pieds antérieurs à quatre doigts, sans indice du pouce.

On trouve fréquemment en Lithuanie des souris blanches comme la neige, à iris des yeux rose. Les dames les élèvent; elles deviennent assez familières pour connoître les personnes qui les nourrissent. Dans cet état de domesticité, elles propagent. Nous en avons conservé plusieurs années; on les tient dans des boîtes. C'est un joli animal, très-propre, à poils doux et soyeux. Il ne faut pas croire que le froid de l'hiver produise annuellement cette variété; ces souris sont aussi blanches en été qu'en hiver. La même cause qui, dans le nord, change la couleur du poil et le rend blanc, influe sur les flocons de l'iris. Ces souris élevées dans des boîtes, deviennent si familières, qu'elles mangent tranquillement dans le creux de la main. Les femmes

les cachent dans leur sein ; elles sortent de leur niche lorsqu'on les appelle. Les nôtres produisoient de quatre à huit petits ; elles nous donnoient quatre à cinq portées par an.

6. Le Rat mulot, *Mus sylvaticus*, à longue queue écailleuse ; le corps grisâtre, tirant sur le jaune, blanc en-dessous et sur les côtés.

Mus agrestis minor, *Gesn.*, *quad. p.* 733.
Mus domesticus medius, *Rai*, *quad. p.* 218.
Le Mulot Buffon, *vol. VII*, *p.* 325, *t.* 41.

On le trouve en Europe, dans les bois, dans les champs, dans les jardins, dans les haies. Il se retire l'hiver dans les granges et dans les maisons. Il vit de grains, de semences des arbres, qu'il emmagasine. Il attaque les oiseaux, les autres rats, et dévore même les individus de son espèce. Il peut percer les planches les plus dures en un seul jour. Les oiseaux de proie, le renard et les mustelles, comme la martre, le putois, etc., en détruisent heureusement une grande quantité.

Il est de la grandeur des souris ; la queue de la longueur du corps, noirâtre en-dessus, blanchâtre en-dessous ; les pieds blancs, les antérieurs tétradactyles, les postérieurs pentadactyles ; le corps gris, à poils noirs ; le ventre blanc. On en trouve dans le nord une variété toute blanche, à yeux rouges.

Le mulot, plus gros que la souris, mais beaucoup moins que le rat, est fort répandu comme eux, habitant les campagnes et les bois non humides, y vivant dans des terriers composés de deux parties, dont l'une est sa demeure et l'autre est son magasin. Omnivore, il mange les oiseaux pris au piége, et même son semblable quand il a peine à trouver des faînes, des glands et d'autres

graines. Il est le fléau des souris des bois. La femelle met bas plusieurs fois dans l'année, de sept à huit petits chaque portée.

La taille des adultes est de trois pouces et demi à cinq pouces et demi. Les yeux grands et saillans ; le dos roux-brun ; la poitrine jaunâtre ; le ventre blanc.

7. Le Rat souricin, *Mus soricinus*, à queue médiocre, un peu velue ; le museau alongé ; les oreilles arrondies, velues ; le pelage du dos d'un gris jaunâtre ; le ventre blanc. *Voyez Schreber, quad. tom.* 4, *p.* 661, *t.* CLXXXIII, *B.*

On le trouve près de Strasbourg. M. Herman, célèbre naturaliste, l'a le premier caractérisé.

A peine long de deux pouces et quelques lignes ; sept rangs de soies forment les moustaches ; les ongles très-courts ; la queue jaunâtre, mêlée de cendré, plus velue en-dessous.

Les Rats à queue cylindrique, velue, cunicularii.

8. Le Rat d'eau, *Mus amphybius*, à queue velue, longue comme la moitié du corps ; les oreilles à peine plus longues que les poils qui les entourent ; les pieds comme tétradactyles ; le corps noirâtre.

Mus agrestis major Gesn., *quad. p.* 733.

Mus major aquaticus, *etc.*, *Rai*, *quad. p.* 217, 219.

Le Rat d'eau Buff., *vol. VII*, *p.* 368, *t.* 43.

Les variétés, 1.re le terrestre, *terrestris*, à oreilles plus courtes que les poils qui les entourent.

2.e Celui des marais, *paludosus*, noir, à oreilles plus courtes que les poils qui les entourent.

3.e L'amphibie noir, *niger*.

4.e Le tacheté, *maculatus*, à grande tache blanche sur le dos, et ligne blanche sur la poitrine.

On le trouve dans toute l'Europe et dans l'Asie septentrionale.

Il fréquente le bord des rivières, des étangs, des marais, des prés humides. Il mange les racines des arbres, des herbes; c'est le fonds de sa nourriture. Il est méchant, courageux, mord fortement, nage et plonge avec facilité. La femelle est plus petite que le mâle, plus jaunâtre; elle a huit mamelles, quatre pectorales, quatre ventrales. Le rat d'eau, dans le temps du rut, sent le musc. La femelle met bas jusqu'à huit petits en avril.

Le rat d'eau est de la taille du rat domestique; il ne s'éloigne pas du bord des rivières et des étangs, où il se nourrit de poissons, de frai de grenouilles. Il n'a pas les doigts postérieurs palmés, comme l'assuroit Linné; cependant il nage très-bien, et il peut rester près d'une minute sous l'eau. Le rat d'eau attaque et se défend des ongles et des dents, étant assis sur son derrière. La portée de la femelle est de six à sept petits qu'elle met bas en avril. La tête plus courte, le museau plus gros, les oreilles moins grandes, les poils moins lisses que dans le rat domestique; les yeux petits; les dents très-jaunes; le pelage noirâtre, mêlé de rouille, éclairci sous le ventre; la longueur de sept pouces; la queue de trois et demi. Il pèse deux à trois onces. Les pieds du rat domestique.

9. Le rat campagnol, *Mus arvalis*, à queue longue d'un pouce, à oreilles s'élevant un peu au-dessus des poils qui les entourent; les pieds de devant comme tétradactyles; le corps brun.

Mus campagniolo Gesn., *quad. p.* 733.

Le Campagnol Buffon, *vol. VII*, *p.* 369, *t.* 47.

On le trouve dans toute l'Europe.

Il fréquente les buissons, les prés, les jardins, sur-tout ceux qui avoisinent les eaux. Il se nourrit de grains, de noix, de glands, qu'il accumule dans ses terriers. Il a pour ennemis les chats, les belettes, le putois, le renard, etc. La femelle produit plusieurs fois par an huit à douze petits. Il est tourmenté par une espèce de très-petits cirons.

La longueur du corps à-peu-près de trois pouces; le poids du mâle de cinq à six dragmes; la femelle en pèse neuf.

Le campagnol mulot à courte queue, de Brisson, est un petit quadrupède long de trois pouces sans la queue, qui en a seulement un. Sa tête est grosse. Il se creuse des trous, où il fait des provisions, et où la femelle dépose au printemps et en été ses petits, au nombre de cinq à huit. Il attaque et mange ses semblables lorsque les racines lui manquent; il est lui-même la proie des mulots. On croit qu'on peut l'éloigner des sillons en y glissant çà et là des feuilles d'aulne. La toison mêlée de noir et de jaunâtre sur le dos, d'un cendré foncé sous le ventre, ou couleur de rouille sur le dos, cendré sous le ventre.

10. Le Rat leming, *Mus lemmus*, à queue courte; à oreilles plus courtes que les poils qui les entourent; à pieds antérieurs pentadactyles; le dessus du corps varié de noir, de fauve; le ventre blanc.

Cuniculus norvegicus Briss., *quad. p.* 145, *n.*° 5.

Mus norvegicus, *vulgo Leming*, *Rai*, *quad. p.* 325.

Bestiola leem dicta, *Jonst.*, *quad. p.* 168.
Lemmus Gesn., *quad. p.* 731.
Le Lemming Buff., *vol. XIII*, *p.* 314.
Voyez *Schreiber*, *quad. tom.* 4, *p.* 687, *t. cxcv*, *A. B. act. Stockolm*, 1740, *p.* 75, *f.* 45.

On le trouve dans le nord de l'Europe et de l'Asie, sur les hautes montagnes de Norvège, etc.

Il se nourrit des chatons du bouleau nain, du lichen des rennes, et autres espèces. Il mord fortement. Son cri est une espèce de sifflement. Il court l'hiver sous la neige. La femelle met bas plusieurs fois par an cinq à six petits. Tous les dix ans environ, lorsqu'ils sont menacés d'un froid très-rigoureux, ils partent en très-grand nombre disposés comme une armée en marche, suivant toujours la plaine. Ils cherchent, ainsi réunis, un climat plus doux; mais dans cette émigration, le très-grand nombre périt par les inondations, ou dévoré par les oiseaux de proie et autres ennemis. Il n'en revient qu'un petit nombre sur leurs montagnes natales.

Le *Lemming*, *Lemmer*, *Lem*, est un quadrupède du genre du lapin, selon Brisson, qui a la forme d'un gros rat, à queue très-courte, à museau très-obtus, à lèvre supérieure fendue; les yeux petits, très-bas; les oreilles à petite conque externe; les pieds grands, à cinq doigts, en y comprenant un pouce très-court, à ongle jaune un peu aplati. A certaines époques, qui heureusement n'arrivent guère qu'une fois tous les huit à dix ans, ils descendent en nombre incroyable des Alpes du nord, où sont construits leurs terriers, dans les plaines voisines; ils marchent comme rangés en bataille, les files serrées, laissant leur passage marqué par un chemin de la largeur qu'occupe la troupe, dans lequel il ne reste pas un brin d'herbe, pas une racine; ils

franchissent les obstacles, ou en les consommant s'il s'agit de matières végétales, ou en grimpant sur leur surface, s'il est question de substances qui ne puissent les nourrir. Ils traversent les rivières à la nage, ce qui coûte la vie à un grand nombre d'entr'eux, et ils n'évitent les rochers qu'ils ne peuvent gravir, qu'en se détournant précisément d'un demi-circuit, pour reprendre ensuite leur première direction en ligne droite. Si on veut les détourner de leur route, ils résistent avec courage, se dressent sur leur derrière, aboyant comme des petits chiens. Ils mordent avec acharnement le bâton qui les frappe. Ils ne s'engourdissent pas en hiver; ils font cependant peu de provisions pour cette saison rigoureuse, ayant la ressource des lichens très-nombreux sur leurs montagnes, et très-nutritifs. Ceux de Russie, de Sibérie, de Laponie et de Norvège diffèrent un peu entr'eux par quelque différence dans le pelage. En général ils ont le poil fin, taché de jaunâtre, de gris, de noir et de roussâtre. La longueur du corps varie de trois pouces six lignes à cinq pouces six lignes.

Buccati, *les Rats à pochettes dans la bouche.*

11. Le Rat hamster, *Mus cricetus*, à pochettes dans la bouche; le corps très-noir endessous; à cicatrices sans poils aux lombes; à queue médiocre; à oreilles arrondies.

Cricetus, agricola Subter., p. 486; *Gesn., quad. p.* 738; *Rai, quad. p.* 221.

Le Hamster Buffon, vol. XIII, p. 117, *t.* 14.

On le trouve en Russie, en Pologne, en Hongrie, en Silésie.

Chaque individu se creuse un terrier à plusieurs chambres, à deux issues, dont l'une est

oblique dans son entrée ; l'une sert pour cacher les ordures ; l'autre, perpendiculaire, imite une caverne. Il mange, l'été, des racines, des graines, des fruits, rarement de la viande ; il emmagasine pour l'automne, des grains, des fèves, des pois, etc. Il dort une grande partie de l'hiver ; il est très-gras lorsqu'il commence à s'endormir. Il s'accouple au printemps. La femelle, qui a huit mamelles, porte environ un mois, met bas plusieurs fois par an, d'abord trois ou quatre petits ; les autres portées vont de six à neuf. Cet animal court lentement ; il ne grimpe pas, mais il creuse avec facilité et promptement. Il peut se tenir droit sur ses pieds de derrière. Il se cache presque toujours le jour dans son terrier. Il se défend avec courage. Ses dents sont si fortes, qu'en peu de temps il peut percer une planche d'un pouce d'épaisseur. Il a pour ennemis le putois, la belette, les éperviers, les chiens, les renards, les chats. Comme il cause de grands dommages dans les champs cultivés, l'homme cherche à le détruire. Sa peau est recherchée, mais sa chair ne peut se manger que dans des temps de disette. On l'empoisonne avec l'arsenic ou l'ellébore blanc, mêlé avec de la farine.

Le mâle est une fois plus gros que la femelle ; il pèse une livre et quart de douze onces. La longueur du corps est de dix pouces ; la couleur du pelage varie : on en trouve rarement de tout blancs ou de tout jaunâtres ; les blancs à taches noires ne sont pas plus communs, de même que les noirs à taches blanches sur le dos, ou ceux qui ont le museau blanc, le front cendré, ou la mâchoire inférieure blanche. La queue, couverte de longs poils, a deux pouces et demi de long. Les pieds sont courts ; les antérieurs à

quatre doigts, avec une verrue munie d'un ongle arrondi, qui tient lieu du pouce; les pieds postérieurs ont cinq doigts.

Le hamester, ou l'hamster, est du genre des loirs, suivant Brisson; mais à raison de sa queue, il paroît plus rapproché des rats. On le trouve dans les lieux qui ne sont ni sabloneux, ni humides, ni très-froids; car il craint le grand froid comme la grande chaleur. La taille du mâle, qui est beaucoup plus gros que la femelle, tient le milieu entre celle du lapin et celle du rat domestique. Il vit sous terre, où il se pratique plusieurs chambres qui se communiquent par des galeries; il en habite une sur la paille, et amasse dans les autres sa provision de froment et d'autres graines farineuses, à la concurrence de dix, vingt, trente, quarante, cinquante livres pesant, selon l'âge, le sexe et le pays. Il ne s'endort ou ne s'engourdit qu'au plus fort de l'hiver, mais alors même son cœur bat encore douze à quinze fois par minute. Il est vrai que dans son état naturel, il a cent quarante, et dans la colère cent cinquante pulsations. Il est féroce et courageux, ou plutôt téméraire, opiniâtre et furieux, attaquant les hommes, les chevaux et les chiens, ne cédant et ne reculant jamais : la mort seule peut lui faire lâcher prise quand il mord. Il tue beaucoup de mulots, de campagnols, etc.; et souvent il égorge ses semblables, sa femelle même, hors le temps du rut. Il est, avec quelques écureuils et quelques autres espèces de sa famille, le seul animal d'Europe qui ait des abajoues ou pochettes dans la bouche, et elles lui servent à transporter à-la-fois au moins trois onces de grains à son magasin. Il se multiplie au point qu'en une année, vu les énormes dégâts qu'il avoit faits, il en fut présenté 80,139 à

l'hôtel-de-ville de Gotta, des seuls environs de la ville. La gestation est de quatre semaines; deux ou trois portées par an, de six à dix-huit petits chacune. La queue médiocre et demi-nue; les oreilles assez longues pour un rat; les yeux saillans; la tête assez grosse; le pelage roux, varié de noir et de blanc. On trouve à Casan une variété toute noire; dans tous il y a plus ou moins de blanc au bout du museau, et dans plusieurs au bord de l'oreille.

Les Rats souterrains, subterranei, *sans oreilles, à petits yeux, à queue courte ou nulle.*

12. Le Rat talpin, *Mus talpinus*, à queue courte; brun; les dents antérieures taillées en coing; les oreilles nulles; les pieds de derrière à cinq doigts, faits pour creuser. *Pallas, glir. p. 77; n.° 9, p. 176, t. XI, A.*

On le trouve dans les provinces tempérées de Russie, dans la terre qu'il creuse en se formant des terriers comme le hamster, chaque individu se creusant une chambre. Ils se nourrissent des bulbes de la gesse tubéreuse, du phlomis tubéreux, de la tulipe jaune. Ils s'engourdissent pendant l'hiver. Leur vue est foible le jour. Ils s'accouplent au commencement d'avril; à cette époque, ils répandent une odeur de musc. La femelle met bas trois ou quatre petits. Cet animal se rapproche beaucoup, pour la forme, du rat d'eau. La longueur du corps est de trois pouces neuf lignes. Il pèse à-peu-près deux onces.

13. Le Rat aveugle, *Mus typhlus*. Sans queue; les pieds antérieurs à cinq doigts; les dents incisives supérieures et inférieures, larges; sans yeux ni oreilles. *Pallas, glir. p. 76, n.° 6, t. VIII.*

Spalax microphtalmus Guldenstadt, nov. comm. petrop., vol. XIV, p. 409, t. 8, 9.

On le trouve dans la Russie méridionale.

Chaque individu se creuse une demeure dans le terreau des marais desséchés. Il se nourrit principalement des racines de cerfeuil bulbeux. Il est aveugle, n'ayant à la place des yeux que des bulbes voilées par une peau; en compensation, son ouïe est excellente, de même que le tact. Il se défend avec courage, et mord avec opiniâtreté. Ces animaux s'accouplent au printemps et en été. La femelle, qui n'a que deux mamelles, met bas de deux à quatre petits.

Ce rat pèse un peu plus de huit onces. La longueur du corps à-peu-près de huit pouces; ses poils épais, mous, sont d'un roux cendré.

Les Rats en général sont des petits quadrupèdes qui se cachent dans des trous ou des terriers. Ils courent très-rapidement, grimpent avec facilité; quelques espèces nagent. Ils maraudent sur-tout la nuit. Ils se nourrissent principalement de végétaux, qu'ils portent à la gueule avec les pieds de devant. Les femelles ont huit mamelles, sont très-fécondes; plusieurs portées par an; à chaque portée plusieurs petits. Quelques espèces sont sujettes à des émigrations. Les oreilles, dans la plupart, sont courtes et arrondies; dans le plus grand nombre d'espèces, quatre doigts aux pieds antérieurs; une verrue latérale tenant lieu de pouce.

Le genre des rats est très-nombreux en espèces; on en connoît déjà plus de quarante, et en évaluant celles qui ont été découvertes depuis trente ans, on doit présumer que ce genre en renferme encore plusieurs qui ont échappé aux recherches des naturalistes.

Genre 5. Les Marmottes, *Arctomys.* Les dents antérieures, deux à chaque mâchoire, taillées en coing; cinq dents molaires à la mâchoire supérieure de chaque côté, quatre à la mâchoire inférieure de chaque côté ; les clavicules parfaites.

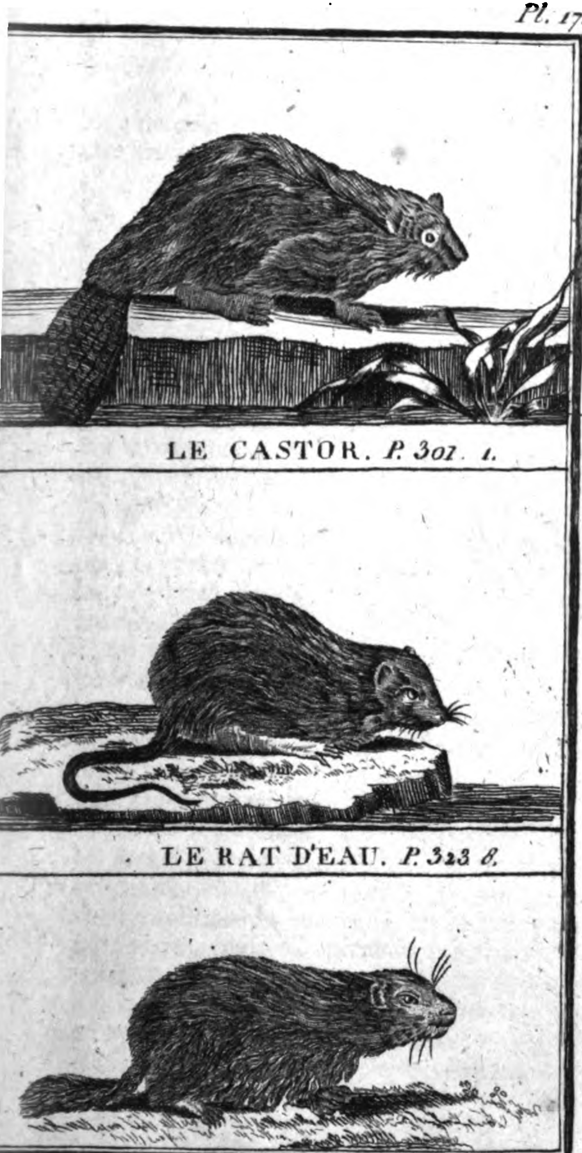
1. La Marmotte des Alpes, *Arctomys Marmota.* La tête à oreilles ; le corps roux-brun ; le ventre roussâtre ; la queue courte, velue ; les joues renflées.

Mus alpinus Gesn., quad. p. 743; Jonst., quad. t. 67; Rai, quad. p. 221.

La Marmotte Buffon, v. VIII, p. 219, t. 28.

On la trouve sur les Alpes de Savoie, du Dauphiné, de la Suisse, sur les Pyrénées, etc.

Elle occupe les sommets dénués d'arbres. Elle se nourrit de racines, d'herbes, de gramen. Elle s'apprivoise aisément; elle boit peu, aime le soleil. Elles vivent ensemble par compagnies de cinq, neuf, douze, quatorze : une d'entr'elles fait sentinelle, et annonce aux autres l'ennemi par un cri particulier; alors elles prennent toutes la fuite, ou si elles ne peuvent échapper, elles se défendent avec courage. Les marmottes se creusent des cavernes à plusieurs issues pour l'été, et d'autres pour l'hiver, qu'elles garnissent de foin. Elles s'engourdissent depuis la fin de septembre jusqu'en mars. Elles portent leur nourriture à la gueule avec les pieds de devant; elles se redressent souvent sur ceux de derrière, et peuvent ainsi marcher sur ces deux pieds. On les attrape plus facilement en plaine que sur les montagnes. Elles s'apprivoisent facilement; elles aiment la chaleur. Dans l'état de domesticité, elles s'accommodent de tout pour leur nourriture; elles rongent les vêtemens, les meubles. A peine dans une chambre bien chaude peut-elle éviter de s'engourdir pendant l'hiver. Elle



Pl. 17.

LE CASTOR. P. 301. 1.

LE RAT D'EAU. P. 323 8.

LA MARMOTTE. P. 332 1.

s'accouple en avril et mai. La femelle porte six à sept semaines. Elle met bas de deux à cinq petits.

La marmotte pèse en automne neuf livres. La longueur du corps est d'un pied trois pouces; sa tête est grosse, à sommet aplati, à museau épais, obtus. Elle est droite lorsque l'animal s'assied. Les deux parties de la mâchoire inférieure sont mobiles; les oreilles sont cendrées, velues. Les joues sont couvertes de poils plus longs; les moustaches formées par six rangs de soies; une verrue noire au-dessus des yeux, à six soies; une autre au-dessous, à sept. Le corps est court, épais; une suture s'étend de la gueule à l'anus. Les pieds courts; le pouce des pieds de devant conique, à ongle aplati, obscur. La queue droite, longue de six pouces, couverte de poils longs, noire, brune à la pointe. La chair est tendre, assez agréable à manger. Les montagnards estiment comme remède sa graisse et sa peau, mais les propriétés qu'ils lui attribuent sont à-peu-près chimériques.

La marmotte est un quadrupède du genre des loirs de Brisson. Elle est un peu plus petite que le lièvre, mais plus forte et plus trapue. Elle mord cruellement quand on l'irrite; mais d'elle-même elle n'attaque jamais que les chiens dans l'état de domesticité. Libre, elle fuit les chiens comme les hommes. Ayant les cuisses courtes et les doigts à-peu-près comme l'ours, elle se tient aisément debout, et se sert de ses pieds antérieurs comme de mains. Elle paroît à-peu-près omnivore, mais elle aime sur-tout le lait, et il est vraisemblable qu'elle détruit beaucoup d'œufs d'oiseaux, dans les bois, car elle monte fort bien aux arbres. Sa voix, quand elle joue, est celle d'un petit chien; mais elle a, dans la colère, la

surprise et la crainte, un sifflement fort aigu. Leur terrier n'a qu'une seule issue et une seule galerie. La grande caverne ressemble à un four de trois à six à sept pieds de diamètre, selon que la famille est de cinq à six, de quinze à seize individus. Le cul-de-sac sert à mettre les décombres ou matériaux, terres, pierres et mousses, employés à boucher l'entrée du terrier pendant l'hiver ; la galerie qui conduit à la caverne, a huit à vingt pieds de long.

Ces animaux aiment le soleil, quoiqu'ils choisissent les montagnes froides pour s'y établir. La saison de l'engourdissement passée, ils se rassemblent en cercle dans un lieu exposé aux rayons de cet astre ; là ils se chauffent assis sur le derrière, mais tournant sans cesse la tête de côté et d'autre. Si l'un d'eux aperçoit un homme, un chien, un aigle, il pousse un cri répété sur-le-champ par toute la troupe, qui est aussi-tôt dispersée. La grande caverne est jonchée de foin, et elle est toujours propre. Elle n'est habitée qu'en hiver. Les marmottes ont pour l'été des retraites faites plus à la hâte, avec moins de recherche, et moins exemptes de malpropreté. C'est dans ces dernières qu'elles se retirent au besoin, soit pour se mettre à l'abri des injures de l'air, soit pour se soustraire à leurs ennemis. Aux approches de l'hiver, elles se rassemblent, gagnent le grand terrier, en ferment exactement l'entrée, et y subissent l'engourdissement à l'arrivée des froids. Cet engourdissement est un état de torpeur si profonde, qu'on les peut prendre et les emporter à la maison. Elles ne se raniment qu'après une longue et successive impression de la chaleur.

La tête et le museau du lièvre ; les oreilles et ongles du blaireau ; les pieds antérieurs à quatre

doigts, les postérieurs à cinq. Les poils du dos d'un roux-brun, assez rudes; ceux du ventre d'un cendré clair et roussâtre. La queue très-velue, d'environ un tiers de la longueur du corps. Cet animal s'apprivoise de manière à obéir au commandement, à apprendre à danser. Il marche sur deux pieds, etc. Il devient très-gras en automne; mais il ne fournit qu'un mets assez mauvais, ayant une odeur difficile à masquer. Il vit neuf à dix ans.

La marmotte que nous avons sous les yeux a quinze pouces de longueur depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue, qui est longue de six pouces; les poils du dos et du ventre assez touffus, assez roides, gris-fauves moins foncés sur le ventre, ceux de la queue longs et touffus, noirs-bruns; les pieds noirs; les ongles noirs, longs, courbés en arc, forts; les pieds de derrière à talons, ceux de devant à mains comme les écureuils; la physionomie du lièvre; les yeux noirs, moins saillans; les oreilles courtes, rondes; les poils du museau très-courts, d'un gris sale; les dents incisives, deux à chaque mâchoire, un peu arquées, se touchant, longues de six lignes; les pieds antérieurs et postérieurs certainement à cinq doigts. La voix est un murmure rauque. L'animal en repos paroît plus gros, plus trapu que lorsqu'il marche. La figure de Buffon est excellente. On le nourrit en état de domesticité, avec du pain. Il paroît aimer les feuilles de choux. L'individu que nous venons de décrire étoit très-privé, entendoit très-bien le commandement, obéissoit au petit Savoyard qui le faisoit danser.

L'épiploon, quoique replié sous l'estomac, peut couvrir tous les intestins, étant étendu. L'estomac, situé à gauche presqu'en entier,

est alongé. Les intestins grêles ont à-peu-près la même grosseur dans toute leur étendue. Le cœcum est grand, et ressemble, par sa forme, à celui du rat. Le colon n'a point de fibres obliques apparentes comme celles du rat. On trouve près du bord de l'anus trois orifices renfermant un mucilage blanc, fétide; chacun communique à une poche enduite de la même humeur. Le foie a cinq lobes; la vésicule du fiel presque ronde; la rate prismatique. Le pancréas, d'une figure assez irrégulière, a deux branches. Les reins sont sans enfoncement apparent, leurs substances sont bien distinctes; quelques mamelons dans leur bassinet. Le centre nerveux du diaphragme très-étendu. Les poumons composés de cinq lobes, quatre à droite et un à gauche. Le cœur est alongé; la langue fort épaisse, divisée par un sillon longitudinal; quelques petits tubercules ronds, posés à quelques distances les uns des autres; sur la partie postérieure trois glandes à calice, rangées sur la même ligne transversale; treize sillons assez irréguliers sur le palais. L'épiglotte mince, ronde, grenue sur les bords. La surface du cerveau unie, offrant, au lieu d'anfractuosités, quelques petites fossettes. La vessie presque ronde. Le cou et le corps de la matrice paroissent confondus. Les ovaires, de figure irrégulière, sont parsemés de petits grains ou vésicules. Le gland du clitoris est fort court, mince et dur.

2. La Marmotte Bobak, *Arctomys Bobac*, à tête à oreilles, à queue velue; le pouce des pieds antérieurs à ongle; le corps gris, jaune en-dessous.

Bobak Rzaczinski, Hist. nat. Pol., *p.* 235; *Buffon, Hist. nat.*, *vol. XIII*, *p.* 136, *t.* 18.

On

On la trouve sur les bords du Boristhène, en Asie et en Pologne.

Elles se creusent des cavernes très-profondes pour vingt à vingt quatre individus; elles sortent le matin et à midi, ayant une sentinelle qui les avertit du danger. C'est un animal timide qui vit de végétaux. Il se défend avec les pieds de devant, s'apprivoise aisément, marche sur deux pieds, se tient droit, se sert des pieds de devant pour manger; il est grand mangeur l'été, mais il dort l'hiver. Sa chair peut se manger.

Il pèse quatorze livres douze onces. La longueur du corps est de seize pouces; les yeux petits; les oreilles ovales; la queue annelée, noire à la pointe, droite, longue de quatre pouces et quatre lignes. La femelle a huit mamelles.

La Marmotte de Pologne, ou bobac, a la forme, la taille et les mœurs de la précédente; le dos gris, le ventre jaune, un rudiment d'un cinquième doigt, dont l'ongle se présente aux pieds antérieurs. Ce quadrupède est aujourd'hui très-rare en Pologne; nous n'en avons vu qu'un seul individu privé chez un seigneur lithuanien.

3. La Marmotte d'Amérique, *Arctomys monax*, à tête à oreilles; le museau bleuâtre, la queue assez longue, velue; le corps gris.

Monax Buffon, vol. XIII, p. 136, *supplém. vol. III, p.* 175, *t.* 28.

On la trouve dans l'Amérique septentrionale, dans les provinces tempérées. Elle se creuse des retraites sous les rochers. Elle se niche l'hiver dans les arbres creux.

Un peu plus grand qu'un lapin. Le museau plus aigu que celui de la marmotte des Alpes; les oreilles arrondies; les ongles longs et aigus; la queue de moitié plus courte que le corps, noirâtre.

Le Monax ou siffleur, marmotte d'Amérique, de Bahama, a la queue plus longue et plus garnie que les précédentes, la tête presque chauve et très-convexe, le museau plus pointu et bleuâtre, le dos d'un brun foncé : le ventre gris, les pieds noirs ; les antérieurs ayant le rudiment d'un cinquième doigt. La chair assez estimée, assez commune dans la Virginie, la Pensylvanie.

4. La Marmotte soulic, *Arctomys citellus*, à tête sans oreilles, à queue velue et de différentes couleurs.

Mus noricus, seu Citellus agricola, Subterr. p. 485 ; *Gesn., quad., p.* 335.

Zisel et Suslic Buffon, vol. XV, p. 139, 144, 195 ; *supplém., vol. III, p.* 191, *t.* 31.

On le trouve en Russie, rarement dans les autres parties de l'Europe, dans les champs découverts, près des grandes routes, jamais dans les bois.

Chaque individu se creuse un terrier ; la femelle le creuse plus profondément ; elle y rassemble pour le commencement et la fin de l'hiver, des graines, des baies, du foin. Elle boit peu ; elle s'engourdit l'hiver ; mais aux premiers beaux jours, elle sort pour chercher sa nourriture, qu'elle porte à la gueule avec les pieds antérieurs. Elle saute ; dort appuyée sur les pieds de derrière. Elle a un cri qui imite le sifflement. Elle s'apprivoise aisément, sur-tout le mâle. La femelle, plus sauvage, porte vingt, trente jours ; elle met bas au commencement de mai, trois, quatre, six, huit petits. Les ennemis de cette espèce sont les putois, les belettes, les faucons, même les corneilles ; la peau est recherchée au printemps ; la chair peut se manger.

Elle varie singulièrement pour la grandeur et pour les couleurs du poil : on en trouve d'aussi

grandes que les marmottes des Alpes, d'autres à peine aussi grosses que le rat d'eau. Le plus souvent la couleur du corps est jaune-cendrée sur le dos, blanc sale sur le ventre; cependant le dos est sensiblement marqueté, ondulé; la queue de même couleur; d'autres individus sont blancs sur le dos, bariolés de brun et de jaune, d'un jaune pâle en-dessous; la queue plus longue, comme celle d'un écureuil; d'autres, gris sur le dos, bariolés de blanc, blanc-jaunâtre en-dessous; les orbites blanches, la queue plus courte, et la région des narines aux yeux, d'un brun-jaunâtre.

Le Souslik, Zizel, Jevraschka, est une espèce de marmotte qui se trouve en Sibérie, en Russie, en Pologne, en Hongrie. Elle offre plusieurs variétés causées par l'influence du climat. Cette marmotte a la tête grosse et plus convexe supérieurement que celle de la marmotte des Alpes; le museau plus conique; le cou plus grêle; le corps moins ventru, plus capable de ramper et de se glisser dans les lieux étroits; les membres moins gros; le nez noirâtre, velu jusqu'auprès des narines; la lèvre supérieure fendue; les incisives inférieures blanches, les supérieures un peu jaunâtres, cinq molaires supérieurement, quatre inférieures de chaque côté; des moustaches noires, de grands yeux saillans; le conduit auditif nu et sans conque externe; la peau fine et lâche, à poils assez ras; la queue annelée et couverte de longs poils, ordinairement plus courte que le train de derrière; les pieds postérieurs à cinq doigts, les antérieurs à quatre, avec un pouce conique; des ongles aigus et fort grands, surtout aux pieds postérieurs; le poil doux, fin, et n'ayant que quatre lignes de longueur. On en trouve d'aussi gros que la marmotte des Alpes,

d'un gris-jaunâtre; uniforme; d'autres jaunâtres qui, quoique adultes, ne sont pas plus gros que le rat d'eau; d'autres un peu plus grands, d'un gris tacheté. Les plus communs sont d'une taille moyenne; les uns d'un gris fauve, tacheté de gouttes blanches; d'autres ont le poil grivelé. Cet animal se terre comme le lapin; mais son terrier conduit à un magasin qui souvent est bien fourni, sur-tout dans le temps de l'éducation. Ces animaux sont très-craintifs, et la vue d'un homme fait aussi-tôt rentrer dans le terrier tous ceux qui rôdent dans la campagne. Quelque longues que soient les nuits, ils les emploient à dormir; ils dorment même de jour dans les mauvais temps, et leur sommeil est très-profond. Quand ils vont et viennent à leur aise et avec sécurité, ils sautent souvent sur les pieds postérieurs, sur les talons et même sur les fesses. Ils s'aident des pieds antérieurs en mangeant; ensuite ils les mouillent avec leur langue, se lavent, se secouent, et s'essuient ensuite. Ils vivent de graines, de baies, d'œufs, d'oiseaux, de souris. A l'approche des temps froids ils ferment l'entrée de leur terrier; ensuite ils s'engourdissent. Après la fonte des neiges, et a leur réveil, ils n'ont plus que les racines de l'herbe à couper pour sortir; car ils avoient fermé l'ancienne entrée de leur demeure, et en avoient pratiqué une autre qui ne s'étend que jusque sous le gazon.

Les oiseaux de proie détruisent un grand nombre de ces animaux, et les chasseurs en tuent beaucoup; car on les guette, soit pour leur peau, qui sert dans le nord à garnir les bonnets, les manches et les collets des habits, soit pour leur chair que le peuple ne craint pas. La gestation est de vingt-cinq à trente

jours ; les portées de trois à huit petits ; leur croissance est très-rapide.

Les marmottes s'engourdissent l'hiver. Elles cherchent leur vie pendant le jour, se nourrissent de racines et de graines. Elles grimpent facilement, se creusent des demeures souterraines. Leur tête est bossuée, arrondie ; leurs oreilles courtes ou nulles ; le corps épais, raccourci ; la queue courte, velue ; les pieds antérieurs à quatre doigts, avec un rudiment de pouce ; les pieds de derrière à cinq doigts : leur intestin cœcum est ample.

Genre 6. Les Ecureuils, *Sciurus*. Les dents antérieures supérieures taillées en coing, les inférieures aiguës ; cinq molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, quatre à l'inférieure ; les clavicules parfaites ; la queue distique, les moustaches longues.

Les Ecureuils grimpans, Sciuri scandentes.

1. L'Ecureuil commun, *Sciurus communis*. Les oreilles barbues à la pointe ; la queue de la couleur du dos.

Sciurus Gesn., *quad.*, *p.* 845 ; *Jonst. quad.*, *p.* 163, *t.* 66.

Sciurus vulgaris Rai, *quad.*, *p.* 214.

L'Ecureuil Buffon, *vol. VII*, *p.* 253, *t.* 32.

Les variétés : première. Le bigarré, *varius*. L'hiver, cendré-bleuâtre ; l'été, rougeâtre ; le ventre blanc.

Mus ponticus, *seu Venetus*, *quem vulgò varium vocant. Gesn. quad.*, *p.* 741.

Deuxième variété. Le noir, *niger*.

Troisième variété. Le blanc, *albus* ; tout blanc, les yeux rouges.

On le trouve dans toute l'Europe.

Il est roux l'été, le ventre blanc, l'hiver, cendré-bleuâtre. Il se nourrit de noix, de

pignons, sur-tout de champignons agarics, de baies. Il se sert de ses pieds de devant comme de mains, pour rouler ce qu'il mange, il cache le superflu de ses repas. Il boit peu, mange l'hiver de la neige. Il bâtit un nid arrondi avec de la mousse. Il se met à l'ombre sous sa queue. La marte lui fait la guerre. Sa peau d'hiver est estimée ; on peut manger sa chair. Il s'accouple en mars et avril. La femelle, qui porte pendant un mois, met bas deux fois par an de trois à cinq petits.

L'Écureuil commun appartient au genre vingt-quatre de Brisson ; les espèces qui le composent, ont quatre doigts aux pieds antérieurs, cinq aux postérieurs ; chaque doigt muni d'un ongle long, aigu et recourbé ; deux incisives à chaque mâchoire, sans canines ; les poils du corps assez longs ; ceux de la queue communément rejetés sur les côtés, ensorte qu'elle paroît platte ou distique : il a huit pouces de longueur, sa queue est aussi longue que le corps, et un peu plus.

L'écureuil commun a le poil roux, excepté au ventre et à la gorge, où ils sont blancs ; les yeux sont gros, noirs et saillans ; la queue, longue, touffue, lui couvre tout le corps quand il la relève ; un pinceau de poils termine les oreilles.

Cet animal est frugivore ; cependant on assure qu'il mange les œufs et les petits oiseaux ; il est vif, leste, adroit et même docile ; il s'assied souvent sur le derrière, et s'aide des pieds antérieurs en mangeant ; il habite au haut des arbres, et saute facilement, en jetant un cri perçant, de branche en branche, et même d'arbre en arbre ; il y fait ses provisions dans quelques trous, et se pratique avec des bûchettes et de la mousse, sur la bifurcation d'une grosse branche, une

espèce de nid couvert, où la femelle dépose trois ou quatre petits. Sa gestation est de quatre semaines.

L'écureuil pris jeune est susceptible d'une espèce d'éducation : il vient lorsqu'on l'appelle, caresse avec un doux murmure, aime à se niduler dans les vides des vêtemens. Le mouvement lui est si nécessaire, même dans l'état de domesticité, qu'il saute perpétuellement, ou grimpe contre les tapisseries; si on l'enferme dans une cage où on place un cylindre creux tournant, il le fait rouler avec une rapidité étonnante.

Cet animal a le cou si court, qu'on ne le distingue presque pas de la tête et des épaules : le corps paroît gros à proportion de sa longueur; le dos est ordinairement arqué, la face antérieure des dents incisives de couleur orangée, le cœur presque rond; la crosse de l'aorte produit deux branches principales; le cerveau n'a point de circonvolutions; l'épiglotte est pointue, le poumon droit a cinq lobes, dont trois rangés de file; le troisième ou le postérieur est le plus considérable; le poumon gauche n'a qu'un seul lobe; le centre nerveux du diaphragme a la forme d'un trèfle dans sa partie inférieure; le palais est traversé par neuf ou dix sillons, rompus par un sillon longitudinal; la langue est assez épaisse, à sillon longitudinal sur le milieu de sa partie antérieure; sur la partie postérieure, elle est hérissée de papilles pyramidales inclinées en arrière; trois glandes à calice près de sa racine; l'estomac situé autant à droite qu'à gauche; sa courbure est légère, sa forme approche plus de celle d'une poire que de celle d'une cornemuse; la partie gauche est plus volumineuse que la droite; le duo-

denum s'étend jusqu'au-delà du rein ; les circonvolutions du jéjunum sont dans la région ombilicale, celles de l'iléon dans les côtés et dans la partie postérieure de la région ombilicale ; le cœcum forme dans la région iliaque de petites sinuosités ; les intestins grêles ont tous à-peu-près la même grosseur ; le colon est presque aussi volumineux que le cœcum ; la longueur totale des intestins de huit pieds six pouces, sans le cœcum qui est long de trois pouces six lignes ; il n'a point d'appendice vermiforme : le foie s'étend plus à gauche qu'à droite ; il est composé de cinq lobes, celui du milieu divisé en trois parties par deux scissures ; le ligament suspensoire passe dans la plus profonde de ces scissures ; la vésicule du fiel, en forme de poire, est nichée dans l'autre ; il n'y a qu'un lobe dans le côté gauche. La rate est alongée ; elle a un pouce de longueur sur deux lignes et demie dans sa plus grande largeur ; le pancréas forme un arc ; toutes les substances des reins sont très-distinctes, le bassinet est fort petit ; il n'y a qu'une seule papille ; la vessie a une forme ovoïde. L'appareil des organes de la génération annonce de grandes facultés pour l'exercice de cette fonction ; les testicules ont une forme ovoïde ; le tubercule de l'épididyme est gros ; les canaux déférens très-déliés ; les vésicules séminales très-volumineuses, très-alongées ; la verge est très-grande et applatie sur les côtés ; on trouve entre l'urètre et le rectum deux glandes qui paroissent être les prostrates ; on trouve dans le gland un petit os dont l'extrémité est platte, arrondie, tranchante ; on trouve dans les vésicules séminales une matière blanche très-épaisse et fort visqueuse ; le gland du clitoris est blanc et carti-

lagineux ; la matrice a six lignes de circonférence et cinq lignes de longueur ; ses trompes sont pelotonnées entre l'extrémité de la corne de la matrice et l'ovaire ; les cornes utérines ont un pouce de longueur ; les ovaires sont très-petits, blanchâtres ; les placenta, rougeâtres, ne sont attachés à la matrice que par une adhérence très-légère ; ils ont la forme d'un carré-oblong et échancré dans ses bouts ; les mamelles sont au nombre de huit, une sur la poitrine, et trois sur le ventre de chaque côté.

2. L'Ecureuil noir, *Sciurus niger.* Le corps noir ; les oreilles sans barbe.

L'Ecureuil noir Buffon, vol. X, p. 121.

On le trouve dans l'Amérique septentrionale, jusqu'à la Nouvelle-Espagne.

Il vit en société, détruit les plantations de bled de Turquie. Sa queue est plus courte que celle du vulgaire.

L'Ecureuil noir, a oreilles sans pinceau, est un peu plus grand que le commun ; il est tout noir, excepté le bout de son nez qui est blanc, et sa queue qui est plus courte, grise, et dont le bout est blanc. Il fournit une variété à collier blanc.

3. L'Ecureuil petit-gris, *Sciurus cinereus*, à corps cendré, à ventre blanc, à oreilles sans barbe.

Sciurus virginianus cinereus major, Rai, quad., p. 215.

Le Petit-Gris Buff., vol. X, p. 116, *t.* 25.

On le trouve sur les arbres, dans l'Amérique septentrionale.

Il niche dans les creux d'arbres. Il ressemble beaucoup au vulgaire ; mais il est plus grand, étant long d'un pied. Il se nourrit de bled de Turquie. Le serpent à sonnettes en détruit beaucoup.

L'Écureuil gris des deux continens, autrement appelé le Petit-Gris, est plus grand que le vulgaire, et gris en toute saison. Il a le poil plus doux, les oreilles intérieurement nues, extérieurement garnies de petits poils jaunâtres; le ventre blanc; la queue grise, rayée de noir. Il va par troupes; il est voyageur. On dit que, dans ses émigrations, il passe l'eau sur des écorces d'arbres, sa queue lui servant de voile; mais il est difficile de statuer si c'est une espèce réelle, vu que dans le nord de l'Europe on trouve des écureuils vulgaires qui prennent absolument le pelage du petit-gris.

4. L'Écureuil palmiste, *Sciurus palmarum.* Grisâtre, à trois stries jaunâtres; à queue parcourue de lignes blanches et noires.

Mustella africana Clus. exot., p. 112; *Jonst. quad., p.* 153; *Rai, quad., p.* 216.

Le Palmiste Buffon, vol. X, p. 126, *t.* 26.

On le trouve dans les régions les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie. Il se nourrit sur-tout des fruits du palmier.

La longueur du corps de cinq pouces, plus court que la queue qui a six pouces, et qui ne peut lui donner de l'ombre, étant le plus souvent verticale. Il est en-dessous cendré, ou d'un jaune-blanchâtre; les stries du dos varient. Les oreilles courtes, larges, arrondies, velues.

L'Écureuil palmiste est plus petit que le vulgaire, vivant dans les pays chauds sur les palmiers: la tête est hérissée de poils, et semblable à celle du campagnol; la queue rayée de blanc et de noir, verticale, mais garnie de poils peu longs, et ne faisant pas le parasol; le dos mêlé de roux et de gris, et varié encore de trois raies longitudinales; le ventre jaunâtre.

5. L'Écureuil barbaresque, *Sciurus getulus.*

Roux ; à quatre stries longitudinales, blanches.

Sciurus getulus Gesn. quad., *p.* 112 ; *Jonst. quad.*, *p.* 163, *t.* 67 ; *Rai quad.*, *p.* 216.

Le Barbaresque Buff., *vol.* X, *p.* 126, *t.* 27.

On le trouve dans la partie occidentale de la Barbarie.

Il ressemble assez au palmiste. Il est long de cinq pouces, à queue striée. La couleur du corps blanche en-dessous. Les ongles noirs. La verrue qui tient lieu de pouce aux pieds de devant sans ongles.

L'Ecureuil de Barbarie, ou le Barbaresque, est des mêmes climats et de la même taille que le palmiste : il a sur le dos, au lieu des trois bandes jaunes, quatre bandes blanches ; ses oreilles sont plus grandes ; sa queue fait le parasol, ou est distique.

6. L'Écureuil suisse, *Sciurus striatus*, à corps jaune ; à cinq stries longitudinales, brunes.

L'Écureuil suisse Buff., *vol.* X, *p.* 126, *t.* 28.

On le trouve dans l'Asie et l'Europe septentrionales.

Il se nourrit de fruits, de noix, de pignons. Longueur du corps de six pouces. La tête est plus alongée que celle des précédens ; les oreilles plus courtes, arrondies, chauves ; le corps plus effilé ; les pieds plus courts ; les poils courts, rudes.

L'Écureuil suisse a le dos jaune, varié de cinq bandes longitudinales noires ; et c'est de là que lui est venu son nom ; le ventre blanc ; les pieds roux ; les poils plus courts que ceux de ses congénères ; la tête oblongue ; le nez convexe. Cet animal est plus petit que le palmiste et le barbaresque, il vit sous terre ; il est moins doux et moins docile que notre écureuil commun. On l'a cru propre à l'Amérique sep-

tentrionale ; mais on l'a trouvé dans le nord de l'Asie, et pénétrant même en Europe le long de la Dwina et du Cama. Il a de petites abajoues ou pochettes aux joues, qu'il rapporte pleines dans son terrier, où on a trouvé jusqu'à quinze livres de grains et de noyaux. Ce terrier a autant de galeries qu'il renferme d'espèces de récoltes. Cet animal monte rarement sur les arbres. Il a la queue plus velue et traînante, ce qui, joint à son genre de vie, le rapproche beaucoup du genre des rats.

7. Ecureuil orangé, *Sciurus variegatus*. Le corps noir en-dessus, bigarré de noir, de blanc et de brun.

Le Coquallin Buffon, vol. XIII, p. 109, *t.* 13.

On le trouve dans la Nouvelle-Espagne et au Mexique, sous les racines des arbres et dans des terriers, dans lesquels il emmagasine le bled de Turquie et d'autres grains.

Il est long de près d'un pied ; ses oreilles sont courtes, sans pinceau, blanches de même que la gueule ; la tête noire, marquée d'orangé ; les moustaches et les ongles noirs.

L'Ecureuil orangé, ou le coquallin, est beaucoup plus grand que notre écureuil commun ; sa tête et son dos sont variés de blanc, de noir, de brun et d'orangé ; le ventre est jaune ; il se couvre de sa queue, et elle fait le parasol. Il a les mœurs de l'écureuil suisse. On le trouve dans l'Amérique méridionale.

8. L'Ecureuil de Madagascar, *Sciurus madagascariensis*. Le doigt du milieu des pieds de devant chauve, très-alongé ; le pouce des pieds de derrière à ongle arrondi.

Aye-aye Sonnerat, voyag., vol. II, p. 137, *t.* 86.

On l'a trouvé dans la partie occidentale de l'île de Madagascar.

Il a dix-huit pouces de longueur sans compter sa queue. Il vit sous terre. C'est un animal paresseux, timide, dormeur. Il se nourrit de vers qu'il tire des trous d'arbre avec les ongles. Son genre est douteux. Il tient aux paresseux par les mœurs et la marche; par les dents, la queue, les pieds pentadactyles, aux écureuils.

Les oreilles sont grandes, applaties, noires, hérissées de longs poils : on voit des faisceaux de poils au-dessus des yeux, des narines, sur les joues et le menton; la laine d'un blanc fauve, les poils longs, noirs; la face et le gosier d'un blanc fauve; la queue longue d'un pied et demi, applatie, garnie de la base vers le milieu de longs poils touffus, blancs; le reste est couvert de poils noirs; les doigts des pieds longs; tous les ongles des pieds de devant, et quatre des pieds de derrière recourbés et en alène.

Les Ecureuils volans, Sciuri volantes.

9. L'Ecureuil palatouche, *Sciurus volucella.* Il vole les hypocondres étendus; la queue alongée, velue.

Sciurus americanus volans, *Rai*, *quad.*, 215.

Le Palatouche Buffon, *vol. X*, *t.* 21.

On le trouve dans les provinces tempérées de l'Amérique septentrionale.

Ils s'assemblent par troupes sur les arbres; se nourrissent de fruits, de semences; cherchent leur nourriture sur le soir et pendant la nuit; ils dorment le jour dans un nid formé de feuilles. Cet animal est apprivoisable.

Le corps long de cinq pouces; la tête un peu plus grosse; les yeux très-grands, noirs, saillans, les oreilles arrondies, transparentes, presque chauves, d'un gris cendré; les moustaches noires, plus longues que la tête; le cou court; les poils

très-doux, très-fins, très-mous, cendrés sur le dos, jaunes à la pointe, blancs au milieu dessous le corps, cendré vers la circonférence, la queue ronde, longue de quatre pouces; la peau, depuis les oreilles jusqu'aux bras, s'étend aux cuisses; à la queue, est assujettie antérieurement sur les bras jusqu'aux doigts, et attachée à un osselet particulier qui ressemble à un éperon, adhérent au tarse; elle s'étend postérieurement sur les cuisses, les jambes, jusqu'au tarse. Lorsque l'animal étend les quatre pieds, cette peau forme comme deux ailes, ce qui donne assez de surface pour soutenir assez long-temps l'animal en l'air, et le transporter en ligne droite comme s'il voloit. Il est aussi bon nageur.

L'Écureuil volant d'Amérique, ou Palatouche, vit en société de dix à douze, dans le même trou d'arbre, et sur le même lit de feuilles sèches. Il a la tête plus longue et moins arrondie que l'écureuil volant; la queue composée d'un plus grand nombre de vertèbres et de la longueur du corps; ses yeux sont plus éloignés du museau : ses pieds postérieurs plus longs; il est par tout le corps d'un gris-cendré.

10. L'Écureuil volant, *Sciurus volans*. Il vole les hypocondres étendus; la queue est arrondie. *Voyez Schreiber*, *quad.*, *t.* 4, *p.* 813, *t. CCXXII; Buffon*, *vol. X*, *p.* 95.

On le trouve dans les forêts de Sibérie, de Laponie, de Livonie, de Lithuanie.

Il vit solitaire, excepté le temps du coït. Il se nourrit principalement des chatons, des bourgeons et des fruits du bouleau. Il se cache le jour et pendant l'hiver; lorsque le temps est un peu doux, ils quittent leur nid préparé de mousse dans des trous d'arbres. Par le moyen d'une membrane qui s'étend des pieds de devant

aux postérieurs, ils s'élancent à quarante et soixante pieds, d'un seul effort. Leur cri est un sifflement. Ils mordent fortement, s'apprivoisent difficilement. La femelle met bas en mai deux ou trois, rarement quatre petits.

Il est d'un tiers plus grand que le palatouche. La couleur du corps ne s'approche pas de la teinte jaune; il est blanchâtre en-dessus, très-blanc en-dessous; la queue est à peine un peu rousse en-dessus; la tête est plus courte, plus arrondie; la queue plus courte, a moins de vertèbres, elle a à peine la moitié de la longueur du corps; les yeux sont plus rapprochés du nez; ils sont environnés par un cercle plus noir; les pieds antérieurs sont plus courts, mais les postérieurs ont les jambes plus longues.

L'Écureuil volant des pays du nord de l'Europe et de l'Asie, aussi nommé palatouche, est long de six pouces, sans la queue qui en a cinq, et qui n'est que médiocrement touffue, mais dont les poils sont fort longs. Cet animal vit solitaire dans les bois. Il court mal sur terre, mais s'élance facilement d'un arbre à l'autre. Il ne s'engourdit pas en hiver, mais il vit seulement plus renfermé. La femelle met bas de deux à quatre petits, qui n'ouvrent les yeux qu'au quinzième jour. Ces animaux sont délicats et très-frilleux en captivité, ce qui est extraordinaire, vu leur climat natal. Les paupières supérieures blanches; le museau blanchâtre; les moustaches noires et roides; les poils du corps doux, serrés, bruns près de la peau, extérieurement d'un cendré clair, longs de neuf lignes sur le dos; d'un blanc pur sur le ventre; les pieds antérieurs à quatre doigts; les postérieurs à cinq, très-velus et blancs au bout.

La plupart des écureuils sont agiles, très-

délicats ; ils s'apprivoisent facilement ; ils grimpent avec facilité sur les arbres ; peu vivent sous terre ; ils se nourrissent de fruits, de semences, les uns courent en sautant ; les autres ont un faux vol par le moyen de la peau latérale, qui s'étend de l'extrémité d'une patte à l'autre : la tête des écureuils est large, plus longue que les oreilles, qui sont ovales ; le corps est assez épais ; les pieds courts, quatre doigts avec le rudiment d'un pouce aux antérieurs, cinq aux postérieurs ; la queue longue, velue, à longs poils.

Genre 7. Les Loirs, *Myoxus*. Les deux dents antérieures supérieures taillées en coing, les inférieures applaties ; les moustaches longues ; la queue cylindrique, touffue, plus grosse vers la pointe ; les pieds d'une égale longueur, les antérieurs à quatre doigts.

Les Loirs forment le vingt-cinquième genre de Brisson : il est composé d'animaux quadrupèdes qui ont deux dents incisives à chaque mâchoire, sans canines ; les doigts onguiculés ; sans piquans sur le corps ; la queue longue et couverte de poils, rangée de façon qu'elle paroît ronde ; les pieds antérieurs tétradactyles, les postérieurs pentadactyles. Ces animaux ont une température très-peu élevée ; on ne leur a trouvé qu'environ dix degrés de chaleur naturelle, quand le thermomètre n'indiquoit que cette température dans l'atmosphère. Ainsi leur sang, pour circuler librement, a besoin d'être aidé de la chaleur extérieure ; et pour peu que celle-ci baisse au-dessous de dix degrés, ils tombent dans cette espèce de torpeur ou d'engourdissement, qu'on appelle vulgairement sommeil, quoiqu'elle diffère absolument de cet état. Les loirs retardent tant qu'ils peuvent ce moment, et tâchent de concentrer



LA TAUPE P. 272.

ECUREUIL BARBARESQUE P. 346.



LE LOIR P. 353.

centrer la chaleur en se mettant en boule, attitude dans laquelle on les trouve engourdis. Une certaine augmentation de chaleur les tire de cet état, soit momentanément, comme dans quelques beaux jours de l'hiver, soit pour plusieurs mois, comme au retour de la belle saison.

1. Le grand Loir, *Myoxus glis*. Le corps grisâtre en-dessus, blanc sous le ventre:

Sciurus glis Linn., syst. nat., edit. XII, t. 1, *p.* 87.

Glis Gesn., quad. p. 617; *Jonst., quad. p.* 164, *t.* 67; *Rai, quad. p.* 229.

Le Loir Buffon, vol. VIII, p. 158, *t.* 24.

On le trouve en Asie, en Europe, dans les bois. Les Romains l'élevoient avec soin, trouvant sa chair très-délicate. Il se nourrit de glands, de noix, des semences, de pommes. Il niche dans des troncs d'arbres. La femelle met bas de neuf à douze petits.

Le loir mord avec fureur. Il se cache le jour. Il s'engraisse beaucoup en automne. En octobre ils se rassemblent pour aller se cacher dans des retraites souterraines, dans lesquelles ils s'engourdissent jusqu'à la fin de mai. Leurs peaux sont assez recherchées, vu que le poil en est très-doux.

La longueur du corps est de six pouces; la queue, qui est blanche, en a cinq; les oreilles sont minces et nues; les joues blanches; les moustaches plus longues que la tête. La femelle a dix mamelles, six pectorales et quatre ventrales.

Le loir ordinaire est presque aussi grand qu'un écureuil. Il a comme lui la queue couverte de longs poils, mais il est beaucoup plus gras. Il habite les forêts, grimpe sur les arbres, se fait un lit de mousse dans leurs creux, y vit de châtaignes, de faînes, de noisettes, d'œufs d'oiseaux, et mange même les petits oiseaux, lors-

qu'il peut les attraper. Il est sauvage, colère; et pris, il mord avec fureur. La femelle porte de quatre à cinq petits. Le loir vit six ans environ.

La queue et le dos d'un gris foncé; la gorge et le ventre blancs; ses yeux grands, noirs, saillans; ses oreilles petites, nues; ses joues blanches. Ces animaux, gras en tout temps, le sont plus en automne. Ils descendent en cette saison, se terrent et s'engourdissent en société.

Les loirs s'accouplent sur la fin du printemps; ils font leurs petits en été; les portées sont ordinairement de quatre à cinq petits. Les deux sexes ont dix mamelles, cinq de chaque côté, deux sur la poitrine et trois sur le ventre; le cerveau sans anfractuosités; les yeux sont bordés de noir. On observe six callosités sur les pieds de derrière. Le poumon gauche n'a qu'un seul lobe, le droit en a quatre. Le palais est traversé par trois larges sillons. L'estomac est situé entièrement dans le côté gauche; il est très-alongé. Le canal intestinal est long de trois pieds quatre pouces. Le cœcum est d'une grandeur énorme; il est ordinairement rempli d'une matière liquide et noirâtre. Le foie s'étend presqu'autant à gauche qu'à droite; il est composé de cinq lobes; celui du milieu est divisé en deux parties inégales. La vésicule du fiel est fort grande, et presque ovale. La rate est oblongue, à trois faces; sa partie inférieure un peu plus large. Le pancréas est très-large. Le *thymus*, très-vasculeux, est considérable. Les reins sont oblongs, avec peu d'enfoncement; le bassinet assez grand. Il n'y a qu'un seul mamelon. Les diverses substances du rein très-distinctes. La vessie urinaire a une forme ovale. On trouve de chaque côté près de l'anus, une glande de forme ovale, longue de trois lignes.

Ces glandes contiennent une liqueur blanchâtre. Le gland est recouvert par deux prépuces, un externe ou cutané, l'autre intérieur ou membraneux; l'os de la verge est légèrement courbé. Les cornes de la matrice sont fort longues, droites; les trompes parcourent une ligne courbe; elles ne sont pas pelotonnées. Les ovaires sont très-petits.

2. Le Loir lérot, *Myoxus nitella*, roux sur le dos, d'un blanc cendré sous le ventre; une tache noire autour des yeux et derrière les oreilles.

Mus quercinus Linn., *syst. nat.*, *edit. XII*, *t.* 1, *p.* 84, *n.*° 15.
Mus avellanarum Gesn., *quad. p.* 833; *Jonst.*, *quad. p.* 168, *t.* 66.
Mus avellanarum major, *Rai*, *quad. p.* 219.
Le Lérot Buff., *vol. VIII*, *p.* 181, *t.* 25.

On le trouve en Europe, sur-tout dans les jardins, dont il mange presque toutes les espèces de fruits. Il aime spécialement les pêches. Il niche dans les fentes des murailles, dans les creux d'arbres; il s'accouple au printemps. La femelle met bas en été cinq à six petits.

La longueur du corps de cinq pouces, celle de la queue de quatre; les yeux assez grands, noirs; les oreilles oblongues.

Le lérot est plus petit que le loir; sa queue est moins touffue, excepté la touffe qui en garnit le bout. Il a une tache noire près des yeux; son dos est d'un gris foncé; son ventre et sa gorge blancs. Il monte sur les arbres comme le loir; mais, au lieu d'habiter les forêts, il vit dans nos jardins, sur nos espaliers, et même quelquefois dans les maisons. Il mange nos fruits les plus succulens, et nos meilleurs légumes; cependant il est toujours moins gras que le loir. Il se retire

en automne sous terre ou dans des trous de murs, avec quelques provisions suffisantes pour les premiers momens du réveil. C'est au nombre de huit ou dix que les lérots se disposent ainsi à l'engourdissement de l'hiver. Leur chair n'est pas mangeable, ayant l'odeur de celle du rat.

3. Le Loir muscardin, *Myoxus muscardinus*. Roux; la gorge blanchâtre; les pouces des pieds postérieurs sans ongles.

Mus avellanarius Linn., syst. nat., edit. XII, t. 1, *p.* 83, *n.*° 14.

Mus avellanarum minor, Rai, quad. p. 220; *Jonst., quad. p.* 168.

Le Muscardin Buffon, vol. VIII, p. 193, *t.* 26.

On le trouve en Europe, dans les haies, dans les bois; rarement dans les jardins.

Il recueille des noix, des glands qu'il mange debout; il enterre le superflu. Il fait son nid avec de la mousse, des graminées, avec des feuilles; il le place dans des trous d'arbres peu élevés. La femelle met bas trois à quatre petits.

Il est gros comme une souris, n'ayant pas trois pouces de longueur; mais il est plus grêle. Ses yeux sont grands, noirs, un peu saillans; ses oreilles courtes, arrondies, nues, minces. La queue est un peu plus longue que le corps.

Le muscardin est plus petit que le loir et le lérot; il a la queue plus fournie de poils que le lérot, mais moins que le loir, avec une grosse touffe au bout. Le ventre est jaunâtre, le dos blond. Cet animal est moins multiplié que le lérot; il vit solitaire au milieu des bois, dans de vieux troncs d'arbres. Il est assez rare en France, plus commun en Italie, où il y a une variété ou une espèce voisine qui sent le musc. Il s'assied sur son derrière, et se sert des pieds de

devant comme de mains, pour manger des faînes, des noisettes, etc.

Les loirs s'hivernent, ou sont engourdis pendant les grands froids. Portés sur leurs pieds de derrière, et appuyés sur une queue roidie, ils s'élancent par bonds à la distance de trois ou quatre pieds. Ils se creusent des retraites sous terre. Ils dorment le jour, veillent la nuit. Ils portent leur nourriture à la bouche avec les deux pattes de devant, étant accroupis sur les pieds de derrière. Ils puisent l'eau avec les pattes de devant, formant une cuiller en rapprochant les doigts courbés.

Genre 8. Les Gerboises, *Dipus*. Deux dents antérieures à chaque mâchoire; les pieds antérieurs très-courts, les postérieurs très-longs; la queue alongée, floconeuse au bout.

1. La Gerboise d'Egypte, *Dipus jaculus*, à pieds tétradactyles ou à quatre doigts; le pouce des pieds de devant onguiculé.

Mus jaculus Linn., syst. nat., edit. XII, tom. 1, p. 85, *n.°* 20.

Mus jaculus vel ægyptius, Hasselquist. act. Stockh. 1752, *p.* 123, *t.* 4, *f.* 1.

AEgyptii Mures alii Gesn., quad. p. 837.

Gerbo ou Gerboise, et Alagtaga, Buffon, vol. XIII, p. 141.

On la trouve en Egypte, en Arabie, dans le pays des Calmouks et dans la Sibérie méridionale, dans les terrains secs et herbeux. Lorsqu'elle est en repos, elle applique ses pieds de derrière contre son ventre, elle s'assied sur ses genoux pliés; alors elle porte ses pieds de devant à la gueule, de manière qu'on peut à peine la reconnoître. Elle craint peu l'approche des hommes, quoiqu'elle s'apprivoise difficilement. Elle se nourrit de racines de gramen, de grains,

de froment. Celle qui habite en Sibérie coupe du foin, en fait des paquets qu'elle porte dans son terrier. Les Arabes et les Calmouks mangent sa chair. Son corps est long de plus de sept pouces; elle a le port, la figure d'un lièvre; les pieds postérieurs, qui offrent les jambes nues, sont au moins trois fois plus longs que les antérieurs, en tout même plus longs que le corps; la queue a environ dix pouces de longueur; elle est d'un jaune pâle, la pointe est blanche; au-dessus elle est noire. La femelle a huit mamelles très-écartées; les poils du dos sont d'un brun pâle, ceux du ventre blancs; les oreilles et les pieds sont de couleur de chair.

Le Gerbo ou Gerboise, est tétradactyle ou à quatre doigts antérieurement, tridactyle ou à trois doigts postérieurement; ses jambes antérieures, qui ne sont que le tiers des postérieures, lui servent de mains; ces mains ont quatre doigts onguiculés, et le rudiment d'un cinquième doigt sans ongle; les trois doigts postérieurs sont de même onguiculés; les jambes sont nues; la queue trois fois aussi longue que le corps; elle est garnie de poils roussâtres, très-courts; d'autres poils, les uns noirs, d'autres blancs, plus longs et plus doux, la terminent en flocon. La tête est petite comme celle du lapin; les yeux grands; le nez, les oreilles et les jambes nus, et de couleur de chair; les moustaches sont formées par de très-longs poils noirs et blancs; le pelage est roussâtre en-dessus, et blanc en-dessous.

Cet animal dort le jour et mange de nuit, du moins en captivité: il est frugivore et assez doux; il se terre comme le lapin, mais il travaille avec plus de vîtesse: souvent il marche et saute sur les deux pieds de derrière.

L'alagtaga de Buffon paroît en être une va-

riété ; cependant il habite des climats beaucoup moins chauds, puisqu'on le trouve même en Sibérie. Il est plus grand que la Gerboise d'Egypte, mais plus petit que le lapin ; il a de grandes oreilles nues et transparentes ; sa queue est moins grosse, mais au moins aussi longue que celle de la Gerboise.

2. La Gerboise du Cap, *Dipus cafer*, à pieds antérieurs pentadactyles, les postérieurs tétradactyles.

Yerbua capensis, *Sparmann, act. Stockholm*, 1778, 2, *n.os* 3 *et* 4, *t.* 3, *voyage, avec fig.*

On la trouve en Afrique. Elle est plus grande que la précédente, longue de douze pouces, de couleur bai, rouge, brun en-dessus, d'un jaune blanc en-dessous ; sa tête est plus alongée que celle de la Gerboise d'Egypte ; son museau plus pointu ; ses oreilles plus longues ; les ongles, sur-tout ceux des pieds antérieurs, beaucoup plus longs ; la queue touffue a dix-sept pouces de longueur ; sa pointe est noire. On la chasse en inondant son terrier. Sa chair est bonne à manger.

La grande Gerboise, ou Lièvre sauteur, du Cap, est de la grandeur du lapin, a à-peu-près sa tête ; les longues pattes postérieures assez grosses, et à quatre doigts longs et séparés, munis de gros ongles courts ; les pattes antérieures à cinq doigts, munis d'ongles longs et pointus. L'animal cache ses pattes dans son poil quand il est dans l'inaction, et il se sert des antérieures comme de mains pour manger. Les moustaches sont si longues, que quelques-uns de leurs poils ont la moitié de la longueur du corps ; le pelage est jaunâtre pâle. Cet animal fait des sauts de six à sept pieds ; il creuse la terre très-vîte avec ses pattes antérieures.

Genre 9. Les Lièvres, *Lepus*. Les dents antérieures supérieures au nombre de deux, mais doubles ; les intérieures plus petites.

Les Lièvres à queue.

1. Le Lièvre timide, *Lepus timidus*, à queue courte, le bout des oreilles noir ; elles sont plus longues que la tête.

Lepus Gesn., quad. p. 681 ; *Jonst., quad. t.* 65 ; *Rai, quad. p.* 204.

Le Lièvre Buffon, vol. VI, p. 246, *t.* 38.

On le trouve en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique ; il cherche sa nourriture la nuit ; il rumine ; se nourrit des pousses des arbrisseaux, de l'écorce des arbres ; il est sans défenses, timide ; son ouïe et sa vue sont excellentes ; il court avec la plus grande célérité, sur-tout en montant ; dans sa fuite, il fait des détours, revient sur ses pas, franchit des espaces assez considérables, d'un seul saut. Ses ennemis sont les oiseaux de proie, les chats, les chiens. Si on jette un chapeau en l'air en le chassant, il se cache sous le premier buisson, croyant voir un épervier ; il mord l'arbre sur lequel il veut monter ; l'os occipital du lièvre est très-fragile ; il aime le bruit du tambour ; il est sujet aux puces ; son urine est fétide ; aussi il ne la lâche jamais dans son nid ; le mâle détruit ses propres enfans ; il est adulte la première année ; il ne vit pas plus de huit ans. La fécondité des lièvres est étonnante ; ils commencent à s'accoupler en février et mars. La femelle a un long clitoris ; elle porte trente à trente-un jours, met bas trois à quatre petits ; la longueur du corps à-peu-près de deux pieds ; les yeux grands, saillans, à membrane clignotante, ouverts même lorsque l'animal

dort; le menton blanc; les narines humides, toujours en mouvement; la lèvre supérieure fendue; les poils de la face, du dos et des côtés, blancs à la base, noirs au milieu, roux à la pointe; la gorge et la poitrine rousses; le ventre blanc; la queue noire en-dessus, blanche en-dessous; les cuisses fortes, grosses; les pieds laineux; une cavité de chaque côté vers la région du pubis.

Le lièvre commun appartient au vingt-deuxième genre de Brisson, composé d'animaux qui ont deux incisives à chaque mâchoire, sans canines; les doigts onguiculés; aucuns piquans sur le corps; la queue ou très-courte ou nulle. Il est plus petit dans les pays chauds que dans les climats froids et tempérés. La femelle est très-féconde, sans cependant l'être autant que celle du lapin. Dès sa première année, elle peut produire; souvent, encore pleine, elle reçoit le mâle, et elle ne le reçoit pas en vain pour la multiplication, ayant, comme la lapine, une double matrice. La fable des lièvres hermaphrodites est venue de ce que la vulve de la femelle est peu apparente, et le gland du clitoris presque aussi gros que celui du pénis du mâle : de-là il arrive aussi qu'on se trompe quelquefois sur le sexe, quoique le mâle ait la tête plus ronde, les oreilles et les moustaches plus longues. L'anatomie ne favorise pas l'opinion de ceux qui croient que le lièvre rumine. Le levraut naît les yeux ouverts; il tette vingt jours; ensuite il quitte le gîte natal, mais sans s'éloigner beaucoup. Les lièvres paissent, jouent et s'accouplent communément de nuit, parce qu'étant très-craintifs, ils passent dans l'inquiétude tous les momens du jour qu'ils ne donnent pas au sommeil. Leurs oreilles peuvent être comparées à des

cornets acoustiques qui vont chercher les sons ; ils les meuvent à volonté dans différens sens.

Les dents incisives supérieures sont situées parallèlement les unes derrière les autres, de sorte qu'il y en a deux en-devant et deux en-arrière ; les antérieures plus longues, plus grosses, courbées à-peu-près en demi-cercle ; elles sont sillonnées sur le milieu de leur face antérieure ; les incisives de la mâchoire inférieure sont plus longues et plus larges, mais elles sont moins courbées ; les molaires, au nombre de vingt-deux, sont ciselées sur le plan de leur face supérieure ; le cœur est assez grand ; l'aorte jette trois branches principales ; le sang du lièvre est le plus doux de tous les fluides de cette espèce ; le cerveau n'offre presque aucune circonvolution sensible ; les yeux grands et saillans, ovales, sont soutenus chacun sur une espèce de coussinet glanduleux ; la pupille est très-large ; la membrane clignotante assez étendue ; les cils sont assez grands et épais ; les poumons offrent quatre lobes à droite et deux à gauche ; ils sont jaunâtres ; le palais est traversé par quinze sillons ; l'œsophage s'insère presque vers le milieu de l'estomac ; il n'a qu'une seule cavité : on trouve cependant intérieurement sur ses parois, dans la région de sa petite courbure, un repli ou rebord qui le divise en quelque sorte en deux parties. Le cœcum remplit presqu'entièrement la partie inférieure de l'abdomen ; il est très-large et très-long ; on voit en-dehors un sillon qui fait trente-un tours de spirale ; il répond à une lame membraneuse très-mince, qui flotte dans l'intérieur du cœcum : cette lame paroît, par ses spirales, faire la fonction d'une suite de valvules ; on trouve une substance glanduleuse, grosse comme une petite châtaigne, à l'insertion de l'iléon dans

le cœcum. Observez une poche ovale auprès de l'insertion de l'iléon avec le colon et le cœcum. Le foie, qui s'étend presque autant à gauche qu'à droite, est divisé en trois grands lobes; celui du milieu est le plus considérable; le second des lobes est divisé en deux. On observe plusieurs échancrures sur chaque lobe; la vésicule du fiel est incrustée et presque enfermée dans le milieu de la portion droite du second lobe : elle est oblongue. La rate est très-petite; sa forme varie beaucoup. Le pancréas est partagé en plusieurs glandes qui sont répandues sur le mésentère. La sinuosité des reins est peu profonde et le bassinet peu étendu. On trouve de chaque côté du périnée, une glande qui sépare une matière jaunâtre d'une odeur très-forte. Les testicules oblongs, courbés, sont placés au-dessus du pubis, chacun dans une bourse particulière. La verge est très-petite. Les cornes de la matrice ont chacune un orifice qui s'ouvre dans le vagin. Ainsi, ces deux cornes sont deux matrices séparées.

2. Le Lièvre changeant, *Lepus variabilis*, à queue courte, tout blanc en hiver, excepté le sommet des oreilles qui sont plus courtes que la tête. *Pallas, glir.*, *p.* 1, *t. IV*, *f.* 1.

Première variété. Le lièvre blanc, *lepus albus*, *Aldrov. dig.*, *p.* 349.

Deuxième variété. Le lièvre tout noir.

Troisième variété. Le lièvre seulement blanc sur les côtés.

On le trouve dans le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

Le lièvre blanc est plus grand que le commun; sa chair est plus dure, moins savoureuse; ses pieds plus courts; sa queue, plus courte, a moins de vertèbres. Il est blanc en été comme en hiver. Nous l'avons vu tel en Lithuanie, où il est très-commun.

Le lièvre changeant est un animal des pays du nord de ce continent ; il est d'un quart plus long que le lièvre commun ; la tête de même longueur, mais ayant moins de circonférence ; les oreilles sont beaucoup plus courtes ; les yeux plus près du nez ; les pattes et la queue plus courtes ; le dos varié de roux, de gris, de blanc, ou blanchâtres ; le ventre rayé longitudinalement de brun, noir et blanc : tel est le pelage d'été ; celui d'hiver est tout blanc, excepté une petite bordure noirâtre aux oreilles.

Dans le lièvre blanc, la vésicule du fiel est nidulée dans une fossette du lobe droit du foie qui couvroit l'estomac et s'étendoit dans les deux hypocondres. La rate, longue de quatre pouces, étoit au plus large de deux lignes.

3. Le Lièvre de Sibérie, *Lepus tolai*, à queue courte ; le bord des oreilles noir.

Le Tolai Buffon, *vol. XV*, *p.* 138 ; *Pallas*, *glir.*, *p.* 17, *t.* 4, *f.* 2.

Trouvé dans les déserts de la Sibérie, il est plus grand que les deux précédens ; de même couleur à-peu-près, en été, que le variable. L'hiver, ces couleurs plus claires conservent encore leur teinte. Les pieds de celui-ci sont plus grêles, les cuisses plus longues, la queue plus longue que celle du lapin et du variable. L'adulte pèse en hiver près de sept livres ; la femelle, grosse, pèse huit livres et demie. Le lièvre tolai court en droite ligne sans se détourner, jusqu'à ce qu'il trouve quelques fentes de rocher ou quelque terrier étranger. Sa tête est plus longue que celle du lapin, mais plus étroite par le haut, et plus grosse par le bas.

4. Le Lièvre lapin, *Lepus cuniculus*, à queue courte, de même couleur que le dos ; les oreilles noires au sommet ; les extrémités postérieures plus courtes que le tronc.

Cuniculus Gesn., *quad. p.* 394; *Jonst.*, *quad. p.* 61, *t.* 65; *Rai*, *quad. p.* 205.

Le Lapin, *le Lapin sauvage Buffon*, *vol. VI*, *p.* 303, *t.* 50.

Première variété. Le Lapin domestique, *Cuniculus domesticus*, à iris des yeux rouge.

Le Lapin domestique Buffon, *vol. VI*, *t.* 51.

a. A couleur noire.

b. A couleur blanche.

c. A couleur bigarrée de noir et de blanc.

d. Le riche, à poils cendrés, argentins, à pieds bruns. *Le Riche Buffon*, *vol. VI*, *t.* 52.

Deuxième variété. Le Lapin d'Angora, *Cuniculus angorensis*, à poils très-longs, soyeux.

Le Lapin d'Angora Buff., *vol. VI*, *t.* 53, 54.

On le trouve en Europe, en Afrique et en Asie, mais seulement dans les climats chauds ou tempérés de l'Europe. Il se creuse des clapiers dans les terreins sablonneux, où il se cache le jour. Ses ennemis sont les faucons, les blaireaux, le putois, le furet. Il vit huit à neuf ans. La femelle, qui porte trente, trente-un jours, met bas de quatre à huit petits qui sont adultes au huitième mois. On recherche la peau de l'angora et du riche; sa chair est assez délicate et blanche.

Le lapin est plus petit que le lièvre; ses oreilles sont plus courtes que sa tête; la couleur des sauvages est d'un brun cendré; la queue est noire en-dessus, blanche en-dessous.

Le lapin ressemble au lièvre par tous les caractères du genre, et en outre par ses pieds antérieurs pentadactyles; les postérieurs tétradactyles et velus en-dessous; par sa lèvre fendue, ses grands yeux, sa queue courte et ses jambes postérieures plus longues que les antérieures. En un mot, il ressemble fort au lièvre par sa forme,

puisque leurs principales différences tiennent à ce que dans le lièvre les pattes sont plus longues, sur-tout les postérieures ; elles égalent la demi-longueur de son corps, tandis qu'elles ne vont pas jusques-là dans le lapin ; à ce que celui-ci a les oreilles moins velues ; enfin, à ce qu'il est moins grand que le lièvre ; encore ce dernier attribut n'étant que relatif, est bien peu fixe ; mais les différences les plus frappantes se tirent des mœurs. Le lapin est plus fécond que le lièvre ; il l'a en antipathie ; sa chair, qui est blanche, est absolument différente pour le goût. Il sait se creuser une retraite pour sa sûreté et celle de ses petits, ce qui annonce un instinct supérieur à celui du lièvre. On observe rarement la superfétation dans les lapines ; la femelle cache avec soin ses petits, qui seroient exposés aux fureurs du mâle ; elle les dépose dans un terrier particulier, leur forme un lit de bûchettes, de mousse, bien garni des poils de son ventre. Dès que les petits sont sevrés, c'est-à-dire, âgés d'environ six semaines, le père les voit, n'en est plus jaloux, et les caresse.

Le lapin domestique est une variété supérieure par la taille au lapin sauvage ; son poil varie du noir au blanc, et dans ce dernier cas, les yeux sont rouges, comme ils le sont dans presque tous les animaux blancs.

Le lapin d'Angora, originaire d'Afrique, a le poil soyeux, ondoyant, et comme frisé. Ce beau pelage se pelotonnant en divers endroits au temps de la mue, donne à l'animal un air difforme.

Le riche est une autre variété à poil d'un gris argenté, et à pieds bruns.

Les Lièvres sans queue, ecaudati.

5. Le Lièvre du Brésil, *Lepus brasiliensis*. Sans queue, à oreilles, à collier blanc.

Cuniculus brasiliensis, tapeti Marcgr. bras., p. 223; Rai, quad. p. 205.

Tapeti Buffon, vol. XV, p. 162.

On le trouve dans l'Amérique méridionale.

Il ne se terre pas. Il a le port d'un lapin, la grandeur et la couleur du lièvre commun.

Le tapeti est un quadrupède du genre des lièvres, de la grandeur du nôtre, ayant les oreilles plus longues, la queue nulle, les yeux noirs, le pelage de notre lièvre, mais plus foncé en couleur; le ventre blanchâtre, communément une espèce de collier blanc. La face est rousse, le menton blanc. Il a les moeurs de notre lièvre. La femelle est très-féconde. La chair du tapeti est estimée. On le trouve au Brésil, au Mexique.

6. Le petit Lièvre, *Lepus pusillus*. Sans queue; pelage mêlé de gris et de brun; les oreilles comme triangulaires, à bordure blanche.

Voyez Pallas, glires, p. 30 à 55, t. 1 et 4, fig. 3 à 9.

On le trouve dans les parties méridionales de la Sibérie.

Il se nourrit de cityse couché, de l'acacia, arbrisseau, des cerises du petit cerisier nain; il mange les fleurs du pommier sauvage; il aime sur-tout l'écorce et les jeunes pousses de cet arbre. Il se creuse des clapiers dans les terreins les plus secs. Il se fait connoître toute l'année, excepté l'hiver, par sa voix sonore. C'est un animal doux, qui s'apprivoise aisément. Il dort peu; il boit souvent; il marche toujours en sautant comme un animal éreinté; il ne marche pas

vîte ; il veille là nuit. C'est un des animaux qui ont le plus de chaleur animale. La femelle met bas à la fin de mai cinq à six petits.

Le poids du corps de trois à quatre onces ; sa longueur de six pouces neuf lignes ; sa couleur change peu ; au-dessus du corps, des poils assez roides, d'un gris pâle, noirâtres à la pointe ; sur les côtés, en-dessous, et les pieds, les poils sont d'un jaune pâle, sous le ventre assez blancs, à la gorge plus blancs ; le corps est plus alongé, vu sa grandeur, que dans les autres espèces ; les yeux des rats ; les jambes courtes ; la toison très-molle, longue ; elle imite une laine d'un brun plombé.

Le petit lièvre habite vers le Jaik, sans s'élever au-delà du cinquante-cinquième degré de latitude, évitant, d'une part, les forêts froides et humides, et de l'autre, les terres fangeuses, mais recherchant les collines et les vallons boisés et fourrés d'herbes et de buissons. C'est là qu'il creuse de petits terriers, où il n'amasse aucune provision pour l'hiver. Il seroit très-difficile à trouver, s'il ne se déceloit par ses cris, que l'on prendroit pour ceux d'un oiseau à voix forte et haute ; il mène une vie solitaire ; il dort les yeux ouverts ; pris, il est apprivoisé en aussi peu de temps qu'il lui en faut pour vaincre sa première frayeur. Il court et saute mal ; il a peine à se tenir sur les pieds postérieurs ; il se sert souvent des antérieurs pour se frotter la face, et des postérieurs pour se gratter. Sa taille est celle d'un rat d'eau ; la tête est oblongue, à museau de lièvre ; nez brun et presque tout velu ; la lèvre supérieure fendue ; les poils des moustaches longs, nombreux, et à-peu-près sur cinq rangs ; les yeux petits, bas et saillans, à iris d'un brun jaunâtre ; les oreilles brunes ; le corps grêle et égal ; les pieds

LA GERBOISE *debout* P. 357. 1.

LE LIEVRE P. 360. 1.

LA MARMOTTE DU CAP P. 369. 1.

pieds antérieurs pentadactyles, les postérieurs tétradactyles, inférieurement velus ; les poils du corps doux, longs, d'un brun plombé, recouvrant un poil inférieur plus laineux.

Genre 10. L'Hyrax, *Hyrax*. Les dents antérieures supérieures larges, éloignées, au nombre de deux, les inférieures, au nombre de quatre, contiguës, larges, aplaties, à double crenelure ; quatre grandes dents molaires de chaque côté aux deux mâchoires. Quatre doigts aux pieds de devant, trois aux pieds de derrière. Queue nulle. Les clavicules nulles.

1. L'Hyrax du Cap, *Hyrax capensis*. Les ongles des pieds de devant aplatis ; un seul ongle aux pieds de derrière, et il est en alène.

Cavia capensis Linn., syst. nat., edit. XII ; Pallas specileg. zool. fasc. 2, *p.* 16, *t.* 2, 3.

La Marmotte du Cap de Bonne-Espérance, Buffon, supplém., t. V, p. 293, *t.* 31.

On le trouve en Afrique.

Il a la voix aiguë, l'ouïe excellente. Il marche comme en rampant ; se nourrit de végétaux. Il est propre, leste, boit peu. Il aime la chaleur, saute souvent. Il est sujet aux poux et au ver solitaire.

Sa grandeur est à-peu-près celle de la marmotte. La tête est courte, à museau obtus, très-court ; le derrière de la tête épais, charnu ; les yeux médiocres ; les oreilles ovales, très-ouvertes, à demi-cachées par le poil, velues, brunes ; les jambes très-courtes, les épaules et les cuisses étant comme noyées dans la peau ; le corps court, à tronc contracté, à ventre très-gros ; la toison laineuse, blanchâtre en-dedans, grise en-dehors, d'un gris sale sur les côtés, sur le dos ; la toison est brunâtre, entremêlée de poils plus longs ; noirs, outre des soies longues, par-

semées dans la toison; les pieds de devant à quatre lobes, terminés par un ongle aplati, ceux de derrière à deux lobes, outre un doigt onguiculé.

Le Cavia du Cap est tétradactyle antérieurement, tridactyle postérieurement; les moustaches supérieures noires, et les inférieures blanches; le nez nu; la gueule obtuse; les mâchoires fortes; les deux dents incisives supérieures écartées par un lobule charnu; les quatre inférieures voisines; grandes, molaires; les yeux médiocres; les oreilles larges, à demi-couvertes par le poil; le corps court et ventru; la queue nulle; les poils laineux, fins et peu touffus, gris, plus bruns sur le dos. Cet animal se terre, et vit de racines.

ORDRE CINQUIÈME.

LES PÉCORES, *Pecora*.

Nulles dents antérieures à la mâchoire supérieure; de six à huit, très-éloignées des molaires, à la mâchoire inférieure; les pieds ongulés; les mamelles inguinales.

Genre 1. Les Chameaux, *Camelus*. Cornes nulles; six dents antérieures à la mâchoire inférieure, taillées en spatule; les canines écartées, trois à la mâchoire supérieure, deux à l'inférieure; la lèvre supérieure fendue.

1. Le Chameau dromadaire, *Camelus dromedarius*, à une seule bosse sur le dos. *Rai quad.*, *p.* 143

Camelus dromas. Gesn. quad., *p.* 171.

Camelus Jonst. quad., *p.* 95, *t.* 41, 42, 43.

Le Dromadaire Buff., *vol.* XI, *p.* 276, *t.* 9.

On le trouve sauvage dans les déserts de l'Asie tempérée. Il s'apprivoise aisément.

Cet animal est doux, très-traitable, excepté dans le temps de l'amour. Il est très-utile pour voyager dans les déserts arides ; il est assez fort pour porter 1200 livres de marchandises ; il marche lentement, ne parcourt volontiers que l'espace accoutumé, ne prend que sa charge ordinaire. Il supporte facilement la faim ; peut se priver de la boisson pendant plusieurs jours ; il se contente de plantes épineuses, que les autres animaux négligent. Sa peau est très-utile par le poil et par le cuir, les Arabes aiment sa chair ; son lait est aussi utile.

Les poils les plus mous sont roux-cendrés, ils sont plus longs sur le cou et sur la tête. Sa hauteur est de six pieds et demi. Sa tête est petite, à oreilles courtes. Sa bouche et ses gencives sont munies d'un cartilage. Son cou est très-long, grêle, recourbé ; ses pieds fendus en deux, munis de quatre cals en-devant et de deux en-arrière. La queue est plus courte que les pieds ; une callosité au sternum. Le second ventricule est très-celluleux pour pouvoir conserver l'eau dans les déserts arides.

2. Le Chameau Bactrian, *Camelus Bactrianus*, à deux bosses sur le dos. *Voy. Rai, quad., p.* 145.

Dromedarius Jonst., quad. p. 42., *f.* 1.

Camelus turcicus Alpin. AEgypt. 1, *p.* 223, *t.* 13.

Camelus Gesn., quad. p. 162.

Le Chameau Buff., vol. XI, p. 211, *t.* 22.

On le trouve sauvage dans l'Inde septentrionale, dans les déserts.

Il est domestique en Orient et en Afrique. Il est moins commun que le précédent ; il est

réservé aux riches. Il est plus grand, plus vif à la marche. La bosse postérieure est plus grande; mais en tout il est très-ressemblant au dromadaire. Le buis est un poison pour cet animal. Il s'accouple avec peine en février; la femelle porte douze mois; elle met bas un seul petit, qu'elle nourrit deux ans, qui n'est adulte que la troisième année.

Les chameaux, suivant Brisson, sont des animaux à large plante du pied, à deux gros doigts onguiculés, sans dents incisives supérieures, à six inférieures, sans cornes à la tête. Le chameau est remarquable par son long cou courbé qui porte une petite tête. Les oreilles et la queue courtes; les jambes longues; la lèvre supérieure fendue. Le dromadaire forme une autre race. Le chameau a deux bosses sur le dos; il est plus grand et plus fort, mais il ne s'accommode pas d'autant de divers climats, ou du moins il n'est pas aussi répandu, ne se trouvant qu'en Asie.

Le dromadaire n'a que la bosse postérieure du chameau; elle est moins élevée et a une plus longue base; il est moins grand et moins fort. Ces animaux peuvent produire ensemble, et les individus qui viennent de leur commerce sont, dit-on, plus forts que l'un et l'autre.

La taille des chameaux et des dromadaires varie comme celle de presque tous les animaux: les plus grands portent dix à douze quintaux. Tous connoissent leur force; on les charge couchés, et ils refusent ce qu'on leur impose de trop. Ils vont assez vîte, et quelquefois très-vîte, très-long-temps, et sans presque s'arrêter. Ils semblent aimer la musique; et le simple chant de l'Arabe qui les conduit, les ranime lorsqu'ils sont fatigués. Habituellement ils font douze ou quinze lieues, au-

besoin vingt-cinq à trente par jour, trois cents en neuf ou dix jours : ils font ces marches forcées dans les pays arides, où pendant tout ce temps ils se passent de boire. Un cinquième estomac leur sert de réservoir pour l'eau qu'ils ont avalée avant le départ : cette eau se conserve plusieurs jours dans ce réservoir, même après la mort de l'animal, sans aucune altération ; et il est construit de manière qu'elle ne se mêle point aux alimens à leur passage, et n'est point pompée par eux ; l'animal la fait remonter, à mesure qu'il en a besoin, dans la panse et même dans l'œsophage, par la contraction de certains muscles : ce réservoir offre des cloisons multipliées, des augets, des valvules ; c'est véritablement un organe particulier, approprié au climat et aux privations qu'il nécessite. Le chameau et le dromadaire ont les gencives et le palais garnis d'une fine lame cartilagineuse, qui les met en état de se nourrir des plantes sèches et épineuses des déserts, qui ensanglanteroient la bouche des autres quadrupèdes. Ce sont des animaux doux, dociles, patiens après la castration, et même entiers. Ils sont fort traitables hors le temps du rut qui dure quarante jours. La gestation des femelles est de près d'un an ; la portée est d'un seul petit ; la vie de quarante à cinquante ans.

Ces animaux coûtent peu pour leur conservation ; ils sont cependant les plus utiles ; ils le sont en effet, non seulement par leur travail continuel, mais par leur poil qui entre dans la fabrique de plusieurs draps ; par la chair des jeunes dont on se nourrit ; par leur lait qui est souvent la seule ressource dans les déserts ; par leurs excrémens même, soit comme substance

combustible en mottes, soit comme matière première du sel ammoniac.

Ils existent encore dans l'état de liberté, même en grand nombre, dans les déserts au nord de l'Inde, et entre l'Inde et la Chine. Or, ces chameaux sauvages ont les bosses des chameaux domestiques, preuve qu'ils ne sont point, comme l'a prétendu Buffon, des stigmates de l'esclavage.

Nous croyons que les dromadaires pourroient s'élever sous notre climat; nous les avons vus s'accoutumer à un climat bien plus rigoureux. Non seulement les dromadaires du prince Adam Sckhatorinski supportoient les hivers de Lithuanie, mais s'accouploient avec fruit: ceux que nous avons observé pour nos leçons de zoologie, en 1782, étoient de la troisième génération des chameaux arabes que le prince avoit fait venir. Ils arrivèrent à Wilna, des terres du prince, distantes de trente lieues, en janvier, pendant un froid de vingt-cinq degrés. Nous les gardâmes quinze jours dans une écurie formée de planches assez mal jointes; le fumier et l'urine geloient; cependant ce froid excessif ne parut pas les incommoder. Ces animaux étoient doux et très-dociles au commandement; ils étoient cependant susceptibles de colère à la vue des objets qui leur déplaisoient; ils la témoignoient en lançant à plusieurs pas une salive assez fétide. Leur pelage étoit gris de souris; l'empattement de leurs pieds très-sec, très-épais et très-grand, au moins de six pouces de diamètre, presque rond. La vue de ces chameaux jeta l'alarme parmi nos chevaux, qui la manifestèrent en rompant leurs licous, et prenant la fuite. Dans les terres du prince, ils n'étoient pas de simple curiosité, ils transportoient tous ses bagages de voyage. D'après ces faits, je suis étonné que des animaux

aussi utiles, qui peuvent vivre sous des climats très-rigoureux, n'aient pas été encore introduits en France comme bêtes de somme. Nous devons croire que la quantité de chevaux qui suppléent au service des chameaux, a fait oublier qu'ils pouvoient y être naturalisés.

Le lendemain de l'arrivée des dromadaires du prince, nous les laissâmes boire jusqu'à satiété; et quoiqu'ils ne fussent nourris que de foin et de farine de seigle, pendant huit jours, sans aucune boisson, nous ne nous aperçûmes pas qu'ils en fussent incommodés : ce phénomène est facile à expliquer, en se rappelant la singulière structure de l'estomac de ces quadrupèdes.

Le dromadaire a cinq estomacs, la panse, le réservoir, le bonnet, le feuillet et la caillette. Le premier est le plus grand de tous; il occupe la plus grande partie de l'abdomen; cet estomac n'a point de cou figuré comme celui du bœuf; l'œsophage s'insère à-peu-près dans le milieu de la face supérieure : remarquez en dehors un rang de boursouflures. On trouve dans la panse le foin entier, sans être mâché ni digéré. La poche qui tient à la panse, forme le second estomac; elle ne contient que de l'eau. Le troisième estomac, qui est le plus petit de tous, correspond au bonnet des autres ruminans, ayant sur ses parois intérieures des éminences qui forment un réseau, mais elles ne sont pas aussi saillantes que dans le bonnet du bœuf, du bélier : elles ne sont ni canelées, ni dentelées, ni hérissées de papilles, comme dans le bœuf. Le quatrième estomac ressemble plus à un intestin par sa forme, vu sa longueur, qu'à un estomac; il présente sur ses parois intérieures des feuillets minces. Le cinquième estomac n'est marqué en-dehors que par une courbure et par une boursouflure; il est

revêtu intérieurement par un velouté ; il correspond au quatrième estomac du bœuf, et doit être appelé caillette. La panse du dromadaire offre intérieurement dans sa portion antérieure seize cavités séparées par des cloisons, chacune de quatre à cinq pouces de diamètre, et de deux pouces de profondeur ; elles sont divisées par des cloisons transversales en augets de différente grandeur : les augets du réservoir d'eau sont plus petits que ceux de la panse ; ils sont pratiqués dans quatorze cavités. Le duodenum est très-gros près du pylore. Le cœcum est un peu plus gros dans le milieu que dans ses extrémités. Le mésentère, fort court, est festonné sur ses bords. Le foie, placé en entier dans le côté droit, a une figure très-différente de celle de celui de la plupart des quadrupèdes, car il est d'une seule pièce, n'ayant aucune scissure qui s'étende jusqu'à la racine, étant seulement échancré et découpé sur son bord par des scissures peu profondes, dirigées en différens sens. Il n'y a point de vésicule du fiel. La rate, mince, est courbée en forme de croissant. Le pancréas a deux branches, dont une est du double plus longue que l'autre. Les reins ont l'enfoncement peu profond, le bassinet peu étendu, et tous les mamelons réunis. Le poumon n'est composé que de deux lobes, un de chaque côté. Le cœur est placé dans le milieu de la poitrine. La langue est parsemée de petits tubercules, et hérissée de papilles roides, pointues, très-déliées et dirigées en-arrière. Les papilles sont plus grosses sur la partie postérieure. Le palais, noirâtre, est traversé par douze sillons fort irréguliers. Le cervelet est gros en comparaison du cerveau ; la tente du cervelet est fort épaisse.

3. Le Chameau Lama, *Camelus glama*. Sans bosse sur le dos; callosité sur la poitrine.

Camelus peruvianus, *Glama dictus*, *Rai*, *quad. p.* 145.

Ovis peruviana Jonst., *quad. t.* 46.

Lama Buffon, *vol. XIII*, *p.* 16; *supplém. vol. XI*, *in*-12, *p.* 337, *t.* 37.

On le trouve sur les montagnes du Pérou. Il ressemble beaucoup, pour la forme, la structure interne, par l'accouplement difficile, par la propriété de supporter la faim, la soif, par la faculté de ruminer, par les mœurs, les usages, au chameau. Son cou est long; sa tête petite, sans cornes; les oreilles médiocres; les yeux grands, ronds; le nez court; les pieds plus longs, fendus; la queue courte; les poils longs qui peuvent se filer. Le Lama offre quatre ventricules, dont le second est cellulaire. Le mâle a un pénil long, grêle, tourné en-arrière. La femelle a la vulve étroite: elle met bas rarement deux petits. Cet animal est doux, docile, a le pas assuré; il s'apprivoise aisément. Le Lama est plus petit que le chameau, s'élevant à peine à quatre pieds et demi: il est long de six pieds, a beaucoup de graisse sous la peau; ses oreilles pointues sont mieux formées que celles du chameau; son cou est moins courbé, son dos plus égal, sa queue plus belle, ses jambes plus élégantes, ses soies égales; sa course est plus vive, ses poils plus longs, plus mous, variés de blanc, de noir, de brun; une callosité sur la poitrine, perpétuellement humectée d'une huile jaunâtre. Sa voix est une espèce de hennissement. Lorsqu'il attaque, il emploie pour sa défense ses dents, ses pieds, même sa salive qu'il lance à son ennemi. A trois ans il est déjà susceptible d'amour. Il est furieux dans le

temps du rut. Il s'accouple à la fin de l'été. La femelle porte cinq à six mois : elle a deux mamelles, ne met bas qu'un petit. Le lama porte 150 livres pesant : il peut marcher trois ou quatre jours de suite. Lorsqu'il s'opiniâtre à se coucher, on le force à marcher, en comprimant ses testicules. Sa chair a à-peu-près le goût de celle du mouton.

Lama, quadrupède du genre des chameaux, dont on a fait le nom sous-générique d'une famille factice d'animaux bisulces ruminans, couverts de laine ou d'un poil semblable à la laine, et ayant un long cou. Les animaux de cette famille prouvent combien il faut peu multiplier les caractères des genres, quand on ne veut pas les faire contrarier par les espèces. On donne au chameau six incisives à la mâchoire inférieure, et cependant le lama n'en a certainement que quatre. Cet animal a la forme d'un petit chameau, mais en beau, car il n'a point de bosse sur le dos, et à nos yeux il paroît mieux proportionné. Il est de la hauteur d'un gros âne, mais beaucoup plus long, son cou seul ayant trois pieds. Sa tête, toujours haute, ressemble assez à celle d'un poulain, mais ses oreilles ont sept pouces de longueur, et ses yeux noirs sont grands et vifs ; son dos est couvert d'une laine de couleur de musc un peu vineux : elle est un peu noirâtre sur la tête, le cou et les cuisses, et assez courte sur le ventre. Il a une queue courte et ordinairement relevée ; ses genoux antérieurs sont gros. Il vit également dans les lieux chauds et froids : l'espèce presque entière est aujourd'hui réduite en domesticité : dans l'Amérique espagnole elle sert de monture et de bête de somme. Cet animal n'a ni trot ni galop, mais un pas

assez vîte, et en même tems très-doux; sa laine est d'un produit considérable. Sa longueur cinq pieds cinq pouces ; sa hauteur trois pieds six pouces.

4. Le Chameau vigogne, *Camelus vicugna.* Le corps chargé de laine, sans bosse ni callosité ; le museau camus, obtus ; la queue redressée.

Vicuna Nieremberg, hist. nat. p. 184, *fig. p.* 185.

La Vigogne, Buff. supplém. vol. XI, in-12, p. 378, *t.* 28.

On le trouve sur les crêtes des cordilières, sur-tout au Chili, à Coquimbo et Capiapo.

Il marche en troupeau, supporte les froids les plus rigoureux. C'est un animal timide, courant avec rapidité. On l'apprivoise avec peine. Sa chair est bonne ; on emploie sa laine pour faire de beaux draps. Il ressemble assez à la chèvre, mais son cou est long de vingt pouces, sa tête arrondie, sans cornes ; ses oreilles petites, droites et pointues; son museau court ; ses pieds deux fois plus hauts que ceux du bouc ; sa laine est douce, très-moelleuse, d'une couleur rosée, prenant bien la teinture. On trouve un bézoard dans un de ses ventricules.

La vigogne, beaucoup plus petite que le lama, est aussi plus légère, et montée sur des jambes plus menues ; sa laine est plus fine. Ces animaux vivent en troupes nombreuses au sommet des montagnes. Ils sont timides et fugitifs, mais sans ruse. La longueur du corps de quatre pieds cinq pouces ; la hauteur de deux pieds six pouces. La vigogne est moins facile à apprivoiser que le lama ; elle est plus colère ; elle cherche à mordre, et elle crache souvent au visage ; car, quoique ne buvant pas, elle a toujours une grande qnantité de salive. Ses oreilles sont droites, longues et pointues. La plus grande

partie du pelage d'un brun-rougeâtre un peu vineux, le reste isabelle; menton et ventre blancs, laine de la poitrine longue de 3 pouces, ailleurs d'un seulement, excepté au bout de la queue.

5. Le chameau paco, *Camelus paco*. Sans tubérosités; à corps laineux; le museau oblong.

Alia species paccos dicta Hernand. mex. p. 663.

Camelus peruvianus laniger paccos dictus, *Rai*, *quad. p.* 147.

Paco Buffon, *vol. XIII*, *p.* 16.

On le trouve sur les montagnes les plus élevées du Pérou.

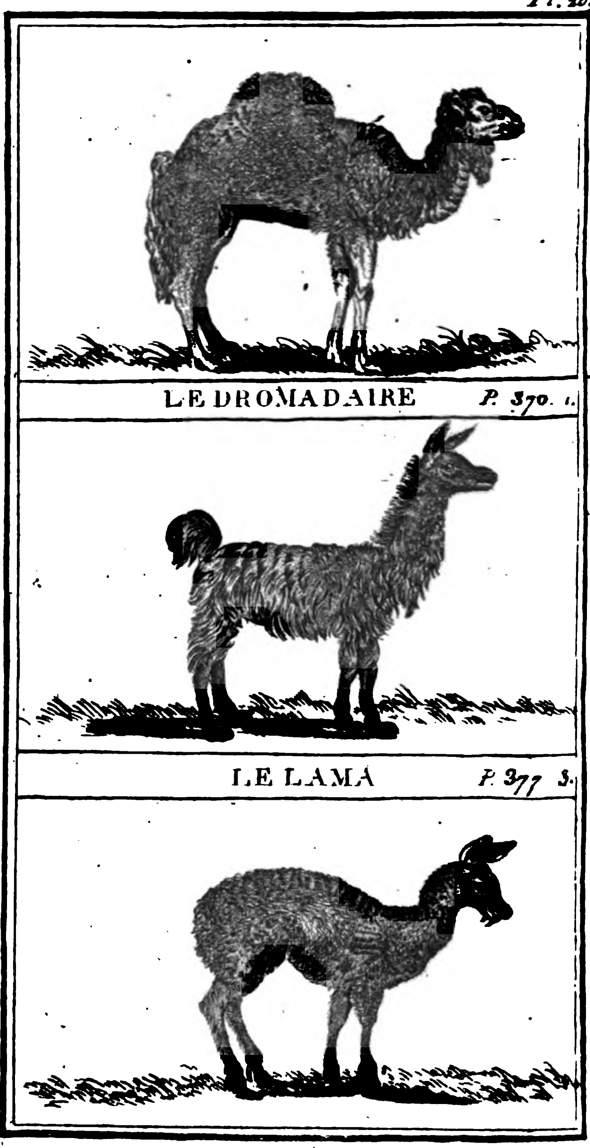
Il marche par troupe. Il est plus petit que le lama, et même que la vigogne, il ne peut porter que 50 à 70 livres; sa chair est moins estimée; sa laine est plus longue que celle de la vigogne, mais moins moelleuse; elle est pourprée sur le dos dans l'animal sauvage, blanche sur le ventre; dans l'animal domestique elle est bigarrée de noir, de brun, de blanc; on l'emploie pour la fabrique des draps qui comme ceux de vigogne, sont recherchés par leur souplesse, leur brillant, et leur douceur au maniement.

Le paco ou alpaca est plus bas sur jambes et plus large de corps, à proportion, que le lama; sa laine est plus fournie, plus fine, et par conséquent plus recherchée. Cet animal est resté libre et sauvage, sur les Cordilières.

Genre 2. Les Chevrotins, *Moschus*. Sans cornes. Huit dents incisives antérieures à la mâchoire inférieure; les dents canines de la mâchoire supérieure solitaires, saillantes.

1. Le Chevrotin musc, *Moschus moschiferus*, à follicule ombilicale. *Voy. Pallas*, *specil. zool. fasc.* 13, *t.* 4 *à* 6.

Animal moschiferum Rai, *quad. p.* 127.



LE DROMADAIRE P. 370. 1.

LE LAMA P. 377 3.

LE MUSC P. 381 1.

Capreolus moschi Gesn. quad. p. 786, *Jonst. quad. t.* 29.

Capra moschi Jonst. quad. p. 78.

Le Musc Buffon, vol. XII, p. 361; *supplém. vol. XI, in-*12, *p.* 401, *t.* 29.

On le trouve sur les Hautes-Alpes de l'Asie, sur le mont Altai en Sibérie, sur le Tibet en Asie.

C'est un animal solitaire qui aime à grimper sur les rochers escarpés ; il ne quitte pas les hauteurs des Alpes. Il est d'une agilité surprenante pour courir, sauter, grimper, nager. Très-timide, il ne s'apprivoise pas aisément. Il s'accouple en novembre et décembre : alors les mâles se battent avec fureur pour obtenir les femelles : d'ailleurs c'est un animal doux ; sa chair, celle sur-tout des jeunes est mangeable.

Grandeur d'un chevreuil de six mois : il pèse de 18 à 35 livres. La longueur du corps d'un adulte est de deux pieds trois à six pouces ; la tête élégante du chevreuil ; la toison plus touffue que celle du cerf, mais plus moëlleuse, de différentes couleurs, suivant l'âge ; d'un brun-noirâtre sur le dos, blanchâtre sur le ventre, rarement blanche : dans les jeunes, le pelage bariolé de taches longues qui disparoissent avec l'âge ; la queue très-courte. On trouve vers l'orifice du prépuce une follicule qui renferme le musc ; il est ovale, aplati d'un côté, convexe de l'autre, n'ayant qu'un orifice excrétoire ; il est vide dans les jeunes ; il contient dans l'adulte de une à deux dragmes de musc très-odorant dans ceux qui habitent les montagnes du Tibet, mais moins parfait, sentant le castoréum, dans ceux qui se trouvent en Sibérie ; c'est une humeur onctueuse, grumelée, friable, d'un brun obscur.

Le Musc est un quadrupède du genre des chevrotins, suivant Brisson : sa vraie patrie est vers le trentième degré de latitude septentrionale, sur les montagnes du Tibet, parmi les bois et les rochers : de là il monte jusqu'au soixantième, toujours vers l'orient, et il descend jusqu'au Tunquin, cherchant toujours le degré de froid qui lui convient. Il aime les montagnes escarpées et boisées de sapin ; il n'en descend pas même en hiver. Il vit à-peu-près solitaire, et on ne le voit guère avec ses semblables que dans le temps de l'amour : étant très-timide, et ayant l'organe de la vue très-délicat, il va plus de nuit que de jour. Coureur et sauteur léger, favorisé par des sabots et des ergots durs et pointus, il gravit et descend avec une égale facilité les rochers et les ravins les plus escarpés ; il franchit des précipices affreux, et fait des bonds étonnans. Il traverse à la nage les torrens les plus larges ; et par l'écart qu'il donne à ses sabots et à ses ergots, il court sur la neige, sans y enfoncer. Il se nourrit en hiver de lichens, de racines et de feuilles d'arbres verts ; et la fin de l'automne est le temps où il est le plus gras et où il entre en chaleur ; alors il paroît inquiet, va et vient sans cesse, on le voit en petites troupes, et il se prend plus souvent aux pièges. A cette époque les mâles se battent à toute outrance, et jusqu'à se déchirer et se percer les flancs avec leurs défenses, qu'ils brisent et perdent même souvent dans ces combats. Cet animal a par lui-même peu de valeur ; on ne fait aucun cas de sa chair, et sa peau n'est pas précieuse : elle sert cependant à faire des bonnets et des pelisses pour l'hiver ; et dépouillée de son poil, elle offre un tissu souple et satiné, qu'on emploie à faire des vêtemens légers. Mais l'objet

de la recherche de cet animal est la substance d'où il a tiré son nom, dont la femelle est privée. Cet animal a la forme et la taille d'un chevreuil de six mois, mais son poil long et touffu le fait paroître plus gros.

Les deux dents canines de la mâchoire supérieure sont longues comme des défenses, tournées vers le bas : elles s'écartent et se portent en-arrière en descendant : elles sont pointues en alène comprimée antérieurement, arrondies postérieurement, carenées, polies et d'un blanc d'ivoire ; elles ont deux pouces de longueur hors de l'alvéole. La femelle n'a point de défenses ; les yeux sans sinus lacrymal, à iris d'un brun-gris ; la prunelle de l'animal vivant est linéaire oblique, contractée pendant le jour, ronde après la mort.

2. Le Chevrotin pygmée, *Moschus pygmæus*. Roux-brun sur le dos, blanc sur le ventre, sans ergots ou ongles accessoires.

Le Chevrotin des Indes Orientales Buff., vol. XII, p. 315, t. 42, 43, f. 1, 3 à 8.

On le trouve dans l'Inde, à Java, et dans plusieurs îles de l'océan indien.

Sa longueur est de neuf pouces et demi, sa queue d'un pouce, ses oreilles longues.

Le chevrotin pygmée est un joli petit animal; la nature, en le formant, semble avoir voulu réduire les formes d'une biche à la taille d'un lièvre. Sa légéreté est singulière ; aussi fait-il des sauts incroyables ; mais il se fatigue aisément, et les Indiens finissent par le forcer. Le pelage est brun-rouge, ondé de noir. La poitrine est marquée de trois bandes blanches. Les deux canines supérieures sont saillantes ; les sabots alongés.

3. Le Chevrotin memine, *Moschus memina*. Le dos olivâtre-cendré ; le ventre blanc ; les

côtés tachetés de blanc; les ergots surnuméraires, nuls. *Voy. Schreib. quad., t. V, tab. CCXLIII.*

Le Chevrotin à peau marquetée de taches blanches Buff., vol. XII, p. 315.

On le trouve dans l'île de Ceylan.

Longueur d'un pied et demi; oreilles longues; queue très-courte; gorge, poitrine et ventre blancs : ce blanc s'étend sur les côtés, et s'élève presqu'au dos par petites taches et par raies.

Genre 3. Les Cerfs, *Cervus*. Cornes solides, tendres; elles sont recouvertes d'un cuir hérissé, croissant par les extrémités; dépouillées, elles se ramifient, sont caduques chaque année. Huit dents antérieures seulement à la mâchoire inférieure; canines, nulles; quelquefois des canines solitaires à la mâchoire supérieure.

Les cerfs n'ont point de vésicule du foie; ils se défendent avec les pieds de devant; aiment les bois.

1. Le Cerf élan, *Cervus alces*, à cornes sans tiges et palmées; une caroncule gutturale.

Alces Gesn., quad., p. 1, 2.

Alces Jonst., quad., tab. 30, 31, *Rai, quad,, p.* 86.

L'Elan Buff., vol. XII, p. 79, *t.* 7, 8, 9; *supplém. vol. XIV, p.* 144, *fig.* 80.

On le trouve dans le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

Il est grand comme un cheval, et assez doux, excepté pendant le temps du rut. Il frappe des pieds son ennemi. Lorsqu'il court, on entend le cliquetis de ses articulations. Il peut parcourir 50 lieues par jour. Sa chair est bonne à manger.

L'Élan est un ruminant plus grand, plus fort

fort et plus haut que le cerf ; il a le cou plus court, la tête plus alongée, les lèvres épaisses, de grandes oreilles, une queue très-courte, une croupe élevée, le poil long, gros et brun, une loupe ou grosseur sur la gorge ; ses bois sont palmés du haut en bas, et sont garnis de pointes en-dehors : ils sont beaucoup plus pesans que ceux du cerf, et ils tombent comme les siens. Les élans vont en troupes et aiment les terres basses et humides du Nord, en-deçà des pôles. Cependant ils sont difficiles à apprivoiser. Ils ne courent ni ne bondissent jamais ; mais ils ont un trot vif, qu'ils peuvent continuer deux jours entiers. Ils ont les pieds, sur-tout antérieurs, si forts, que d'un coup ils tuent un loup. Souvent leur peau résiste à la balle de plomb.

On retrouve cet animal en Canada sous le nom d'orignal : celui-ci est si parfaitement semblable à l'élan, qu'on ne peut pas même le regarder comme une variété.

Observation sur l'élan de Lithuanie.

On trouve plusieurs élans autour de Grodno, sur-tout dans la grande forêt appelée Bobrowoscyna. Le veneur de cette forêt m'en envoya deux jeunes, le premier mai 1776 ; ils étoient nouveaux-nés, aussi pouvoient-ils à peine se soutenir sur leurs jambes : quelques jours après ils étoient si privés, qu'ils s'approchoient à la voix ; ils vacilloient en marchant comme les poulains nouveaux-nés ; leurs jambes paroissoient plus longues, en les comparant aux adultes ; leurs oreilles étoient aussi à proportion plus grandes ; les poils de la partie supérieure de leur corps et ceux des côtés étoient fauves, entremêlés de quelques poils blancs plus longs ; mais sur le ventre, sur la poitrine, et sur la face interne des

cuisses, ces poils étoient plus blancs ; leur grandeur totale m'a paru un peu moindre que celle des poulains nouveaux-nés.

Ces deux jeunes élans furent soignés d'une manière spéciale pendant huit jours ; mais malgré les soins les mieux dirigés, ils périrent tous deux ; l'un étoit mâle, l'autre femelle, tous deux nés de la même mère.

En janvier de la même année, les veneurs du roi de Pologne m'envoyèrent plusieurs élans ; les mâles étoient dénués de cornes ; leur toison est différente suivant l'âge : dans les jeunes elle est fauve, grisâtre : vers la fin de la première année, les poils sont tous fauves ; sur la fin de la seconde, ils prennent une teinte brune : les adultes sont d'un brun marron, presque noir : dans les vieux mâles on observe beaucoup de longs poils grisâtres ; les ongles sont très-noirs, le corps est gros, le ventre plein, gros, un peu pendant ; les pieds aussi gros que ceux d'un grand cheval : en général, nos élans de Lithuanie sont plus grands que les chevaux de grande taille.

Les élans perdent ou quittent chaque année leurs bois ou leurs cornes ; elles tombent à la fin de l'automne après le coït : au commencement du printemps, en mai, on observe déja des élans dont les bois ont poussé de quelques pouces ; ce bois est fait à la fin d'août.

Les élans commencent à entrer en chaleur en septembre ; elle dure jusqu'à la fin d'octobre ; les femelles mettent bas en mai ; le plus souvent leur portée est d'un ou deux petits, rarement de trois ; les mâles, pendant le rut, deviennent féroces : alors il est dangereux de les chasser. Nous savons que plusieurs veneurs en ont été les victimes ; d'une seule ruade ils tuent un homme, et lui fracassent les os.

J'observai en juillet 1780, dans une économie royale, un élan privé qui avoit atteint la fin de sa seconde année ; ses cornes étoient simples ou non ramifiées, cylindriques, épaisses d'un pouce, longues de cinq ; elles étoient recouvertes, à leur base seulement, d'une peau velue ; ses cornes, comme je l'éprouvai, étoient très-sensibles, si on les irritoit ; cet élan offroit une toison toute fauve ; il étoit dejà plus grand qu'un cerf adulte, mais plus court de corps ou moins élancé, plus épais ; les extrémités me parurent longues relativement à son corps. Cet élan étoit si privé, qu'il mangeoit à la main ; c'étoit un plaisir de lui voir cueillir les feuilles des arbres en remuant ses lèvres avec une étonnante célérité.

Les élans se nourrissent principalement des feuilles des arbres, de leur écorce, et des rameaux ; ils préfèrent les saules, les peupliers, les aulnes et les tilleuls ; ils recherchent surtout plusieurs espèces de lichens chevelus, très-communs dans les forêts du nord. Pendant l'été, pour éviter les piqûres des insectes, ils se jettent dans les marais, ne présentant hors de l'eau que la tête, qu'ils remuent sans cesse. Ils est probable qu'ils quittent leurs cornes dans ces marais, car on en trouve rarement dans les forêts.

L'élan est très robuste ; sa force peut s'évaluer, 1.° par l'inspection de ses muscles, qui sont plus gros et plus épais que ceux d'un cheval de même taille ; 2.° par ses actions, il brise d'un coup de pied des arbres gros comme la cuisse ; il peut facilement parcourir en un seul jour 30 à 40 lieues.

Ces animaux sont doués d'un odorat exquis ; ils sentent les meutes de trois à quatre lieues ; je n'en suis pas surpris, en contemplant leur

os ethmoïde, dont les cellules sont beaucoup plus nombreuses et offrent plus de surface à la membrane pituitaire que dans le chien : imaginez des lames osseuses, presque aussi minces que du papier, qui se contournent dans tous les sens.

Les articulations de tous les os des pieds de l'élan sont fortifiées par des ligamens très-forts ; les cartilages qui revêtent les extrémités osseuses, sont plus secs que dans les autres animaux : on ne doit donc pas être surpris si cet animal, après une longue course, fait entendre de loin un cliquetis très-bruyant.

L'élan n'a acquis tout son accroissement qu'à la fin de la cinquième année, suivant le rapport unanime des veneurs ; je le crois d'autant plus volontiers, que j'ai eu un élan âgé de deux ans, qui avoit à peine les deux tiers de la hauteur des adultes.

Les cornes des élans sont différentes suivant l'âge : j'en ai vu qui n'offroient que trois branches, d'autres quatre ; celles qui ont peu d'andouillers sont plus blanches, sur-tout sur la face concave, moins ridées ; les côtés sont brunâtres, sillonnés ; un vieux élan portoit un bois dont chaque corne offroit douze branches.

Les cornes de l'élan sont plus compactes que celles du cerf. Je ne sais pourquoi Linné les déclare sans tige ; car dans toutes celles que j'ai examinées, j'ai vu une tige longue de deux à trois pouces avant l'aplatissement du corps de la corne ; cette tige a deux pouces de diamètre ; la base est garnie d'un bourrelet tuberculeux de trois pouces de diamètre ; les rameaux sont un peu courbés, arrondis, coniques ; la partie intermédiaire de la corne, savoir : entre la tige et les rameaux, est large de cinq pouces, longue de

quatre, aplatie et ridée extérieurement, rude et concave intérieurement. Nous avons trouvé des cornes d'élan de couleur marron, et plus ridées ; la base ou la partie implantée sur les os du crâne, est très-blanche, moins compacte, comme fongueuse.

Quant à la caroncule gutturale, que Linné donne pour un des caractères spécifiques, je ne l'ai jamais trouvée dans les mâles que j'ai examinés.

Dans les vieux mâles, les glandes sous le menton sont engorgées, dures ; mais certainement elles ne font point saillie au-dehors, comme les représente la figure de Gesner, *pag.* 3, *hist. anim.* La figure du même auteur, dans ses *Icon. quad. pag.* 125, est meilleure ; mais je ne sais pourquoi il a fait dessiner une espèce de barbe à la base de la mâchoire inférieure ; certainement les poils de cette partie sont plus longs, mais ils n'imitent jamais une semblable barbe : dans cette figure les cornes sont trop inclinées en arrière.

Si on compare la tête d'un élan avec celle d'un cheval, la ressemblance est remarquable ; mais les anciens ont eu raison d'avancer qu'elle ressemble plus à celle d'un âne, vu la grandeur des oreilles. Dans l'élan, la lèvre supérieure est plus épaisse, plus longue, comme pendante.

Quant à la structure interne, nous avons peu à ajouter à l'excellente anatomie qui se trouve dans les mémoires de l'académie de Paris, *histoire des animaux.* La figure de la femelle qui a servi de sujet à la dissection, est très-exacte ; mais il faut remarquer que ces vésicules, qui sont exprimées par les lettres C. C. sur l'enveloppe du premier ou du grand ventricule, étoient l'effet de la putridité, car nous ne les avons pas observées dans les trois individus que nous avons disséqués ; nous en

disons autant de la couleur livide et grise du foie : dans nos individus, le foie étoit d'un rouge foncé, sans vésicule du fiel ; il n'étoit pas aussi simple que l'annoncent les académiciens, car on voyoit une fissure bien prononcée. L'appareil musculaire de la lèvre supérieure nous a paru moins simple ; on trouve plusieurs trousseaux entrelacés, et non deux muscles simples : j'en ai développé au moins huit.

Certainement les élans ont les quatre ventricules des ruminans ; aussi ruminent-ils, comme j'en ai été plusieurs fois témoin.

La chair de l'élan, salée et cuite sur la fin de l'hiver, est très-bonne bouillie ; on la prépare en décembre dans des tonneaux bien saturés de sel, on enfonce ces tonneaux sous l'eau ; lorsqu'on les retire en mars, la chair est rouge, tendre et succulente ; la peau d'élan est très-dense, très-épaisse, on l'étend sur les lits de plume qui servent de matelas.

Les poils de l'élan sont plus minces à leur base ; ils sont roides, spongieux, inclinés, à angles aigus, très-touffus, ce qui donne à cet animal un port très-différent de celui du cerf. C'est un préjugé de croire que les balles ne peuvent pénétrer la peau de l'élan ; nous en avons vu abattre avec des balles de fer, qui pénétroient dans la poitrine.

Un autre préjugé aussi répandu, c'est de croire que l'élan est attaqué d'épilepsie après de longues courses. J'en ai vu qui étoient harcelés des journées entières, et qui ne tomboient jamais.

Dans presque toutes les maisons, en Lithuanie, on conserve des bagues dont le chaton est rempli, par un fragment taillé, de corne

du pied de l'élan ; je peux assurer, d'après une foule d'épreuves dont j'ai été témoin, que cette amulette et la poudre de corne d'élan, n'ont jamais retardé d'un seul jour les accès d'épilepsie.

2. Le Cerf ordinaire, *Cervus elaphus*, à cornes ramifiées ; tous les rameaux cylindriques, ronds, courbés.

Cervus Gesn. quad., *p.* 354 ; *Jonst. quad.*, *p.* 82, *t.* 32, 35 ; *Rai, quad.*, *p.* 84.

Cerf biche, faon de Cerf Buffon, *vol. VI*, *p.* 63, *t.* 9, 10, 12.

Première variété. Le grand Cerf, *Hippolaphus*, à poils du cou plus longs : les vieux cerfs offrent ce caractère.

Deuxième variété. Le Cerf de Corse, *Corsicanus*, plus petit, brun.

Cerf de Corse Buffon, *vol. VI*, *p.* 95, *t.* 11.

Troisième variété. Le Cerf du Canada, *Canadensis*. Les cornes très-grandes.

On trouve le cerf dans toute l'Europe, dans l'Amérique septentrionale, en Asie, jusqu'au Japon. Il marche en troupe conduite par un mâle. Il nage très-bien. Sa vie est à peine de trente ans. En général cet animal est doux ; il ne devient méchant que pendant le rut, qui a lieu en août et septembre ; alors les mâles se battent entr'eux avec acharnement. La femelle, qui a rarement des cornes, porte huit mois ; elle met bas un faon, rarement deux. Le cerf perd ses cornes à la fin de février et en mars ; les nouvelles sont formées en juillet. On recherche sa peau. La chair est bonne à manger.

Ce bel animal a trois pieds et demi de hauteur ; son dos est roux-brun, son ventre blanchâtre : on en voit rarement de tout blanc. Le faon est tacheté de blanc. On trouve la fosse

lacrymale devant les yeux. Chaque année les cornes présentent un plus grand nombre de rameaux.

Les vieux cerfs entrent en rut au commencement de septembre ; les jeunes plus tard : cet état dure trois semaines. Les plus jeunes biches sont aussi les dernières en chaleur ; elles portent huit mois et quelques jours. Dans le faon de six mois les bosses commencent à paroître, et on le nomme hère jusqu'à ce que ces bosses s'allongent en dagues : il se nomme alors daguet. Dans cet état, qui commence à dix-huit mois, il peut engendrer. Si on lui fait subir la castration, il reste pour toujours muni ou privé de son bois, comme il l'étoit à l'époque de cette opération. Dans les cerfs entiers, le bois se détache au printemps, et se reforme en été. Il est d'abord sensible, tendre, donnant du sang quand on l'entame ; mais il se durcit en quatre à cinq mois.

Ces animaux s'attroupent en décembre, pour se réchauffer les uns les autres. Ceux des pays montueux et arides sont en général moins grands et plus bruns que les autres. Le cerf vit de 35 à 40 ans : sa longueur est de six pieds.

L'épiploon s'étend sur tous les intestins. Les quatre estomacs ressemblent beaucoup à ceux du bœuf, excepté la panse qui a trois convexités postérieures dans le cerf, tandis qu'elle n'en a que deux dans le bœuf. La panse du cerf est presqu'entièrement garnie sur sa surface intérieure, de papilles : ces papilles sont plus courtes et plus étroites dans le cerf, et les cloisons du bonnet moins élevées que dans le bœuf; les grains des feuillets du troisième estomac sont aussi plus petits, et les replis de la caillette moins hauts et moins nombreux. Les intestins ressemblent à ceux du bœuf par leur situation,

leur figure et leur longueur. Dans le faon, la caillette, comme dans le veau, est plus grande que la panse. Le foie du cerf est conformé comme celui du bœuf, mais il n'a point de vésicule du fiel. La rate presque ovale, est fort différente de celle du bœuf. Le pancréas a la figure d'une losange, et des prolongemens comme celui du bœuf; mais les reins diffèrent beaucoup de ceux du bœuf, n'étant pas composés de tubercules. Les poumons ressemblent beaucoup à ceux du bœuf; mais leurs lobes ne sont pas séparés les uns des autres jusqu'à la racine, et par conséquent leurs scissures ne sont pas aussi profondes. Le cœur du cerf a deux os comme celui du bœuf, semblables pour leur figure, qui forme un triangle marqué par une protubérance sur un de ses côtés; petits tubercules blancs sur la partie antérieure de la langue, et papilles très-courtes, plus grosses, mais moins nombreuses sur la partie postérieure. L'épiglotte recourbée est échancrée à son extrémité. Le gland du cerf est cylindrique, et terminé par une espèce de bourrelet; les testicules dans un scrotum, ils sont beaucoup plus petits que ceux du taureau. La verge ne forme point de plis. Les vésicules séminales et les prostrates comme celles du taureau, mais plus minces et plus petites. La vessie fort alongée et courbée. Dans la biche, l'orifice de la matrice entouré de tubercules, le corps de la matrice très-petit, le cou fort étroit, les cornes en partie liées entr'elles par une membrane, les portions libres recourbées. Plusieurs vésicules sur les ovaires. Le chorion du fœtus tient à la matrice de la biche par des cotylédons, comme dans la vache, mais leur nombre est bien moindre; on ne trouve que

cinq cotylédons dans chaque corne, chacun de deux pouces de diamètre.

3. Le Cerf renne, *Cervus Tarandus*, à cornes ramifiées, arrondies, recourbées ; les sommités aplaties. *Voy. Linnæi amœn. acad. tom.* 4, *p.* 144, *t.* 1.

Tarandus Jonst., *quad. p.* 90, *tab.* 37 ; *Scheffer*, *Lap. p.* 321, *fig. p.* 327.

Rangifer Gesn., *quad. p.* 950 ; *Jonst. quad. t.* 37.

Le Renne Buff., *vol. XII*, *p.* 79, *t.* 10, 11, 12 ; *supplém. vol. V*, *in*-12, *p.* 205, *t.* 19, *la femelle.*

Première variété. Rangifer. Toutes les extrémités des cornes palmées.

Deuxième variété. De Groenland, *Groenlandicus*, à cornes arrondies, couvertes de la base aux extrémités, d'un cuir velu.

Capra groelandica Rai, *quad. p.* 90.

Troisième variété. Le *Caribou*, à cornes droites, ayant à la base un seul rameau tourné en-devant.

On trouve le renne dans les Alpes du nord de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie ; on le trouve même, quoique plus petit, en Sardaigne : en Laponie il occupe les hauteurs des Alpes en été, descend dans les plaines en l'hiver ; car il est chassé le printemps des plaines, par les cousins, les taons. Il se nourrit l'hiver avec une espèce de lichen, *lichen rangiferus*, caché sous la neige. Le mâle perd ses cornes vers la fin de septembre ; la femelle a aussi des bois qu'elle conserve constamment jusqu'à ce qu'elle soit imprégnée ; elle porte trente-trois semaines. Le rut commence à la fin de septembre ; elle met bas vers le milieu de mai, le plus souvent deux petits. Dans l'état de domesticité, le renne ne vit pas plus de seize ans.

Les Lapons s'en servent pour tirer leur traîneaux; il leur fournit un bon lait, une chair succulente et un excellent cuir, dont les Samoïdes font des voiles. Le renne châtré perd rarement ses cornes avant la neuvième année.

Le corps grand comme celui du daim, haut de trois pieds, long de quatre: le renne sauvage est plus grand, brun sur le dos, blanchissant peu-à-peu en vieillissant, enfin devenant tout blanc; le dessous blanc, de même que la gorge, le périnée et le dessous de la queue; les poils très-touffus, ceux du cou plus longs. Le mâle a un prépuce pendant. La femelle a six mamelles, dont les deux postérieures sont fausses.

Le Renne quadrupède ruminant, du genre des cerfs, suivant Brisson, en général plus bas, plus trapu que le cerf ordinaire, ayant les jambes plus courtes et plus grosses. Au lieu de courir comme le cerf, il a un trot très-vif, qu'il peut continuer deux ou trois jours de suite, faisant trente lieues par jour. Il vit en troupe sur les montagnes, et il s'apprivoise facilement; aussi est-il devenu domestique chez les Lapons, dont il est le seul bétail. D'autres troupeaux ne pourroient subsister dans ces climats, où il vit pendant sept à huit mois de l'année d'une espèce de lichen qu'il trouve sous la neige. Les Lapons tirent du renne tous les avantages que nous procurent nos chevaux, nos vaches, nos brebis et nos chèvres. Il mène leurs traîneaux sur un sol où les chevaux ne pourroient marcher, ni vivre, et un seul individu leur fait franchir, dans un temps donné, des distances beaucoup plus grandes que celles qu'un cheval pourroit parcourir dans nos climats. Il leur fournit un lait excellent et une chair fort bonne. Ils filent son poil. Sa peau entière leur offre une fourrure impénétrable au

froid et à l'eau ; et passée elle est souple, durable et propre à divers usages. Soit qu'il trotte, soit qu'il marche, on entend d'aussi loin qu'on peut le voir, un bruit de craquement causé, non par ses sabots, mais par les articulations des pieds. Pour supporter l'éclat de la neige sans fermer les yeux, il a ce voile qu'on appelle membrane clignotante, nictitante ; cette paupière intérieure dont plusieurs oiseaux sont pourvus, et que l'animal étend à volonté dans l'angle interne de l'œil à l'angle externe.

Les rennes sauvages sont plus grands et plus forts que les domestiques, et l'on s'en sert pour remonter l'espèce. Dans le temps du rut, on lâche des femelles domestiques dans les bois qu'ils fréquentent ; elles vont les trouver, reviennent ensuite au parc ou à l'étable, et produisent des individus plus vigoureux, mais moins dociles que les mâles hongres et d'origine purement domestique. Ces espèces de métis sont sujets, comme les rennes domestiques entiers, à être rétifs, à se retourner même contre leur guide, dont la seule ressource est alors de renverser son traîneau, pour s'en couvrir jusqu'à ce que le caprice de l'animal soit passé. Le renne a des bois plus longs et plus rameux que ceux du cerf ; divisés en andouillers larges, palmés, pointés en tout sens. La femelle en est aussi pourvue, mais ils sont bien moins grands que ceux du mâle. Ils ne sont pas pour lui des armes défensives, car il ne s'en sert pas contre le loup ; mais il l'éloigne, il l'étourdit, il le tue même quelquefois d'un coup de ses pieds de devant. Ces bois tombent et se refont tous les ans comme ceux du cerf ; et ce qui est extraordinaire, ils continuent à tomber et à se refaire jusqu'à la neuvième année, malgré la castration.

La vie des rennes est de 14 à 16 ans pour les individus domestiques, et probablement de 24 pour les sauvages, ces animaux n'étant pleinement adultes qu'à la cinquième année. La chaleur en septembre, la gestation de huit mois; la portée presque toujours d'un seul petit.

La longueur du corps environ de quatre pieds huit pouces; hauteur du train de derrière de trois pieds trois pouces pour l'animal domestique, moins grand que le sauvage. Larmiers; longues oreilles; queue courte; sabots larges et grands, ergots propres à soutenir le pied sur la neige; dents foiblement attachées; poil du dos d'un brun noir roussâtre qui pâlit beaucoup en été; museau brun: blanc au bout; tour de l'œil noir; poils du ventre blanchâtres et longs; poils beaucoup plus longs encore, et pendans, sous le cou. On le trouve dans le nord des deux continens. Le renne d'Amérique, nommé caribou, est plus petit.

Les muscles droits de l'abdomen du renne présentent trois intersections tendineuses. L'intestin cœcum est long d'une demi-aune. Les intestins grêles supérieurs se replient en sept circonvolutions, les inférieurs en neuf. La longueur totale du tube intestinal est de 44 aunes. Les capsules atrabilaires ont la figure des reins, la grosseur d'une olive: on y remarque une cavité. La figure des reins est oblongue et arrondie; leur substance est molle; le rein droit fait une fossette sur le foie; on trouve sur le mésentère dix-sept glandes, les unes oblongues, d'autres comme des fèves. Les poumons peuvent se réduire en petits lobes réunis par une membrane commune, comme les reins de l'ours. Le droit étoit divisé en quatre lobes; le gauche en trois. La rate,

adhérente à l'estomac et au diaphragme, est large d'un seizième d'aune, longue d'un quart. On trouve sur la circonférence de l'épiploon deux hydatides, une grosse comme un œuf de poule, l'autre comme un œuf de pigeon, contenant chacune une eau très-pure; on a cependant trouvé dans l'une des deux une certaine matière gypseuse, grosse comme un pois. Le foie n'est point divisé en lobes; on n'y reconnoît que deux scissures, une au-dessus du rein, l'autre vers le milieu de cet organe. Dans l'œil le cristallin est grand et un peu aplati. Dans l'œsophage deux genres de fibres spirales, partant de deux points opposés, et se croisant alternativement dans leur roulement. La glande supérieure du cerveau est plus grande que dans l'ours; le plexus choroïde plus beau que dans l'ours. Les lames du cervelet, plus grandes que dans l'ours, sont blanches et plus épaisses que dans l'ours.

4. Le Cerf daim, *Cervus dama*, à cornes rameuses, recourbées, aplaties; le sommet palmé.

Cervus platiceros Rai, quad., *p.* 85.

Dama vulgaris Gesn., *quad.*, *p.* 335, *fig. p.* 1100; *Jonst. quad.*, *p.* 77, *t.* 31.

Le Daim et la Daine Buffon, *vol. VI*, *p.* 167, *t.* 27, 28.

On le trouve en Europe.

Il est plus petit et plus rare que le cerf ordinaire. Pelage roux-brun; tacheté de blanc; il est rarement tout blanc. Il marche en troupe. Il s'apprivoise facilement. A peine sa vie s'étend à vingt ans. La femelle, sans cornes, porte huit mois; elle met bas un petit, rarement deux, plus rarement trois. La chair est bonne à manger.

Le daim est un quadrupède du genre du cerf, suivant Brisson; il est beaucoup plus petit que le

cerf, sa queue est plus longue ; le bout de son bois est palmé. Ces animaux, si semblables à l'extérieur, se fuient au lieu de se rechercher. Le daim se trouve dans les climats tempérés des deux continens : le cerf plus répandu, se trouve à des latitudes plus différentes. Les daims ont ordinairement le dos d'un gris-jaunâtre, et le ventre blanc ; mais souvent en demi-domesticité dans les parcs, ils ont donné différentes variétés ; aussi en est-il de tout blancs, de noirs, de tachetés, sans parler des changemens dans la forme du bois ; ce bois tombe un peu plus tard, et est autant de temps à se refaire, que celui du cerf ; et il en est de même de son rut : à cette époque les mâles se battent comme les cerfs, quelquefois même troupe contre troupe. Ils aiment les terreins élevés, mais coupés de petites collines. Ils produisent depuis l'âge de deux ans jusqu'à seize.

5. Le Cerf axis, *Cervus axis*, à cornes rameuses, rondes, droites, les sommités divisées en deux ; le corps blanc, tacheté.

Axis Rai quad., *p.* 89 ; *Buff. vol XI*, *p.* 397, *t.* 38, 39.

On le trouve dans l'Inde et dans les îles de l'Océan indien.

Il s'apprivoise aisément ; il a l'odorat très-fin. Sa chair, salée, est mangeable.

Grandeur du daim ; couleur roux pâle ; la queue rousse en-dessus, blanche en-dessous.

L'Axis est un quadrupède ruminant, du genre du cerf, portant un bois assez semblable au sien, mais grêle, et a trois andouillers seulement. Taille et légèreté du daim ; queue plus longue ; pelage fauve, également tacheté de blanc. Il habite les pays chauds de l'Asie, et multiplie cependant facilement en France.

6. Le Cerf chevreuil, *Cervus capreolus*, à

cornes rameuses, droites, divisées en deux au sommet : le corps brun-roux.

Capreolus Gesn., quad. p. 324.

Caprea Jonst., quad. p. 77, *t.* 31; *Rai, quad. p.* 89.

Chevreuil et Chevrette Buffon, vol. VI, p. 198, *t.* 32, 33.

On le trouve par petites troupes dans les bois d'Europe et d'Asie. Il est très-agile. Il quitte ses cornes en automne, les refait en hiver. Il entre en rut en novembre. La femelle, sans cornes, porte 20 à 22 semaines; elle met bas en avril deux petits. La chair du chevreuil est délicate.

Longueur du corps de près de quatre pieds; hauteur deux pieds et demi; poils mous, courts en été, roux sur le dos, à pointe grise; plus longs en hiver, plus gris; le dos noirâtre; le ventre blanc; la face noirâtre; les cornes, longues de six à huit pouces, ont trois, rarement quatre andouillers; les jambes grêles; la queue longue d'un pouce.

Le chevreuil, quadrupède ruminant, du genre des cerfs, dont le mâle a comme celui-ci des bois ou cornes rameuses et solides; pelage varié de brun, de gris et de blanc sale, le brun, dominant sur le dos, et le ventre entier blanc. Cet animal aime les taillis, comme le cerf aime les hautes-futaies. Il est plus agile que le cerf, plus rusé pour échapper au chien. Il vit, non comme le cerf, en hordes, mais en familles, le père, la mère et les petits enfans ensemble. Ceux-ci s'écartent quand les deux premiers rentrent en rut. Au bout de 15 à 18 jours que dure cet état, les petits reviennent joindre les pères et mères; et ils continuent à vivre ainsi jusqu'à ce qu'arrivés eux-mêmes à l'âge et au temps du rut, ils

aillent

aillent s'établir ailleurs et y composer une nouvelle famille. Le chevreuil se retrouve en Amérique, où il est en général plus commun, plus gros et plus aprivoisable qu'en Europe. Il fournit en France deux variétés peu considérables, les plus grands qui sont plus roux, et les plus petits qui sont plus bruns et ont une tache blanche au derrière.

Les chevreuils sont plus communs dans les forêts de Lithuanie qu'en France. C'est un joli animal, à jambes très-déliées, à tête fine, l'œil saillant, noir, vif. La robe des adultes est fauve. Les cornes du mâle sont rameuses, à andouillers noueux, tuberculeux. On trouve dans plusieurs maisons des chevreuils privés : nous en avons élevé un pris très-jeune ; son pelage étoit brun noirâtre ; on observoit deux lignes formées par une série de points blanchâtres, sur la longueur du dos. Il étoit si privé, qu'il suivoit comme un chien. Devenu fort, et armé de ses bois, il se jetoit sur les personnes qui lui déplaisoient. Les cornes, lorsqu'elles sont tendres, sont comme envelopées d'une peau velue ; alors elles sont très-sensibles.

Genre 4. La Giraffe, *Camelo-pardalis*. Les cornes très-simples ou non rameuses, recouvertes d'une peau ; elles sont terminées par un faisceau de poils noirs. Les dents antérieures inférieures au nombre de huit, en spatule ; la plus externe profondément divisée en-dehors en deux lobes.

1. La Giraffe camelpard, *Camelo-pardalis giraffa*. Voyez *Gesn. quad. p.* 160, *Jonst. quad. p.* 98, *t.* 39, 46 ; *Rai, quad. p.* 90 ; *Prosp. alpin. Ægypt.*, *tom.* 1, *pag.* 236, *t.* 14. *f.* 4.

Cervus camelo-pardalis Linn., syst. nat. edit. XII, p. 92, *n.°* 1 ; *Hasselq. it. pal. p.* 203.

Giraffa Belon, *obs.* p. 118, *fig.* p. 119.

La Giraffe Buff., *vol.* XIII, p. 1; *supplém. tom.* VI, p. 212, *tab.* 31, *et tom.* XIV, p. 184, *tab.* 81.

On la trouve entre l'Egypte et l'Ethiopie; elle est plus rare dans l'Abyssinie, plus rare encore dans l'Afrique méridionale.

Elle aime les forêts couvertes. C'est un animal doux, timide, élégant, très-vîte à la course. Il se couche sur les genoux comme le chameau. Il se nourrit des rameaux et des feuilles d'arbres.

Grandeur d'un chameau; couleur du pelage, blanc mêlé de roux, à taches nombreuses; couleur de rouille; tête du cheval; oreilles assez petites; cou droit, aplati, plus long que celui du chameau; dos convexe, garni de l'occiput à la queue d'une espèce de crinière; queue cylindrique, longue de la moitié des lombes, terminée par un flocon de poils; les jambes cylindriques. Vu la longueur du cou, l'animal a dix-sept pieds de haut en-devant, et neuf pieds seulement par-derrière.

La Giraffe forme un genre particulier dans l'ouvrage de Brisson, a huit dents incisives inférieures, sans supérieures; ce genre n'offre qu'une seule espèce. La giraffe est un bisulce à cornes coniques, simples, droites, pleines, permanentes, longues d'un pied sur la tête du mâle, plus courtes sur celle de la femelle, recouvertes de la peau de la tête; il y a très-peu de différence entre la longueur des jambes de devant et celles de derrière: c'est la hauteur du poitrail et la longueur du gros du cou qui donnent à cet animal une taille si haute en-devant, en comparaison de la hauteur de sa croupe. Le pelage est d'un blanc sale, semé de taches rhomboïdales fauves; la queue est mince; le bout est garni

de crins noirs ; crinière de poils roussâtres, depuis le haut de la tête jusqu'à la queue. L'inégalité du train de devant provient de la grandeur des omoplates et des apophyses épineuses des vertèbres du cou. La peau de la giraffe est parsemée de taches rousses ou d'un fauve foncé sur un fond blanc : cet taches sont très-près l'une de l'autre, et de figure rhomboïdale ou ovale, et même ronde ; la couleur de ces taches est moins foncée dans les femelles et dans les jeunes mâles ; elles deviennent noires à mesure que l'animal vieillit. La lèvre supérieure dépasse l'inférieure de plus de deux pouces. La langue de la giraffe ressemble à celle des gazelles ; sa structure intérieure est à-peu-près la même ; mais la vésicule du fiel est fort petite. Les yeux sont grands, bien fendus ; il n'y a point de larmier au-dessous. Les deux cornes sont un peu inclinées en-arrière ; elles sont osseuses et permanentes comme celles du bœuf, longues de sept pouces, recouvertes d'une peau garnie de poils noirs. On observe au milieu du front un tubercule ou excroissance fongueuse de l'os, de deux pouces de hauteur, d'environ quatre pouces de diamètre. Entre les oreilles et les cornes on remarque deux protubérances composées de glandes d'un assez gros volume.

Les giraffes n'attaquent jamais les autres animaux ; elles ne donnent pas des coups de tête, comme les béliers. Le pas de la giraffe est un amble. C'est un animal très-doux ; cependant on ne l'a pas encore aprivoisé. La chair des jeunes est assez bonne à manger, et leur moelle paroît exquise. Le cuir, extrêmement épais, sert à faire des vases pour conserver l'eau.

Les giraffes habitent uniquement dans les plaines ; elles vont en petites troupes ; quand

elles se reposent, elles se couchent sur le ventre, ce qui leur donne des callosités en-bas de la poitrine et aux jointures des jambes. Un très-fort ligament sert à l'animal pour soutenir et diriger son cou; ce ligament s'étend le long des vertèbres dorsales au-dessus de leurs apophyses épineuses; il est adhérent à toutes les verticales.

Genre. 5. Les Antilopes, *Antilope.* Les cornes concaves, rondes, tournées en-haut, annelées ou spirales, permanentes; huit dents antérieures à la mâchoire inférieure; canines nulles.

Les antilopes forment une famille de quadrupèdes intermédiaire entre les cerfs et les chèvres; elles ont le port du cerf, les cornes des chèvres; elles ont une vésicule du fiel, des larmiers, les fosses des aines formées par des replis; leurs yeux noirs sont superbes; elles sont très-agiles, timides, très-vîtes à la course; leur corps et leurs jambes sont plus grêles que ceux du cerf. Elles marchent par troupes très-nombreuses, souvent de plus de mille individus. Elles se nourrissent d'arbrisseaux. Elles fréquentent plus souvent les collines que les plaines. Le plus grand nombre des espèces se trouvent en Afrique et en Asie. Leur chair est en général bonne à manger, à moins qu'elle n'ait une forte odeur de musc ou de bouquin.

1. Antilope kob, *Antilope lerwia*, à cornes annelées à la base, courbées au milieu, les sommités très-rapprochées; le corps roussâtre; la nuque barbue.

Le Kob Buffon, vol. XII., p. 210, 267, *t.* 32, *f.* 1.

On la trouve dans l'Afrique septentrionale, le long des fleuves Sénégal et Gambie.

Grandeur du daim, remarquable par un gros

toupet de poils sur la nuque ; les cornes longues de treize pouces, à huit ou neuf anneaux, le sommet lisse.

Le Kob ou vache brune du Sénégal, à peine de la taille d'un daim ; les cornes, au lieu d'être en lyre, sont écartées au milieu, et voisines au bout comme à la base ; brosses aux genoux ; tache blanche triangulaire sur le front.

2. Antilope chamois, *Antilope rupicapra*, à cornes droites, cylindriques, lisses, les sommités recourbées en-arrière ; les corps couleur de rouille de fer en-dessus.

Capra rupicapra Linn., syst. nat. edit. 12, *p.* 95, *n.°* 4.
Rupicapra Gesn., *quad. p.* 321 ; *Jonst. quad p.* 74, *t.* 27, 32.
Chamois Perraut, *anim.* 1, *p.* 201, *t.* 29.
Buffon, *vol. XII*, *p.* 136, 177, *t.* 16.

On le trouve sur les Alpes d'Europe ; il occupe en troupe les crêtes ; devient chaque jour plus rare. Il se nourrit de branches d'arbres, d'herbes, sur-tout de méum, de racines. Il est vîte à la course, timide ; il a l'ouïe, la vue excellentes ; son cri est une espèce de sifflement aigu. Il se cache l'hiver dans les cavernes des rochers. Il s'acouple en octobre et novembre. La femelle met bas en mars ou avril deux ou trois petits.

Grandeur d'un bouc, mais les jambes plus longues ; les poils, l'été sur-tout, sont plus courts, d'un roux fauve, une ligne sur le dos, noirâtre ; ils sont blancs sur le front, sur la gorge, sur le sommet de la tête, et sur la face interne des oreilles ; les cornes, dans les deux sexes, noires, ridées, rudes, excepté à la pointe. Derrière les cornes on voit un enfoncement, un sinus cutané. La lèvre supé-

rieure un peu fendue ; les genoux velus ; la queue courte, noire en-dessus et en-dessous. La peau est recherchée pour faire des gants, des camisoles, etc. La chair est délicate.

Le chamois est sans barbe : il a le pinceau de poils aux genoux antérieurs, et les cornes des Antilopes. Il est plus petit que le bouquetin, mais il a les jambes plus longues, le poil même d'hiver plus court et d'un brun roux, hors une raie noire sur le dos. Les cornes que portent les deux sexes sont beaucoup moins grosses que celles du bouquetin ; elles sont noires, longues, droites, annelées, excepté le bout, qui est lisse et crochu. Lèvre supérieure fendue, les oreilles longues, le museau blanc, ainsi qu'une raie nue et enfoncée ; espèce de sinus devant les cornes, comme pour remplacer les larmiers que le chamois n'a pas. Il est léger comme le bouquetin ; comme lui il franchit d'un saut des rochers et des précipices affreux. Timide et toujours inquiet, trois sens très-parfaits en lui, la vue, l'ouïe et l'odorat, semblent incessamment employés, à veiller à sa sûreté ; et l'approche du moindre objet animé, ou même le moindre bruit, le fait partir comme un trait.

3. L'Antilope daine, *Antilope dama*, à cornes courbées en avant ; corps blanc ; le dos et une bande près des yeux, fauves.

Dama Gesn., quad. p. 334 ; *Jonst. quad. p.* 75, *t.* 27.

Le Nanguer Buffon, vol. XII, p. 213, *t.* 32, *f.* 3, *t.* 34.

On le trouve en Afrique, au Sénégal.

Très-vîte à la course, s'apprivoisant facilement.

Longueur de quatre pieds, hauteur de deux et huit pouces ; fauve en-dessus, blanc en-des-

sous ; la poitrine tachée de blanc ; les cornes, aux deux sexes, longues de huit pouces ; six dents incisives seulement à la mâchoire inférieure.

Le *nanguer*, ou *nangueur*, a la forme et le pelage du chevreuil, supérieurement fauve, blanc sur le ventre et les fesses, avec une tache blanche au bas du cou ; cornes des deux sexes longues de sept pouces huit lignes, recourbées en-devant vers le haut.

4. L'Antilope de Scythie, *Antilope saiga*, à cornes écartées en lyre, pâles, diaphanes ; le nez cartilagineux, bossué.

Capra tatarica Linn., syst. nat. edit. XII, p. 97, *n.*° 11.

Colus Gesn., quad. p. 893 ; *Jonst. quad. t.* 27 ; *Suhac. Rzacz. auct. p.* 320.

Saiga Buffon, vol. XII, p. 198, *t.* 32, *f.* 2.

On le trouves en Russie, en Pologne, sur les monts Carpathes, dans les déserts arides et salés de la Sibérie.

Il va, sur-tout en automne, par troupe. Il court avec une rapidité étonnante, mais se fatigue promptement. C'est un animal timide, sa voix analogue au bêlement du mouton ; odorat excellent. Pris jeune, il s'aprivoise à devenir sensible aux caresses. Il s'acouple vers la fin de novembre ; alors les mâles se battent avec fureur. La femelle, sans cornes, a le poil plus doux : elle met bas vers le milieu de mai un seul petit. Cette espèce est moins élégante que les autres ; elle paît souvent en reculant en-arrière, et elle coupe l'herbe sur les côtés. Le taon la tourmente. Odeur balsamique dans le temps du rut. On en a trouvé à trois cornes et à une corne. La chair est à peine mangeable.

Grandeur du daim ; longueur de quatre pieds et plus ; les narines très-ouvertes sans os nasal

ni cloison du nez ; six dents molaires de chaque côté ; le cou et les jambes menus, grêles ; la toison d'été courte, d'un gris jaunâtre sur le dos et les côtés, d'une couleur plus foncée aux jambes au-dessous des genoux ; le ventre, le cou et le dedans des jambes blanc. La toison d'hiver est plus longue ; les poils, alors hérissés ont deux pouces, ils sont gris pâles, blancs en-dehors.

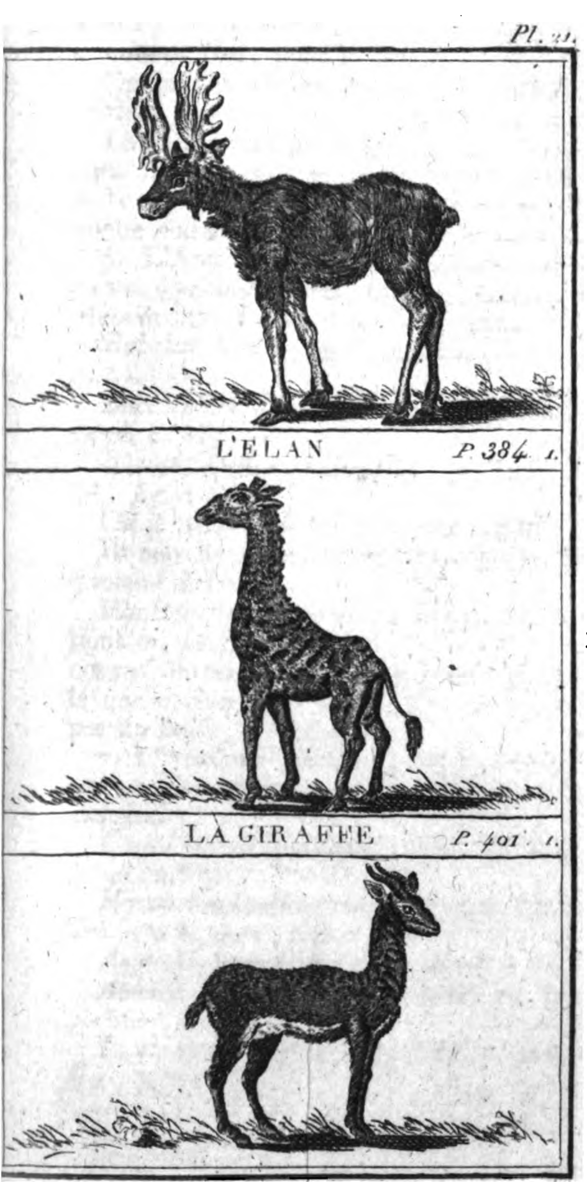
Les saigas existent entre les sources de l'Obi et le lac Baikal, entre celui-ci et la mer Caspienne, et même entr'elle et la mer noire. Ils errent dans des déserts sabloneux où ils trouvent ce qu'ils aiment, des plantes aromatiques et âcres, salées, dont plusieurs sont vivaces ; ils les broutent en marchant à reculons. Ils s'assemblent en troupe en automne ; ensuite, le rut arrivant, ces troupes se partagent ; chaque division descend vers le midi, autant qu'elle trouve des lieux convenables. Au printemps ils remontent plus au nord, s'éloignant peu des fleuves, sur-tout en été, presque toujours en société composée de plusieurs mâles, de leurs femelles et de leurs petits. Quand la troupe se repose, couchée par terre, il y a toujours quelques individus qui montent la garde. Ces animaux ont la vue peu nette et peu sûre ; le soleil d'été les éblouit. L'ouverture de leur prunelle est très-petite et garnie de fongosités floconeuses. Ils sont très-délicats ; la moindre blessure est mortelle pour eux.

5. L'Antilope gazelle, *Antilope dorcas*, à cornes en lyre ; le corps roux en-dessus, blanc en-dessous ; une bande latérale brune.

Capra dorcas Linnæi, syst. nat. edit. XII, t. 1, p. 96, n.° 10.

La Gazelle Buffon, vol. XII, p. 201, t. 23.

Gazelle d'Afrique, à cornes plus courtes,



LA GAZELLE P. 408. 5.

annelées de la base à la pointe, et courbées vers le milieu, *Rai, quad. p.* 80.

On la trouve en Afrique, en Arabie, en Syrie.

La moitié plus petite que le daim; cornes longues de douze pouces, à treize anneaux près de la base; les genoux hérissés de longs poils; la queue noire en-dessus, blanche en-dessous.

6. L'Antilope bubale, *Antilope bubalis*, à cornes épaisses, lyrées, tordues, ridées; à sommets droits; à tête et queue alongées.

Bubalus Gesn., quad. p. 330; *Jonst. quad. p.* 52.

Bucelaphus Caii Gesn., quad. p. 121; *Rai, quad. p.* 81.

Bubale Buffon, vol. XII, p. 294, *t.* 37, 38, *fig.* 1, 2.

On le trouve en Afrique et en Arabie.

Ils marchent par troupe. Sa chair est bonne, quoique séche.

Hauteur de quatre pieds; l'ensemble du corps tient du cerf et du bœuf; la tête d'un bœuf; cornes, fortes, noires, longues de vingt pouces; la queue d'un âne, longue d'un pied, terminée par un flocon de poils.

7. L'Antilope bézoard, *Antilope gasella*, à cornes très-menues en alène, ridées, un peu arquées.

Capra besoardica Linn.; syst. edit. nat. XII, p. 96, *n.*° 9.

Hircus besoardicus major, Ephem. nat. curios. dec. 1 *à* 8, *p.* 1, *t.* 1.

Animal besoardicum Rai, quad. p. 80.

Animal ignotum Gesn., quad. p. 309, *ic. p.* 38.

L'Algazelle Buffon, vol. XII, p. 211, *t.* 33, *f.* 1, 2.

On le trouve dans l'Inde, en Perse, en Egypte, en Ethiopie.

Il marche en troupe, grimpe avec la plus grande célérité les collines, s'apprivoise aisément.

Couleur rousse, poitrine blanche. Il entre en rut en automne, met bas au printemps. C'est dans un des estomacs de cette espèce, sur-tout chez les mâles adultes, qu'on trouve le fameux bézoard oriental, verdâtre ou bleuâtre, très-odoriférant, formé de couches concentriques très-minces.

8. L'Antilope coudon, *Antilope orcas*, à cornes menues, en alène, droites, carénées, tordues en spirales; le corps gris.

Coudon Buffon, *vol. XII*, *p.* 357, *t.* 46.

On le trouve sur les Alpes de l'Inde, de l'Afrique.

Il marche par troupe. La chair en est très-savoureuse. Les Hottentots se servent de ses cornes pour tuyau de pipe.

Hauteur de cinq à six pieds; cornes longues de deux: on les voit dans les deux sexes; elles sont d'un brun noirâtre; le corps d'un gris bleuâtre; la crinière du cou et du dos noire; la tête rouge; la queue terminée par un flocon noir. Sinus lacrymaux ou larmiers, nuls.

9. L'Antilope grimme, *Antilope grimmia*, à cornes coniques, comprimées, très-droites, ridées, striées, comme usées d'un côté; une fossette sous les yeux, noire.

Capra grimma Linn., *syst. nat. edit. XII*, *t.* 1, *p.* 92, *n.*° 2.

Grimme Buffon, *vol. XII*, *p.* 307, *t.* 41; *f.* 2, 3.

On le trouve en Guinée.

Il est grand comme un faon de daine de deux

mois ; de couleur cendrée mêlée de jaune, de brun sur le dos, blanc en-dessous ; cornes (la femelle n'en a point.) noires, longues de dix-huit pouces, annelées de la longueur de trois pouces vers la base ; queue courte, noire en-dessus.

10. L'Antilope condoma, *Antilope strepsiceros*, à cornes spirales, carénées, un peu ridées le corps bariolé de bandes transverses blanches, ligne du dos blanche.

Strepsiceros Gesn., quad. p. 295, *ic.* 31. *Jonst. quad. p.* 54, *t.* 24.

Condoma Buffon, vol. XII, p. 301, *t.* 39, *f.* 1, 2.

On le trouve au cap de Bonne-Espérance.

Longueur de neuf pieds, hauteur de quatre ; corps grêle, d'un gris rougeâtre, gris en-dessous ; le cou à crinière ; la poitrine en crête ; la face noirâtre, traversée par deux lignes blanches ; les cornes d'un brun pâle, longues de trois pieds neuf pouces ; la queue de deux pieds, brune en-dessus, blanches en-dessous, noire à la pointe.

11. Antilope chevrotine, *Antilope cervicapra*, à cornes cylindriques, spirales, annelées ; corps fauve foncé en-dessus, blanc en-dessous.

Capra cervicapra Linn., syst. nat. edit. XII, t. 1, *p.* 96, *n.*° 8.

Gasella Jonst., quad. t. 29.

Gasella africana, seu Antilope, Rai, quad. p. 79, n.° 4.

On la trouve dans l'Afrique et l'Asie, aux Indes.

Un peu plus petite que le daim ; queue courte, noire au-dessus, blanche en-dessous ; tête noirâtre, à orbites, blanches, à bouche

brune; cornes droites, noires, annelées le plus souvent dans toute leur longueur; les pointes écartées de seize pouces, longues de quatorze pouces. La femelle, sans cornes, porte neuf mois, met bas un seul petit.

Genre 6. Les Chèvres, *Capra*. Les cornes concaves, tournées en-haut, droites; comprimées, rudes. Les dents antérieures inférieures au nombre de huit; canines nulles, barbe au menton.

Les Chèvres se défendent avec leurs cornes; elles aiment les montagnes; elles se raprochent beaucoup des brebis.

1. La Chèvre sauvage, *Capra ægagrus*, à cornes carénées, arquées; la gorge barbue.

Capricerva Kœmpfer. amoen. exot. 398, *t.* 4, *n.*° 1.

Chèvre sauvage Tavernier, voy. vol. II, *p.* 143.

Première. Var. Le Bouc, *Hircus*, à cornes carénées, arquées.

Caper hispanicus Jonst. quad. t. 26.

Capra, Hircus, Hœdus, Gesn. quad. p. 270; *Rai, quad. p.* 77.

Bouc, et Chèvre Buffon, vol. V, p. 39, *t.* 8 *et* 9.

Second. Var. Chèvre d'Angora, *Capra angorensis*, à corps tout couvert d'une toison très-longue; à poils doux, soyeux.

Chèvre d'Angora Tournef. voyag. tom. 2, *p.* 185; *Buffon. vol. V, p.* 71, *t.* 10, 11.

Troisième. Var. Chèvre de Syrie, *Capra mambrina*, à cornes inclinées, à oreilles pendantes, à gorge barbue.

Capra indica aut membrina Gesn., quad. p. 1097.

Capra mambrina indica, et mambrina syriaca Jonst., quad. p. 81, *t.* 26.

Capra mambrina seu syriaca Gesneri, *Rai*, *quad. p.* 81.

Chèvre mambrine, *ou Chèvre du Levant*, *Buffon*, *vol. XII*, *p.* 152.

Quatrième. Var. Chèvre d'Afrique, *Capra depressa*, à cornes rabattues, courbées, très-petites, renversées sur le crâne.

Chèvre naine Buffon, *vol. XII*, *p.* 154, *t.* 18, 19.

Cinquième. Var. Chèvre de Juda, *Capra reversa*, à cornes droites et recourbées à la pointe.

Bouc de Juda Buffon, *vol. VII*, *p.* 154, *t.* 20, 21.

Sixième. Var. Chèvre capricorne, *Capra capricornus*, à cornes courtes; à pointes tournées en-avant, annelées sur les côtés.

Capricorne Buffon, *vol. XII*, *p.* 146, *t.* 15.

On trouve la chèvre sauvage sur le Caucase, sur le mont Taurus, au Japon, en Perse, en Afrique, et même sur quelques Alpes européennes; elle ressemble au cerf par son agilité, et même un peu par son port; elle est plus grande que toutes ses variétés; la femelle est sans cornes, ou les a petites; mais le mâle les porte grandes, fortes, ridées, d'un brun cendré; son cou et ses jambes sont robustes, la tête épaisse, dure; le sinus devant les yeux très-petit; nul antre inguinal; la queue très-courte, noire; couleur du corps d'un gris cendré, roussâtre; la ligne de l'épine, noire; la toison hérissée. On trouve un bézoard dans un de ses estomacs.

La première variété, la domestique, s'élève dans toute l'Europe et dans toutes les autres régions; elle se nourrit des rameaux et des écorces d'arbres, des feuilles, des lichens, même de la cigüe, des euphorbes et autres herbes véméneuses qu'elle mange impunément;

elle aime à fréquenter les lieux montueux ; sa toison varie ; on en voit de noire, de bariolée de noir et blanc, de grise ; elle vit dix à douze ans ; elle est rarement sans cornes ou en portant quatre ; on en a trouvé de sauvages dans l'isle Fernandez, issues de parens domestiques. La chèvre est pétulante, peu susceptible d'attachement, inconstante, querelleuse, sauteuse, d'un tempérament très-chaud ; la femelle porte cinq mois ; elle met bas un ou deux petits, rarement trois ou quatre. Le bouc répand au loin une odeur particulière, très-forte ; ces animaux craignent le froid ; ils causent beaucoup de dommages aux arbrisseaux ; leur cuir est serré, tenace ; leur poil est utile dans les fabriques ; les femelles sont précieuses par la quantité de lait qu'elles fournissent : on en fait d'excellens fromages. La chèvre d'Angora est remarquable par la longueur de sa laine ; qui touche presque terre, qui est aussi douce que la soie ; ses cornes tordues sont versées sur les côtés comme celles de la chèvre d'Espagne ; ses oreilles sont aplaties, lancéolées, penchées. La chèvre mambrine se trouve en Syrie ; elle est un peu plus grande que le bouc, ses cornes sont noires, son poil est fauve. La chèvre naine se trouve en Afrique, on l'élève aujourd'hui en Amérique ; elle est de la grandeur d'un bouc, son poil est long, pendant ; ses cornes comme triangulaires, courbées en demi-lune, épaisses, à peine longues d'un doigt, tellement collées sur le crâne, qu'elles en percent presque la peau. La chèvre de Juda est grande comme un bouc d'un an, les poils courts comme ceux du cerf ; les cornes à peine longues comme le doigt ; elle s'accouple avec la chèvre naine.

Le bouc forme le neuvième genre de Brisson.

C'est un animal domestique ruminant, à pieds fourchus; à huit dents incisives inférieures; à cornes ou simples ou nulles, à longue barbe, à odeur forte, si chaud qu'un seul suffit à cent cinquante chèvres, mais cette ardeur ne dure que trois ou quatre ans. Le bouc est propre à la génération à un an, et la chèvre à sept mois, mais on attend communément dix-huit mois; elle fournit, comme la vache, un lait sain et abondant: ainsi, cette espèce est une des plus utiles, eu égard d'ailleurs à son suif, à son poil et à sa peau, d'autant plus qu'elle est non seulement très-facile à nourrir, mais aussi robuste que la brebis est délicate; elle est aussi plus légère et plus adroite que la brebis; elle aime à gravir les rochers et les montagnes; elle est sensible, et elle s'attache; même sauvage ou non domestique, elle ne fuit pas l'homme; elle vit dix douze ans; elle entre en chaleur en automne, mais elle est apte toute l'année à recevoir le mâle. Le bouc ressemble absolument, quant aux parties internes, au bélier.

2. La Chèvre bouquetin, *Capra ibex*, les cornes noueuses en-dessus, renversées sur le dos; la gorge barbue.

Ibex Alpium Sibericorum Pallas spicil. zool., XI, p. 31, *t.* 3, *et V., f.* 4.

Ibex Gesner, quad., p. 331 *et* 1099; *Jonst. quad., p.* 75, *t.* 25; 28; *Rai, quad. p.* 77.

Le bouquetin Buffon, vol. VII, p. 136, *t.* 13.

On le trouve sur les Alpes du Kamtschatka de Sibérie, sur les montagnes de Crête, d'Italie, sur l'Apennin, sur les Alpes de Suisse; il fréquente les endroits les plus escarpés, les moins accessibles; il marche en troupe, est d'une agilité prodigieuse; il fait des sauts surprenans, de rocher en rocher; jeune, il est susceptible de s'appriyoi-

ver ; la femelle met bas un ou deux petits ; il est plus grand que le bouc sauvage ; le mâle est plus haut que la femelle, qui a les cornes plus petites ; deux mamelles.

Tête petite, museau comprimé, épais, les yeux assez petits, les cornes très-vastes, longues de trois pieds, pesant huit à dix livres, arrondies en-dessous, plus arquées que celles du bouc sauvage, carénées, d'un gris noirâtre ; les jambes grêles ; la queue courte, nue en-dessous, noire en-dessus et à la pointe ; les poils du corps longs, fauves ou blancs, d'un gris sale dans les jeunes : la ligne du dos noirâtre ; une grande tache noire au-dessus, et au-dessous des genoux antérieurs, qui sont blancs ; la peau fine.

Genre 7. La Brebis, *Ovis*. Les cornes concaves, renversées en arrière, contournées, ridées, raboteuses ; huit dents antérieures à la mâchoire inférieure, canines nulles.

Les brebis se battent avec leurs cornes ; elles aiment les lieux secs et découverts.

Premier. La brebis belier, *ovis*, *aries* ; à cornes comprimées, repliées en demi-lune. *Voy. Linn.*, *Amœn. acad.*, *vol.*, *IV*, *p.* 169.

Ovis domestica, *Rai*, *quad.*, *p.* 73.

Pecus, *aries*, *ovis*, *vervex*, *agnus*, *Gesn.*, *quad.*, *p.* 872, 912, 925, 927 ; *Jonst.*, *quad. p.* 44, *t.* 22.

La brebis et le bélier, *Buf.*, *vol. V*, *p.* 1, *t.* 12.

Première. Var. Brebis d'Angleterre, *Ovis anglica*, sans cornes, à scrotum, et queue pendante jusques aux genoux.

Ovis anglicana, *Amœn. acad.*, *IV*, *p.* 184.

Deuxième. Var. Brebis rustique, *ovis rustica*, à queue et laine plus courte, celle-ci plus dure.

Ovis rustica, *Amœn acad.*, *tom. IV*, *p.* 174.

Troisième. Var. La Brebis d'Espagne. *Ovis hispanica*,

hispanica, à cornes ; les spires des cornes portées en-dehors, la laine plus touffue, plus molle, plus douce.

Ovis hispanica, Amœn, acad., vol. IV, p. 174.

Quatrième Variété. La Brebis d'Islande, *Ovis policerata*, à trois, à six cornes.

Le Bélier d'Islande, Buffon, vol. XI, p. 354, 387, *t.* 31, 32.

Cinquième Var. La Brebis d'Afrique, *Ovis africana*, à poils courts.

Ovis africana, Amœn. acad. vol. IV, p. 178, *Rai, quad. p.* 75.

Sixième Var. La Brebis des Indes, *Ovis guinensis* à oreilles longues, pendantes ; à poils courts ; la crinière très-longue.

Aries guinensis, seu angolensis, Margr. bras. p. 234 ; *Jonst. quad. t.* 46.

Ovis guinensis seu angolensis Marcgravii Rai, quad. p. 74.

Le Bélier du Sénégal Buffon, vol. XI, p. 359, 392, *t.* 34—36.

Septième Var. La Brebis à large queue, *Ovis laticaudata.*

Ovis laticauda Rai, quad. p. 74.

Ovis laticauda, platyceros ; Amœn. acad. vol. IV, p. 173.

Moutons de Barbarie Buffon, vol. XI, p. 355, *t.* 33.

Huitième Variété. Brebis bucharique, *Ovis bucharica*, à grandes oreilles pendantes, le coussin adipeux moindre. *Pallas specil. zool. XI, p.* 78.

Neuvième Var. Brebis à longue queue, *Ovis longicauda*, à queue très-longue.

Ovis alterum genus Rai, quad. p. 74.

Ovis arabica Jonst., quad. t. 23.

Dixième Var. Brebis du Cap, *Ovis capensis*, à

grandes oreilles pendantes, à grande queue à peine grossie par la graisse. *Voyez Pénant quad, t. 4, f. 2.*

La brebis est domestique sur toute la surface de la terre ; elle recherche les terreins secs, découverts, salés ; c'est peut-être le plus stupide et le plus imbécille des animaux. Il est adulte à la seconde année ; il ne vit pas plus de 14 ans ; il change de dents ; il boit peu ; son cri est le bêlement ; très-timide, il ne se défend qu'en urinant et donnant du pied, ou en frappant des cornes ; il se nourrit sur-tout de gramen, entr'autres de la fétuque ovine, *festuca ovina ;* il mange avec plaisir le thlaspi boursette, *thlaspi bursa pastoris.* Le prunier épineux, *prunus spinosa ;* la prêle, les renoncules, l'antherie brise-os, *anthericum ossifragum ;* l'oreille de rat des marins, *myosatis palustris ;* l'anémone des bois, lui sont nuisibles. Il est attaqué par l'hippobosque ovine, par le pou de brebis, le taon, le ciron, par le ver plat ovin ; il est sujet à l'hydatide du cerveau, ce qui lui cause des vertiges ; à l'inflammation du foie, à la jaunisse, à la phthisie, à l'hydropisie, à la gale, à la clavelée. Un belier suffit à couvrir vingt brebis, qui, portant 23 semaines, mettent bas un ou deux, rarement trois agneaux.

La première variété est commune en Angleterre, sur-tout dans la province de Licolnshire.

La seconde est la plus commune dans toute l'Europe, même boréale ; sa toison est plus dure, plus courte, moins crépue ; les cornes contournées spiralement, planes, anguleuses en-dedans, aplaties au sommet, quelquefois nulles ; les yeux bleuâtres, vert de mer : on trouve sur le sommet de la tête une papille oblongue, et une

cavité profonde en-devant du grand angle de l'œil, dans laquelle se sépare une humeur glutineuse ; la queue, ronde, n'atteint pas les genoux ; la toison est le plus souvent blanche, assez souvent noire, quelquefois noire-blanche.

La variété d'Espagne a ses cornes en spirale déjetée en-dehors. Celle à plusieurs cornes est commune dans le nord ; elle porte 3, 4, 5, 6 cornes ; l'intérmédiaire ou les intermédiaires droites, les extérieures contournées en-dehors ; le plus souvent la queue est courte ; la laine est assez dure, roide. Celle à longue queue est le plus souvent blanche, quelquefois noire, ou brune, ou tachetée ; à la place de la queue, où on retrouve presque le coccix, elle a comme un coussin de graisse, pesant souvent plus de trente livres.

Le belier forme le dixième genre de Brisson ; c'est un animal bisulce, à huit dents incisives inférieures, et dont l'espèce, comme le dit Buffon, paroît hors d'état de subsister par elle-même telle qu'elle est en domesticité. Les cornes de notre belier paroissent de la première année, et croissent ensuite d'un anneau tous les ans : à un an il perd le deux incisives antérieures, et ensuite les six autres, qui sont toutes tombées à 3 ans, et remplacées par d'autres que l'âge noircit et déchausse bientôt. On n'a pu faire produire la chèvre avec le belier, quoique la brebis produise avec le bouc. La brebis n'est en chaleur qu'en novembre ; cependant le belier recherche en tout temps son commerce ; un seul belier suffit à 25 ou 30 brebis. Cet animal est craintif, stupide et délicat, mais c'est un des plus utiles dans l'économie domestique par son lait, par sa chair très-délicate, sur-tout dans nos pro-

vinces méridionales, par sa peau, et plus encore par sa toison, avec laquelle on prépare presque tous nos vêtemens. On châtre les mâles à cinq mois, au printemps ou en automne. Les moutons sont blancs, bruns, ou noirs, ou tachetés en France; mais il y en a de roux en Espagne, et de jaunes en Ecosse. La brebis met bas difficilement, et souvent on est obligé de l'aider. La laine de cet animal est plus ou moins douce, suivant les climats; elle se change même en un poil rude dans les pays très-chauds. En général, rien n'est moins constant que la taille de ce quadrupède, la qualité de sa toison et la forme de ses cornes.

Le belier, le bouc et les autres ruminans analogues, sont si ressemblans au bœuf pour la situation, la figure des quatre estomacs, qu'il est inutile d'en donner les détails en parlant des viscères du bélier; ainsi nous ne proposerons que les différences les plus saillantes.

L'épiploon ressemble à celui du bœuf, les papilles de la panse sont plus larges à proportion de leur longueur, et les figures du réseau plus étendues en comparaison de la hauteur de leur cloison, que dans le bœuf. Le foie renferme dans sa substance une grande quantité de ces vers appelés douves; on les trouve sur-tout dans la vésicule du fiel et dans les canaux biliaires. Les reins ne sont pas composés de tubercules comme ceux du bœuf; ils ont la figure ordinaire, en haricot. On ne trouve pas dans le cœur du belier ces os observés dans celui du cerf et du bœuf. Dans la langue, les filets de la partie antérieure paroissent à peine, tandis que les papilles du milieu de la partie postérieure sont à proportion beaucoup plus larges et plus aplaties que dans le bœuf.



LE BOUC D'ANGORA. P. 412

LE BELIER D'ISLANDE. P. 417

LE MOUFLON. P. 421. 2.

Parmi les pièces très-curieuses de notre cabinet, on remarque une tête en squelette d'un monstre de brebis bicéphale; les quatre mâchoires sont très-distinctes, mais la boîte osseuse du crâne est une pour ces quatre mâchoires, quoique d'une grande capacité; et ce qui est plus rare encore, ce crâne a appartenu à un individu adulte, car on trouve toutes les dents et les sutures très-serrées.

2. Brebis mouflon, *Ovis ammon*, à cornes arquées, demi-circulaires, aplaties en dessous; à fanon lâche, pendant, pointu.

Capra ammon Linn., syst. nat. edit. XII, tom, 1, p. 67, n.° 12.

Musmon seu musimon Gesn., quad. p. 934,

Musimon et Tragelaphus Bellonii Rai, quad. p. 20.

Ovis fera siberica, vulgò algali dicta, Pallas, specil. zool. XI, p. 3, t. 1, 2.

Mouflon Buffon, vol. XI, p. 352, t. 29.

On l'a trouvée par petites troupes sur les montagnes de l'Asie, en Sardaigne, en Corse, sur les montagnes de la Grèce.

Elle est très-agile, court avec une étonnante vitesse; très-sauvage, elle se défend avec ses cornes dont elle frappe avec danger. Elle ressemble beaucoup au belier. Elle est adulte la seconde année; elle ne vit que 14 ans. La femelle met bas en mars un ou deux petits. On la recherche pour sa chair, qui est délicate.

Grandeur d'une petite biche; couleur, surtout en été, d'un cendré roussâtre; cendré blanc en-dessous: l'hiver, le dos est gris de rouille; le dessous du corps d'un gris blanchâtre; la queue très-courte, blanche, roussâtre à la pointe; les poils d'hiver longs d'un pouce et demi; les oreilles droites, pointues,

les yeux grands, à iris bleuâtre. Les cornes poussent la troisième année; elles sont blanches, annelées, repliées, comprimées; les femelles les ont plus petites, pliées en faucillés, quelquefois n'en ont point; les pieds postérieurs plus longs que les antérieurs.

3. La Brebis de Crète, *Ovis strepsiceros*, à cornes droites, carénées, contournées en spirale.

Cretensis Aries strepsiceros nominatus, Bellon, obs. p. 20, f. p. 21.

Ovis cretensis jonst., quad t. 45.

Le Strepsiceros Buffon, vol. XI, p. 358.

Ovis strepsiceros cretica Bellonii Rai, quad. p. 75.

On le trouve en Candie et dans d'autres îles de l'Archipel; on l'élève en Hongrie et en Autriche. Est-il la souche du belier, qu'il égale en grandeur, et à qui il ressemble beaucoup?

Genre 8. Les Bœufs, *Bos*. Cornes concaves, tournées en-avant, courbées en demi-lune, lisses; huit dents incisives à la mâchoire inférieure; canines nulles.

Les Bœufs se défendent avec leurs cornes, ils aiment les pâturages humides. Les espèces de ce genre sont difficiles à caractériser; on peut prendre aisément de simples variétés pour des espèces, comme dans les genres des brebis, des chèvres.

1. Le Bœuf taureau, *Bos taurus*, à cornes rondes, courbées en-dehors; les fanons lâches, pendans.

Première Var. Le Bœuf sauvage, *Bos ferus.*

a. *Urus Gesn., quad. p.* 157; *Jonst. quad. p.* 36, *t.* 20.

Les cornes épaisses, courtes, recourbées en-haut; les poils du front crépus.

b. *Bonasus Gesn., quad. p.* 145; *Jonst. quad. p.* 51, *t.* 18, 19; *Rai, quad. p.* 71; *Buffon, vol. XI, p.* 284

Les cornes repliées en-dessous ; la crinière sur le cou très-longue.

c. *Bison Gesn.*, *quad. p.* 143, *Jonst. quad. p.* 51, *t.* 16, 17 ; *Rai*, *quad. p.* 71.

A cornes repliées en-haut ; à crinière très-longue, à dos bossué.

2.e *Var.* Le bœuf, le Taureau, la Vache, le Veau, *Bos*, *Taurus*, *Vaccæ*, *Vitulus Gesn.*, *quad. p.* 63, 65, 70 ; *Jonst. quad. p.* 13, 14.

Bos domesticus Jonst., *quad. p.* 36, *t.* 14 ; *Rai*, *quad. p.* 70.

Le Bœuf Buffon, *vol. IV*, *p.* 437, *t.* 14.

A cornes lisses, rondes, repliées en-haut.

a. Le grand bœuf des Indes, *Bos indicus major* ; roux, à cornes très-courtes, une bosse graisseuse sur les épaules. *Voyez Pén.*, *quad. p.* 16, *t.* 1, *fig. sup.*

b. Le petit Bœuf Indien, *Bos indicus minor*, à cornes presque droites, tournées en-avant ; une bosse graisseuse sur les épaules, sans crinière.

Zebus Buffon, *vol. XI*, *p.* 285, 439, *t.* 42.

c. Le bœuf d'Abyssinie, *Bos abyssenicus* ; à tubérosités sur le dos ; à cornes pendantes, adhérentes seulement à la peau. *Voy. Pén. quad. p.* 17, *n. c.*

d. Le Bœuf de Madagascar, *Bos madagascariensis*, blanc, de la grandeur du chameau, à bosses sur le dos, à oreilles pendantes. *Pénant*, *quad. p.* 17, *n.* D.

e. Le Bœuf de Ténian, *Bos tinaniensis* ; tout blanc, à oreilles noires. *Pén. quad. p.* 17, *n.* E.

f. Le Bœuf d'Afrique, *Bos africanus.* Blanc, très-agile, à jambes grêles, à cornes élégantes, à ongles d'un noir brillant. *Pén. quad. p.* 17, *n.* F.

On trouve des bœufs sauvages, en Prusse,

en Lithuanie, sur les monts Karpathes, sur le mont Caucase. L'espèce peut vivre par-tout, variant à raison du climat, des pâturages. On en trouve de très-petits sans cornes, en Islande. Cet animal est colère, courageux; il attaque avec ses cornes; lorsqu'il est furieux, ses yeux étincellent, il prend un caractère particulier de physionomie. Cet animal est très-utile à l'homme pour le labourage; ses excrémens fertilisent les terres; sa peau, ses cornes sont employées utilement; sa chair est très-nourrissante; son lait abondant fournit une foule de variétés de fromage, un beurre délicieux; sa graisse est aussi utile; il est plus exposé aux maladies épizootiques que les autres bestiaux. La ciguë, l'aconit, l'anémone, lui sont funestes. Sa vie est de 14 à 15 ans. La vache porte neuf mois; elle met bas un seul veau, rarement deux.

Le taureau domestique est un animal bisulce, ruminant, à cornes simples et creuses, sans incisives supérieures, à huit inférieures, qui sont toutes renouvelées à l'âge de trois ans. On le soumet à la castration à l'âge de 18 à 20 mois. Après cette opération le taureau prend le nom de bœuf, elle le modifie singulièrement, le rend plus traitable; alors c'est peut-être le plus utile des animaux. La force prodigieuse de sa tête, de son cou et de ses épaules, le rend propre à rompre, attelé à la charrue, les terreins les plus durs, et traîner les plus lourds fardeaux, attelé par paire à un chariot. Alors, de féroce et intraitable, cet animal devient si docile, qu'il obéit à la voix d'un enfant. Comme il s'engraisse facilement à tout âge, il offre encore à l'homme ingrat, après les longs services, une chair succulente

et très-salubre. Sa femelle, par son lait, est une source de richesses pour nos campagnes; elle entre communément en chaleur au printemps; et comme elle porte neuf mois, elle met bas pendant un des derniers mois de l'hiver; elle est en pleine puberté à 18 mois, et le taureau à deux ans. Leur plus grande force à tous égards, est de trois à neuf ans. Ces animaux varient beaucoup pour la grandeur suivant leur nourriture, et encore plus par l'influence du climat.

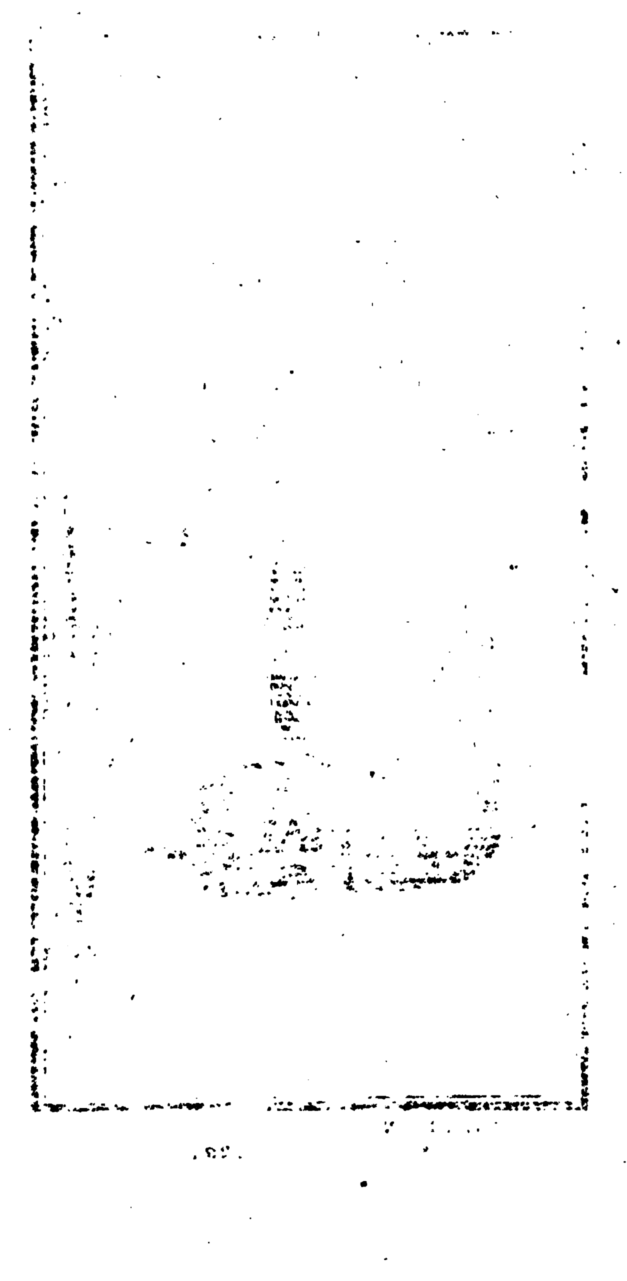
L'épiploon s'étend sur tous les intestins jusqu'à la vessie; on distingue quatre estomacs; le premier, celui auquel aboutit l'œsophage, est le plus grand de tous, on l'appelle la panse, l'herbier ou la double; on a donné au second le nom de réseau ou bonnet: ce n'est, à dire vrai, qu'une continuation du premier; le troisième bien distingué des deux premiers, puisqu'il ne commence que par un orifice assez étroit, est nommé le feuillet, le milliet, mellier ou pseautier; il est plus grand que le bonnet, et plus petit que la caillette, qui est le quatrième estomac appelé encore franche-mule. La panse occupe la plus grande partie de l'abdomen; elle a, étant enflée, une figure très-irrégulière; les parois internes supérieures de la panse sont garnies d'un très-grand nombre de papilles oblongues et fort minces; dont les plus alongées ont cinq pouces; elle sont très-rapprochées les unes des autres, et revêtues par un velouté. Le bonnet a ses parois intérieures bien différentes; au lieu de papilles, on voit un réseau formé par des cloisons minces, hautes de quatre lignes; ces cloisons se croisent, forment différentes figures; l'aire de ces figures est parsemée de papilles: observez une gouttière qui s'étend depuis l'œsophage jusqu'à l'orifice du troisième estomac; sur le troisième

estomac, dans sa paroi interne, remarquez les plis très-nombreux comparés avec raison aux feuillets d'un livre; c'est autant de lames placées très-près les unes des autres; ces feuillets, en forme de croissant, sont de différentes largeurs; ils sont hérissés de papilles pointues. Au-dedans de la caillette on trouve des replis de différentes grandeurs, formant des sinuosités; ils sont mous et éloignés les uns des autres. Dans la poche formée par le col de la caillette, on n'aperçoit que des rides disposées en différens sens. On trouve dans la panse et dans le bonnet du bœuf, des vers analogues à ceux de l'estomac du cheval; ils se cantonnent entre les papilles et les feuillets. Les intestins longs de plus de cent pieds; le duodenum est plus gros que le jéjunum et l'iléon; le cœcum, long de deux pieds et demi, a plus d'un pied de circonférence; le colon, très-gros près du cœcum, diminue peu-à-peu de volume; le rectum, bien enflé, a seize pouces de circonférence; la longueur du colon et du rectum est de plus de trente pieds. Le foie, placé du côté droit, est divisé en trois lobes, deux grands et un petit, les deux grands à côté l'un de l'autre; le petit est situé sous la partie postérieure du grand lobe droit; on trouve entre les deux grands lobes, au-dessus de la face postérieure du foie, une éminence que l'on pourroit regarder comme un quatrième lobe. La vésicule du fiel forme une poche longue de sept pouces; la bile est limpide, de couleur orangée. La rate située sur la partie gauche de la panse, a un pied huit pouces de longueur, cinq pouces de largeur; ses deux extrémités sont arrondies. Le pancréas a la figure d'une losange,

dont les angles latéraux jettent de chaque côté une branche assez longue. Les reins sont composés de plusieurs tubercules, et paroissent divisés en plusieurs parties. Le poumon droit est divisé en quatre lobes, le gauche en deux. Le cœur est situé dans le milieu de la poitrine, la base en-haut et la pointe en-bas. Sur la face supérieure de la partie antérieure de la langue, on trouve des filets pointus fort durs et dirigés en-arrière : comme ils sont très-rapprochés, ils produisent l'effet d'une râpe, lorsqu'on y passe la main a rebours ; sur la partie postérieure on trouve des papilles coniques; sur les côtés plusieurs glandes larges, plates, et environnées d'un calice. L'épiglotte n'est pas terminée en pointe comme celle du cheval, mais recourbée et recoquillée en-arrière. Chez un taureau de 5 ans, pesant 500 livres, le cerveau a quatre pouces et demi de longueur, quatre pouces de largeur, et un pouce neuf lignes d'épaisseur ; la longueur du cervelet est de deux pouces deux lignes, sa plus grande largeur de deux pouces quatre lignes, et sa plus grande épaisseur de quatre lignes ; le cerveau pèse treize onces six gros, et le cervelet une once quatre gros et demi. Il y a deux pieds de distance entre l'anus et le scrotum, qui s'étend au-dessous du ventre de la longueur d'un demi-pied ; l'intervalle qui se trouve entre le scrotum et l'orifice du prépuce, est d'un pied deux pouces.

Le taureau a quatre mamelons bien apparens, situés au-devant du scrotum, deux de chaque côté. On peut retirer le prépuce sur la verge, en-arrière, de la longueur de neuf pouces ; étant retiré en avant, s'étend au-delà du gland de la longueur de dix à onze pouces.

Le gland a une figure conique; il est un peu aplati sur la longueur; son extrémité est recourbée en-dessous. La verge a deux pieds quatre pouces de longueur; elle est aplatie comme le gland en-dessus et en-dessous. Les testicules ovoïdes ont quatre pouces et demi de longueur; leur substance intérieure est jaunâtre, et dans le centre on aperçoit un noyau longitudinal blanchâtre. Les canaux déférens des épididymes ont deux lignes de diamètre. Remarquez les deux cordons qui naissent des premieres vertèbres de la queue, s'étendant le long de la verge jusqu'à l'endroit où elle forme une double courbure en façon d'S romaine. La vessie ovale a un pied huit pouces de circonférence sur son petit diamètre, et deux pieds huit pouces sur le grand; l'urètre est revêtue en-dehors d'un muscle fort et épais qui forme un cylindre de seize lignes de diamètre. Les vésicules séminales sont composées, comme dans l'homme, de plusieurs cellules; elles ont quatre pouces de longueur et quatorze lignes de largeur, huit d'épaisseur; les prostrates longues de quinze lignes, larges de six. Auprès des muscles accélérateurs se trouvent deux glandes longues d'un pouce et demi, jetant dans l'urètre une liqueur jaunâtre. Dans la vache, les deux mamelles adossées, éloignées de la vulve d'environ deux pieds, ont chacune deux mamelons, qui sont pourvus d'un conduit lactifère qui s'implante dans la mamelle. Le gland du clitoris est peu saillant; l'orifice de la matrice est enfoncé au milieu d'un triple rang de tubercules assez gros; le corps de la matrice est fort petit, n'ayant que deux pouces depuis son orifice jusqu'à la bifurcation des cornes, qui ont un pied huit pouces de longueur; les ovaires sont ovoïdes, longs de quatorze lignes: remarquez





LE BISON femelle
DE LITHUANIE P. 429.

l'amnios, le chorion, et l'élantoïde qui est fort étendu, sur-tout les cotylédons au nombre de cent pour un seul embrion : ils sont aplatis, ovales, formés en partie par la matrice, en partie par le chorion.

Monographie du Bison de Lithuanie.

On trouve en Lithuanie, dans la forêt appelée Bialovicz, une espèce de bœuf sauvage ; le mâle adulte surpasse en grosseur et en hauteur les plus grands bœufs d'Ukraine ou de Hongrie, qui sont les plus grands connus. On doit certainement ramener cette espèce au genre du bœuf ; l'examen des cornes, de la dentition et des ongles, la constitue espèce de ce genre. Mais les observateurs ne s'accordent pas pour statuer si c'est une véritable espèce, ou une variété du bœuf domestique. Linné et Buffon, qui ont été d'ailleurs rarement d'accord, n'ont pas hésité de prononcer que notre bison lithuanien n'est qu'une variété du bœuf domestique. Linné croyoit que c'étoit l'urus de César. Haller, au contraire, dans une note ajoutée au dictionnaire de Valmont de Bomare, a déclaré que notre bison étoit une espèce distincte. Si on veut prononcer avec quelque fondement, on doit, comme nous l'avons fait, comparer des individus mâles ou femelles de nos bœufs sauvages, avec des individus du bœuf domestique. Nous choisîmes parmi les vaches des économies royales, un individu âgé de quatre ans, la plus grande des vaches hollandaises. En la comparant avec notre femelle bison, nous reconnûmes que celle-ci étoit plus grande. Dans le bison, tous les poils du corps sont mous, soyeux ; dans la vache ils étoient plus roides. La direction des poils de la vache étoit parallèle avec

la peau; les poils dans le bison s'élevoiént à angle obtus. Dans la vache tous les poils sont uniformes, de même nature; dans le bison on en trouve, comme dans le castor, de deux sortes; les uns plus touffus, bruns, plus soyeux; d'autres plus longs, d'un noir marron. Dans la vache les poils diffèrent peu en longueur; dans le bison on en voit de très-longs à la base du cou et autour des épaules, qui forment une crinière remarquable, qui est quatre fois plus longue dans le bison mâle. Ces longs poils, constituant la crinière, s'observent non seulement à la base du cou sur les épaules, mais encore sur toute la longueur du cou et de la mâchoire inférieure; de semblables poils très-longs garnissent les cuisses antérieures, et descendent jusqu'au milieu de la jambe. Ces poils sont mous comme de la laine; leur ensemble donne à cette animal une physionomie particulière qui le fait différer singulièrement, quant au *facies*, du bœuf. De la base de la tête ou sur l'occiput, on trouve d'autres poils plus touffus et plus courts, qui presque droits, s'étendent un peu au-delà des épaules, sur toute la longueur de la partie supérieure du cou; les poils sur tout le reste du corps sont plus courts, sur-tout au train de derrière, ce qui fait paroître ce train plus resserré que dans le bœuf domestique. La queue descend jusqu'au pli des jambes, et est garnie de poils plus longs et plus touffus vers son extrémité. Les os des îles sont moins saillans dans le bison que dans le bœuf.

Les bisons perdent chaque année leur longs poils; dans cet état de mue, ils sont maigres, et présentent une forme absolument différente. Ils changent aussi chaque année de poils courts; mais ces poils tombent peu-à-peu, sans dégarnir aucune partie de la peau. Nous-

devons encore remarquer que cette physionomie féroce du bison est principalement due aux poils touffus qui recouvrent la partie antérieure et supérieure de la tête, jusqu'aux lèvres, qui sont lisses. Les yeux du bison m'ont paru autrement dessinés que ceux du bœuf domestique. L'ouverture ou la direction des paupières est plus approchante de la perpendiculaire. La cornée transparente est noire. Les yeux de l'animal en colère sont saillans; dans cet état, l'albuginée, qui est blanche lorsqu'il est calme, devient rougeâtre, et se boursoufle. Les oreilles étoient plus courtes que celles de la vache. Leur face interne, excepté la conque et leur face externe, étoient garnies de poils très-touffus; mais ces poils étoient plus longs que ceux de la vache et presque perpendiculaires. Les cornes, contournées en demi-lune, à peine longues de six pouces, étoient noires, plus dures, plus compactes et plus grosses que celles de la vache. Les lèvres, les gencives, la langue, le palais, étoient d'un noir bleuâtre; la base de la langue présentoit dans le bison des tubercules plus gros que celle de la vache. Dans le bison, les poils du sinciput répandent une odeur agréable de musc; mais nous avons remarqué que cette odeur s'affoiblissoit chaque année dans l'état de domesticité, et qu'elle étoit plus sensible pendant l'hiver que pendant les autres saisons. Les bisons perdent leurs longs poils peu-à-peu, depuis le mois de mai jusqu'en automne; ce n'est donc que pendant l'hiver que cet animal présente son port spécial; d'où on voit que celui qui le dessineroit en hiver et en été, offriroit deux figures si différentes, que l'on croiroit qu'elles exprimeroient deux animaux divers. Mais reprenons

l'histoire de l'individu que nous avons nourri pendant quatre années. Les veneurs du roi de Pologne prirent deux mâles et deux femelles, quinze jours après Noël, dans la forêt de Bialovicz. Les deux veaux mâles moururent un mois après. On parvint à élever les deux femelles ; on tenta inutilement de leur donner pour nourrices des vaches, elles ne voulurent point les teter. Alors leur gardien leur présenta des chèvres, qu'il plaça sur une table basse, à la hauteur de la tête des bisons, qui, tetant paisiblement jusqu'à satiété, finissoient presque toujours par lancer, d'un cou de tête, leur nourrice à quelques pas ; mais on ne leur laissa pas donner souvent ce témoignage d'ingratitude ; parce que leur gardien connoissant le moment de satiété, faisoit lâcher prise au bison, en le frappant sur les lèvres. Ces bisons furent sevrés à la fin du quatrième mois ; on commença à les nourrir avec de la farine et de l'avoine moulue et cuite. On m'en envoya une âgée d'un an. Déjà sa crinière étoit formée. A deux ans elle donna les signes d'oestre, ou demanda le mâle. Je fis placer dans son étable un grand et superbe taureau d'Ukraine, mais quoique depuis plusieurs jours elle eût exprimé ses désirs, et eût offert tous les signes de l'oestre, savoir, la vulve saillante, boursouflée, rougeâtre en-dedans, cependant l'aspect du taureau la rendit furieuse ; d'un seul coup de corne elle renversa la séparation que l'on avoit placée entre-deux, espérant de la familiariser peu-à-peu avec ce taureau ; et si le taureau n'avoit pris brusquement la fuite, certainement il auroit été la victime. Cette antipathie me parut d'autant plus singulière, qu'un quart-d'heure après, ma bisonne étoit si calme,

calme, qu'elle vint, comme à l'ordinaire manger l'avoine dans mon chapeau. D'ailleurs les bisons sont d'un caractère très-doux, s'attachant singuliérement à ceux qui les pansent et les nourrissent. Ma bisonne marquoit son attachement en léchant la main avec un doux murmure, en frottant doucement sa tête contre la poitrine. Si je l'appelois, elle venoit à moi d'un air serein; mais si un inconnu l'approchoit, elle s'irritoit, frappoit du pied, menaçoit des cornes en secouant sa crinière. Un jour elle faillit tuer un paysan que j'avois préposé pour la nourrir pendant l'absence de l'enfant qui la soignoit ordinairement. L'assertion des anciens, relative à l'antipathie des bœufs pour les couleurs vives, est aussi vraie pour les bisons; j'ai vu cent fois ma femelle bison entrer en fureur lorsqu'elle voyoit approcher de sa clôture un homme habillé de drap rouge; moi-même je n'aurois pas été en sûreté, enveloppé d'un manteau rouge, quoiqu'elle me parût très-attachée. Je l'ai nourrie pendant trois ans avec du foin et de l'avoine; mais l'avoine étoit sa principale nourriture, car elle ne choisissoit dans les bottes de foin qu'un petit nombre de plantes, les ombellifères, les graminées et les papilionacées, et rejetoit presque toutes les autres. Pendant l'été elle préféroit de rester nuit et jour dans le parc fermé auprès de son étable; elle recherchoit l'ombre, ruminoit rarement couchée au soleil. Elle s'irritoit toutes les fois qu'elle voyoit ma vache paître dans les allées du jardin. Ayant fait approcher de la clôture de son parc une vache hollandaise, pour la comparer avec elle, elle entra dans une telle fureur, qu'elle enleva d'un seul coup de corne la clôture, et s'enfuit dans le jardin, répandant

par-tout la terreur ; mais ayant fait éloigner la vache d'Hollande, un enfant de douze ans qui la soignoit ordinairement, s'approchant d'elle, la ramena paisiblement à son étable, en la tirant par la crinière. Ayant livré cette bisonne au veneur du roi, on eut beaucoup de peine pour la conduire dans l'économie qui lui étoit destinée, quoique les quatre pieds fussent liés avec des cordes courtes, et que vingt hommes la tirassent avec une grosse corde attachée à ses cornes ; d'un seul coup de tête elle renversa plusieurs fois cette cohorte.

Telles sont les observations que j'ai pu faire sur la bisonne que j'ai élevée ; quant aux mâles, je n'ai pu m'en procurer de vivans. On en a apporté chaque hiver plusieurs à Grodno, pour les cuisines du ministre. Quoi qu'en disent les anciens, ces individus étoient plus grands que ma bisonne âgée de quatre ans ; leur crinière sur la poitrine étoit une fois plus longue ; dans quelques sujets les touffes de poils descendoient presque jusqu'aux ongles des pieds antérieurs. Dans les mâles adultes les cornes sont aussi courtes que celles des femelles. La couleur des poils m'a paru plus noire ; les poils du front et de la face sont plus longs et plus crépus. Les poils du front des cadavres des mâles exhalent aussi une odeur de musc. Tous ces faits établis, déterminons si la race des bisons constitue une espèce réelle.

1.° L'observation constante nous apprend que les animaux des pays chauds, acclimatés dans les régions froides, deviennent plus petits par une suite de générations. Pourquoi donc nos bisons sont-ils beaucoup plus gros dans le nord que les bœufs domestiques ?

2.° Tout bien examiné, ne trouve-t-on pas

de plus grands différences entre le bison et le bœuf, qu'entre deux espèces de mouton ? La mollesse des poils, leur différente longueur, leur inclinaison, sont absolument différentes dans les bisons.

3.° L'antipathie qui se manifeste entre le bœuf et le bison, n'est-elle pas aussi forte qu'entre le chien et le loup ?

4.° L'odeur de musc que répandent les poils du bison ne s'observe pas dans le bœuf; nous devons cependant saisir une analogie que nous présente un phénomène singulier : les excrémens des vaches, dans un certain temps donné de dessication, exhalent cette odeur à quelque distance.

5.° Les cornes noires et courtes, la langue d'un noir bleuâtre, les poils d'un noir châtain, la longue crinière, n'offrent-ils pas des différences suffisantes ?

Si notre bison est notre bœuf domestique réduit anciennement en servitude, pourquoi ceux que l'on aprivoise conservent-ils cette haine prononcée contre les bœufs domestiques ? Pourquoi restent-ils encore sauvages dans un pays où l'on a eu besoin depuis tant de siècles des bœufs pour labourer ? Par toutes ces considérations, ne devons-nous pas, avec le grand Haller, regarder le bison comme une espèce, au moins aussi réelle que le lièvre et le lapin ? Voyons maintenant ce que nous avons pu recueillir sur le domicile et les mœurs de ces animaux. On trouve encore cette espèce dans l'état de liberté, dans quelques cantons de Lithuanie et en Russie. Par le rapport de César il paroît qu'elle existoit dans les vastes forêts de la Germanie et des Gaules. Mais on remarque que les bisons ont dans chaque forêt un canton qu'ils préfèrent ; ils s'établissent toujours dans les

bas-fonds, auprès des rivières. L'été ils paissent, choisissent des graminées aquatiques, sur-tout les carets *carices*. L'hiver ils se nourrissent des rameaux des arbrisseaux; ils savent former des puits dans la neige, et mettre à découvert différentes herbes vivaces, sur-tout des lichens nutritifs. La force du bison est prodigieuse; ils combattent des pieds et des cornes. D'un seul coup ils fracassent, dans leur fureur, des arbres gros comme la cuisse. Ils ne craignent pas même les ours; ils les attaquent en inclinant la tête, les saisissent avec adresse, les lançant en l'air à plusieurs pieds, et à plusieurs reprises. Mais si, dans sa fureur, le bison poursuit un chasseur, il n'a qu'à tomber, contrefaire le mort; alors le bison, en murmurant, le roule à quelques pas sans le frapper, et l'abandonne bientôt sans le blesser. Il faut cependant remarquer que ces animaux sont plus dangereux pendant le temps de leur amour; alors on ne les chasse pas, et les mâles se battent avec fureur. La femelle porte onze mois comme la vache; mais elle paroît avoir plus de sollicitude pour sa progéniture, car pendant tout le temps de l'alaitement le moindre objet la met en fureur. Quant aux usages de ces animaux, ils sont ou économiques, ou médicinaux; les économiques ont rapport ou à la nourriture de l'homme, ou à ses vêtemens. En Lithuanie on sale la chair, que l'on conserve sous l'eau dans des tonneaux. On la mange bouillie, et c'est une nourriture très-saine et des plus agréables. Autrefois les rois de Pologne l'envoyoient en présent aux empereurs.

Le cuir des vieux bisons est une fois plus épais et plus dense que celui du bœuf; d'où on entrevoit combien on en pourroit tirer parti, s'il étoit bien corroyé; on pourroit en faire des

cuirasses légères, et d'excellentes semelles de souliers. On a remarqué que la peau du front, même préparée, conserve long-temps une odeur de musc ; d'où on peut conclure que l'assertion des anciens médecins lithuaniens, sur l'aplication de cette peau pour faciliter l'accouchement des femmes nerveuses, n'est pas aussi absurde. Les poils n'ont point encore été employés dans les tissus de drap ; cependant, si on a égard à leur mollesse, et à la longueur de ceux du corps, des épaules, on doit entrevoir qu'on pourroit les faire entrer avec avantage dans les fabriques d'étoffes, et qu'on pourroit en faire d'excellens feutres. Les ongles et les cornes, comme plus durs que ceux du bœuf, pourroient être employés aux mêmes usages. La chasse des bisons se fait aujourd'hui de trois manières, ou furtivement, ou par ordre de l'administration. Les paysans inclinent une forte branche d'un arbre, l'attachent avec une corde à un pieu, mettent une botte de foin dans un nœud courant ; l'animal, en tirant le foin, engage sa tête dans l'anse, soulève la corde attachée au pieu, et est étranglé par le ressort de la branche qui se relève avec force.

La chasse commandée se fait de la manière suivante : on enveloppe de filets la péninsule des bisons ; des veneurs, précédés de gros chiens, les lançent : ils se retirent dans leur péninsule ; les chiens, en les poursuivant, les poussent vers les filets ; les paysans qui sont derrière les tuent avec des lances. D'autres fois on creuse des fosses sur leur passage, que l'on recouvre de branchages et de gazon ; l'animal poursuivi brise par son poids ces branchages, et tombe dans sa fosse : alors on l'a vivant ; mais

il faut le tuer, car on n'a jamais pu apprivoiser un bison adulte.

Relativement à l'anatomie du bison, la dissection ne nous a offert aucune différence notable pour le nombre et la forme des organes; seulement nous nous sommes assurés que les estomacs et les intestins étoient plus petits que ceux du bœuf; que les muscles étoient en proportion plus forts, plus épais que ceux du bœuf; mais ce qu'il ne faut pas omettre, le cerveau du bison exhale une douce odeur de musc, comme les poils de sa tête.

En rédigeant cette monographie de l'urus, nous avons tenté de réaliser le vœu de Rai, qui dit, p. 71 du *Synopsis quadr.* : *Optandum sanè esset, ut aliquis accuratiorem formæ externæ descriptionem, et iconem, reliquamque historiam, publico exhiberet.*

Les figures de Gesner et de Jonston n'expriment pas la crinière de notre *urus* mâle ; il est mieux rendu par la figure de Buffon, supplém. vol. V, *in*-12, t. 5.

Nous avons sous les yeux à Lyon, dans une ménagerie ambulante, le petit bœuf appelé *zébut*; il n'a que trois pieds de hauteur; le fanon est très-alongé, les cornes courtes, à peine longues de quatre pouces ; le pelage blanchâtre, marqué de taches brunes ; il porte sur le garot une bosse mobile, haute de cinq pouces, large à la base de six, un peu aplatie sur les faces latérales. Cet animal est très-doux, docile et même caressant. La figure de Buffon est très-bonne; mais dans notre zébut les cornes ne sont pas aussi redressées en-haut, mais plus courbées en demilune, et déjetées sur les côtés.

2. Le Bœuf d'Amérique, *Bos americanus*, à cornes très-écartées, à crinière très-longue, à dos bossu.

Taurus mexicanus Hernandez mexic., *p.* 587. *fig. bonne.*

Taurus quivirensis, *et Tauri novi orbis*, *Nieremb.*, *syst. nat. p.* 181, 182.

Bison ex Florida allatus Rai, *quad. p.* 71.

Bison d'Amérique Buffon, *vol. XI*, *p.* 305.

On le trouve par troupeaux dans la Nouvelle-Espagne et dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, dans les prairies humides.

Quoique féroce, il s'aprivoise étant pris jeune. Il pèse 1600 à 2900 livres : est-il espèce distincte du taureau, avec lequel il s'acouple et produit des métis ?

Les cornes courtes, noires, rondes, très-distantes entr'elles à la base, une grande bosse charnue, graisseuse sur le dos ; la poitrine large, épaisse, robuste ; les parties postérieures du tronc plus grêles, plus foibles, dénuées de poils par l'effet de l'âge ; la queue longue d'un pied, terminée par un flocon de poils ; les poils de la tête laineux, très-longs, ondulés, de couleur de rouille.

3. Le Bœuf musqué, *Bos moschatus*, à cornes rapprochées, à base très-large, courbées en-dedans et en-dehors, la pointe tournée en-dedans et pointue. *Pénant*, *quad. p.* 27, *n.*° 9, *t.* 2, *f.* 2 ; *Buffon*, *supplém. vol. XI*, *t.* 3.

On le trouve dans l'Amérique septentrionale. Il est de la grandeur d'un cerf. Ses ossemens, battus par les flots, sont portés jusqu'en Sibérie. Les cornes du sommet du front sont longues de deux pieds ; elles ont aussi deux pieds d'ampleur à leur base ; elles pèsent jusqu'à 60 livres. Les poils très-longs, soyeux, de couleur obscure. Sa chair sent le musc.

Le bison musqué a la laine longue, touffue, pendante presqu'à terre ; les cornes sont réunies

à la base; il a la taille de nos bœufs, vit de lichen comme le renne.

4. Le Bœuf velu, *Bos gruniens*, à cornes arrondies, courbées en-dehors; la toison pendante, la queue très-garnie de longs poils.

Bubalus cauda equina Pallas; act. petrop. 1, *p.* 11, *p.* 332.

Vache de Tartarie Buffon, vol. XV, p. 136.

On le trouve dans le pays du Thibet; il est dans l'état de domesticité en Sibérie, dans la Chine, en Perse.

C'est un animal féroce, sur-tout lorsqu'il est blessé. Il craint la couleur rouge; lorsqu'il est irrité, il secoue tout son corps, il relève la queue, menace des yeux, se jette tout-à-coup sur son ennemi; dompté, sur-tout ayant les cornes coupées, il peut labourer, porter des fardeaux, traîner un chariot. Sa voix est semblable à celle d'un cochon, sur-tout celle de la femelle. Il s'accouple avec les vaches domestiques.

Il varie beaucoup pour la grandeur. Le sauvage est plus grand; la tête courte, le nez large; les lèvres épaisses, pendantes; les oreilles grandes, inférieurement aigues, hérissées de poils roides; cornes courtes, grêles, très-pointues, écartées à leur base: on trouve entre-deux un faisceau de poils longs; les poils du milieu du front rayonnans; le cou blanc, la crinière blanche, s'étendant quelquefois jusqu'à la queue; la tête et le reste du corps noirs. Mais les couleurs en domesticité varient beaucoup; les poils de dessous le corps très-longs, les autres comme ceux du bouc; les ongles larges; la queue longue, très-garnie de poils longs, soyeux, argentins ou noirs. Les Chinois, les Turcs, les Indiens, en font grand cas. On trouve dans un de ses ventricules une espèce de bézoard. Sa chair est à peine mangeable, excepté celle des jeunes.

Queue de cheval ; dos voûté ; cornes tournées en-dedans ; crinière sur le cou ; poils très-longs et pendans sous le ventre, ce qui fait paroître les jambes plus courtes ; poils noirs, hors le front, l'épine du dos et les pieds postérieurs, qui sont blancs ; longueur de six pieds six pouces. Buffon assure que ce n'est qu'un *urus*, bison dégénéré.

5. Le Bœuf buffle, *Bos bubalus*, à cornes renversées, contournées, planes antérieurement ; poils du front crépus.

Bubalus Gesn., *quad. p.* 139 ; *Jonst. quad. p.* 37, *t.* 20 ; *Rai*, *quad. p.* 72.

Buffalus Pallas, *nov. comm. petrop.* *XIII*, *p.* 460, *t.* 11, 12.

Le Buffle Buffon, *vol. XI*, *p.* 284, *t.* 25.

On le trouve en Asie. On l'a réduit en servitude en Afrique, en Hongrie, en Italie.

Dans les pays très-chauds il est presque dénué de poils. Lorsqu'il est en colère, son mugissement est très-fort. On le gouverne avec un anneau attaché à ses lèvres. Il porte des fardeaux, laboure, traîne les chariots. Son lait est abondant. Il s'acouple avec notre vache domestique. Il est plus grand que notre taureau, a le corps plus gros, plus fort, le cuir plus épais, plus dur. Son pelage est noir ou rougeâtre ; sa tête est petite ; les poils du front crépés ; les cornes noires, épaisses, un peu comprimées, redressées en haut, peu rabattues.

Le buffle est un quadrupède sauvage en Afrique, demi-domestique en Italie ; corps d'un très-gros taureau qui n'auroit pas les jambes hautes. Malgré sa ressemblance extérieure avec cet animal, le buffle ne se mêle point avec lui ; sa femelle refuse même d'alaiter les veaux ; éloignement qui est réciproque, mais que l'on a quelquefois

surmonté; car des vaches ont été quelquefois fécondées par des buffles, à Astracan; elles ont même mis bas, mais le veau mulet est toujours né mort. Le buffle a un naturel plus brusque, plus dur et plus violent que celui du taureau, malgré la castration même par amputation; sa tête est toujours basse et assez petite relativement à son gros cou; les jambes sont maigres, la queue nue, les cornes basses et anguleuses. Cet animal revient sur le coup de fusil; la vue de la couleur rouge le rend furieux; il aime l'eau; au Mogol on lui fait combattre le lion. C'est un préjugé de croire que ce quadrupède ne pourroit s'acclimater dans les pays plus froids que l'Italie. On commence à les élever avec succès dans notre département, et ce qui prouve qu'on pourroit les propager et en tirer parti comme en Italie, c'est que j'en ai vu six chez un seigneur en Lithuanie, qui les nourrissoit depuis plusieurs années. Je les ai vus se plonger dans un lac voisin de la maison, et rester assez long-temps sous l'eau. Le pelage de ces individus étoit brun-marron. Les métis provenus de l'accouplement du buffle et de la vache, ont vécu près de Lyon.

6. Le Bœuf africain, *Bos caffer*, à cornes très-grosses à la base, et raprochées, s'écartant en montant, se recourbant ensuite en-haut en se courbant en-dedans; la crinière courte.

Juvenca sylvestris Prosp., Alp. AEgypt. 1, *p.* 233, *t.* 14, *f.* 2.

Africanus Bos Rai, quad. p. 73; *Jonst. quad. p.* 52.

Petit Bœuf de Belon, Buff. vol. XI, p. 299.

On le trouve par troupeaux en Afrique, surtout dans les bois.

C'est un animal féroce, rusé, n'épargnant pas même l'homme; vîte à la course, mais ne pouvant atteindre un cheval à la montée. Il est fort et robuste; aime à se vautrer dans la boue. Il est le plus gros des bœufs, étant long d'environ huit pieds, haut de cinq et demi.

Pelage noir; cornes noires, séparées seulement à la base par un canal étroit, larges de treize pouces; aussi couvrent-elles en grande partie la partie supérieure de la tête; elles sont longues de plus d'un pied, pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. Les oreilles pendantes; poils longs d'un pouce environ, roides, plus lisses dans l'adulte, plus longs sur les genoux et en-dessous, ondulés; la peau dense, épaisse. La chair, succulente, a cependant un goût de sauvageon.

LES MAMMAIRES.

ORDRE SIXIÈME.

LES BELLUES. *Belluæ.*

Les dents antérieures tronquées d'une manière obtuse; les pieds ongulés, ou à gros ongles.

Genre 1. Les Chevaux, *Equus*. Les dents antérieures supérieures, six droites, parallèles; les inférieures six, plus proéminentes; les canines solitaires cachées par les lèvres, éloignées des incisives et des molaires; deux mamelles inguinales.

Les Chevaux ruent des pieds de derrière. Les mâles ont les mamelles sur le gland du pénil. Ces animaux, quoique non ruminans, consomment une grande quantité de végétaux. Les deux espèces principales de ce genre sont en

état de domesticité de temps immémorial, savoir, le cheval et l'âne.

A pieds bisulces, pedibus bisulcis.

1. Le Cheval bisulce, *Equus bisulcus*. Les pieds à deux gros ongles. *Voyez Molina, hist. nat. Chili, p.* 285.

On le trouve sur les Cordilières, dans l'Amérique méridionale.

Il ressemble par les pieds aux pécores, aux bestiaux, *pecora*; par les dents, la grandeur, le port, au cheval; il constitue comme un genre intermédiaire entre ces deux ordres. Il est féroce, prompt à la course. Il a les oreilles, le hennissement du cheval ordinaire; mais il s'approche plus de l'âne par la structure interne, le port, la grandeur, le pelage, la couleur, le museau, les yeux, le cou, le dos, la queue, les pieds, les parties génitales; il n'a pas, comme l'âne, la croix humérale ou sur les épaules.

A pieds munis d'un sabot ou d'un seul ongle, pedibus solidungulis.

2. Le Cheval caballin, *Equus cabalinus*, à pieds d'un seul ongle; la queue bien garnie de crins dans toute la longueur; à oreilles courtes; à longue crinière.

Ippos Arist. hist. anim. lib. 1, *c.* 5, 7; *lib. II, c.* 5, 8, 18; *lib. III, c.* 10.

Equus, Equa, Equiferus Plin., hist. nat. VIII, c. 42; *X, c.* 63; *XI, c.* 37; *XXVIII, c.* 1, *t.* 11; *Gesn. quad. p.* 442; *Jonst. quad. p.* 1, *t.* 1-4; *Rai, quad. p.* 62.

Cheval Buffon, vol. IV, p. 174, *t.* 1.

Première Var. Cheval sauvage, *Equus ferus*.

Deuxième Var. Equus domesticus, le Cheval domestique.

On trouve le cheval sauvage par troupes dans les champs de Bessarabie, dans les déserts le long du Tanaïs, et dans la grande Tartarie.

Le domestique s'élève par-tout; on l'a multiplié en Amérique depuis la conquête des Espagnols; ses variétés sont très-nombreuses. Dans quelques contrées, de domestique il est devenu sauvage, comme dans la Tauride. Il marche par bandes, ayant un mâle en tête. Il est plus petit, plus indomptable.

Le cheval est un animal herbivore, susceptible d'attachement, docile, généreux, fier, très-vîte à la course; on en a vu parcourir en une seconde 82 pieds anglais. Il est très-utile à l'homme pour le porter, pour traîner des chariots. Il est sujet à devenir furieux dans une forte course; ou à prendre le mors aux dents. Il se plaît dans les prairies des forêts; il chasse les taons avec sa queue; il gratte avec les dents d'autres chevaux; il garantit les jeunes poulains en les couvrant de son corps; il appelle la jument en hennissant; il combat en ruant; il se roule sur la poussière, lorsqu'il est en sueur; il coupe les herbes plus ras que le bœuf; il dissémine les semences des graminées et autres. Son ventricule (estomac) est petit, simple; mais ses intestins cœcum et colon, par leur énorme grandeur, remplissent les fonctions des quatre estomacs des ruminans. Il ne vomit point; son foie est sans vésicule biliaire; ses excrémens entassés s'échauffent. Le poulain naît avec l'hippomane; il a les jambes longues. Une globule dans l'oreille, un clou au pied, une écorchure au nez, les dents garnies de suif, l'herbe *padus*, les charaçons de la ciguë, lui deviennent funestes; il mange impunément l'aconit. La femelle porte

290 jours. Il acquiert les dents canines (les crochets) la cinquième année ; il quitte les incisives la seconde, la troisième et la quatrième année. Les Tartares mangent sa chair, boivent le lait des jumens ; ils en tirent une liqueur fermentée. On prépare de bons cuirs avec sa peau.

Le mâle a, outre ses douze dents incisives, quatre canines et vingt-quatre molaires. La jument n'a ordinairement point de canines, ou si elle en a, elles sont très-petites et courtes ; elle est capable d'engendrer à deux ans, mais ses productions, avant la quatrième ou cinquième année, sont foibles ; la chaleur dure deux ou trois mois, mais il est utile de saisir le plus fort, qui ne dure que quinze jours ou trois semaines ; elle commence ordinairement neuf ou dix jours après l'accouchement ; à cette époque on peut faire couvrir la jument de semaine à autre, jusqu'au refus, qui indique ou la conception ou la cessation de la chaleur ; mais cette précipitation est nuisible à la mère, au petit qu'elle allaite, et à l'embrion. Un étalon suffit à couvrir ainsi quinze à vingt jumens deux ou trois fois chacune. La gestation est de onze mois et quelques jours ; la jument accouche debout ; le poulain perd ses premières dents à la seconde, à la troisième, à la quatrième année, il n'acquiert les canines, qu'à la cinquième année, et c'est aux quatre dernières incisives des huit revenues, qu'on juge de son âge. La jument est féconde jusqu'à quatorze et même dix-huit ans, et l'étalon peut servir jusqu'à celui de dix-huit ou vingt-deux. La castration se pratique de dix-huit à trente-six mois. La vie de cet animal est de vingt-cinq à trente ans. Il est sujet, dans ses proportions, sa taille, son poil et ses qualités, a

encore plus de variétés qu'il n'y a de climats divers ; le croisement des races les multiplie encore. Le cheval, et sur-tout le cheval entier, dort peu, et le plus souvent sans se coucher. Il mue tous les ans au printemps, et quelquefois en automne.

Les seuls chevaux véritablement sauvages ont été observés dans les vastes campagnes de Woroneskoi, et dans celles de la Calmoukie, entre le Wolga et le Jaïk. Ils sont petits ; ils ont la tête grosse, les oreilles longues, les yeux étincelans, le poil du corps fort long et d'un gris de souris. Ils sont incroyablement vîtes à la course, timides, méfians, extrêmement en garde, difficiles à prendre, et plus difficiles encore à dompter quand on les a pris. On les voit paître et bondir en troupes nombreuses. Ils fuient l'approche de l'homme, mais non celle de leurs semblables devenus ses esclaves. Souvent ils osent se mêler aux chevaux domestiques, et les attaquer pour leur enlever quelques belles jumens ; et ordinairemens ils y parviennent. De là il peut résultes un embarras et une incertitude, puisque ces mélanges croisent les races en mêlant le sang des esclaves à celui des chevaux libres ; mais ces derniers se reconnoissent à l'uniformité de leurs poils, tandis que les autres portent la marque de leur bâtardise et de la mésalliance de leurs pères. La couleur du pelage de ces animaux, leur taille médiocre, leur grosse tête et leurs longues oreilles, les raprochent tellement des beaux ânes de l'Asie, que quelques auteurs ont été portés à faire descendre ceux-ci du cheval.

Cette description des chevaux sauvages paroît appartenir à l'espèce suivante, le cheval hémione.

Le squelette du cheval offre dix-huit côtes, huit vraies et dix fausses.

Après avoir ouvert l'abdomen du cheval, on ne voit point d'épiploon sur les intestins; il est si court, qu'ils le cachent, de même que l'estomac ; on n'aperçoit que des portions d'intestins qui occupent toute l'étendue du ventre en longueur et en largeur; leur figure et leur position sont remarquables, car on ne distingue d'abord que trois grosses poches, placées les unes à côté des autres ; ces poches sont principalement formées par le colon et le cœcum ; outre ces trois grandes poches, on distingue encore quelques petites portions d'intestins appartenant ou au colon, ou au jéjunum, ou à l'iléon. Les intestins grêles ont cinquante-six pieds de longueur, depuis le pylore jusqu'au cœcum ; la circonférence du duodenum est de six pouces dans les endroits les plus gros, et de deux pouces dans les plus étroits. Le jéjunum a différentes grosseurs, on y remarque différens étranglemens ; sa circonférence dans les endroits les plus gros est de cinq à six pouces. L'iléum à sept pouces de circonférence. Le cœcum, long de deux pieds et demi, a deux pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros. La première partie du colon forme un cul-de-sac qui est recourbé en forme de crosse, et terminé par une pointe crochue; c'est pourquoi on pourroit prendre cette cavité pour un second cœcum. Le colon forme dans ses contours plusieurs grandes poches; elles ont jusqu'à deux pieds et demi de circonférence, les traînées étroites de cet intestin ont sept pouces et demi de circonférence; la longueur du colon en entier et celle du rectum, étoient de vingt-un pieds : ainsi, la longueur totale du canal intestinal du cheval est de 77 pieds, non compris le cœcum. L'estomac du

du cheval, posé plus à gauche qu'à droite, ressemble beaucoup à celui de l'homme ou à une cornemuse; sa circonférence, prise sur la grande convexité, est de trois pieds; on trouve toujours dans l'estomac des chevaux un grand nombre de vers coniques, longs de trois à six lignes. L'estomac et les intestins du cheval sont conformés de façon à fixer l'attention; la digestion s'y opère d'une manière particulière, puisque l'estomac est fort petit en comparaison du corps de l'animal; et que le colon, au contraire, a des poches très-grandes qui semblent suppléer à l'estomac; la conformation de ce viscère s'oppose au vomissement, vu l'insertion de l'œsophage, qui est oblique et comprimée par un sphincter, et en partie occupée par un rebord; la grandeur énorme du colon et sa position, doivent donc influer sur la digestion. Le foie s'étend presqu'autant à gauche qu'à droite; il est divisé en quatre lobes, dont l'un est placé contre le diaphragme, dans le milieu; ce lobe est coupé par trois échancrures assez profondes; le ligament suspensoire passe par la première échancrure à gauche. La partie droite du foie est formée par deux lobes, dont l'un est le plus grand de tous; l'autre, très-petit, est situé derrière le grand. Il n'y a point de vésicule du fiel, mais le canal hépatique est fort gros. La figure de la rate approche d'un triangle alongé. La figure du pancréas est irrégulière; cependant on reconnoît trois branches. Les reins ont à-peu-près la figure d'un trefle dont les vaisseaux émulgens représenteroient le pédicule. Leur bassinet paroît fort épais; les mamelons se réunissent les uns aux autres. Le centre nerveux du diaphragme est fort étendu et très-mince; la partie charnue est mince près

du centre nerveux, plus épaisse en approchant des côtes. Le poumon droit n'est composé que d'un seul lobe, mais sa partie antérieure est échancrée sur le bord. Le gauche n'a aussi qu'un lobe ; mais sa partie antérieure est échancrée en deux endroits du bord inférieur. On trouve un troisième lobe fort petit, situé près de la base du cœur ; il tient en partie au lobe droit. Le cœur est situé au milieu de la poitrine, la base en-haut, et la pointe en-bas et un peu en-arrière : il paroît gros à proportion de l'animal, et fort pointu ; l'aorte se partage en deux branches. La partie antérieure de la langue est lisse ou sans éminence sensible ; elle offre seulement sur les côtés quelques mamelons ronds et plats ; la partie moyenne est couverte de filets très-fins, formant comme un velouté. On trouve entre les dernières dents mâchelières deux glandes longues de six lignes, larges de deux ; ces glandes, peu élevées, sont environnées par une espèce de calice ; l'extrémité postérieure de la langue est couverte de tubercules glanduleux, assez gros. Le palais est traversé par dix-sept sillons ; l'épiglotte, pointue, est terminée par un globule. Le cerveau a quatre pouces neuf lignes de longueur, trois pouces sept lignes de largeur, deux pouces d'épaiseur ; la longueur du cervelet de deux pouces huit lignes, sa plus grande largeur de deux pouces une ligne, et sa plus grande épaisseur de deux pouces quatre lignes. Le cerveau pèse quatorze onces, le cervelet deux onces. Le scrotum est à neuf pouces de distance de l'anus ; la verge, sans le gland, d'un pied de longueur, sa circonférence de plus de quatre pouces ; le prépuce, fort grand, présente plusieurs plis ; le gland, presque cylindrique, est long de six pouces. Les mamelons du cheval mâle, au

nombre de deux, l'un à côté de l'autre, sont situés sur le bourrelet du prépuce. Les testicules ont la figure d'une ovoïde aplatie, leur longueur de trois pouces, leur substance intérieure grise; les vaisseaux de l'épididyme sont jaunâtres et pelotonés en plusieurs petits paquets; le canal déférent qui en sort, présente plusieurs sinuosités qui, rassemblées, forment une pelotte assez grosse; chaque canal déférent a deux lignes de diamètre. La vessie est en forme de poire renversée; on trouve derrière la vessie, près de son col, deux grosses vésicules oblongues, d'un demi-pied de longueur; elles communiquent avec l'urètre; sur chacune des vésicules une glande, placée du côté du rectum, longue d'un pouce et demi, et qui s'ouvre dans l'urètre; à trois pouces de ces glandes, on en voit deux autres sous l'urètre, qui communiquent avec ce canal par plusieurs petits orifices. Voilà de grands réservoirs dans les parties de la génération du cheval. La jument a deux mamelles placées à neuf pouces de la vulve; les mamellons, très-raprochés, ont chacun un tuyau lactifère, qui communique à une loge qui repose sur la glande mammaire. Le vagin est long d'un pied; l'orifice de la matrice déborde d'un demi-pouce dans le vagin; son ouverture est ronde; elle a huit pouces de longueur; les cornes sont longues de sept pouces; les ovaires assez ressemblans à des reins; le fœtus est enveloppé d'un amnios, d'un chorion et d'une membrane alantoïde, qui est fort différente de celle des ruminans; on trouve dans l'ouraque, des corps d'une consistance assez solide, appelés *hippomanes*, plus ou moins gros, depuis la grosseur d'un pois jusqu'à trois ou quatre pouces de longueur, de couleur

d'olive brune, de consistance visqueuse : ce n'est qu'un sédiment épaissi de liqueur dans laquelle il nage.

Troisième. Le cheval hemione *equus hemionus* ; solipède, d'une couleur, à queue chauve, terminée à la pointe par des crins, sans croix sur les épaules. Voyez les voyages de Pallas, tom. II, t. I, et les nouveaux mémoires de l'académie de Pétersbourg, tom. 19, t. 7.

On le trouve par troupeaux dans les déserts qui règnent entre les fleuves Oron et Argon ; il est plus rare dans les déserts du Mongol et dans ceux du Gobi ; il s'étend jusques sur les frontières du Tibet et de la Chine ; il aime les terreins herbeux, salés, découverts, plats ; il craint les montagnes et les forêts ; cet animal, timide, soupçonneux, est très-vîte à la course ; jusqu'à présent on ne l'a point vu en domesticité ou apprivoisé ; il a l'ouïe et l'odorat, très-subtils, son hennissement est plus sonore que celui du cheval ; il est sujet à une maladie virulente qui se communique aux bœufs et aux chevaux ; il rue et mord ; il entre en chaleur en août ; la femelle ne met bas qu'au printemps, et le plus souvent qu'un seul petit ; les Tartares du Mongol et les Tangusiens en aiment la chair ; la peau est employée dans la construction des bateaux.

Descript. Il approche, pour la grandeur et le port, du mulet ; mais il est plus beau ; la queue et les oreilles du zèbre, les ongles et le reste du corps de l'âne ; les jambes du cheval, mais il en diffère par la tête qui est plus grosse, par le front aplati, retréci en avant ; le cou est plus mince, grêle, plus rond que dans les autres espèces ; les poils ont, l'hiver, demi-pouce de longueur ; ils sont mous, d'un glauque pâle

à la base ; le reste est couleur isabelle pâle ; ils forment des ondes sur le dos ; en été ils ont à peine trois lignes et demie, et souvent des tourbillons. La queue est presque comme celle de la vache. Cet animal pèse 460 livres médicinales ; sa longueur est de cinq pieds et plus ; sa queue est longue d'un pied douze pouces ; l'extrémité en est noire, formant un flocon, une houpe. On compte trente-quatre dents.

4. Le Cheval âne, *Equus asinus ;* solipède, à queue garnie de crins à l'extrémité ; le mâle portant une croix noire sur les épaules ; à oreilles longues, flasques ; crinière courte.

L'Ane Buffon, hist. nat. tom. IV., *t.* 11.

Première Var. L'Ane sauvage, *Asinus ferùs, sylvestris.*

Lonager des anciens, Jonst. t. 78 ; *hist. quad. Rai, quad., p.* 63.

Deuxième. L'Ane domestique, *Asinus domesticus. Gesn. quad. p.* 4 ; *Jonst. quad. t.* 6 ; *Rai, quad. p.* 63.

Troisieme. Le Mulet, *Mulus, Hybride.* Stérile, provenant de l'âne et de la jument.

Mules Gesn., quad. p. 793 ; *Jonst. quad. p.* 21, *t.* 6 ; *Rai, quad. p.* 64.

Grand Mulet Buffon, hist. nat. supplément vol. V, p. 60, *t.* 1.

Quatrième. Bardeau, *Mulus hinnus.* Hybride, stérile, provenant du cheval et de l'ânesse.

Hinnus Gesn., quad. p. 18 ; *Jonst. quad. p.* 21 ; *Rai, quad. p.* 64.

Petits Mulets Buffon, hist. nat. supplément vol. V, p. 60, *t.* 2.

L'âne sauvage habite en troupeaux dans les déserts de la grande Tartarie. Il aime les pays montueux ; il passe par troupes, après l'accou-

plement, l'hiver, en Perse et dans l'Inde. On le voit fréquemment aux environs de la ville de Corbin. On le trouvoit anciennement en Natolie, en Syrie, en Arabie et en Afrique. L'âne domestique s'élève presque par-tout, excepté dans le nord. Il craint le froid, mais supporte patiemment les coups et la misère; il se contente de chardons ou autres plantes amères. C'est un animal lent, doux, stupide, opiniâtre, ruant. Ses oreilles sont grandes, flasques; sa crinière courte; son poil cendré ou roux-brun, avec une croix noire sur les omoplates. L'oestre ou le besoin du coït est chez cet animal véhément et fréquent. Mais l'âne sauvage est alerte, très-agile; sa taille est plus élégante et plus élevée; il donne la chasse aux bêtes les plus féroces; car il ne craint guère que le tigre. On l'apprivoise sans peine. Ses sens sont excellens, sur-tout la vue, l'ouïe et l'odorat. Il aime l'eau et les plantes salées et amères. Son poil est blanc, à reflets argentins; mais le sommet de la tête, le cou et les côtés du tronc, sont d'un jaune pâle; sa crinière d'un noir fauve-roux; la ligne du dos approche de la couleur du café. Son crin est plus doux que celui du cheval. Les Kirgises en aiment la chair. La peau fournit un excellent cuir qu'on grenelle en la préparant : c'est le chagrin. La longueur est de quatre pieds dix pouces.

L'âne domestique est très-utile dans les régions chaudes tempérées; il n'a été introduit en Angleterre que sous le règne de la reine Elisabeth. L'ânesse met bas le plus souvent un seul ânon. Elle porte 290 jours.

Le mulet est rarement fécond. Les meilleurs nous viennent d'Espagne, les plus grands de Savoie. Il approche plus du cheval par le port

Pl. 24.



LE ZEBRE . P. 455. 5.

et la grandeur, que de l'âne. Le bardeau est plus petit, d'un plus mauvais service, plus roux; il a les oreilles du cheval, la crinière et la queue de l'âne.

L'âne est un quadrupède du genre du cheval, ayant les mêmes caractères génériques extérieurs, la même structure intérieure, et produisant avec lui des individus féconds (les mulets), dans les circonstances de chaleur, et avec des ménagemens convenables. Cet animal est lent, mais patient, robuste, dormant peu, facile à nourrir, couvert d'une peau sèche qui exclut la vermine, et la sensibilité aux coups de l'homme et aux piqûres des insectes. Il a la plus grande ardeur pour l'accouplement, et on l'a vu s'excéder jusqu'à la mort. L'âne est susceptible d'attachement; il a l'ouïe fine, le pied sûr, le souvenir des chemins fidelle; il est en état d'engendrer à deux ans; sa vie est de 25 à 30 ans. Ces animaux sont plus grands, plus beaux, plus vîtes, plus forts dans les pays chauds; ils paroissent originaires d'Asie.

5. Le Cheval zèbre, *Equus zebra.* Solipède fauve clair, à bandes d'un fauve foncé, rousses.

Equus indicus Jonst. quad. t. 25.

Zebra indica Aldrov., solidung p. 417; *Jonst. quad. p.* 21, *t.* 5; *Rai, quad. p.* 64.

Le Zèbre Buffon, hist. nat. tom. XII, t. 1.

Il habite par troupeaux dans les plaines de l'Afrique méridionale.

C'est un des plus beaux quadrupèdes. Sa course est très-rapide. Il est malin, indocile; on peut cependant aprivoiser les plus jeunes. Il s'accouple avec l'ânesse. Sa grandeur est celle du mulet; sa crinière est courte, droite; la tête et le corps sont traversés de bandes de haut en-bas, obliquement; mais ces bandes sont transversales

sur les cuisses et les jambes ; les oreilles droites ; la queue de l'âne. La femelle à a-peu-près la même draperie.

Cet animal joint à un extérieur qui rappelle l'idée du plus bel âne ou d'un très-beau mulet, l'air svelte et actif du cheval ; mais il devance les chevaux les plus actifs à la course. Ce qui rappelle en lui l'idée de l'âne, ou plutôt du mulet, c'est sa tête un peu grosse pour sa taille, son museau un peu épais, ses oreilles qui tiennent, pour la longueur, le milieu entre celles de l'âne et du cheval, et enfin sa queue peu fournie, sa crinière courte, et sa taille qui n'égale que celle d'un fort petit cheval. Sa robe est rayée de bandes transversales brunes et noires, sur un fond jaunâtre dans les mâles, presque blanc dans les femelles ; ces bandes sur le corps partent d'une raie longitudinale noire le long de l'épine, et elles suivent sur la tête, au cou, aux cuisses, aux jambes, sur la croupe, le contour des chairs.

Cet animal a été jusqu'ici indomptable, malgré les tentatives réitérées que l'on a faites de le dresser, de l'atteler.

Une femelle de zèbre a reçu un âne peint en zône, et a produit un mulet. Voyez la figure de la femelle, Buffon, supplém.

6. Le Cheval quaga, *Equus quagga.* Solipède, marron sur le dos, à bandes transversales rousses sur les côtés et les flancs ; le ventre, le dessous du corps, les cuisses et les jambes blanches.

Opuagha Masson, trans. phil. vol. LXVI, p. 297.

Le Zèbre Buffon, tom. XII, hist. nat. fig. 2,

On le trouve en Afrique, par petites troupes isolées. Il est plus grand et plus fort que le

cèbre ; il s'aprivoise plus aisément ; on peut même l'atteler aux voitures.

Dans cette espèce, les raies sont d'un brun roussâtre, à peines marquées, larges et peu nombreuses.

Genre 2. L'Hippopotame, *Hippopotamus.* Quatre dents antérieures à chaque mâchoire, les supérieures écartées deux à deux, les inférieures proéminentes, les intermédiaires plus longues ; les canines solitaires, les inférieures très-longues, recourbées et obliquement tronquées ; les pieds onguiculés sur les bords.

1. L'Hippopotame amphibie, *Hippopotamus amphibius*, à pieds à quatre lobes. *Syst. nat. edit. X*, *p.* 74.

Hippopotamus Plinii, hist. nat. VIII, C. 25, 26 ; *XI*, *C.* 12, 37, 39 ; *XXXII*, *C.* 11 ; *Belon, poiss. p.* 47, *f.* 50, *obs. p.* 104 ; *Gesn. aquat. p.* 494 ; *Jonst. quad. p.* 108, *t.* 49 ; *Rai, quad. p.* 123 ; *Sparmann. act. Stokholm.* 1778, *IV*, *n.°* 12, *voyages.*

Hippopotame ou cheval marin Buffon, *vol. XII*, *p.* 22, *t.* 3 *et* 6, *f.* 1-3, *supplém.*

Cheropotamus et Hippopotamus Prosper Alpin. AEgypt. I, *V*, *p.* 245, *t.* 22-25.

On le trouve dans les fleuves d'Afrique, du Niger, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, dans les lacs d'Ethiopie que le Nil traverse, dans le Nil supérieur.

Il vit en société. Le mâle a plusieurs femelles. Il s'éloigne quelquefois de six milles du rivage. Il dévaste les plantations de riz, de colocasia, de millet. Il pâture la nuit. Il se nourrit aussi des racines d'arbres ; jamais de poissons. Il est apprivoisable, assez doux ; mais il devient furieux s'il est blessé ; dans ce cas, il attaque avec audace les bateaux chargés d'hommes. Il marche len-

tement, mais il nage avec vîtesse ; il va au fond de l'eau, mais il ne peut y rester bien long-temps. Il dort dans les îles des fleuves, couché entre les cannes ; c'est-là que la femelle met bas un seul petit, qu'elle nourrit cependant même dans l'eau. Sa voix tient du mugissement d'un taureau et des cris de l'éléphant. Ses dents, très-blanches, sont plus dures que l'ivoire, ne jaunissent pas si facilement ; c'est pourquoi on les préfère pour faire des dents artificielles. Sa chair, quoique dure, peut absolument se manger. Sa peau, très-dense, sert de cuirasse et de bouclier.

Il est presque aussi grand que l'éléphant, pesant de 4000 à 5000 livres. Sa longueur est de dix-sept pieds ; sa hauteur de sept. Sa *tête est* grosse. Il s'approche par le port et la forme du tronc, du bœuf ; ses pieds approchent de ceux de l'ours. Sa peau, très-dense, très-épaisse, ressemble à celle du rhinocéros ; par sa queue, par *ses* défenses, par le derrière du tronc, par le genre de vie, il se raproche du sanglier. Sa gueule, ouverte, est très-ample ; ses oreilles petites, aiguës, ciliées de poils fins et courts ; les yeux et les narines petits : on voit sur les lèvres des faisceaux de poils. Les dents canines, quelquefois longues de vingt-sept pouces, pèsent six livres neuf onces. Les dents molaires sont aussi très-blanches ; on en compte sur chaque côté de chaque mâchoire, de six à huit. La peau de couleur obscure ; les poils rares, blanchâtres, un peu plus épais sur le cou ; la queue longue à-peu-près d'un pied, sans poils ; les cuisses courtes, épaisses ; les lobes des pieds ne sont point liés entr'eux.

L'hippopotame est un très-gros quadrupède, sans cornes, non-ruminant, phytophage ou frugivore, amphibie jusqu'à certain point ; il a une

grosse tête de bœuf. Ses jambes sont grosses, courtes ; ses gros pieds sont divisés en quatre doigts, munis chacun d'un gros ongle un peu creux, comme le sabot des solipèdes. Les dents molaires, dont le nombre varie, sont si grosses, qu'une seule pèse jusqu'à trois livres, et si dures, qu'elles font feu sous l'acier. La peau est d'un brun clair, bleuâtre sur le dos, blanchâtre sous le ventre, très-épaisse, nue, et présentant seulement çà et là quelques poils très-rares. Les yeux sont petits. La queue est grosse, à-peu-près nue, et longue seulement de quinze pouces. Cet animal a le trou ovale fermé, quoiqu'il passe une partie de sa vie dans l'eau de la mer et des rivières ; mais il ne s'éloigne le plus souvent de la terre que d'une ou deux lieues au plus. Il est peu craintif, mais doux ; ce qui n'empêche pas les mâles de se batre entre-eux d'une manière terrible, à coups de dents, quand ils se rencontrent sur terre, où ils viennent souvent paître. Le mâle est un peu plus grand que la femelle. Ils fournissent jusqu'à deux mille livres de lard. La longueur du corps est de onze à quinze pieds ; la hauteur de cinq à six, et quelquefois de sept. La longueur de la tête est de deux pieds huit pouces. La circonférence du corps au milieu du ventre est de onze pieds cinq pouces ; la longueur du pénil, sorti, de vingt-cinq à vingt-six pouces. Les dents incisives et canines sont inégales ; les plus longues vont à seize pouces. Le diamètre de la plante des pieds est de six pouces.

L'estomac de l'hippopotame a une figure fort extraordinaire ; il paroît à l'extérieur composé de trois parties ; la principale, qui s'étend depuis le fond du grand cul-de-sac jusqu'au pylore, est fort alongée, comme une portion

d'intestin ; il y a de plus deux prolongemens qui ressemblent à deux cœcum. La conformation intérieure de cet estomac est encore plus extraordinaire : on y remarque une demi-cloison transversale qui tient aux parois du grand cul-de-sac ; on observe neuf à dix augets analogues à ceux du dromadaire ; les parois internes, tant de la grande cavité que des deux prolongemens de l'estomac, sont revêtues d'un velouté grenu et ridé, excepté la partie qui est près du pylore, les parois internes de cette partie étant lisses, mais plissées de façon qu'elles forment un grand nombre de petits feuillets qui ont quelques ressemblances avec ceux du troisième estomac du bœuf. Chaque poumon n'est composé que d'un lobe, qui forme sur la partie moyenne antérieure de sa face inférieure, un appendice conique. Le cœur est court, pointu. On ne distingue que deux mamelons placés sur le ventre.

Genre 3. Le Tapir, *Tapir.* Dix dents antérieures à chaque mâchoire ; canines nulles. Les pieds antérieurs à quatre ongles, les postérieurs à trois.

1. Le Tapir américain, *Tapir americanus Buffon, vol. XI, p. 444, t. 42.*

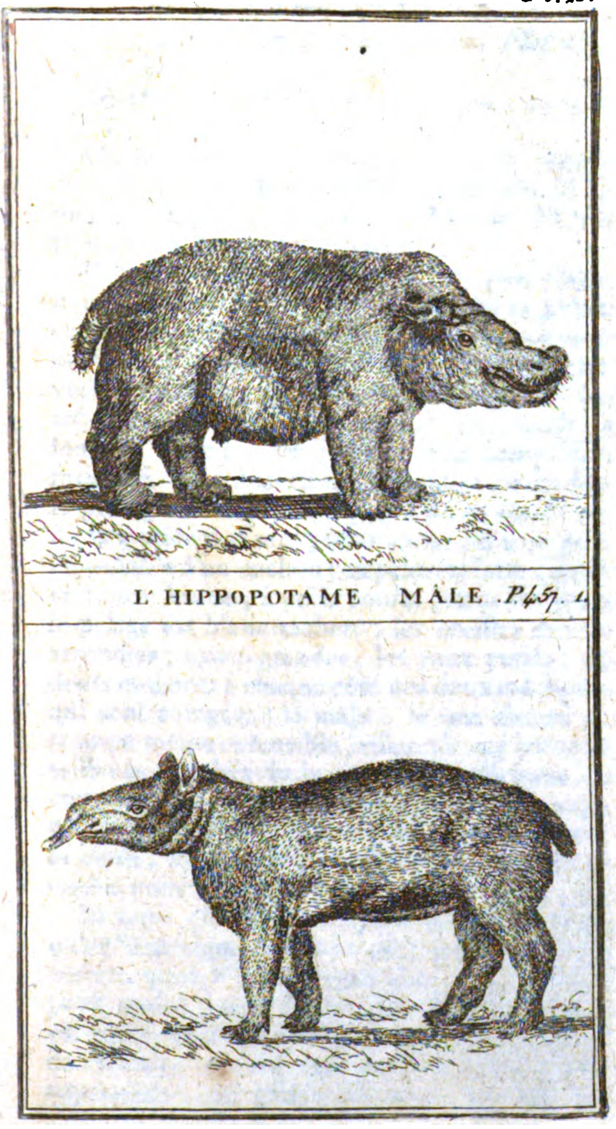
Le Tapir ou Maipouri Buffon, suppl., vol. XI, t. 1.

Tapierete Marcgr. bras. p. 229 ; Rai, quad. p. 126.

Hippopotame terrestre, *Hippopotame terrestris*, à pieds postérieurs trisulces. *Linn. syst. nat. edit. X, tom., 1, p. 74, n.° 2.*

Danta Nieremb. bras. p. 229 ; Jonst. quad. p. 216.

Anta Margr. bras. p. 229 ; Buff. vol. XI. p. 444.



LE TAPIR ou MAÏPOURI .P.460. 1.

Sus aquaticus multisulcus Tapir, Maypouri, Barr. fr. equin. p. 160.

Hydrochærus Tapir Erxl. mamm., p. 191, *n.*° 1.

On le trouve par troupes, dans le forêts et dans les fleuves de la partie occidentale de l'Amérique méridionale, depnis l'Isthme d'Orient jusques au fleuve des Amazones.

Il dort le jour dans les bois les plus obscurs et les plus touffus; la nuit il cherche sa pâture, se nourrissant de graminées, de cannes à sucre, de fruits; c'est un animal doux, facile à apprivoiser, timide, ardent pour l'amour; il nage très-bien, plonge avec facilité, et marche au fond de l'eau; il se jette à l'eau lorsqu'il est intimidé. Les Américains aiment sa chair. C'est le plus grand des quadrupèdes de ce continent: de la grandeur d'une petite vache; il a le port, l'ensemble d'un cochon; sa peau est forte, dense, sa toison brune, à poils courts; dans les jeunes le pelage est blanc tacheté; les oreilles droites, arrondies, assez grandes; les yeux petits; cinq dents molaires à chaque côté des deux mâchoires, qui sont alongées; le mâle a le nez alongé, en trompe même extensible, sillonnée sur les côtés, saillante au-delà de la mâchoire inférieure; le cou est court, épais, le dessus garni d'une espèce de crinière formée par des poils longs d'un pouce et demi; le dos arqué, les pieds courts; les ongles noirs, caves; la queue très-courte, nue.

Le tapir est un quadrupède qui ne se trouve qu'en Amérique; c'est le plus grand de ce continent, quoiqu'il n'atteigne que la hauteur d'un petit mulet; mais il pèse 500 livres. Le corps est épais, la tête grosse, alongée par une espèce de trompe, qui est une production de la lèvre supérieure, ou plutôt du nez, car elle pré-

sente les narines à son extrémité ; elle reste contractée, courte et ridée dans l'inaction, et elle s'alonge de huit à douze pouces pour saisir les objets, en se repliant en-dessous sur eux, ce qu'elle fait avec souplesse. Les yeux petits ; les oreilles de cochon ; les jambes grosses et courtes ; les pieds larges ; les poils plus serrés, plus longs, noirâtres, et toujours dressés en crinière le long du cou. Les incisives ne sont pas toujours au nombre de dix à chaque mâchoire, et il y a, outre les molaires, une canine de chaque côté. Sa peau est si compacte, qu'elle résiste souvent à la balle ; aussi est-il rare qu'on tue cet animal d'un seul coup. Il est doux, timide et solitaire, excepté pendant le temps de l'amour. Il vit loin des lieux habités, et va souvent à l'eau se baigner et se laver ; la femelle, de son côté, y conduit son petit, et l'accoutume peu-à-peu à nager et à plonger. Le tapir n'est pas pour cela amphibie ; et quand il se voit obligé de rester quelque temps sous l'eau pour échapper à un ennemi, on lui voit présenter souvent le bout de sa trompe, c'est-à-dire, ses narines, à la surface, pour respirer. Il est fugitif devant l'homme, mais il résiste avec courage aux chiens ; il les tue à coup de dents, ou les roule rudement sous ses pieds. Il a l'odorat fin ; et l'on voit la femelle en marche, tourner de côté le bout de sa trompe pour sentir si son petit, qui doit la suivre, n'est pas trop éloigné. S'il est trop loin à son gré, elle l'appelle, son cri est un sifflement assez aigu. Le tapir se nourrit de baies, d'herbes, de feuilles, de fruits tombés, arrachant ou cueillant les uns, ramassant les autres avec sa trompe. Ses allées et venues ouvrent dans les forêts des sentiers qui finissent par être larges

et battus, comme si on les eût travaillés, parce qu'il passe toujours par les mêmes chemins. Il court plus vîte que sa conformation ne le feroit imaginer ; et quoiqu'il n'ait rien de féroce, il faut éviter sa rencontre, parce qu'il est brusque, et frappe ou froisse fortement ce qui se trouve sur sa route.

Les femelles entrent en chaleur au mois de novembre et de décembre. Chaque mâle suit une femelle, et c'est-là le seul temps où l'on trouve deux tapirs mâle et femelle ensemble. Le temps de la gestation est de dix à onze mois. Le tapir en domesticité semble être susceptible d'attachement ; on a même des exemples qu'on peut le laisser aller en liberté, et qu'il revient de lui-même tous les soirs à son étable. La chair des jeunes tapirs n'est pas mauvaise à manger. La femelle n'a que deux mamelles assez petites, situées entre les jambes de derrière. L'estomac du tapir est divisé en trois portions par deux étranglemens ; mais on ne peut le comparer aux trois estomacs des ruminans ; sa portion gauche est beaucoup plus ample que la droite. Le colon a beaucoup d'ampleur. Nulle vésicule du fiel.

Genre 4. Les Cochons, *Sus*. Six dents antérieures à la mâchoire supérieure, convergentes ; le plus souvent six à la mâchoire inférieure, proéminentes ; les deux canines supérieures plus courtes, les deux inférieures saillantes. Le plus souvent les pieds bisulces, à deux ongles.

Les Cochons creusent la terre avec leur groin ; leur boutoir est un demi-cercle charnu attaché à un tendon. Ils déracinent les plantes.

1. Le Cochon truie, *Sus scropha*. Le dos garni de soies sur la partie antérieure ; la queue garnie de poils.

Première Var. Le Cochon sanglier, *Sus ferus*,

à queue garnie de poils ; à oreilles courtes, plus arrondies.

Sus ferus Plin., *hist. nat. VIII*, *c.* 51.

Porcus Plin., *hist. nat. XVIII*, *c.* 35 ; *Jonst. quad. t.* 48.

Aper Gesn., *quad. p.* 1039, *f.* 1040 ; *Jonst. quad. p.* 105, *t.* 47, 48.

Sanglier et Marcassin Buff., *vol. V*, *p.* 99, *t.* 14 *et* 17, *f.* 1.

Deuxième Var. Le Cochon domestique, *Sus domesticus*, à queue garnie de poils ; à oreilles alongées, aiguës.

a. Le Cochon domestique ordinaire, *Sus vulgaris*, *verres*, *scropha*, *Plin. hist. nat. VIII*, *c.* 51, *etc.*, *Gesn. quad. p.* 982 ; *Jonst. quad. p.* 99, *t.* 47.

Sus, seu Porcus domesticus Rai, *quad. p.* 92.

Le Cochon, le Verrat et le Cochon-de-lait Buffon, *vol. V*, *p.* 99, *t.* 16, 17, *f.* 2.

b. Cochon monongulé, *Sus monungulus*, à ongle en sabot d'une seule pièce. *Arist. hist. anim. II*, *ch.* 7 ; *hist. nat. XI*, *c.* 46.

c. Le Cochon de la Chine, *Sus sinensis*.

Le dos presque dénué de soies ; le ventre pendant presque jusqu'à terre.

On le trouve sauvage dans l'Europe méridionale, dans la Perse septentrionale, même dans le nord de l'Asie. Il est en état de domesticité presque par-tout, excepté sous la zône glaciale, car il ne supporte pas le grand froid. Son odorat est excellent. Il fouit la terre avec son groin. Il mange avec avidité des racines, des herbes, des ordures, même sa progéniture. Comme il s'accommode de tout, il s'engraisse facilement, ayant un lard épais entre sa peau et le panicule charnu. Cet animal paroît stupide ; il est dormeur ; marchant lentement ; il annonce la tempête, l'orage.

C'est

C'est un animal impatient. Il se couche volontiers exposé à l'ardeur du soleil. Il aime à se vautrer dans la boue. Son cri est un grognement qu'il fait entendre lorsqu'il est en colère. Il accourt au secours de son semblable d'un air furieux, la gueule écumante, menaçant de ses défenses. Il dévore sans crainte les serpens à sonnettes. Il ne paroît pas très-ardent en amour. Son pénis est lâche, long. La femelle a plusieurs mamelles; elle met bas jusqu'à vingt petits, qu'elle porte quatre mois. Le cochon ne change pas de dents; il peut vivre de vingt-cinq à trente ans. Cet animal est précieux comme aliment; dans lui presque tout est utile. On sait quelle variété d'alimens les charcutiers préparent avec sa chair; sa graisse, son lard, sont très-utiles pour les cuisines; son sang sert à faire des boudins; on sale sa chair, qui en devient plus tendre et plus savoureuse; alors les cuisses fournissent les jambons, les menus débris, les saucissons. Il est sujet aux poux, aux hydatides; il est souvent attaqué d'écrouelles, de ladrerie, de la galle. Le poivre l'empoisonne.

Le sanglier est noir blanchâtre; le jeune marcassin a des stries jaunâtres et brunes; son poil est roide, profondément enraciné, sans laine interposée; son boutoir et ses canines défenses sont plus longs. Il n'a point de lard. Ses oreilles sont plus courtes, plus arrondies que celles du cochon. Il est vîte à la course. La femelle met bas en mai et juin.

Le cochon domestique ordinaire est plus grand dans les climats tempérés, souvent blanc ou noir; mais on en voit de jaunâtres cendrés, rougeâtres, ou tachetés de différentes couleurs. Dans la grande Tartarie, il est cendré, argentin, à oreilles plus longues, pointues, presque pendantes.

Le cochon monongule est commun à Upsal et ailleurs. Le chinois se trouve aujourd'hui quelquefois en Europe ; il est plus petit, bariolé de blanc et de noir, ou noir blanchâtre. Il est plus propre, à pieds plus courts, à queue très-courte, pendante. Sa chair est plus blanche, plus savoureuse.

Le sanglier, souche de nos porcs domestiques, dont il ne diffère que par ses défenses ou canines inférieures plus longues et plus tranchantes, par son boutoir ou groin plus fort, par sa hure ou tête plus grosse, par ses membres plus épais, et par ses soies toujours noires. Cet animal solitaire est sauvage, habite, comme on le sait, les lieux les moins fréquentés des bois ; et le temps de l'amour ne fait que le rendre encore plus farouche. Il suit la laie ou femelle, et passe avec elle environ un mois, dans l'endroit le plus secret et le plus fourré de la forêt, et il ne permet à aucun mâle d'en approcher. La gestation est de quatre mois ; une portée unique de huit à dix petits, mis bas en mai et juin. On nomme ces petits, tant qu'ils sont jeunes, marcassins ; ils ne sont pas noirs, mais rayés longitudinalement de fauve clair et de fauve brun. Cet animal passe ordinairement le jour dans sa bouge ; il ne commence à roder que vers le soir pour chercher sa nourriture. Quoique gourmand, il n'est carnassier qu'au besoin ou par fantaisie, attiré par une chair fraîche qui s'offre à lui ; il dévore quelquefois ses petits : on a même vu des cochons domestiques mutiler des enfans au berceau. Le cochon et le sanglier aiment les glands, les grains, les fruits, les vers, et certaines racines qu'ils tirent de terre en la sillonnant assez profondément avec leur boutoir. Le sanglier a la vue, l'odorat et l'ouïe plus fins que le cochon domestique ; et comme sa nourri-

ture est plus saine, qu'il ne se gorge pas comme lui de substances infectes, il n'est pas sujet à devenir ladre. Il montre plus d'instinct et de sentiment ; et il y a plus d'attachement entre les petits et la mère, qui les mène plus long-temps et les défend avec plus de courage. Ainsi on peut assurer que la domesticité a dégradé l'espèce ; elle a donné à un animal déjà brut et vorace, une stupide grossiéreté et une gourmandise si excessive, qu'elle annonce un sens du goût absolument mousse. Le cochon domestique s'engraisse considérablement ; dans cet état d'embonpoint, il acquiert une couche épaisse de graisse entre la peau et les muscles, que l'on nomme lard. On lui fait subir la castration avant de l'engraisser, et même à l'âge de six mois, au printemps ou en automne. La truie ou femelle est disposée toute l'année à recevoir le mâle, ou verrat ; mais elle en a deux accès de chaleur par an, pendant lesquels le mâle est féroce comme le sanglier ; aussi porte-t-elle deux fois, et à chaque fois de huit à dix-huit petits. Elle est féconde depuis la deuxième année jusqu'à la quinzième. Le cochon peut vivre jusqu'à trente ans. La laie, la truie et le cochon coupé ont les canines inférieures des sangliers, mais elles sont trop peu alongées pour qu'on les nomme des défenses. Ni ces dents, ni les incisives, ni les molaires, ne tombent, et elles n'ont pas été précédées par les dents de lait. Le cochon domestique n'a quelquefois que quatre incisives supérieures, et alors il en a huit inférieures. Les cochons domestiques dégénèrent dans les pays froids ; ils y deviennent plus petits. Ils sont répandus sur presque tout le globe ; mais comme ils n'existoient pas en Amérique avant qu'on n'y en eût transporté, ce continent n'a pour sangliers que des descendans de cochons marrons ou domestiques fuyards.

L'épiploon est replié derrière l'estomac; mais en le développant, il est assez grand pour couvrir plus de la moitié de l'abdomen. Les intestins grêles ont à-peu-près la même grosseur dans toute leur étendue. Le cœcum est plus gros que le colon, qui diminue de grosseur à mesure qu'il approche du rectum. L'estomac occupe la partie antérieure de l'abdomen, et s'étend autant à gauche qu'à droite. Il n'y a qu'une très-petite distance entre l'œsophage et l'angle que forme la partie droite de l'estomac en se recourbant en-haut; et la partie qui est à gauche de l'œsophage a presque autant d'étendue que celle qui se trouve à droite. Ainsi le grand cul-de-sac est fort ample; de plus, il se prolonge en-haut par un enfoncement qui est terminé en pointe, recourbé en-devant, et qui a en quelque sorte la forme d'un capuchon. Dans l'estomac ouvert, on remarque une membrane qui, au sortir de l'œsophage, se prolonge à quelque distance dans un espace quarré; elle est ridée et plissée; ses bords sont marqués par une espèce d'empreinte ou de trait; et lorsque l'estomac est macéré, elle s'enlève d'elle-méme. A l'entrée du pylore, il y a une éminence en forme de mamelon, de quinze lignes de longueur, de sept lignes de largeur, de quatre lignes d'épaisseur. Quoiqu'on étende l'estomac autant qu'il est possible, il reste un pli fort apparent qui le traverse à sa partie supérieure, entre l'œsophage et le pylore; toute la partie droite est revêtue d'un velouté bien sensible, qui ne s'étend pas sur la partie gauche ni sur la membrane quarrée au milieu de laquelle se trouve l'orifice de l'œsophage. Il y a aussi un repli considérable qui forme le rebord du prolongement du grand cul-de-sac, du côté de l'orifice de l'œsophage. La surface intérieure de ce prolongement

est lisse, et ses membranes ont peu d'épaisseur. Le foie s'étend presque autant à gauche qu'à droite; il est composé de quatre lobes, trois à droite et un à gauche; il a de plus une portion du lobe supérieur droit et une portion du lobe moyen, du même côté, que l'on pourroit prendre pour deux petits lobes, s'ils étoient plus détachés. La vésicule du fiel, placée dans une échancrure du lobe moyen, a une figure oblongue. La rate est fort longue; sa partie inférieure est un peu plus étroite et plus mince; le plus souvent les deux bouts sont arrondis; sa largeur varie beaucoup. Le pancréas est composé de trois branches inégales qui se réunissent auprès du pylore. Les reins sont oblongs et plats; leur enfoncement est petit; leur bassinet large; les mamelons gros et distincts. Le centre nerveux du diaphragme a deux branches qui s'étendent en-arrière; la partie charnue est épaisse. Le poumon droit a quatre lobes rangés comme dans le taureau; le troisième lobe supérieur est le plus grand de tous; le poumon gauche n'a que deux lobes. Le cœur posé obliquement de haut en bas et de devant en-arrière, varie pour la figure dans différens sujets, étant ou plus court ou plus alongé, plus ou moins pointu. Il y a deux branches qui sortent de la crosse de l'aorte. La langue est parsemée de très-petits grains blancs, proéminens; sur la partie postérieure on trouve deux glandes plates, longues de deux ou trois lignes; entre ces glandes et l'épiglotte, il y a un espace de deux pouces, couvert de papilles coniques et pointues, assez grosses, couchées et dirigées en-arrière. Le palais est traversé par environ vingt-deux sillons. L'épiglotte est épaisse, a dans le milieu de ses bords une petite échancrure, à laquelle aboutit une gouttière peu profonde. Le

gland est fort long, à-peu-près cylindrique, excepté à l'extrémité qui est prismatique; il est terminé en pointe, et recourbé en forme de crosse. La verge n'a qu'un corps caverneux; elle forme au-dessus des testicules, à quatre pouces de distance de l'insertion du prépuce, deux plis éloignés l'un de l'autre d'environ un pouce; de sorte que la verge est repliée en cet endroit en trois portions : elle est aplatie sur la plus grande partie de sa longueur, mais elle s'arrondit et diminue de grosseur du côté du gland. Les testicules sont fort gros; l'épidydime forme à son bout postérieur un tubercule oblong; les vésicules séminales sont fort étendues et placées près de la vessie; les prostrates s'étendent le long de l'urètre, depuis les vésicules séminales jusqu'aux muscles accélérateurs. Dans la femelle, l'extrémité inférieure de la vulve a la forme d'un bec pointu et avancé; le gland du clitoris est recourbé et terminé en pointe : on trouve plusieurs rides sur les parois du vagin. La vessie est pyriforme. L'orifice de la matrice n'est marqué que par un petit rebord peu appparent; les cornes sont très-longues, et font des circonvolutions comme les intestins.

Les ovaires ont la figure réniforme; la surface extérieure de chaque ovaire est parsemée de points noirs sur un fond couleur de chair pâle. Le chorion des fœtus a la figure d'un croissant. Le fœtus est placé à l'endroit le plus gros, le dos tourné du côté extérieur. Le chorion enveloppe l'amnios, l'alantoïde et le fœtus. L'alantoïde est fort mince, blanche, transparente; le chorion est un peu plus épais : il y a sur sa surface extérieure des grains rouges, de couleur plus foncée, de consistance assez molle; en les incisant, il en sort une liqueur rougeâtre, et le tubercule diminue

beaucoup de volume. Ces tubercules, qui servent de placenta, sont des vrais cotylédons. Chaque fœtus est enveloppé immédiatement par une membrane fort mince et transparente qui vient de l'ombilic, qui est très-distincte de l'amnios, et appliquée immédiatement sur la peau, et qui recouvre tout le corps; le cordon ombilical passe à travers cette membrane. Le chorion de chaque fœtus est collé contre les parois intérieures de la matrice, qui forment des replis transversaux assez profonds. L'alantoïde s'étend au-delà du chorion, aux deux bouts de la masse qui forme les enveloppes.

Les femelles des cochons offrent une exception frappante de la loi générale de la nature, qui accorde un petit nombre de petits aux grands animaux.

Nous devons au docteur Balme, savant médecin du Puy, une notice sur un monstre cochon nouveau-né, que l'on a nourri avec du lait pendant quelques jours. C'étoit un véritable cyclope, n'ayant qu'un œil au milieu du front. Le boutoir étoit nul. La mâchoire supérieure, très-courte, ne lui permettoit pas la succion. Nulle apparence de parties sexuelles. Cette monstruosité nous en rappelle une autre; savoir, celle de deux cochons qui furent nourris pendant long-temps, qui étoient nés sans train de derrière, ou les cuisses, les jambes et le bassin nuls; le corps étant terminé par un mognon recouvert d'une peau bien garnie de poils sans cicatrice. Nous conservons dans notre musée les dessins de ces deux monstres, qui furent communiqués à la ci-devant Académie de Lyon par l'infortuné Barou-du-Soleil, en 1788.

2. Le Cochon de Guinée, *Sus porcus*. Le dos couvert de longues soies postérieurement, la

queue de la longueur des pieds; l'ombilic cistifère, à pochette odorante.

Le Cochon de Guinée Buff., vol. XV, t. 146.

Porcus guineensis Marcgr. bras., p. 230; *Jonst., quad. t.* 46; *Rai, quad. p.* 96.

Variété. *Le Cochon de Siam Buffon, vol. V, p.* 99, *t.* 15.

On le trouve en Guinée, d'où il a été apporté au Brésil. La variété se trouve à Siam.

Très-ressemblant au cochon domestique; peut-être en est-ce une simple variété. Sa tête et tout le corps plus petits; sa queue nue, sans poils; les oreilles alongées, très-pointues; le corps roux, à poils courts, rouges, brillans, plus longs sur le cou et sur les fesses.

3. Le Cochon pecari, *Sus tajassu.* Sans queue; une fosse cistifère sur le dos, ou portant un follicule rempli d'une humeur ichoreuse sur le dos.

Zainus Nieremb., Hist. nat., p. 170; *Jonst., quad. p.* 107, *t.* 46.

Tajaca Marcgr. bras., p. 229; *Rai, quad. p.* 97.

Pecari, ou Tajacu Buffon, vol. X, p. 21, *t.* 3, 4.

On le trouve par troupes dans les provinces les plus chaudes de l'Amérique, de la Nouvelle-Espagne, de Panama, du Brésil, de la Guiane, et dans les forêts des montagnes, des îles des Antilles.

Quoique très-sauvage, il s'apprivoise aisément; il ne se vautre point dans la boue comme le cochon; il ne s'engraisse pas comme lui; il se nourrit de racines, de fruits, de serpens, de reptiles. Sa chair est bonne, si on a soin, immédiatement après sa mort, d'extirper le follicule dorsal.

Il ressemble assez au cochon de la Chine. Sa longueur est de trois pieds. Les dents canines supérieures sont à peine apparentes lorsque les lèvres sont fermées; les oreilles courtes, droites, pointues; les yeux aplatis; le cou court, épais; les soies plus longues que celles de la truie, approchant des piquans de l'hérisson, d'un blanc noir, annelées de blanc; celles du cou et du dos très-longues; le follicule placé sur le dos, vers les fesses : il est rempli d'une liqueur analogue, pour l'odeur, au castoreum.

Le pecari est un quadrupède du genre du sanglier, moins gros et plus bas sur jambes que le cochon domestique. Son cou est gros et court; ses oreilles droites et pointues; ses yeux petits; il n'a point de queue; les soies noirâtres, annelées de blanc, plus grosses et plus roides que celles du sanglier; ses défenses sont plus courtes. Il a sur le dos, près de la croupe, une ouverture large de deux à trois lignes, profonde de plus d'un pouce, d'où coule une liqueur d'une odeur désagréable. Sa chair est plus sèche que celle du cochon domestique, et elle a peu de lard. Cet animal n'a qu'un estomac, mais qui en simule trois par deux étranglemens. Il ne se mêle ni à notre cochon d'Europe, ni à celui de Guinée. Hors les temps de pluie, dans lesquels il fréquente les hauteurs, il vit dans les forêts humides des pays chauds de l'Amérique méridionale. On trouve le plus souvent les pecaris en troupes nombreuses. Pris jeunes, ils s'apprivoisent aisément, ne cherchent pas à s'évader; mais ils ne s'attachent point. Ils sont omnivores. Le poids d'environ cent livres.

L'estomac du pecari a une figure si irrégulière et si extraordinaire, que l'on croiroit au premier coup-d'œil qu'il en a trois. Cet estomac, qui n'a

cependant que deux orifices, a tant d'étranglemens, de renflemens et d'appendices, qu'il paroît former plusieurs estomacs lorsqu'on ne l'examine qu'à l'extérieur. Les trois prétendus estomacs du pecari ne sont séparés que par des renflemens et des étranglemens qui ne forment point de véritables orifices en-dedans. Une partie de la paroi interne forme des plis qui ont quelque rapport à ceux de la caillette des ruminans. D'ailleurs les membranes d'une grande partie de l'estomac du pecari sont fort minces, et ne diffèrent pas de celles de l'estomac de la plupart des autres quadrupèdes.

En enlevant la peau, on trouve à l'endroit de l'orifice qui paroît en-dehors sur la croupe, à trois pouces neuf lignes de distance de l'anus, une très-grosse glande de figure ovale; son grand diamètre a plus de quatre pouces de longueur. En ouvrant cette glande, on trouve une espèce de poche qui a un pouce de profondeur; la substance de la glande est formée par de petits corps glanduleux, pelotonnés ensemble, adhérens les uns aux autres, et de couleur jaunâtre. Cette glande paroît obéir à un muscle peaussier particulier, d'une ligne et demie d'épaisseur.

4. Le Cochon d'Ethiopie, *Sus ethiopicus*, à sachet mou sous les yeux.

Aper ethiopicus Pallas, miscel. zool., *p.* 16, *t.* 2; *Spicil. zool. II*, *p.* 3, *t.* 1; *XI*, *p.* 84, *t.* 5, *f.* 7.

Sanglier hideux d'Amper, *voy.* 1, *p.* 405.

Sanglier du Cap Verd, *Buff.*, *vol. suppl. III*, *p.* 76, *t.* 11.

On le trouve à Madagascar et dans l'intérieur de l'Afrique méridionale.

Il est sauvage, féroce; il répand l'odeur du lamium pourpre. Il est très-agile à la course,

plus fin, plus leste que le cochon. Il ne s'accouple pas avec notre truie. Il a quatre pieds neuf pouces de long, sans avoir acquis tout son accroissement.

Le corps épais, massif, presque nu; n'ayant que des faisceaux de poils bruns noirâtres; les plus longs sur le dos; plus longs encore sur la nuque; la tête très-grande; le groin tronqué, replié en-dessous, presque dur comme de la corne; la gueule petite, sans dents incisives; des gencives antérieurement dures, convexes, lisses, lui en tiennent lieu; les canines inférieures petites; les supérieures plus grandes, à pointe courbée en-haut; six molaires à chaque mâchoire de chaque côté; les oreilles assez pointues; les yeux au haut de la tête, petits, rapprochés, et plus voisins des oreilles que dans la truie. Sous les yeux, on voit un sachet mou, formé par une peau lâche, grasse, noire, avec une appendice plus dure de chaque côté vers l'arcade zigomatique. La queue nue.

Le sanglier d'Afrique, sanglier d'Ethiopie, du Cap et du Cap-Vert, ressemble assez par le corps à notre sanglier d'Europe; mais sa tête paroît énorme; sa forme, sa largeur, son aplatissement en-dessus, depuis les oreilles jusqu'au bout du boutoir, que forme un museau tronqué obliquement par un plan parallèle à la terre, lui donnent une physionomie vraiment singulière, sur-tout si on ajoute cette espèce de sac mou, formé au-dessous des yeux par une peau lâche, ridée, noire. Au-dessous de ce sac, est une appendice qui présente un grand lobe dur, plat, large, arrondi, ordinairement dirigé horizontalement, mais que l'animal peut relever vers son œil ou abaisser à son gré. Ces deux lobes, vus de loin, ont l'air de deux paires d'oreilles, et contribuent

à donner à la face quelque chose d'extraordinaire. Cet animal répand, sur-tout en été, une odeur semblable à celle du *lamium purpureum* froissé. Son tempérament est si chaud, que quoique peu vêtu par la nature, il a toujours le corps très-chaud, même en hiver, dans nos climats froids. Il est moins pesant et plus vif, et il montre plus d'instinct que notre sanglier. Lorsqu'il est irrité, il pousse des cris semblables à ceux de notre cochon quand on l'égorge. Sa manière de fuir est de marcher à reculons en faisant face, et en présentant toujours la face formidable de sa tête, sur laquelle les coups de bâton ont moins d'effet que les coups de verge, pour lui faire rebrousser chémin. Il boit peu. Il s'apprivoise assez, au moins étant pris jeune. Ceux qu'on a voulu appareiller avec nos truies, les ont éventrées. Comme ils ne voient que devant eux, leur légèreté, leurs longues défenses et leur boutoir dur et cartilagineux, leur sont nécessaires pour se défendre ou éviter les animaux carnassiers qui habitent le même pays.

5. Le Cochon des Indes, *Sus babyrussa*, à deux grandes dents canines, recourbées sur le front; à queue terminée par un flocon de poils.

Aper in India Plin., *Hist. nat.*, *VIII*, c. 52.

Aper indicus orientalis babireissa dictus, *Seba*, *mus.* 1, *p.* 80, *t.* 50, *f.* 2.

Porcus indicus babyroussa dictus, *Rai*, *quad.* *p.* 96.

Babyroussa, *Babiroussa*, *Babyrussa*, *Babiroesa*, *Bont. Ind. or.*, *p.* 61; *Buff.*, *v. XII*, *p.* 379, *t.* 48; *suppl. v. V*, *in-12*, *p.* 152, *t.* 12.

On le trouve dans l'île de Java, de Celèbes et Bornéo, près d'Amboine. Il est domestique dans les autres îles du grand Océan. Il marche par troupes. Son odorat est exquis. Il se nourrit



LE SANGLIER DU CAP P. 475 4.

LE BADBIROUSSA . P. 477 5.

d'herbes, de feuilles. Il plonge bien, nage avec vîtesse. Il a le grognement du cochon. Sa chair est bonne à manger. Il est grand comme un cerf.

Son corps est plus grêle que dans les autres espèces de ce genre, d'un fauve grisâtre, presque laineux ; son dos est cependant parsemé de soies molles ; sa tête est étroite, alongée ; ses yeux petits ; les oreilles petites, droites, pointues ; cinq dents molaires de chaque côté à chaque mâchoire ; les canines supérieures percent la mâchoire supérieure, se recourbant sur le crâne comme deux cornes ; les canines inférieures grandes, moins recourbées ; les jambes longues, grêles ; la queue longue, entortillée, terminée par une touffe de poils.

Le babironsa, babirosa, babirousa, est un quadrupède d'Asie et d'Afrique, regardé par les méthodistes comme une espèce du genre du sanglier ; mais il a les jambes plus hautes, le museau moins long ; un poil gris roussâtre, avec très-peu de noir, court et doux, au lieu des soies longues et roides du sanglier ; la queue est terminée par une touffe de laine. Cet animal a quatre énormes défenses, du plus bel ivoire, dont les deux moins longues sortent, comme dans le sanglier, de la mâchoire inférieure, et les deux autres, beaucoup plus grandes, de la supérieure, en perçant sa lèvre, s'étendent en demi-cercle jusqu'auprès des yeux ; elles lui servent plutôt à s'accrocher aux branches pour se reposer, qu'à se défendre. Dans l'attaque, il ne se sert que de ses défenses inférieures. Ces animaux vont en troupes, et une forte odeur les décèle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils se jettent à l'eau, même dans la mer, et vont gagner quelques îles. Buffon ne leur donne que la taille de nos cochons. La figure de la tête décharnée, publiée

par d'Aubenton, confrontée avec une semblable que nous possédions à Wilna, m'a paru très-exacte.

ORDRE SEPTIÈME.

Les Cétacées.

Des évens ou soupiraux placés sur la partie antérieure du crâne; les pieds nuls; des nageoires pectorales sans ongles; la queue horizontale.

Genre 1. Le Narval, *Monodon*, *L.* Une ou deux dents à la mâchoire supérieure, saillantes, très-longues, droites, spirales; un évent sur la partie antérieure et supérieure du crâne.

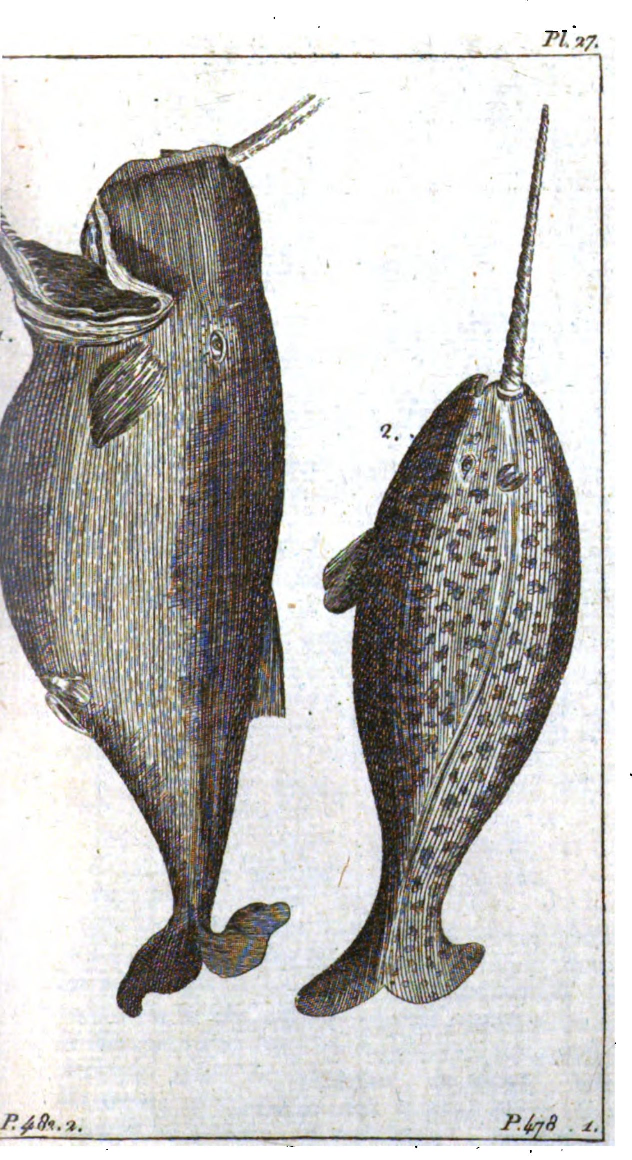
1. Le Narval monocère, *Monodon monoceros*, à une corne. *Bonnaterre*, *cétologie*, *p.* 10, *t.* 5, *fig.* 1.

Narwal Klein. misc. pisc. II, *p.* 18, *t.* 2, *fig. c.*

Monoceros piscis Willugb. pisc., *p.* 42; *app.*, *p.* 12, *t. A*, *fig.* 2; *Rai*, *pisc.*, *p.* 11.

On le trouve dans l'Océan septentrional. Il nage très-rapidement, de sorte que, quoiqu'il soit assez commun, on le prend rarement.

Cet animal est long de vingt à vingt-deux pieds, de quarante à soixante, selon quelques auteurs; il a environ douze pieds de circonférence. Sa peau est blanche, tachetée de noir; on trouve en-dessous une couche épaisse de lard; il n'a point de nageoire sur le dos; deux petites nageoires sur la poitrine; la tête est petite, les yeux très-petits. Dans les jeunes, on trouve deux dents saillantes, appelées vulgairement dents de licorne; l'adulte n'en présente le plus souvent



1. LE GRAND CACHALOT. 2. LE NARVAL.

qu'une seule. Camper a démontré que l'animal quadrupède appelé licorne est fabuleux.

Les dents de Narval ont sept à huit pieds de longueur ; elles sont le plus souvent tournées en colonnes torses ; elles percent la lèvre et se portent en-avant. Le canal éjaculatoire ou évent, est garni d'une soupape. On les trouve le plus souvent avec une seule corne, soit qu'ils perdent la seconde en se battant entr'eux, ou en frappant les rochers ou les navires par des coups portés à faux, soit qu'il arrive souvent qu'une seule prenne son accroissement. Les Groenlandais mangent sa chair, après l'avoir fait sécher, un peu ramollie par un commencement d'altération. Le narval produit une prodigieuse quantité d'huile graisseuse.

Genre 2. La Baleine, *Balæna*, *L.* Des lames de corne à la place des dents à la mâchoire supérieure ; un évent à double orifice sur la tête.

1. La Baleine franche, *Balæna mysticetus*, à narines contournées, placées sur le milieu de la partie antérieure de la tête ; le dos sans nageoire ; la mâchoire inférieure beaucoup plus large. *Bonnaterre, cétologie, p.* 1, *t.* 2, *fig.* 1.

Balæna vulgo dicta, sive Musculus, Rondelet. pisc., p. 475.

Balæna vulgi Jonst., pisc., p. 216.

Balæna vera Willugb., pisc., p. 38.

Balæna major Rai, pisc., p. 16.

On la trouve dans les mers du pôle arctique, principalement dans celles qui bordent le Groenland et le Spitzberg. C'est un animal timide, qui nage avec la plus grande célérité, quoique ce soit le plus grand de tous, puisqu'il a de cinquante à soixante pieds de longueur, et même, selon d'autres, de soixante-dix à cent pieds. Il se nourrit de crabes, de coquillages, de méduses.

La femelle, qui a deux petites mamelles ventrales, porte neuf à dix mois, ne met bas le plus souvent qu'un petit, rarement deux, longs de dix pieds; elle paroît les aimer tendrement. Sa chair est sèche, plus succulente vers la queue; savoir, plus molle, cependant peu savoureuse. Les lames de corne qui garnissent sa mâchoire, qui sont d'un grand usage, sont au nombre de sept cents; la plus longue à de dix-huit à vingt pieds de longueur. On trouve entre la peau et les muscles une graisse si épaisse, qu'on a retiré d'un seul individu jusqu'à cent tonnes d'huile graisseuse. On leur fait la chasse principalement pour la graisse et les lames appelées baleine. Cette chasse étoit déjà en vigueur au douzième siècle sur les côtes de France.

La tête, qui constitue le tiers de la longueur de l'animal, est aplatie en-dessus, surmontée d'une tubérosité formée par la saillie des évens. Un os long, replié en S romaine, s'étend de chaque côté jusqu'aux yeux. *La mâchoire inférieure* est très-large, sur-tout vers le milieu. La langue, molle, adhère à la mâchoire inférieure; elle est blanche, tachetée de noir sur les côtés. Les yeux, placés au-dessus des oreilles, sur les côtés, sont très-éloignés entr'eux; ils sont de la grosseur de ceux des bœufs. La peau, qui a l'épaisseur d'un pouce, est recouverte par un épiderme épais comme une plume à écrire; elle est lisse, rarement tout-à-fait noire, ou bigarrée de noir et de jaune, plus rarement encore toute blanche. Un angle, comme aigu, s'étend du milieu de la queue, qui est un peu divisée en deux, jusques sur le milieu du dos. La verge des mâles est longue de six à huit pieds.

L'ouverture de la gueule de la baleine est de vingt pieds; la mâchoire inférieure, plus large

que

que la supérieure, en reçoit les fanons, c'est à-dire les lames cornées, qui s'y ajustent dans des enfoncemens comme dans des étuis. Ces lames sont tranchantes d'un côté, et garnies d'appendices comme des soies de sanglier, c'est avec cette espèce de râteau que la baleine balaie devant elle tous les insectes marins qui sont une partie de sa nourriture : on prétend qu'en avançant elle avale les harengs, et même les saumons. Cet animal est si multiplié, que les Hollandois, dans une seule pêche, en 1677, en prirent 20 mille.

La mère porte son petit en le soutenant de ses nageoires, quand il ne tette pas.

La baleine d'Islande, *balæna islandica*, que l'on ne regarde que comme une variété de la précédente appelée baleine du Groenland, est moins grande ; sa tête et ses lames cornées sont plus petites, même à proportion du corps, qui est plus mince ; son dos est lisse., blanc noirâtre.

2. La Baleine gibbar, *Balæna physalus L.*, à double évent sur la partie moyenne antérieure de la tête ; une nageoire graisseuse sur l'extrémité du dos. *Bonnat. p.* 4, *t.* 2, *fig.* 2.

Physalus bellua, seu Physeter Gesn., aquat. p. 851.

Physeter Rondel. pisc. p. 485 ; *Jonst. pisc. p.* 217 ; *Willugb. pisc. p.* 41 ; *Raï, pisc. p.* 9.

On la trouve dans l'océan américain et européen. Elle est aussi longue que la baleine ordinaire, mais moins grosse, trois ou quatre fois plus grêle ; l'ouverture de la bouche plus ample ; les lames cornées plus courtes, bleues ; sa chair a plus de saveur ; elle lance par ses évens l'eau à une plus grande hauteur ; elle se nourrit d'insectes, de coquillages.

Le corps lisse, brillant, brun en-dessus,

blanc en-dessous ; la nageoire du dos droite, aiguë, longue de trois à quatre pieds.

Genre 3. Le Cachalot, *Physeter L.* Des dents à la mâchoire inférieure ; dents nulles à la mâchoire supérieure ; évent sur le haut du front.

1. Le petit Cachalot, *Physeter cotodon L.* Nulle nageoire sur le dos ; évent sur le museau.

Cotodon fistula in rostro, artedi gen. 58, *syn.* 108.

Balæna minor Rai, pisc. p. 15.

On le trouve dans l'océan septentrional. Sa longueur est environ de 25 pieds ; la tête arrondie ; l'ouverture de la bouche petite ; les dents courtes ; l'évent sur le museau ; sans nageoire dorsale ni bosse sur le dos.

2. Le grand Cachalot, *Physeter macrocephalus L.* Le dos sans nageoires ; l'évent sur le sommet de la tête. *Bonnat. cetol. p.* 12, *t.* 6, *f.* 1, *t.* 7, *f.* 2.

Balæna Jonst., pisc. p. 215, *t.* 41, 42, *Willugb. pisc. t. A,* 1, *f.* 3.

Cete admirabile aliud Clus., exot. p. 131.

On le trouve dans l'océan d'Europe.

Première Variété, à deux nageoires ; noir sur le dos, blanc sous le ventre, à dos peu bossué.

Deuxième Variété, à dos non bossué, blanc jaunâtre.

Troisième Variété, à dos véritablement bossué.

On trouve la première dans l'océan européen. La deuxième a été observée près du détroit de Davis ; la troisième dans les mers de la Nouvelle-Angleterre. L'espèce principale est longue de plus de 60 pieds ; elle en a 36 de circonférence ; elle est noire en-dessus, blanche en-dessous. La tête est très-grosse, à machoire inférieure plus

petite, garnie sur deux rangs de 46 dents saillantes de deux à trois pouces hors les gencives; elles sont reçues dans autant d'alvéoles creusées dans la mâchoire supérieure. Les mamelles sont rétractiles.

Ce cétacée vit principalement de séches. On retire de sa tête, savoir, d'une cavité particulière recouverte par la peau, le blanc de baleine, *sperma ceti*. On prétend que l'ambre gris n'est autre chose que les excrémens durcis par maladie dans les intestins de ce cachalot.

La seconde variété a la figure de la baleine ordinaire; mais sa tâte est plus pointue. Cet animal, long de 15 à 20 pieds, est blanc jaunâtre, ses dents sont un peu courbées, aplaties, arrondies au sommet.

La troisième variété, d'un cendré noirâtre, longue de 60 à 70 pieds, de 30 à 40 de tour, le dos surmonté d'une bosse haute d'un pied, a la tête grande, les yeux petits; la mâchoire inférieure est beaucoup plus étroite que la supérieure; elle est garnie de dents nombreuses qui se nidulent par leurs sommets dans autant d'alvéoles de la mâchoire supérieure.

Genre 4. Les Dauphin, *Delphinus L.* Dents aux deux mâchoires; évent sur la partie supérieure et antérieure du crâne.

1. Le Dauphin marsoin, *Delphinus phocæna L.* Le corps comme conique, le dos large, le groin ou museau assez mousse. *Bonnat.*, *cetol. p.* 19, *t.* 10, *f.* 1.

Tursio Rondelet, *pisc. p.* 474; *Klein. miss. pisc. II*, *p.* 26, *t.* 2, A, B, 3, B.

Phocæna Rondelet, *pisc. p.* 473; *Gesn. aquat. p.* 837; *Jonst. pisc. p.* 221, *t.* 41; *Willugb. pisc. p.* 31, *t. A*, *I*, *fig.* 2.

On le trouve dans l'occéan européen et dans la mer Baltique.

Il est long de cinq à huit pieds, noir bleuâtre en-dessus, blanc en-dessous; la tête est assez mousse; les yeux très-petits; les conduits auditifs placés derrière les yeux, et entr'eux un évent lunulé à sinuosité antérieure; les dents petites, aiguës, 46 dans chaque mâchoire. La verge est nidulée dans une fente linéaire très-étroite, derrière l'ombilic, ou en opposition avec la nageoire dorsale; l'ouverture de l'anus entre cette fente et la queue, qui est divisée en deux branches.

Les marsoins ressemblent assez aux thons pour la forme du corps; ils sont plus petits que les dauphins proprement dits, mais proportionnellement plus gros; leur museau est plus court et plus obtus; les trous auditifs sont presque toujours imperceptibles; leur peau est très-lisse; la nageoire caudale non horizontale, mais verticale.

Les marsoins se trouvent dans toutes les mers; ils entrent même assez avant dans les grands fleuves. On les voit quelquefois en troupes très-nombreuses. Ils sont très-agiles, plongent et se montrent sans cesse. La portée est d'un ou deux petits, la gestation de dix mois. Ils vivent de harengs, de sardines, de maquereaux, etc.

Dans les marsoins disséqués par Major et Thomas Bartholin, les intestins sous le péritoine n'offroient point d'épiploon. L'estomac est divisé en trois poches distinctes par deux étranglemens; la première, blanchâtre, étoit marquée de plusieurs rides ou fronçures, sur sa paroi interne; elle étoit remplie de débris de crustacées, de coquillages, de tellines; la seconde poche, plus rouge, offroit des fronçures plus

fines et plus régulières, mais elle étoit vide ; la troisième, plus petite, ne contenoit qu'un liquide épais, d'un blanc mat. Cinq globules rouges, assez durs, de différente grandeur, depuis la grosseur d'une aveline jusqu'à celle d'un pois, adhéroient extérieurement par des veines à l'estomac. Tout près se trouvoit la rate, qui étoit formée par une agrégation de semblables globules. Le pancréas assez mou, grisâtre, étoit alongé et non triangulaire comme sur le sujet disséqué par Bartholin. Les intestins avoient cela de particulier, qu'ils étoient neuf fois plus longs que le sujet, savoir, de 54 pieds, l'animal ayant 6 pieds de longueur. Trois ou quatre vaisseaux lactés pénétroient, dans une grosse glande du mésentère. Le foie, très-grand, étoit plus arrondi que dans l'homme ; il ne présentoit point de vésicules du fiel. Les reins, très-gros, composés par plusieurs petits reins quadrangulaires ou exagones, ayant chacun leur membrane propre, leur papille et leur bassinet ; ils sont assez semblables aux reins du castor. Les reins succentauriaux, ou capsules rénales, sont triangulaires, glanduleux, sans cavité. Les vaisseaux spermatiques se dirigent sur les testicules, formant plusieurs tortuosités variqueuses. Le col de la matrice, ample, se termine à la vulve, au-dessus de l'anus, par une fente triangulaire. La matrice est divisée en deux par une cloison. Le diaphragme est musculeux et aponévrotique, comme dans les quadrupèdes. Le cœur, grand, est semblable à celui de l'homme ; il est placé au milieu de la poitrine, ayant deux oreillettes et deux ventricules. Le péricarde contenoit une assez grande quantité d'une sérosité rougeâtre. Les poumons très-grands, à lobes non-divisés, sont plus larges

en-haut ; ils se rétrécissent vers le diaphragme. La trachée-artère est ample. Le larynx offre une singulière figure ; il imite la tête d'une oie, qui peut s'ouvrir et se fermer ; il communique avec les évents. La langue, assez large, lisse, est comme collée au palais. On compte trente-six vertèbres.

En général, la peau étant enlevée, les muscles du marsoin et le squelette offrent de grandes ressemblances avec ceux des autres quadrupèdes. Les nageoires présentent en raccourci presque tous les os des extrémités ds ces animaux : on y reconnoît l'omoplate, l'*humerus*, le *cubitus*, le *radius* ; les six os du carpe aplatis, réunis par des cartilages ; enfin les doigts formés par plusieurs phalanges.

2. Le vrai Dauphin, *Delphinus delphis L.* Le corps oblong, presque cylindrique ; le museau aminci, pointu. *Bonnat.*, *cetol. p.* 20, *t.* 10, *f.* 2.

Delphinus Rondelet, *pisc. p.* 459 ; *Gesn. aquat. p.* 380 ; *Jonst. pisc. p.* 218, *t.* 43 ; *Willugb. pisc. p.* 28, *t. A*, 1, *f* ; *Rai*, *pisct. p.* 12 ; *Klein.*, *miss. pisc. II*, *p.* 24, *t.* 3, *f. A.*

On le trouve dans l'océan européen et dans la mer pacifique.

Il est noir en-dessus, blanc en-dessous. Il est plus grand que le marsoin, mais plus petit que l'épaulard. Sa longueur est de 9 à 10 pieds ; son diamètre de 2 pieds ; il est donc moins gros que le marsoin. Son museau est plus long, plus aigu ; il est ceint en-dessus par une bande transverse, large. Les dents en alène ; l'ouverture de la bouche très-grande. Les parties de la génération sont situées dans la région moyenne, entre l'ombilic et l'anus. Les reins sont pelotonés. Le squelette du dauphin ressemble beau-

coup à celui de l'homme ; car il en approche par le nombre des vertèbres et des côtes, par les os des nageoires latérales, qui offrent l'*humerus*, le *cubitus*, le *radius* ; par les omoplates, les clavicules et le sternum. C'est le plus social et le plus léger des cétacées. Il s'élance avec rapidité, va souvent par troupes, et fait un certain temps des émigrations. Il peut vivre assez long-temps hors de l'eau, des journées entières, et il ne paroît pas pouvoir vivre une heure dans l'eau sans respirer. La portée des femelles d'un petit, rarement de deux ; la gestation de 10 mois selon les uns, de six selon d'autres. La mère porte son petit en l'alaitant. Ils dorment le museau hors de l'eau. Ils se nourrissent de poissons. On dit qu'ils vivent 30 ans.

3. Le Dauphin épaulard, *Delphinus orca L.* Le museau cambré ; les dents larges, dentelées, à dents de scie. *Bonnat., cetol. p. 22, t. 12, fig. 1.*

Orca Rondelet, pisc. p. 483 ; Gesn. aquat. p. 748 ; Jonst. pisc. p. 217 ; Willugb. pisc. p. 40 ; Rai, pisc. p. 10 ; Klein, miss. pisc. II, p. 22 ; t. 1, f. 1.

On le trouve dans l'océan européen, dans les mers atlantiques, vers le pôle antarctique, dans le détroit de Davis.

C'est le plus grand de ce genre, ayant de 24 à 25 pieds de longueur, 12 et 13 de diamètre. Il est noir en-dessus. Il est perpétuellement en guerre avec les phoques, qu'il chasse de dessus leurs pierres avec sa nageoire dorsale. Il les attaque en troupe, de même que les baleines, les tue, et en fait sa proie. Il dévore aussi les turbots.

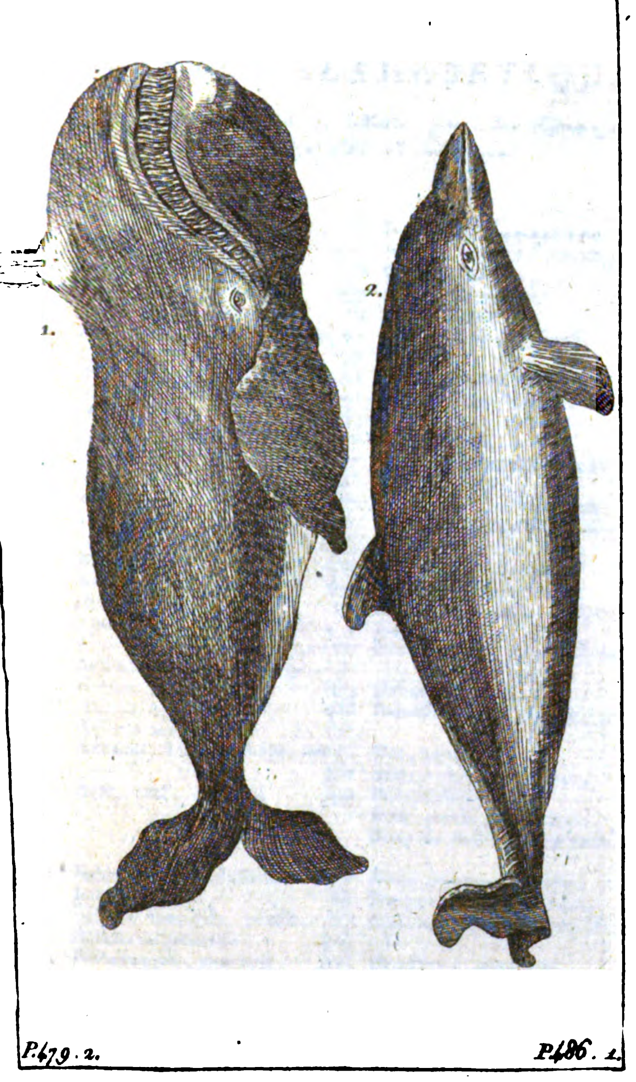
La mâchoire inférieure est plus grande que la supérieure ; son museau est camus, ses dents

obtuses au nombre de 40 ; ses yeux petits ; son évent aplati, à deux loges. La nageoire dorsale est en forme de lame d'épée recouverte de la peau, plus large à sa base, souvent longue de 6 pieds, recourbée ; les dents coniques, aiguës, un peu courbées ; le museau comme tronqué caractérise une variété de cette espèce.

L'épaulard est agile, féroce, et assez fort pour faire fuir les baleines.

Les cétacées des mers australes sont peu connus ; quelques espèces échouent quelquefois sur les côtes, qui, n'étant point décrites par de vrais naturalistes, ne sont indiquées que par des attributs généraux. Ce qui nous le fait présumer, c'est l'examen de la tête d'une baleine échouée en 1789 sur les bords de la Méditerranée ; le propriétaire la fit remonter en bateau sur le Rhône. On la fit voir comme curiosité à Lyon. La longueur de cette tête étoit de 20 pieds, sa largeur de 8 à 9 ; les deux mâchoires ne présentoient ni dents ni fanons sur leurs *marges supérieures*. Les os du palais et les parois internes de mâchoire, dans l'arrière-bouche, étoient hérissées de fanons couleur de paille, longs de deux pieds, dirigés en-arrière, très-raprochés sur leur longueur : tous réunis imitoient ces paniers coniques des pêcheurs, dans lesquels les poissons peuvent entrer avec facilité, sans pouvoir rétrograder. L'ouverture de l'évent, ouvert sur le sommet de la tête, étoit de trois doigts. Les os de la tête et les mâchoires nous ont paru spongieux et légers relativement à l'énorme volume de la tête. Ce cétacée, suivant le rapport de celui qui le montroit et qui avoit travaillé à le décharner, avoit plus de 60 pieds de longueur.

FIN.



1. LA BALEINE FRANCHE. 2. LE DAUPHIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des noms français et latins, pour les Mammaires, Quadrupèdes et Cétacées.

A.

B.

D.

E

F.

N.

O.

Talpa

FIN DE LA TABLE.

